





B. Prov.

IV

X36-X38

111

VIE ET VOYAGES
DE
CHRISTOPHE COLOMB



Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et C^e, rue Royale, 3, impasse du Parc.



614190

WASHINGTON IRVING

VIE ET VOYAGES

DE

CHRISTOPHE COLOMB

TRADUCTION DE L'ANGLAIS

PAR G. RENSON



Venient annis
Sæcula seris, quibus, Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Typhusque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule.

Sénégal, Malée.



TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

40, RUE DE GRAMMONT, 40

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

1861

Droits de traduction et de reproduction réservés



VIE ET VOYAGES

DE

CHRISTOPHE COLOMB

Que, dans des temps reculés, sur lesquels l'histoire et la tradition sont également muettes et où, comme certains le supposent, les arts de la civilisation florissaient peut-être à un degré inconnu de ceux que nous appelons les anciens, il existât des communications entre les bords opposés de l'Atlantique, ou que la légende égyptienne au sujet de l'Atlantide dont parle Platon, ne fût pas une fable mais l'obscur souvenir d'une vaste contrée, ensevelie sous les eaux par une de ces effrayantes convulsions de notre globe, qui ont laissé sur de hautes montagnes des traces du passage de la mer, ce sont là des conjectures qui offriront un éternel aliment à de vaines discussions. Si nous nous en tenons à l'histoire authentique, nous voyons qu'on ne savait rien du continent et des îles de l'hémisphère occidental, avant leur découverte vers la fin du *xv^e* siècle. Il se peut que parfois une barque errante, chassée au loin par la tempête, longtemps avant l'invention du compas, ait perdu de vue les rivages connus, mais elle ne revint

jamais révéler les secrets de l'océan; et quoique, de temps à autre, la vague apportât aux habitants surpris de l'ancien monde des preuves de l'existence d'une terre au delà de leur horizon, cependant nul n'avait osé aller à la recherche de ce pays entouré de mystère et de dangers. Si les voyageurs scandinaves ont rapporté la vérité et que leur mystérieuse Vinland soit la côte du Labrador ou celle de Terre-Neuve, ils entrevirent le nouveau monde, mais leurs renseignements, insuffisants pour arriver à une connaissance positive ou durable, furent bientôt perdus pour l'humanité. Il est certain qu'au commencement du *xv^e* siècle, où les esprits les plus éclairés cherchaient dans toutes les directions les éléments épars de la science géographique, les savants étaient dans une ignorance profonde au sujet des régions situées à l'ouest de l'Atlantique; ils regardaient avec une admiration mêlée de terreur cette mer immense qui paraissait entourer la terre comme d'un chaos, où nulle conjecture ne pouvait pénétrer et où les plus entreprenants redoutaient de s'aventurer. Il n'en faut d'autres preuves que la description faite de l'Atlantique par Xerif al Edrisi, surnommé le Nubien, éminent écrivain arabe, dont les compatriotes étaient les plus hardis navigateurs du moyen âge et possédaient tout ce que l'on connaissait alors en géographie.

« L'océan, » dit Xerif al Edrisi, « entoure les extrémités de la terre habitée, et tout ce qui est au delà est inconnu. Nul n'a pu rien vérifier au sujet de l'océan, à cause de sa difficile et périlleuse navigation, de sa grande obscurité, de son immense profondeur et de ses fréquentes tempêtes, à cause aussi de la frayeur qu'inspirent ses monstrueux poissons et ses vents furieux; cependant il renferme un grand nombre d'îles, les unes peuplées, les autres désertes. Il n'y a pas de marin qui ose s'aventurer sur cette vaste mer, et, si quelques-uns l'ont fait, ils n'ont fait qu'en longer les bords, crai-

gnant de s'en éloigner. Les vagues, quoiqu'elles roulent aussi hautes que des montagnes, se maintiennent sans se briser ; si elles se brisaient, il serait impossible à un vaisseau de les fendre (1). »

Nous voulons, dans cet ouvrage, rapporter la vie et les aventures de l'homme qui, le premier, pressentit et affronta les mystères de cette mer périlleuse ; qui, par son génie hardi, par son inflexible résolution et par son héroïque courage, mit en communication les extrémités de la terre. Le récit de cette vie agitée est le lien qui rattache l'histoire de l'ancien monde à celle du nouveau.

(1) *Description de l'Espagne*, par Xerif al Edrisi (trad. esp. de Conde, Madrid, 1799).

LIVRE PREMIER

CHAPITRE I

NAISSANCE, FAMILLE ET PREMIÈRES ANNÉES DE COLOMB

Christophe Colomb ou Colombo, comme ce nom s'écrit en italien (1), naquit à Gênes, vers 1435. Il était fils de Dominique Colomb, cardeur, et de Susanne Fontanarossa, et il paraît que ses ancêtres avaient exercé le même métier à Gênes, pendant plusieurs générations. On a tenté de lui assigner une origine illustre, et plusieurs familles nobles l'ont réclamé, lorsque son nom, devenu célèbre, devait leur donner de l'éclat plutôt que de leur en emprunter. Il est possible que quelques-unes de ces prétentions fussent fondées, car

(1) Colomb latinisa son nom dans ses lettres d'après l'usage de ce temps, où le latin était la langue dans laquelle les érudits correspondaient ; plus tard, en Espagne, il reprit le nom de *Colonus*, qu'il supposait être l'ancien nom romain de sa famille, et le changea en celui de *Colon*, pour lui donner une forme castillane. C'est pourquoi il est appelé *Christoval Colon* dans les histoires espagnoles ; nous lui donnerons dans cet ouvrage le nom de Colomb, sous lequel il est connu dans le monde entier.

les dissensions qui déchiraient l'Italie, à cette époque, avaient divisé et dispersé un grand nombre de hautes familles, et tandis que certaines branches héritaient des châteaux et des magnifiques domaines de leurs pères, d'autres se confondaient avec le petit peuple, dans les villes. Cependant le fait n'importe guère, et c'est une plus grande preuve de mérite d'être revendiqué par plusieurs nobles maisons que d'avoir réellement la plus illustre origine. Fernando, le fils du grand navigateur, pensait sagement sur ce sujet : « Je suis d'avis, » disait-il, « qu'il y a moins de gloire à descendre de nobles aïeux qu'à être le fils d'un tel père. »

Christophe était l'aîné de quatre enfants ; il avait deux frères, Barthélemy et Giacomo ou Jacques (en espagnol Diego), et une sœur dont on ne sait rien, sinon qu'elle épousa un homme de condition obscure, nommé Giacomo Bavarrello. Il montra de bonne heure une vocation prononcée pour la vie maritime, et son éducation fut dirigée en ce sens, autant que le permettaient les faibles ressources de son père ; outre la lecture, l'écriture, la grammaire et l'arithmétique, il apprit le latin et fit quelques progrès dans le dessin. Il fut aussi envoyé à l'université de Pavie, où il étudia, pendant quelque temps, la géométrie, la géographie, l'astronomie et la navigation ; il retourna ensuite à Gènes, où, d'après un historien contemporain, il travailla avec son père (1). Fernando, qui repousse avec indignation cette assertion, quoiqu'elle n'ait rien d'in vraisemblable, ne nous dit rien des occupations de son père dans cet intervalle. Christophe n'exerça pas toutefois longtemps ce métier, puisque, d'après

(1) Agostino Giustiniani, *Ann. de Genova*. — Cette assertion a été répétée par d'autres historiens, Anton. Gallo, *De Navigatione Colombi*, etc., Muratori, t. XXIII; Bart. Senaraga, *De Rebus Genuensibus*, Muratori, t. XXIV.

ce qu'il nous apprend lui-même, il s'embarqua dès l'âge de quatorze ans (1).

Lorsqu'on passe en revue les premières années de la vie d'un homme comme Colomb, dont les actes ont eu un si grand effet sur les destinées de l'humanité, il est intéressant d'observer combien il dut à des influences extérieures et combien à son propre génie. Plus tard, quand, sous l'impression des événements extraordinaires accomplis par son entremise, Colomb examinait sa carrière passée avec un sentiment superstitieux, il attribua sa précoce et irrésistible inclination vers la mer et sa passion pour les études géographiques à une inspiration divine qui le préparait à la haute mission pour laquelle il avait été choisi (2).

Cependant cette vocation manifestée de si bonne heure par Colomb se rencontre communément, dans les villes maritimes, chez les jeunes gens à l'esprit entreprenant et à l'imagination vive; pour eux, la mer est le grand chemin des aventures et le pays du roman. Gênes, resserrée du côté de la terre par de rudes montagnes, offrait un champ borné aux entreprises sur la côte, tandis qu'un commerce étendu avec tous les pays et une marine errante qui guerroyait dans toutes les mers attiraient naturellement ses fils vers la mer, leur véritable élément; un grand nombre de Génois aussi étaient tentés d'émigrer à cause des factions furieuses qui divisaient cette cité, dont elles ensanglantaient souvent les rues. Un historien génois déplore cette tendance de la jeunesse à l'émigration. Ils partent, dit-il, avec l'intention de revenir lorsqu'ils auront trouvé les moyens de vivre confortablement et honorablement dans leur patrie; mais nous savons par une longue expérience que, de vingt qui partent

(1) *Hist. del Almirante*, cap. IV.

(2) Lettre aux souverains catholiques, 1501.

ainsi, il en revient à peine deux, les autres étant morts, ou s'étant établis à l'étranger, ou craignant d'être enveloppés dans les dissensions intestines qui déchirent la république (1).

De même cette forte passion que Colomb éprouva, dès son enfance, pour la science géographique et qui domina sa carrière ultérieure était commune à l'époque où il vécut. Les découvertes géographiques furent le trait de lumière qui devait à jamais distinguer le ^{xv}^e siècle. Pendant une longue nuit de bigoterie monacale et de fausse érudition, la géographie, avec les autres sciences, avait été perdue pour l'Europe; elle ne l'avait pas été heureusement pour l'humanité et s'était réfugiée au centre de l'Afrique. Tandis que des pédants, au fond des cloîtres, perdaient leur temps et leur talent, et embrouillaient la vérité en y mêlant de vaines rêveries et les sophismes de la dialectique, les sages arabes, assemblés à Sennaar, prenaient la mesure d'un degré de latitude et calculaient la circonférence de la terre, dans les vastes plaines de la Mésopotamie.

Les connaissances vraies, ainsi conservées par bonheur, faisaient en ce moment leur retour en Europe; le réveil de la science accompagnait le réveil des lettres. Parmi les différents auteurs que ce nouveau zèle pour la littérature ancienne avait remis en honneur, se trouvaient Pline, Pomponius Mela et Strabon; grâce à ceux-ci, reparut un fonds de connaissances géographiques, oubliées depuis longtemps. On s'engagea avec ardeur dans la voie qui venait d'être rouverte. Une traduction de l'ouvrage de Ptolémée avait été faite en latin, au commencement du siècle, par Emmanuel Chrysoloras, savant grec, de noble origine, et avait ainsi rendu ce livre plus familier aux érudits italiens. Jacques Angel de

(1) Foglieta, *Istoria de Genova*, lib. II.

Scarpiaria avait fait plus tard une nouvelle traduction, dont les magnifiques exemplaires devinrent communs dans les bibliothèques, en Italie (1). On commençait aussi à rechercher les écrits d'Averroës, d'Alfraganus et d'autres Arabes qui avaient gardé le feu sacré de la science, pendant la nuit qui avait couvert l'Europe.

Les notions acquises de cette manière étaient limitées et imparfaites; cependant, comme le retour de l'aurore, elles semblaient révéler au jour une création nouvelle et brillaient, avec tout le charme de la nouveauté, pour des imaginations impressionnables. On était surpris d'avoir si longtemps méconnu le monde qu'on avait autour de soi; à chaque pas on faisait une découverte, car toute contrée, au delà du pays natal, était, en quelque sorte, une terre inconnue pour chacun.

Tel était l'état des connaissances et des sentiments par rapport à cette science intéressante, dans la première partie du x^v^e siècle. Une curiosité plus vive encore était éveillée par les découvertes que l'on commençait à faire sur les côtes de l'Afrique, le long de l'Atlantique; elle devait surtout être éprouvée par une cité commerçante et maritime comme Gênes. Nous pouvons attribuer à ces causes l'ardeur enthousiaste que Colomb manifesta dès son enfance pour les études cosmographiques et qui influa sur tout le cours de sa vie.

Colomb passa à peine assez de temps à l'université de Pavie pour apprendre les rudiments des sciences nécessaires; la parfaite connaissance qu'il eut plus tard de celles-ci fut, sans doute, le fruit de ses propres études dans les rares heures de loisir qu'il trouva au milieu des soucis et des vicissitudes d'une vie errante et agitée. C'était un de ces

(1) Andres, *Hist. B. Let.*, lib. III, cap. II.

hommes de forte nature, qui, ayant à lutter dès le début contre les privations et les obstacles, apprennent à rencontrer intrépidement les obstacles et à les vaincre avec facilité. Ces hommes-là font de grandes choses avec de faibles ressources, auxquelles ils suppléent par leur énergie et leur imagination créatrice. Ce fut là, dès le commencement jusqu'à la fin de la carrière de Colomb, un des traits caractéristiques de son histoire; dans toutes ses entreprises, la faiblesse et l'apparente insuffisance des ressources firent ressortir la grandeur des résultats acquis.

CHAPITRE II

PREMIER VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB

Colomb commença, comme nous l'avons dit, sa carrière maritime, vers l'âge de quatorze ans. Il fit ses premiers voyages avec un parent éloigné, nommé Colomb, hardi vétéran des mers, qui s'était fait distinguer par sa bravoure et est quelquefois cité dans les vieilles chroniques, tantôt comme chef d'escadre pour son propre compte, tantôt comme amiral au service de Gênes; c'était, paraît-il, un marin aventureux, prêt à combattre pour toutes les causes et à chercher querelle partout où se présentait une occasion légitime.

La vie du marin sur la Méditerranée, à cette époque, était pleine de hasards et de dangers; une expédition commerciale ressemblait à une croisière de guerre et le marchand avait souvent des combats à soutenir pour se rendre d'un port dans un autre. La piraterie était presque autorisée par la loi; les fréquents démêlés entre les États italiens, les courses des Catalans, les flottes équipées par des nobles

qui exerçaient une espèce de souveraineté dans leurs domaines et entretenaient des armées de terre et de mer, les vaisseaux et les escadres d'aventuriers, espèce de condottieri maritimes, quelquefois employés par des gouvernements, d'autres fois rôdant à la recherche d'un butin quelconque, toutes ces causes, ainsi que les croisades dirigées contre les puissances mahométanes, transformaient les petites mers, où la navigation était presque renfermée, en un théâtre de hardies rencontres et d'étranges aventures.

C'est à cette rude école que fut élevé Colomb, et l'on suivrait avec un profond intérêt le développement de son génie à travers les épreuves qu'il subit. Mais cette époque instructive de sa vie est couverte d'obscurité. Son fils Fernando, qui eût pu le mieux la mettre en lumière, l'a laissée dans l'ombre ou y a répandu çà et là quelques lueurs douteuses, craignant peut-être, par un faux sentiment d'orgueil, de révéler le rang humble et obscur, d'où son père sortit si glorieusement.

Nous voyons le nom de Colomb mentionné pour la première fois dans l'expédition navale organisée à Gênes, en 1439, par Jean d'Anjou, duc de Calabre, qui voulait faire une descente sur les côtes de Naples, dans l'espoir de reprendre ce royaume pour son père, René, comte de Provence. La république de Gênes fournit au jeune prince des vaisseaux et de l'argent. Le caractère brillant de cette entreprise attira l'attention de tous les esprits audacieux et turbulents; le noble chevaleresque, le soldat de fortune, le hardi corsaire, l'aventurier désespéré, le soldat mercenaire, tous accoururent se ranger sous la bannière d'Anjou. Le vieux Colomb prit part à cette expédition, soit avec ses propres galères, soit comme amiral de l'escadre génoise, et le jeune Christophe s'embarqua avec lui.

La lutte de Jean d'Anjou pour la couronne de Naples dura

environ quatre ans, avec diverses alternatives, mais aboutit enfin à un insuccès. La flotte, sur laquelle Colomb s'était engagé, se signala par des actes d'intrépidité, et dans un moment où le duc avait été forcé de se réfugier dans l'île d'Ischia, quelques galères parcoururent et commandèrent la baie de Naples (1).

Dans le cours de cette glorieuse mais malheureuse entreprise, Colomb fut détaché de la flotte, avec mission d'enlever une galère dans le port de Tunis. Lui-même a incidemment rapporté le fait dans une lettre écrite plusieurs années après. « Il arriva, dit-il, que le roi René (que Dieu a repris) m'envoya à Tunis pour capturer la galère Fernandina; arrivé à la hauteur de l'île Saint-Pierre, en Sardaigne, j'appris que celle-ci était accompagnée de deux vaisseaux et d'une caraque, ce qui troubla tellement mon équipage, qu'il décida de ne pas aller plus loin et de revenir à Marseille, pour réclamer un second vaisseau et plus de soldats. Comme je ne pouvais rien obtenir de ces gens, j'acquiesçai en apparence à leurs désirs; je fis dévier l'aiguille du compas et mis toutes voiles dehors. C'était le soir, et le lendemain nous étions au cap de Carthagène, tandis que tous croyaient fermement qu'ils se dirigeaient vers Marseille (2). »

Nous ne savons rien de plus sur cette course hardie dans le port de Tunis, mais, dans les détails qui précèdent, nous voyons déjà se dessiner cet esprit résolu et persévérant qui assura le succès à Colomb dans des entreprises plus importantes; son expédient pour forcer un équipage mécontent d'accomplir sa mission, en le trompant sur la route suivie, annonce le stratagème auquel il eut recours dans son premier voyage de découvertes.

(1) Colenuccio, *Istoria de Nap.*, lib. VII, cap. XVII.

(2) Colomb aux souverains catholiques, *Hist. del Almirante*, cap. IV.

Pendant un intervalle de plusieurs années, nous n'avons plus qu'un ou deux vagues renseignements sur les actes de Colomb; on suppose qu'il voyagea principalement dans la Méditerranée et le Levant, tantôt faisant le commerce, tantôt engagé dans les démêlés entre les États italiens, tantôt encore prenant part à de pieuses et piratesques expéditions contre les infidèles. Des historiens l'ont fait commandant de plusieurs vaisseaux génois, au service de Louis XI de France, en 1474, et compromettant la paix entre ce pays et l'Espagne, en attaquant et capturant en pleine mer des vaisseaux espagnols, sous sa propre responsabilité, comme représailles de l'irruption des Espagnols dans le Roussillon (1). En 1475, dit-on encore, passant, avec ses vaisseaux génois, devant une flotte vénitienne qui mouillait à la hauteur de l'île de Chypre, il criait d'un ton de bravade : « Vive saint George, » le vieux cri de guerre de Gênes, cherchant ainsi à piquer l'orgueil national des Vénitiens et à provoquer un combat, quoique les deux républiques rivales fussent en paix dans ce moment.

C'est toutefois à tort que l'on attribue ces faits à Christophe Colomb, on l'a confondu soit avec son parent, le vieil amiral génois, soit avec un neveu de celui-ci, du même caractère, appelé Colomb Jeune, pour le distinguer de son oncle. Tous deux, paraît-il, aimaient passionnément les combats et étaient peu scrupuleux sur les moyens de les amener. Fernando Colomb décrit le dernier comme un corsaire fameux, qui s'était rendu si terrible par ses exploits contre les infidèles, que les femmes moresques effrayaient leurs enfants désobéissants en citant son nom. Christophe s'embarqua quelquefois avec lui, comme il l'avait fait avec son oncle, et,

(1) Chauffepié, *Supplément à Bayle*, t. II, art. Colomb.

d'après Fernando, commanda un vaisseau de son escadre dans une occasion mémorable.

Colomb jeune, ayant appris que quatre galères vénitiennes richement chargées revenaient de Flandre, alla les attendre sur la côte de Portugal, entre Lisbonne et le cap Saint-Vincent. Une lutte désespérée s'engagea; on alla à l'abordage et les matelots combattirent corps à corps. L'action dura depuis le matin jusqu'au soir et, de part et d'autre, on fit un grand carnage. Le bâtiment commandé par Colomb se trouva aux prises avec une puissante galère vénitienne; celle-ci, sur laquelle on jetait des grenades et d'autres projectiles, prit feu, et, comme les deux vaisseaux étaient retenus l'un à l'autre par des chaînes et des grappins, on ne put les détacher, tous deux furent enveloppés dans l'incendie et bientôt ils ne présentèrent plus qu'une masse de flammes. Les matelots se jetèrent à la mer; Colomb saisit une rame qui flottait près de lui et, comme il était un excellent nageur, il atteignit le rivage, quoique celui-ci fût éloigné de deux bonnes lieues. Il plut à Dieu, dit son fils Fernando, de lui donner des forces afin de le conserver pour de grandes choses. Après s'être rétabli de ses fatigues, le grand navigateur se rendit à Lisbonne, où il trouva un grand nombre de ses compatriotes, qui l'engagèrent à se fixer dans cette ville (1).

C'est ainsi que Fernando raconte la première arrivée de son père en Portugal, et ce récit a été généralement adopté par les historiens modernes; mais, si l'on examine différentes histoires du temps, il paraît que le combat dont il est ici question eut lieu plusieurs années après cette arrivée. Il n'est pas invraisemblable que Colomb prit part à cette action, mais il avait déjà résidé auparavant, quelque temps, en Portugal. Si nous lisons, en effet, l'histoire de ce royaume, nous

(1) *Hist. del Almirante*, cap. V.

trouverons, dans les grandes entreprises maritimes dont il s'occupait à cette époque, de vives séductions pour un homme qui avait une vocation et des goûts aussi prononcés pour ces aventures, et nous arriverons à conclure que ce premier voyage ne fut pas la suite accidentelle d'un combat désespéré, mais fut inspiré par un sentiment de curiosité louable et par le désir de faire une fortune honorable.

CHAPITRE III

PROGRÈS DES DÉCOUVERTES SOUS LE PRINCE HENRI DE PORTUGAL

- + La carrière des découvertes modernes s'était ouverte peu de temps avant la naissance de Colomb, et, à l'époque dont nous parlons, le Portugal s'y était engagé avec beaucoup d'ardeur. On a donné à cet esprit de recherches une origine romanesque : au ^{xiv}^e siècle, un Anglais, appelé Macham, s'enfuyant en France avec une dame dont il était amoureux, fut chassé hors de vue de toute terre par une bourrasque, et, après avoir erré pendant quelque temps sur la mer, aborda sur une île inconnue, déserte, couverte de magnifiques forêts, qui reçut plus tard le nom de Madère. D'autres ont traité ce récit de fable et ont déclaré que les Canaries furent les premières îles découvertes; ce fameux groupe d'îles, que les anciens appelaient Fortunées, où ils plaçaient leur jardin des Hespérides et d'où Ptolémée commença à compter la longitude, avait été longtemps perdu pour le monde. De vagues rapports font croire, il est vrai, qu'elles furent visitées accidentellement, de loin en loin, pendant le moyen âge, par la barque errante d'un aventurier arabe,

normand ou génois, mais tout cela était incertain et ne conduisait à aucun résultat utile. Ce fut seulement au ^{xiv}^e siècle qu'elles furent réellement découvertes de nouveau et rendues à l'humanité. Depuis elles furent quelquefois visitées par de hardis navigateurs de différents pays, et le plus grand avantage de ces voyages fut d'enhardir les marins et de les familiariser, jusqu'à un certain point, avec les dangers de l'Atlantique.

- * Le grand élan imprimé à l'esprit de découvertes ne fut pas le produit du hasard, mais fut donné, après de profondes méditations, par un prince d'un génie supérieur, Henri de Portugal, fils de Jean I^{er}, surnommé le Vengeur, et de Philippine de Lancastre, sœur de Henri IV d'Angleterre. Il convient de dire ici quelques mots sur cet homme illustre, dont les entreprises stimulèrent le zèle de Colomb.

Ayant accompagné son père en Afrique, dans une expédition contre les Mores, le prince Henri reçut à Ceuta beaucoup de renseignements sur la côte de Guinée, ainsi que sur d'autres régions de l'intérieur, jusque-là inconnues aux Européens; et conçut l'idée qu'on pourrait faire d'importantes découvertes, en naviguant le long des côtes occidentales de l'Afrique. A son retour en Portugal, cette idée devint dominante chez lui. Se retirant loin du tumulte de la cour dans un asile champêtre au milieu des Algarves, près de Sagres, dans le voisinage du cap Saint-Vincent et en vue de l'océan, il réunit autour de lui des savants éminents et se livra à l'étude des branches de la science qui se rattachent à l'art de la navigation; il était bon mathématicien et apprit tout ce que les Arabes d'Espagne savaient en fait d'astronomie.

En lisant les ouvrages des anciens, le prince trouva des preuves nombreuses, à son avis, qu'il était possible de faire le tour de l'Afrique. Eudoxe de Cyzique, disait-on, était entré

par la mer Rouge dans l'océan et avait passé à Gibraltar ; le Carthaginois Hannon, disait-on également, était parti de Gibraltar avec une flotte de soixante vaisseaux et, en longeant la côte d'Afrique, avait abordé en Arabie. Il est vrai que ces récits avaient été rejetés par plusieurs écrivains de l'antiquité, et la possibilité de faire le tour de l'Afrique, après avoir été longtemps admise par les géographes, avait été niée par Hipparque ; suivant celui-ci, chaque mer était emprisonnée, dans son bassin particulier, et l'Afrique était un continent qui s'étendait vers le pôle sud et entourait la mer des Indes, de manière à rejoindre l'Asie au delà du Gange. Cette opinion avait été adoptée par Ptolémée, qui était, au temps du prince Henri, la plus haute autorité en géographie. Le prince cependant persista dans sa première opinion, qu'il trouva sanctionnée par différents auteurs plus récents. Résoudre cette question, et faire le tour de l'Afrique était un objet digne de son ambition, et il s'exaltait à l'idée des grands avantages que son pays recueillerait de cette entreprise, si elle était faite par les Portugais.

Les Italiens ou Lombards, comme on les appelait dans le nord de l'Europe, avaient depuis longtemps le monopole du commerce de l'Asie ; ils avaient fondé à Constantinople et dans la mer Noire des établissements, où ils recevaient les épices d'îles situées près de l'équateur, ainsi que la soie, la gomme, les parfums, les pierres précieuses et d'autres objets de luxe, que leur fournissaient l'Égypte et le midi de l'Asie et qu'ils portaient dans toute l'Europe. Grâce à cette cause, les républiques de Venise et de Gènes devinrent riches et puissantes ; elles avaient des factoreries dans les contrées les plus lointaines, même au milieu des glaces de la Moscovie et de la Norvège ; leurs marchands rivalisaient de magnificence avec les princes ; toute l'Europe était leur tributaire. Cependant ce commerce devait passer par maint

intermédiaire, était sujet aux retards et aux frais de la navigation intérieure; ainsi qu'aux hasards et aux ennuis du transport par caravanes. Pendant longtemps, les marchandises de l'Inde furent portées par le golfe Persique, l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus, dans la mer Caspienne et dans la Méditerranée, d'où elles prenaient une direction nouvelle vers les différents marchés de l'Europe. Lorsque le soudan d'Égypte eut conquis l'Arabie et ramené le commerce dans son ancien canal, il fallut subir de plus grands frais, de plus grandes lenteurs encore; il fallut transporter ces objets précieux par la mer Rouge, et de là, à dos de chameaux, jusqu'au Nil, qui les portait en Égypte où les Italiens venaient les acheter. Ainsi, tandis que ces aventureux marchands accaparaient le riche commerce de l'Orient, le prix de chaque objet s'élevait considérablement par suite des énormes frais de transport.

Le prince Henri avait conçu le grand projet d'ouvrir à ce commerce, autour de l'Afrique, une route directe et facile, qui eût fait affluer l'or dans son pays; mais il était au devant de son siècle, il devait rencontrer l'ignorance, les préjugés, et subir ces retards auxquels les esprits vifs et pénétrants sont exposés, par la lente coopération des sots et des sceptiques. La navigation sur l'Atlantique était encore dans son enfance; les marins regardaient avec défiance cette mer orageuse qui leur semblait sans bornes et n'osaient s'aventurer hors de vue de la terre. Tout promontoire qui s'avancait au loin était un mur qui leur barrait le passage; ils longeaient timidement les côtes barbaresques et croyaient avoir accompli une entreprise prodigieuse, lorsqu'ils avaient dépassé de quelques degrés le détroit de Gibraltar. Le cap Non fut longtemps la limite de leur audace; ils craignaient de doubler ce cap, battu par les vents et par les vagues, qui menaçaient de les entraîner au loin.

Outre ces craintes vagues, les marins en avaient d'autres, légitimées par la philosophie elle-même; ainsi ils croyaient que la terre, à l'équateur, était entourée d'une zone torride, sur laquelle le soleil dardait verticalement ses rayons brûlants, de manière à séparer les deux hémisphères par une infranchissable colonne de feu; ils s'imaginaient que le cap Bojador était la dernière limite où l'on pouvait arriver sûrement et que celui qui le doublait ne revenait jamais (1). Ils regardaient avec terreur les courants rapides qui se trouvaient près de là et le violent ressac des vagues sur ces côtes arides; ils s'imaginaient qu'au delà s'étendait cette effrayante région de la zone torride, où brillait un soleil ardent; région de feu où les vagues mêmes qui venaient battre le rivage bouillaient sous ce ciel brûlant.

Pour détruire ces erreurs et pour ouvrir à la navigation un champ aussi vaste qu'il le rêvait, le prince Henri fonda un collège maritime ainsi qu'un observatoire à Sagres, et y appela les professeurs les plus éminents, leur donnant pour président Jacques de Mallorca, homme instruit dans l'art de la navigation et habile dans la confection des cartes et des instruments.

Les bons effets de cet établissement furent bientôt visibles. Tout ce qui était connu en fait de géographie et de navigation fut recueilli et réduit en système. Les cartes furent considérablement perfectionnées; le compas devint d'un usage plus général, surtout parmi les Portugais, et le marin, pouvant naviguer dans des jours sombres et des nuits obscures, devint plus hardi, plus aventureux. Encouragée par ces avantages et stimulée par la munificence du prince Henri, la marine portugaise commença à se signaler par la hardiesse de ses entreprises et l'étendue de ses découvertes;

(1) Mariana, *Hist. Esp.*, lib. II, cap. XXII.

elle doubla le cap Bojador, pénétra dans la région des tropiques, qui cessa d'effrayer l'imagination, et explora la plus grande partie de la côte d'Afrique, depuis le cap Blanc jusqu'au cap Vert; celui-ci, ainsi que les Açores, situées à trois cents lieues du continent, sortit de l'ombre, où il s'était longtemps caché dans l'océan.

Afin de pouvoir poursuivre tranquillement ses découvertes et d'en jouir pleinement, Henri obtint du pape une bulle qui accordait à la couronne de Portugal une autorité souveraine sur toutes les terres qu'elle découvrirait dans l'Atlantique, jusqu'à l'Inde, avec des indulgences plénières pour tous ceux qui mourraient dans ces expéditions. On menaçait en même temps des peines de l'Eglise ceux qui mettraient obstacle à ces conquêtes chrétiennes (1).

Henri mourut le 13 novembre 1473, sans avoir atteint au but de son ambition. Ce ne fut que plusieurs années après, que Vasco de Gama, suivant avec une flotte portugaise la voie que le prince avait tracée, réalisa l'espoir de celui-ci, en doublant le cap de Bonne-Espérance et en ouvrant, le long de la côte méridionale de l'Asie, une route au commerce vers les opulentes régions de l'Orient. Henri vécut cependant assez longtemps pour recueillir quelques-unes des plus belles récompenses que recherche un bon et noble esprit; il vit son pays natal engagé, grâce à lui, dans une grande et active carrière de prospérité. Les découvertes des Portugais firent l'étonnement et l'admiration du *xv^e* siècle, et le Portugal, qui avait été une des plus petites nations, en devint tout à coup une des plus importantes.

Tout cela fut fait, non par les armes, mais par les arts; non par les artifices de la politique, mais par la sagesse d'un collège. Ce fut la grande œuvre d'un prince que l'on a

(1) Vasconcelos, *Vida del Rey Don Juan II*.

bien dépeint comme « plein d'idées élevées et de générosité dans ses actes ; » d'un prince qui avait pris pour devise ces mots, « le talent de bien faire, » seul talent digne de l'ambition des rois (1).

Henri, à sa mort, laissa à son pays la charge de poursuivre la route vers les Indes ; il avait formé des compagnies et des sociétés, de manière à stimuler le zèle des commerçants, et des particuliers entreprenants rivalisèrent d'efforts (2). De temps à autre, la population de Lisbonne était jetée dans une vive agitation par le départ d'une nouvelle expédition ou le retour d'une escadre qui avait trouvé de nouvelles routes ou visité des pays inconnus ; tout faisait naître la confiance et l'espoir ; les misérables hordes de la côte d'Afrique étaient transformées en de puissantes nations, et l'on n'entendait parler que de riches contrées situées plus loin. Ces régions se perdaient dans un jour douteux ; l'imagination devançait les découvertes, et à mesure que celles-ci se faisaient prudemment, lentement, elle peuplait de merveilles tout ce qui était au delà. La gloire des Portugais, le bruit des expéditions qui partaient sans cesse de ce pays, fixaient l'attention du monde entier ; de tous côtés, des étrangers, savants, curieux, aventuriers, se rendaient à Lisbonne pour s'instruire ou prendre part à ces entreprises. Parmi eux se trouvait Christophe Colomb, soit jeté sur la côte du Portugal, comme on l'a dit, par le hasard d'un combat, soit attiré par une curiosité louable et une ambition honorable (3).

(1) Joam de Barros, *Asia*, dec. I.

(2) Lafitau, *Conquêtes des Portugais*, t. I, lib. I.

(3) Herrera, *Hist. Ind.*, dec. I, lib. I.

CHAPITRE IV

SÉJOUR DE COLOMB A LISBONNE.—OPINIONS SUR LES ILES DE L'Océan

Colomb arriva à Lisbonne vers 1470; il était, à cette époque, dans toute la force de l'âge et avait une physionomie très agréable. Son fils Fernando, Las Casas et d'autres contemporains (1) ont fait minutieusement son portrait; d'après ces auteurs, il était grand, bien fait, musculeux, avec des manières pleines de noblesse et de dignité. Il avait le visage long, ni plein ni maigre, un beau teint, un peu rougeâtre, avec des taches de rousseur, le nez aquilin, les pommettes saillantes, des yeux gris clair, brillant vite, et un air d'autorité dans toute sa personne. Ses cheveux, dans sa jeunesse, étaient blonds; mais les soucis et les chagrins, d'après Las Casas, les firent grisonner de bonne heure, et, à trente ans, ils étaient tout à fait blancs. Il vivait et s'habillait simplement, parlait avec éloquence, se montrait affable avec les étrangers, et son amabilité, sa douceur lui avaient valu

(1) *Hist. del Almirante*, cap. III. — Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. II, MS.

l'attachement de sa famille. Il avait le caractère naturellement irritable (1), mais il le corrigea par sa magnanimité; il avait des manières sérieuses et courtoises, et une grande modération dans ses paroles. Il se fit remarquer, toute sa vie, par une stricte attention à ses devoirs religieux, observant rigoureusement les fêtes et les cérémonies de l'Eglise, et sa piété ne consistait pas simplement en des formes extérieures, mais elle participait de cet enthousiasme élevé dont toute sa vie porta l'empreinte fortement marquée.

A Lisbonne, Christophe avait l'habitude d'assister aux services religieux dans la chapelle du couvent de Tous-les-Saints, où demeuraient certaines dames de haut rang, soit comme pensionnaires, soit comme religieuses. Il fit la connaissance d'une de ces dames, dona Felipa, fille de Bartolomeo Monis de Perestrello, noble italien, mort depuis peu, qui avait été l'un des navigateurs les plus distingués, du temps du prince Henri; il avait colonisé et gouverné l'île Porto Santo. Cette connaissance aboutit à une affection mutuelle qui amena un mariage purement d'amour, car dona Felipa n'avait pas de fortune.

Les nouveaux époux habitèrent avec la veuve de Perestrello; celle-ci, voyant l'intérêt que son gendre prenait à tout ce qui avait rapport à la mer, lui rapporta tout ce qu'elle savait des voyages et des expéditions de son défunt époux et lui remit tous les papiers, les cartes, les journaux et les notes de celui-ci (2). Colomb connut de cette manière les routes suivies par les Portugais, leurs plans, leurs projets et, s'étant naturalisé dans le pays par son mariage et son séjour, il prit quelquefois part à des expéditions sur les côtes de Guinée. De retour dans sa famille, il soutenait

(1) Illescas, *Hist. Pontifical*, lib. VI.

(2) Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. II, cap. II.

celle-ci en faisant des cartes qu'il vendait; peu riche, il devait observer une stricte économie; cependant on nous dit qu'il venait au secours de son vieux père à Gênes (1) et envoya de l'argent pour l'éducation de ses jeunes frères (2).

La confection d'une bonne carte, à cette époque, exigeait un degré d'instruction et d'expérience, suffisant pour faire remarquer un homme. La géographie venait seulement de sortir des ténèbres qui l'avaient enveloppée pendant des siècles; Ptolémée était encore la principale autorité. Les cartes du ^{xv}^e siècle présentent un mélange de vérités et d'erreurs; des faits transmis par l'antiquité et d'autres révélés par des découvertes récentes y sont confondus avec des fables populaires et des conjectures extravagantes. Dans un pareil temps, où les esprits, passionnés pour les découvertes maritimes, cherchaient tous les moyens qui pouvaient faciliter leurs entreprises, la science et l'habileté d'un cosmographe tel que Colomb devaient être bien appréciées, et la supériorité de ses cartes devaient donner à celui-ci une certaine notoriété dans le monde savant (3); aussi le voyons-

(1) Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. II, cap. II.

(2) Munoz, *Hist. del Nuevo Mundo*, lib. II.

(3) L'importance que l'on commençait à attacher à la cosmographie est prouvée par la réputation acquise à Mauro, moine italien, pour avoir dressé une mappe-monde, estimée la plus exacte de ce temps. Un fac-similé de cette mappe-monde, sur la même échelle que celle-ci, est déposé au British-Museum et a été publié, avec un commentaire géographique, par le savant Zurla. Les Vénitiens frappèrent en l'honneur de Mauro une médaille sur laquelle il était appelé « cosmographe incomparable (*Colline del Bussol Naut.*, p. II, cap. V). Cependant Ramusio, qui avait vu cette carte dans le couvent de Saint-Michel de Murano, la regarde comme une copie améliorée d'une carte apportée du Cathay par Marco Polo (Ramusio, t. II, p. 17. Éd. Venise, 1606). On dit qu'Améric Vespuce donna cent trente ducats (équivalant à environ 3,000 francs de notre monnaie) pour une carte terrestre et marine, faite à Mallorea,

nous, dès le commencement de son séjour à Lisbonne, en correspondance avec Paolo Toscanelli, de Florence, un des plus grands savants de ce siècle, et ces relations eurent une grande influence sur lui, en l'encourageant plus tard dans ses entreprises.

Tandis que ses travaux géographiques le faisaient recevoir dans la société des gens de science, ils étaient particulièrement propres à éveiller dans son esprit des idées qui l'absorbèrent par la suite. En comparant sans cesse des cartes, en notant les progrès et la direction des découvertes, il fut conduit à remarquer quelle grande partie du monde était encore inconnue et à chercher les moyens d'explorer celle-ci. Ses affaires de famille et les relations qu'il avait formées par son mariage favorisèrent également cette tendance; il habita quelque temps l'île récemment découverte de Porto Santo, où sa femme avait fait un petit héritage; là, celle-ci donna le jour à un enfant qui reçut le nom de Diego. Colomb se trouvait ainsi sur la limite même des régions découvertes. La sœur de sa femme était mariée avec Pedro Correo, navigateur connu, qui avait été autrefois gouverneur de Porto Santo. Colomb et Correo se voyaient souvent, et naturellement ils parlaient ensemble des voyages faits près d'eux, le long de la côte d'Afrique, de la route longtemps cherchée vers les Indes et de la possibilité de l'existence de terres inconnues à l'ouest.

A Porto Santo, les deux marins durent recevoir fréquemment la visite de voyageurs qui allaient en Guinée ou en revenaient. Vivant ainsi au milieu d'un mouvement perpétuel, en relations avec des gens qui avaient trouvé gloire et fortune dans la carrière des aventures, Colomb, placé sur le

en 1439, par Gabriel de Valseca. (Barros, lib. I, cap. XV. *Derrota por Tofno*, introd., p. 25.)

théâtre même où ceux-ci avaient remporté des triomphes récents, se prit d'enthousiasme pour cette cause. C'était une époque de surexcitation générale pour tous ceux qui avaient l'expérience de la vie maritime ou résidaient dans le voisinage de l'océan. Les dernières découvertes avaient enflammé les imaginations, qui rêvaient d'autres îles plus riches et plus belles, à découvrir dans les profondeurs sans bornes de l'Atlantique. Les opinions et les erreurs des anciens sur ce sujet furent de nouveau remises en circulation; on citait fréquemment l'Antille, grande île de l'océan, comme des Carthaginois, et la chimérique Atlantide de Platon trouvait de fermes croyants; beaucoup supposaient que les Canaries et les Açores n'étaient que des fragments de cette île submergée et que d'autres fragments, plus grands, pouvaient encore exister plus loin, dans l'Atlantique.

Un des symptômes les plus étranges de cette surexcitation des esprits était la prédominance des rumeurs populaires au sujet d'îles inconnues, qui apparaissaient à certains intervalles. Ce n'étaient là, en grande partie, que des fables inventées pour alimenter la curiosité du public, ou nées dans le cerveau maladif de voyageurs, qui voyaient des îles dans les nuages qui voilent l'horizon de la mer et trompent souvent le marin, en lui offrant l'aspect de terres éloignées.

C'est très probablement sur cette base imaginaire que reposait l'histoire racontée à Colomb par un certain Antonio Leone, habitant de Madère, qui affirmait qu'arrivé à cent lieues de Madère, vers l'ouest, il avait aperçu trois îles à quelque distance. Mais les récits de ce genre, le plus positivement affirmés et le plus ardemment soutenus, furent ceux des habitants des Canaries, qui furent longtemps le jouet d'une singulière illusion d'optique. Ils s'imaginaient voir, de temps à autre, vers l'ouest, une grande île avec de hautes

montagnes et de profondes vallées; ils ne la voyaient pas quand le ciel était couvert de nuages, mais dans ces jours clairs communs sous les tropiques, et aussi distinctement qu'on peut voir des objets éloignés dans cette atmosphère pure et transparente. Cette île n'était visible, il est vrai, qu'à certains intervalles; dans d'autres moments et par les temps les plus clairs, on n'apercevait rien; mais, lorsqu'elle reparaisait, c'était toujours à la même place et sous la même forme. Les habitants des Canaries étaient si persuadés de son existence, qu'ils demandèrent au roi de Portugal la permission d'explorer cette terre et d'en prendre possession. Plusieurs expéditions furent faites dans ce but, vers cette époque, mais on ne parvint pas à trouver l'île, quoiqu'elle continuât de se montrer encore quelquefois.

Ce pays imaginaire fit naître toute espèce de conjectures bizarres; les uns supposaient que c'était l'Antille, mentionnée par Aristote; les autres, que c'était l'île des Sept Cités, ainsi appelée d'après une ancienne légende : sept évêques s'étaient enfuis d'Espagne, avec une multitude de fidèles, lors de la conquête arabe, et, conduits par le ciel, avaient abordé dans une île inconnue de l'océan, où ils avaient fondé sept magnifiques cités. D'autres prirent encore cette terre pour l'île où, d'après une légende, un certain prêtre écossais, du nom de saint Brandan, s'était venu établir au vi^e siècle, et cette dernière opinion fut bientôt généralement admise. L'île imaginaire de saint Brandan ou saint Borandon figura longtemps sur les cartes, à l'ouest des Canaries, et on fit de même pour la fabuleuse Antille. Ces fausses cartes et ces pays fantastiques ont fait croire plusieurs fois que le nouveau monde était connu bien avant l'époque où il fut réellement découvert.

Colomb cependant regardait ces phénomènes extraordinaires comme de pures illusions; d'après lui, ils avaient pour

cause des rochers situés dans la mer et qui, mis à distance, sous certaines influences atmosphériques, pouvaient prendre une apparence trompeuse, ou c'étaient des îles flottantes, comme celles dont avaient parlé Pline, Sénèque et d'autres auteurs, îles formées par des racines entrelacées ou par une pierre légère et poreuse, espèce de radeaux couverts d'arbres, qui flottaient au gré du vent.

On a reconnu depuis longtemps que les îles de saint Brandan, de l'Antille et des Sept Cités étaient des créations fabuleuses ou avaient leur origine dans une illusion d'optique; cependant les rumeurs fausses répandues à ce sujet ont de l'intérêt, parce qu'elles sont l'indice des préoccupations qui agitaient tous les esprits, dans ce moment où les régions à l'ouest de l'Atlantique étaient encore inconnues. Elles furent recueillies avec soin par Colomb et eurent peut-être une influence sur son imagination. Cependant, quoique d'une nature exaltée, il puisa à d'autres sources les renseignements qu'il désirait; excité par le spectacle des événements qui se passaient sous ses yeux, il se remit, dit son fils Fernando, à étudier les géographes qu'il avait déjà lus et à examiner les raisons astronomiques qui venaient à l'appui de la théorie qui se formait peu à peu dans son esprit. Il posséda bientôt tout ce qui avait été écrit par les anciens ou découvert par les modernes, relativement à la géographie; ses propres voyages lui permirent de corriger un grand nombre d'erreurs et d'apprécier bien des opinions. Il était entré décidément dans la voie où il devait persévérer. On remarquera avec intérêt de combien de faits reconnus, d'hypothèses rationnelles, de récits chimériques et de rumeurs populaires, sortit le grand projet de découvertes élaboré par cet esprit vigoureux.

CHAPITRE V

FONDEMENTS DE LA CROYANCE DE COLOMB DANS L'EXISTENCE DE TERRES INCONNUES A L'OUEST

Nous avons essayé, dans les chapitres précédents, d'expliquer comment Colomb fut amené peu à peu, par l'esprit et les événements du siècle où il vécut, à former son grand projet. Son fils Fernando prétend toutefois fixer l'époque précise où ce projet fut conçu : « Il le fait, » dit-il, « pour montrer sur quelle faible base reposa un plan aussi magnifique et pour satisfaire ceux qui peuvent désirer de connaître parfaitement les circonstances et les motifs qui conduisirent son père à tenter cette entreprise (1). »

Comme cet exposé se fondait sur des notes et des documents trouvés dans les papiers de Christophe Colomb, il est trop curieux et trop intéressant pour que nous le passions sous silence. Fernando range ces causes en trois classes : 1° la nature des choses ; 2° l'autorité des savants ; 3° les rapports des navigateurs.

En premier lieu, Colomb posa comme un principe fonda-

(1) *Hist. del Almirante*, can. VI, VII, VIII.

mental que la terre était une sphère ou un globe, dont on pouvait faire le tour de l'est à l'ouest, et qu'il y avait des antipodes ; il divisa, d'après Ptolémée, l'équateur, à la circonférence de l'est à l'ouest, en vingt-quatre heures de quinze degrés chacune, ce qui faisait un total de trois cent soixante degrés. Il supposa, en comparant le globe de Ptolémée avec la carte primitive de Marin de Tyr, que les anciens avaient connu quinze de ces heures, depuis le détroit de Gibraltar ou plutôt depuis les Canaries jusqu'à la ville de Thinaë en Asie, considérée comme la borne du monde connu à l'est. Les Portugais avaient reculé d'une heure la limite à l'ouest, par la découverte des Açores et du cap Vert. Il restait donc, d'après les calculs de Colomb, huit heures ou un tiers de la circonférence de la terre inconnu et inexploré ; cet espace pouvait, en grande partie, être rempli par les régions orientales de l'Asie, qui peut-être s'étendaient presque assez loin pour entourer la sphère et se rapprocher des frontières occidentales de l'Europe et de l'Afrique. La mer séparant ces pays, faisait observer Colomb, était moins large qu'on ne devait le supposer tout d'abord, si l'on admettait l'opinion de l'Arabe Alfraganus, qui, diminuant l'étendue des degrés, faisait la circonférence de la terre plus petite que les autres cosmographes : opinion à laquelle le grand navigateur paraît avoir quelquefois ajouté foi. D'après ces prémisses, il était clair qu'en allant directement de l'est à l'ouest, on arriverait à l'extrémité de l'Asie et on découvrirait un pays intermédiaire.

En second lieu, Fernando citait les auteurs dont les écrits avaient aidé à convaincre son père que l'Océan pouvait être modérément large et facile à traverser ; il rapportait, entre autres, les paroles d'Aristote, de Sénèque, de Pline, d'après lesquels on pouvait se rendre de Cadix aux Indes, en peu de jours ; de Strabon, suivant lequel l'Océan entoure la terre,

baignant à l'est les rivages de l'Inde, à l'ouest les côtes de l'Espagne et de la Mauritanie, de sorte qu'on pouvait aller facilement de l'un de ces pays à l'autre, sur le même parallèle (1).

Pour prouver que l'Asie ou, comme il l'appelle toujours, l'Inde, s'étendait assez loin à l'est pour remplir la plus grande partie de l'espace inexploré, Colomb invoquait les récits de Marco Polo et de Jean Mandeville. Ces voyageurs avaient visité, au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e siècle, les régions éloignées de l'Asie, bien au delà de celles que connaissait Ptolémée, et ce qu'ils avaient rapporté de l'étendue de ce continent à l'est contribua à convaincre Colomb qu'un voyage de peu de durée vers l'est le conduirait aux bords de ce pays ou dans les vastes et riches îles du voisinage. Les renseignements relatifs à Marco Polo furent probablement communiqués par le célèbre docteur florentin, dont il a déjà été question, Paulo Toscanelli, qui correspondait avec Colomb, en 1474, et lui transmit la copie d'une lettre qu'il avait précédemment écrite à Fernando Martinez, savant chanoine de Lisbonne. Toscanelli soutient qu'il est facile d'arriver aux Indes par l'ouest et affirme que la distance n'est que de quatre mille milles, en ligne directe de Lisbonne à la province de Mangi, près du Cathay, reconnue depuis comme la côte de la Chine au nord. Il fait de ce pays une magnifique description, empruntée à l'ouvrage de Marco Polo, et ajoute qu'on trouve sur la route les îles d'Antille et de Cipango, éloignées l'une de l'autre de deux cent vingt-cinq lieues seulement, abondantes en richesses et offrant des ports commodes où l'on peut s'arrêter pour prendre des vivres.

En troisième lieu, Fernando énumère les différents indices qui révélaient l'existence de contrées à l'ouest. On peut voir

(1) Strabon, *Cosmographia*, lib. I, II.

ici comment l'esprit de Colomb, une fois préoccupé de son grand projet, s'attacha à toute circonstance, vague et triviale même, dont il pouvait tirer une induction. Il faisait particulièrement attention, paraît-il, aux renseignements qui lui étaient fournis par les vieux marins qui avaient pris part aux récentes expéditions sur la côte d'Afrique, et par les habitants des pays nouvellement découverts, gens placés, pour ainsi dire, sur les frontières de la science géographique. Il recueillait avec soin tous les faits qui lui étaient communiqués pour les ajouter à ceux qu'il avait déjà entassés dans sa mémoire.

C'est ainsi que Martin Vicenti, pilote au service du roi de Portugal, rapporta à Colomb qu'arrivé à quatre cent cinquante lieues à l'ouest du cap Saint-Vincent, il avait retiré de l'eau un morceau de bois sculpté, qui n'avait pas évidemment été façonné avec un instrument de fer, et qui pouvait venir de quelque région inconnue de l'ouest, le vent soufflant de ce côté.

Pedro Correa, le beau-frère de Colomb, avait vu également, à Porto-Santo, un morceau de bois semblable qui avait été apporté par le vent. Il avait aussi entendu dire au roi de Portugal que de gigantesques roseaux avaient flotté de l'ouest vers quelques-unes de ces îles, et à cette description Colomb crut reconnaître les immenses roseaux qui, d'après Ptolémée, croissent dans l'Inde.

Les habitants des Açores disaient que des troncs d'énormes pins, arbre qui ne croît pas dans ces îles, avaient été jetés sur leurs rivages par les vents d'ouest; ils parlaient surtout de deux cadavres trouvés dans l'île de Flores et n'appartenant à aucune race humaine connue.

Un matelot de Sainte-Marie assurait que, dans un voyage en Irlande, il avait vu à l'ouest une terre que ses compagnons avaient prise pour une des extrémités de la Tartarie.

Colomb avait recueilli d'autres récits du même genre, ainsi que les rumeurs répandues au sujet des îles imaginaires de Saint-Brandan et des Sept cités, à l'existence desquelles il ajoutait peu de foi, comme nous l'avons déjà dit.

Tels sont, en résumé, les faits dont le grand navigateur tira successivement des inductions, d'après Fernando, pour arriver à cette conclusion qu'il y avait une terre inconnue à l'ouest de l'Océan, qu'on pouvait y arriver, qu'elle était fertile et enfin qu'elle était habitée.

Il est évident que, parmi ces faits, plusieurs vinrent à la connaissance de Colomb, lorsque son opinion était déjà formée, et ne servirent qu'à la confirmer. Néanmoins, tout ce qui jette quelque lumière sur les méditations dont sortit un si grand événement, a de l'intérêt pour nous, et la série de déductions que nous fournit Fernando, quoiqu'elles ne s'enchaînent peut-être pas de la manière la plus logique, reste, par cela même qu'elle est extraite des papiers de l'illustre Génois, un des documents les plus curieux que renferme l'histoire de l'esprit humain.

D'un examen attentif de cet exposé il résulte clairement que le principal motif de Colomb pour tenter son entreprise fut l'opinion, mentionnée en premier lieu, que les régions les plus orientales de l'Asie connues des anciens, ne pouvaient être séparées des Açores que d'un tiers au plus de la circonférence du globe, que l'espace intermédiaire devait être rempli, en grande partie, par des contrées asiatiques inexplorées et que, si la circonférence de la terre était, comme il le croyait, moindre qu'on ne l'imaginait généralement, on pouvait atteindre facilement et en peu de temps, par l'ouest, les côtes de l'Asie.

Il est singulier que le succès de cette grande entreprise ait dépendu de deux erreurs heureuses, l'étendue imaginaire de l'Asie à l'est et la petitesse supposée de la terre, erreurs

partagées par les philosophes les plus instruits, les plus profonds, et sans lesquelles Colomb n'eût guère osé s'aventurer sur l'Atlantique. L'idée de découvrir des terres en cinglant directement à l'ouest nous est si familière aujourd'hui qu'elle diminue en quelque sorte, à nos yeux, le mérite de la première conception et la hardiesse de la première tentative; mais, à cette époque, comme on l'a fait justement observer, la circonférence de la terre était encore inconnue. Nul ne pouvait dire si l'Océan n'était pas sans bornes et impossible à traverser; on ignorait encore les lois de la pesanteur et de la gravitation, qui, en supposant la terre ronde, devaient rendre manifeste la possibilité d'en faire le tour (1). La découverte de terres par un voyage à l'ouest était donc un de ces mystères qui paraissent incroyables dans la théorie, mais deviennent, une fois révélés par le fait, la chose la plus simple.

Aussitôt que Colomb eut créé sa théorie, elle s'enracina fortement dans son esprit et influa sur son caractère, comme sur sa conduite; jamais il n'en parla avec doute ou hésitation, mais avec autant d'assurance que s'il avait vu la terre promise. Aucune épreuve, aucune déception ne le purent détourner de la poursuite de son projet. Un profond sentiment religieux se mêlait à ses méditations et leur donnait parfois une teinte superstitieuse, mais d'une nature élevée, sublime; il se considérait comme un instrument dans les mains de Dieu, comme élu entre tous les hommes pour accomplir une haute mission; il s'imaginait voir ses futures découvertes prédites dans les Écritures, en termes mystérieux, par les prophètes. Les extrémités de la terre devaient se rejoindre; toutes les nations devaient être rassemblées

(1) Malte-Brun, *Géographie universelle*, t. XIV. Note sur la découverte de l'Amérique.

sous la bannière du Sauveur. Le résultat glorieux de ses travaux devait être de mettre les régions éloignées et inconnues du globe en communication avec l'Europe chrétienne, de porter la lumière de la vraie foi parmi des païens et de réunir ces innombrables populations sous la sainte domination de l'Église.

Cet enthousiasme qui échauffait l'esprit du grand navigateur se reflétait dans son maintien plein de noblesse et de dignité; il s'entretenait avec les souverains presque d'égal à égal. Ses espérances étaient grandioses, sans bornes; il rêvait des empires, posait des conditions proportionnellement magnifiques, et ne consentit jamais, même après de longs retards, de fréquentes déceptions, et sous la pression de la misère, à rien rabattre de ses prétentions, jugées extravagantes pour des découvertes simplement projetées.

Ceux qui ne pouvaient comprendre comment cet esprit, vaste et ardent, put arriver, par de pures présomptions, à une aussi ferme conviction, ont cherché à se rendre compte de ce fait d'une autre manière. Lorsqu'un résultat glorieux eut démontré la réalité de l'opinion de Colomb, ils s'efforcèrent de prouver que celui-ci connaissait déjà, à l'aide de certains renseignements, les contrées qu'il prétendit découvrir; ainsi ils imaginèrent la sotte histoire d'un pilote qui mourut dans la maison de l'illustre Génois, en lui léguant ses papiers renfermant des détails sur une région inconnue de l'ouest, vers laquelle il avait été poussé autrefois par des vents contraires. Cette histoire, d'après Fernando Colomb, n'avait pas d'autre fondement qu'une des fables populaires, relatives à l'île fantastique de Saint-Brandan, qu'un capitaine portugais, revenant de Guinée, s'imaginait avoir vue au delà de Madère. Elle circula pendant quelque temps, modifiée, altérée à dessein par ceux qui cherchaient à ternir la gloire de Colomb; à la fin elle fut imprimée et depuis elle

a été répétée par différents historiens, variant chaque fois et pleine de contradictions, ainsi que d'invéraisemblances.

On a également prétendu que Colomb fut précédé dans sa voie glorieuse par Martin Behem, cosmographe contemporain, qui, dit-on, débarqua accidentellement sur la côte de l'Amérique méridionale, lors d'une expédition en Afrique ; celui-ci aurait indiqué les contrées nouvellement découvertes sur une carte ou mappemonde dont le Génois se serait servi pour son voyage. Cette erreur, née d'une interprétation absurde d'un manuscrit latin et sans aucune preuve à l'appui, a été reproduite, il n'y a pas longtemps, avec plus de zèle que de jugement ; mais elle a été complètement réfutée aujourd'hui. Le pays visité par Behem était la côte d'Afrique au delà de l'équateur ; le globe construit par ce navigateur était fini en 1492, lorsque Colomb avait déjà commencé son premier voyage, et on n'y voit aucune trace du nouveau monde : preuve évidente que celui-ci était inconnu de Behem.

Il y a un certain esprit inquiet, qui, sous prétexte d'investigations savantes, rôde en furetant sur les traces de l'histoire, renversant ses monuments, et souillant, mutilant ses plus beaux trophées. On doit préserver avec soin les grands noms de cette pernicieuse érudition, qui détruit un des buts les plus salutaires de l'histoire, celui de fournir des exemples de ce que peut le génie humain dans une cause louable. C'est pour ce motif que nous nous sommes efforcé, dans les chapitres précédents, de retracer la naissance et les progrès de ce sublime dessein dans l'esprit de Colomb, pour montrer qu'il fut la conception de son génie, stimulé par le mouvement intellectuel du temps et aidé de ces faibles et rares lueurs qui éclairaient inutilement les intelligences ordinaires.

CHAPITRE VI

CORRESPONDANCE DE COLOMB AVEC TOSCANELLI. — ÉVÉNEMENTS EN PORTUGAL RELATIFS AUX DÉCOUVERTES. — PROPOSITIONS DE COLOMB A LA COUR DE PORTUGAL. — SON DÉPART DE CE ROYAUME.

Il est impossible de fixer le moment précis où Colomb conçut pour la première fois le projet de chercher à l'ouest une route vers l'Inde; il est certain toutefois qu'il méditait déjà ce projet en 1474, mais sans l'avoir encore mûri. Ce fait, qui a une certaine importance, est suffisamment établi par la correspondance qu'il noua dans l'été de cette année avec le savant Toscanelli de Florence, et dont il a été question plus haut. Toscanelli, répondant à une lettre de l'illustre Génois, approuvait son dessein de se diriger vers l'ouest; pour démontrer plus clairement la facilité de gagner l'Inde dans cette direction, il lui envoya une carte construite en partie d'après Ptolémée, en partie d'après les descriptions du Vénitien Marco Polo. La côte orientale de l'Asie y faisait face aux frontières occidentales de l'Afrique et de l'Europe, dont elle était séparée par une mer peu étendue, où étaient

placées à des distances convenables Cipango, l'Antille et les autres îles (1). Colomb fut beaucoup encouragé par la lettre et par la carte de Toscanelli, qui passait pour un des meilleurs cosmographes du temps; il s'était aussi procuré, paraît-il, l'ouvrage de Marco Polo, qui avait été traduit en plusieurs langues et existait en manuscrit dans la plupart des bibliothèques. Cet auteur donne de fabuleux détails sur la richesse des royaumes du Cathay et du Mangi ou Mangu (nord et midi de la Chine), où, d'après la carte de Toscanelli, on ne pouvait manquer d'arriver, en cinglant directement à l'ouest. Marco Polo décrit avec admiration la puissance et la grandeur du souverain de ces pays, le grand khan de Tartarie, la splendeur et l'étendue de ses capitales de Combalu et du Quinsay, enfin les merveilles de cette île de Cipango ou Zipangi, que l'on suppose être le Japon et qu'il plaçait en face du Cathay, à cinq cents lieues dans l'Océan; il représente celle-ci comme abondant en or, en pierres précieuses et en autres produits précieux, avec un monarque dont le palais avait un toit d'or, au lieu de plomb. Le récit de ce voyageur fut traité de fable par un grand nombre de ses lecteurs, mais, quoique exagéré en apparence, il a été depuis reconnu exact au fond; on doit le noter particulièrement à cause de l'impression qu'il produisit sur l'imagination de Colomb. Cet ouvrage nous explique bien des endroits de la vie du grand navigateur; celui-ci, dans ses demandes aux différentes cours, représenta les contrées qu'il espérait

(1) Las Casas (*Hist. Ind.*, lib. I, cap. XII) dit avoir eu en sa possession, à l'époque où il écrivait son histoire, cette carte avec laquelle Colomb partit pour son premier voyage de découvertes. Il est très regrettable qu'un document aussi intéressant soit perdu; mais peut-être n'est-il qu'égaré dans le chaos des archives espagnoles. Peu de documents seraient plus précieux au simple point de vue de la curiosité.

découvrir comme les riches régions décrites par Marco Polo ; dans tous ses voyages, il rechercha l'empire du grand khan, et, dans ses croisières au milieu des Antilles, il se berça constamment de l'espoir d'arriver à l'opulente île de Cipango et sur les côtes du Mangi et du Cathay.

Tandis que le grand projet de découvertes mûrissait dans l'esprit de Colomb, il fit un voyage dans le nord de l'Europe. Nous ne connaissons cette excursion que par le passage suivant, extrait par Fernando d'une lettre de son père : — « L'an 1477, en février, je naviguai cent lieues au delà de Thulé, dont la partie méridionale est à soixante-treize et non à soixante-trois degrés de l'équateur, comme quelques-uns le prétendent. Cette île n'est pas non plus renfermée dans la limite occidentale de Ptolémée, mais elle est beaucoup plus à l'ouest. Les Anglais, principalement les habitants de Bristol, y vont avec des marchandises ; elle est aussi grande que l'Angleterre. Lorsque j'y étais, la mer n'était pas gelée et les marées étaient si fortes que les vagues montaient à une hauteur de vingt-six brasses (1). »

On suppose généralement que l'île dont il est ici question était l'Islande, située bien à l'ouest de l'Ultima Thulé des anciens, telle qu'elle figure sur le globe de Ptolémée.

Plusieurs années s'écoulèrent sans que Colomb fit des efforts marqués pour mettre son projet à exécution ; il était trop pauvre pour pouvoir équiper à ses frais les vaisseaux nécessaires pour une expédition aussi importante. C'était là d'ailleurs une entreprise à tenter pour le compte d'un souverain, qui pût s'emparer des territoires découverts et récompenser ses services par des dignités et des privilèges. On assure qu'il s'adressa, et inutilement, à Gênes, sa ville natale ; mais, quoique ce fait soit généralement admis et qu'il soit

(1) *Hist. del Almirante*, cap. IV.

assez probable, il n'en est resté aucune trace dans les documents contemporains. Résidant en Portugal, il réclama la protection du roi de ce pays, mais Alphonse, alors régnant, occupé, vers la fin de sa vie, d'une guerre avec l'Espagne, pour la succession de la princesse Jeanne au trône de Castille, ne pouvait faire d'aussi grandes dépenses, et d'ailleurs l'opinion publique n'était pas préparée à l'idée de cette périlleuse tentative. Malgré plusieurs voyages récents sur la côte d'Afrique et dans les îles voisines, malgré l'emploi plus général du compas, la navigation était encore entravée et le marin s'aventurait rarement hors de vue de la terre.

On avançait lentement dans la voie des découvertes le long de l'Afrique, et les navigateurs craignaient de s'enfoncer dans cet hémisphère du sud, dont ils ne connaissaient nullement les étoiles; pour ces hommes, le projet d'un voyage direct vers l'ouest, à travers un océan sans bornes et à la recherche d'un pays imaginaire, paraissait aussi extravagant que le serait aujourd'hui, à nos yeux, l'idée de lancer dans les airs un ballon, à la recherche d'une étoile lointaine.

Le temps approchait cependant où la sphère de la navigation allait s'étendre; les circonstances étaient favorables au prompt développement des connaissances. L'invention récente de l'art de l'imprimerie avait donné aux hommes le moyen de se communiquer rapidement et au loin leurs idées et leurs découvertes. La science, sortant des bibliothèques et des couvents, se logeait sous le toit du savant; des ouvrages qui, auparavant, à l'état de manuscrits coûteux, avaient été recueillis avec soin, hors de la portée de l'érudit indigent et de l'humble artisan, se trouvaient maintenant dans toutes les mains. Il n'y avait plus à craindre que la science fit un pas en arrière ou s'arrêtât en chemin; chacun de ses progrès était immédiatement publié partout, rappelé sous mille formes et fixé d'une manière durable. Il ne pou-

vait plus y avoir d'âge des ténèbres; des nations pouvaient fermer leurs yeux à la lumière, mais non l'étouffer; elle devait briller pour d'autres peuples plus heureux, répandue de tous côtés par l'imprimerie.

Dans ce moment, en 1481, monta sur le trône de Portugal un monarque qui avait une ambition différente de celle d'Alphonse. Jean II, alors dans sa vingt-cinquième année, avait hérité de son grand-oncle, le prince Henri, la passion des découvertes, et, sous son règne, la navigation reprit toute son activité. Son premier soin fut de bâtir un fort à Saint-George de la Mina, sur la côte de Guinée, pour protéger le commerce de poudre d'or, d'ivoire et d'esclaves, qui se faisait dans ces parages.

Les découvertes africaines avaient jeté beaucoup d'éclat sur le Portugal, mais jusque-là elles avaient coûté plus qu'elles n'avaient rapporté. Cependant l'ouverture de la route vers l'Inde devait payer, on l'espérait, tant de fatigues, de dépenses, et procurer à la nation une source intarissable de richesses. Le projet du prince Henri, poursuivi avec lenteur depuis un demi-siècle, avait éveillé la curiosité au sujet des parties reculées de l'Asie et remis au jour tous les récits, vrais ou fabuleux, des voyageurs.

Outre l'ouvrage de Marco Polo, déjà cité, on avait la relation de Rabbi Benjamin ben Jonah, de Tudèle, juif espagnol, qui, parti de Saragosse, en 1173, pour aller visiter les restes épars des tribus hébraïques. Accomplissant avec un zèle infatigable cette pieuse mission, il parcourut presque tout le monde connu, pénétra en Chine et passa de là dans les îles méridionales de l'Asie (1). Il y avait encore les récits de

(1) Bergeron, *Voyage en Asie*, t. I. — L'ouvrage de Benjamin de Tudèle, écrit en hébreu, fut si renommé que la traduction fut réimprimée seize fois. Andres, *Hist. B. Let.*, lib. II, cap. VI.

deux moines, Caprini et Ascelin, envoyés comme ambassadeurs par le pape Innocent IV, l'un en 1246, l'autre en 1247, pour convertir le grand Khan de Tartarie; et enfin le journal de Guillaume Rubruquis ou Ruysbroek, célèbre cordelier, envoyé dans un but semblable, en 1253, par Louis IX de France, alors engagé dans sa malheureuse croisade en Palestine. Ces pieuses mais chimériques missions n'avaient eu aucun résultat, mais les descriptions faites par ces voyageurs et remises alors en circulation servirent à enflammer la curiosité publique.

Dans ces relations nous voyons mentionné pour la première fois le nom du fameux prêtre Jean, roi chrétien qui avait, disait-on, régné dans une contrée reculée de l'Orient, que l'on chercha longtemps, qui changeait de place dans le récit de chaque voyageur et se déroba à tous les yeux comme l'île fantastique de Saint-Brandan. On vit reparaître toutes les rêveries auxquelles ce potentat et son royaume oriental avaient donné naissance; on s'imagina avoir découvert des traces de son empire dans l'intérieur de l'Afrique, à l'est de Benin, où régnait un prince puissant, qui portait une croix parmi les insignes de sa royauté. Jean II fut loin d'échapper à la surexcitation produite dans le public par ces narrations; au commencement de son règne, il envoya des missions à la recherche du prêtre Jean, pour visiter ce royaume que maint enthousiaste désirait ardemment de découvrir. La magnifique idée qu'il s'était faite des régions lointaines de l'Orient le rendait extrêmement désireux de voir le grandiose projet de son grand-oncle se réaliser et le pavillon portugais pénétrer dans la mer des Indes. Impatience de la lenteur avec laquelle on explorait la côte d'Afrique, et des obstacles que tout promontoire opposait à la navigation, il demanda à la science les moyens d'ouvrir à celle-ci un plus vaste champ et de lui donner plus de con-

fiance. Ses deux médecins, Roderigo et Joseph, un juif, les astronomes et les cosmographes les plus habiles de son royaume, discutèrent savamment ce sujet avec le célèbre Martin Behem ; le résultat de leurs conférences et de leurs travaux fut l'application de l'astrolabe à la navigation, ce qui permit au marin de calculer, d'après la hauteur du soleil, la distance où il était de l'équateur (1). Cet instrument a été perfectionné depuis, sous la forme du quart moderne, dont il possédait déjà alors tous les avantages essentiels.

Il est impossible de décrire la transformation opérée par l'astrolabe ; il coupa le câble qui avait longtemps retenu les vaisseaux au rivage et leur donna la liberté. Le marin qui autrefois longeait timidement les côtes et, repoussé au loin par le vent, se guidait, hésitant et tremblant, sur le cours incertain des astres, ne craignit plus désormais de s'aventurer sur des mers inconnues, sûr de pouvoir tracer sa route, au moyen du compas et de l'astrolabe.

Ce fut peu de temps après cet événement, qui avait donné aux navigateurs les moyens de se guider à travers un océan inexploré, que Colomb fit la première tentative, dont nous ayons un souvenir certain et précis, pour obtenir la protection royale. La cour de Portugal avait récompensé avec une générosité extraordinaire les navigateurs qui s'étaient distingués à son service ; la plupart avaient été nommés au gouvernement des îles et des pays qu'ils avaient découverts, bien que plusieurs fussent étrangers de naissance. Encouragé à cette vue et connaissant l'impatience avec laquelle Jean II attendait la découverte d'un passage par mer vers l'Inde, Colomb obtint une audience du monarque et offrit, si on lui fournissait des vaisseaux et des hommes, de trouver une route plus courte et plus directe que celle qui longeait la

(1) Barros, *Asia*, dec. I, lib. IV, cap. II. — Maffei, lib. VI, p. 6 et 7.

côte d'Afrique ; son plan était de se diriger en ligne droite vers l'ouest, à travers l'Atlantique. Il exposa ensuite ses hypothèses relativement à la grandeur de l'Asie et dépeignit, en même temps, les immenses richesses de l'île de Cipango, le premier pays où il comptait arriver. Nous avons sur cette audience deux versions, écrites dans un esprit un peu opposé, l'une par Fernando, fils du grand homme, l'autre par l'historiographe portugais, Joam de Barros. Il est curieux de comparer les sentiments différents qu'expriment sur le même sujet le fils enthousiaste et l'historien froid et peut-être prévenu.

Le roi, d'après Fernando, écouta Colomb avec une grande attention, mais fut détourné de s'engager dans une nouvelle entreprise par les peines et les frais que lui donnait déjà la recherche d'une route, non encore trouvée, le long du littoral africain. Le Génois donna cependant de si excellentes raisons à l'appui de son opinion, que le monarque finit par se rendre. Il n'y avait plus qu'une difficulté, les conditions posées par Colomb, car celui-ci, étant un homme d'un caractère noble et élevé, demandait des titres, des récompenses honorifiques, afin, dit Fernando, de laisser après lui un nom et une famille dignes de ses hauts faits et de son mérite (1).

Barros, d'un autre côté, attribue le consentement apparent du roi aux importunités de ce solliciteur, que Jean II regardait comme un homme vain, désireux de montrer son talent et se repaissant de visions chimériques, comme le prouvait, par exemple, ce qu'il disait de l'île de Cipango (2). Mais, en réalité, cette idée fausse fut reprise plus tard par les écrivains portugais, et, quant à l'île de Cipango, elle était loin de passer pour une chimère aux yeux de ce prince,

(1) *Hist. del Almirante*, cap. X.

(2) Barros, *Asia*, dec. I, lib. III, cap. II.

qui, ainsi qu'on l'a vu par la mission envoyée à la recherche du prêtre Jean, croyait aux merveilleux récits des voyageurs sur l'Orient. Le raisonnement de Colomb dut produire de l'effet sur l'esprit du monarque, puisqu'il est certain qu'il soumit la question à un conseil scientifique, chargé de tout ce qui avait rapport aux découvertes maritimes.

Ce conseil était composé des deux habiles cosmographes déjà cités, Roderigo et Joseph, et du confesseur du roi, Diego Ortiz de Cazadilla, évêque de Ceuta, qui avait une grande réputation de science; ce prélat, Castillan de naissance, était généralement appelé Cazadilla, du nom de sa ville natale. Ces trois hommes traitèrent le projet d'extravagant et d'insensé.

Cependant Jean II n'était pas satisfait, paraît-il. D'après son historien Vasconcelos (1), il convoqua son conseil composé de prélats et des personnages les plus instruits de son royaume; il leur demanda de décider s'il fallait adopter la nouvelle route proposée ou poursuivre celle que l'on avait déjà ouverte.

Il ne sera pas inutile de rappeler brièvement la discussion qui s'engagea dans le conseil sur cette grande question. Vasconcelos rapporte un discours de l'évêque de Ceuta, qui non seulement rejeta les propositions faites, comme dénuées de fondement, mais déconseilla même la continuation des découvertes sur la côte d'Afrique. « Celles-ci tendaient, » dit-il, « à distraire l'attention, à épuiser les ressources et à miner la puissance de la nation, déjà trop affaiblie par une guerre récente et par la peste. Tandis que leurs forces éparses étaient occupées au dehors dans des expéditions éloignées et stériles, ils s'exposaient à être attaqués par leur vigilant ennemi, le roi de Castille. La grandeur des rois, »

(1) Vasconcelos, *Vida del Rey Don Juan II*, lib. IV.

ajoutait-il, « tenait moins à l'étendue de leurs États qu'à la sagesse, à l'habileté avec lesquelles ils les gouvernaient. C'était folie pour le Portugal de s'engager dans des entreprises, sans avoir préalablement consulté ses forces. Le roi avait déjà assez d'entreprises d'un avantage certain à poursuivre, sans en adopter d'autres d'une nature chimérique; s'il voulait employer la valeur de la nation, la guerre qu'il faisait aux Mores de la Barbarie suffisait; là ses succès avaient une utilité réelle, car ils décourageaient et affaiblissaient ses ennemis, qui s'étaient montrés, au jour de leur puissance, de si dangereux voisins. »

Le froid et prudent discours de l'évêque de Ceuta, dirigé contre les entreprises qui faisaient la gloire du Portugal, blessa l'amour-propre national de don Pedro de Meneses, comte de Villa Real, qui fit au prélat une fière et patriotique réponse. Un historien a dit que ce discours fut fait pour appuyer les propositions de Colomb, mais cela ne ressort pas clairement, le comte traitait peut-être ce projet avec respect, mais il mit toute son éloquence à soutenir ses compatriotes dans la voie où ils étaient déjà entrés.

« Le Portugal, » fit-il observer, « n'était pas un État naissant, et ses princes n'étaient pas assez pauvres pour manquer des moyens de faire des découvertes. En supposant même conjecturales celles que projetait Colomb, fallait-il abandonner celles qui avaient été commencées, sous le feu prince Henri, sur des bases si solides, et poursuivies avec de si brillantes perspectives? Les monarques, » disait-il, « s'enrichissent par le commerce, se fortifient par des alliances, acquièrent des empires par la conquête. Les vues d'une nation ne peuvent être toujours les mêmes; elles s'élargissent à mesure que son opulence et sa prospérité s'accroissent. Le Portugal était en paix avec tous les princes de l'Europe; il n'avait pas à craindre de s'engager dans de

vastes entreprises ; ce serait pour ses compatriotes le plus beau titre de gloire, que d'avoir pénétré dans les secrets et les horreurs de cet océan, si formidable aux yeux des autres peuples ; ainsi occupés, ils échapperaient à la paresse qu'engendre une longue paix, à la paresse, source de vices, lime sourde qui mine peu à peu la puissance et la valeur d'une nation. C'était faire une insulte aux Portugais que de les menacer de dangers imaginaires, lorsqu'ils avaient bravé avec tant d'intrépidité ceux qui étaient les plus certains et les plus terribles ; de grandes âmes étaient faites pour de grands travaux. Il s'étonnait qu'un prélat aussi religieux que l'évêque de Ceuta fût opposé à cette entreprise, qui devait avoir pour résultat final de propager la foi catholique, de la répandre d'un pôle à l'autre, de couvrir de gloire le Portugal et de donner à ses rois un empire et un nom durables. » Il faisait en terminant cette déclaration : « Quoique soldat, j'ose, comme si j'étais inspiré du ciel, prédire au prince qui accomplira cette entreprise, un succès, une renommée, que n'a jamais obtenus le souverain le plus vaillant et le plus fortuné (1). La noble et chaleureuse éloquence du comte de Villa Real triompha du froid raisonnement du prélat ; on continua d'explorer avec une nouvelle ardeur et de brillants succès la côte de l'Afrique, mais les propositions de Colomb furent généralement condamnées par les conseillers.

Voyant le roi encore disposé à tenter l'entreprise, l'évêque de Ceuta lui suggéra l'idée de tenir Colomb, en suspens, tandis qu'un vaisseau envoyé secrètement dans la direction que celui-ci désignerait, s'assurerait si sa théorie reposait sur quelque chose ; ainsi le monarque se réserverait tous les avantages de la découverte, sans compromettre sa dignité

(1) Vasconcelos, *Vida del Rey Don Juan II*, lib. IV. — La Clède, *Hist. du Portugal*, liv. XIII, t. III.

par des négociations au sujet d'une tentative qui serait peut-être reconnue chimérique. Jean II, dans un heure d'égarement, eut la faiblesse de consentir à un stratagème en opposition avec sa justice et sa magnanimité habituelles : on demanda à Colomb de fournir au conseil un plan détaillé de l'expédition projetée, avec les cartes et les documents dont il comptait se servir pour se diriger en mer ; cela fait, une caravelle fut envoyée dans le but ostensible de porter des provisions aux îles du cap Vert ; mais, en réalité, pour suivre, d'après des instructions privées, la route indiquée par le grand navigateur. Partant de ces îles, la caravelle cingla vers l'ouest, pendant plusieurs jours ; mais, le temps étant devenu orageux, les pilotes, ne voyant plus qu'une masse effrayante d'eau qui s'étendait à perte de vue devant eux, perdirent tout courage et rebroussèrent chemin, en se moquant de ce projet qu'ils déclaraient absurde et extravagant (1).

Cette odieuse tentative pour lui dérober sa gloire excita l'indignation de Colomb et il refusa toutes les offres du roi pour renouer les négociations. La mort de sa femme, arrivée peu de temps avant, ayant rompu le lien qui l'attachait au Portugal, il résolut de quitter un pays où il avait été traité avec tant de perfidie et de chercher ailleurs une protection. Avant son départ, il chargea son frère Barthélemy de faire des propositions au roi d'Angleterre, quoiqu'il n'eût pas, à ce qu'il paraît, beaucoup d'espoir de ce côté, l'Angleterre n'ayant nullement, à cette époque, l'esprit d'entreprises maritimes qui la distingua plus tard. Le grand homme comptait principalement sur ses propres efforts.

Colomb partit de Lisbonne, avec son fils Diego, vers la fin de 1484 ; il avait fait ses préparatifs en secret, pour que son

(1) *Hist. del Almirante*, cap. VIII. — *Herrera, Hist. Ind.*, lib. I, cap. VII.

départ ne fût pas empêché par le roi, ou, comme certains le supposent, par ses créanciers (1). Comme tant d'autres grands inventeurs, tandis qu'il projetait ses plans si utiles à l'humanité, il avait négligé le soin de sa fortune et il dut lutter contre la misère; ce n'est pas un des traits les moins intéressants de cette vie remplie d'événements, que de le voir, en quelque sorte, mendiant sur la route pour aller, de cour en cour, offrir aux souverains un monde nouveau.

(1) Cette supposition est fondée sur une lettre écrite à Colomb, quelques années plus tard, par le roi Jean, qui l'invita à retourner en Portugal et le garantit contre toute arrestation, si un procès civil ou criminel était pendant contre lui. Voir Navarrete, *Collec. de Viages*, t. III, doc. 3.

LIVRE II

CHAPITRE I

ACTES DE COLOMB APRÈS SON DÉPART DE PORTUGAL. — SES DÉMARCHES EN ESPAGNE. — CARACTÈRE DE FERDINAND ET D'ISABELLE.

Les actes immédiats de Colomb, après son départ du Portugal, sont entourés d'obscurité. On dit qu'il alla dans ce temps à Gênes, pour faire en personne au gouvernement des propositions qu'il lui avait déjà faites par écrit. Mais la république, alors sur son déclin, était préoccupée d'une guerre étrangère; Caffa, son grand dépôt dans la Crimée, était tombé au pouvoir des Turcs, et son pavillon était sur le point d'être exclu de l'Archipel. Ce changement de fortune l'avait abattue; les nations, comme les individus, ne sont entreprenantes qu'à l'heure de leur prospérité et languissent au jour de l'adversité, lorsque des efforts énergiques sont surtout nécessaires. Ainsi Gênes, découragée par ses revers, repoussa des offres qui eussent décuplé sa puissance et lui eussent conservé le sceptre doré du commerce. Dans sa ville natale, Colomb, malgré ses ressources

restreintes, prit, dit-on, des arrangements pour mettre son vieux père à l'abri du besoin; on prétend aussi qu'il se rendit, vers cette époque, à Venise, pour faire à la république des propositions qu'elle refusa, à cause de l'état critique des affaires; ce fait cependant, transmis par la tradition, ne repose sur aucune preuve. Ne nous tenant qu'aux faits bien établis, nous voyons Colomb reparaitre, pour la première fois, en 1485, dans le midi de l'Espagne, s'adressant aux nobles espagnols, dont plusieurs possédaient d'immenses domaines, où ils exerçaient une autorité presque indépendante.

Parmi ces seigneurs, on remarquait les ducs de Medina Sidonia et de Medina Cœli, dont les terres aussi étendues que des principautés étaient situées au bord de la mer. Ces nobles avaient des ports, des vaisseaux, commandaient à des armées; ils avaient servi la couronne dans les guerres contre les Mores, plus comme des princes alliés que comme des vassaux, mettant en campagne des troupes conduites par eux-mêmes ou par des chefs de leur choix. Ils menaient un train presque royal; leur palais était rempli de gens de mérite et de jeunes cavaliers de haute naissance, instruits sous leurs auspices dans le métier des armes.

Colomb eut plusieurs entrevues avec le duc de Medina Sidonia, qui fut séduit pendant quelque temps par la brillante perspective ouverte à ses yeux; mais celle-ci même donnait un air d'invraisemblance à ce projet, qu'il finit par rejeter comme le rêve d'un visionnaire italien.

Le duc de Medina Cœli commença également par se montrer favorable aux propositions qui lui furent faites; il accorda l'hospitalité à Colomb et faillit même lui accorder trois ou quatre caravelles, qui se trouvaient prêtes à prendre la mer, dans son port de Sainte-Marie, en face de Cadix; mais tout à coup il changea d'avis, pensant que l'entreprise,

en cas de succès, amènerait des découvertes trop grandes pour un autre que pour un souverain, et n'osant risquer de déplaire au gouvernement espagnol en la tentant pour son propre compte. Voyant cependant son hôte disposé à s'adresser au roi de France et craignant qu'un projet d'une aussi grande importance ne fût perdu pour l'Espagne, le duc écrivit à la reine pour recommander vivement celui-ci à son attention. Isabelle lui fit une réponse favorable et appela Colomb auprès d'elle. Le Génois partit donc pour Cordoue où se trouvait la cour, avec une lettre du duc pour la reine; ce seigneur demandait que, si l'expédition avait lieu, il pût y avoir part et que, pour le récompenser d'avoir renoncé à ses projets en faveur de la couronne, la flotte fût équipée dans son port de Sainte-Marie (1).

Colomb allait chercher fortune à la cour d'Espagne, précisément à l'une des époques les plus brillantes de l'histoire de ce royaume. La réunion des couronnes d'Aragon et de Castille, par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, avait affermi la puissance chrétienne dans la Péninsule et mis fin aux dissensions intestines qui avaient si longtemps déchiré ce pays et assuré la domination des musulmans. Toutes les forces unies de l'Espagne étaient engagées, en ce moment, dans l'entreprise chevaleresque de la conquête de l'empire

(1) Lettre du duc de Medina Cœli au grand cardinal Navarrete, *Collec. de Viages*, t. II, p. 90.

Dans les précédentes éditions de cet ouvrage, nous avons trouvé Colomb pour la première fois, à son arrivée en Espagne, à la porte du couvent de La Rabida, en Andalousie; des investigations ultérieures nous ont décidé à nous ranger à l'opinion exprimée, dans son troisième volume de documents, par l'infatigable et exact Navarrete, d'après lequel Colomb commença par s'adresser aux ducs de Medina Sidonia et de Medina Cœll, et ne visita que quelques années plus tard le couvent de La Rabida.

arabe. Les Mores, qui avaient autrefois couvert ce sol, étaient emprisonnés dans les montagnes qui forment les frontières du royaume de Grenade; les armées victorieuses de Ferdinand et d'Isabelle avançaient sans cesse, renfermant leurs ennemis dans un cercle toujours plus étroit. Sous ces souverains, les différents petits États espagnols commencèrent à se sentir une seule nation, à agir de concert, et grandirent par les arts comme par les armes. Ferdinand et Isabelle vivaient ensemble, on en a fait la remarque, non comme deux époux, dont les biens mis en commun sont régis par le mari, mais comme deux monarques étroitement alliés (1); chacun exerçant la souveraineté dans son propre royaume et ayant son conseil particulier; ils étaient souvent éloignés l'un de l'autre, chacun remplissant, de son côté, ses devoirs de roi. Cependant ils étaient si heureusement unis par la communauté de leurs vues et de leurs intérêts, ils avaient l'un pour l'autre une si grande déférence, que cette double administration ne nuisit jamais à l'unité de but et d'action. Tous les actes de la souveraineté étaient publiés au nom de tous les deux; tous les écrits étaient revêtus de leurs deux signatures; leur effigie se trouvait sur les monnaies et le sceau royal portait les armes de Castille et d'Aragon unies.

Ferdinand était de taille moyenne, avait le corps bien proportionné, robuste et fortifié par l'exercice, l'air fier et majestueux, un front clair et serein, qui paraissait d'autant plus élevé que sa tête était, en partie, chauve. Il avait des sourcils larges, séparés, châtain clair comme ses cheveux, des yeux vifs et animés, le teint un peu rougeâtre et un peu bronzé par les fatigues de la guerre, la bouche petite, bien formée et d'une expression gracieuse, les dents blanches,

(1) Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chap. XIV.

mais petites et irrégulières, la voix sonore, la parole facile et abondante. Il avait l'esprit clair et vaste, le jugement sérieux et sûr. Il s'habillait et se nourrissait simplement, avait l'humeur égale, était dévot et si infatigable au travail, qu'il paraissait, disait-on, se reposer en travaillant. Il était bon observateur, bon juge des hommes, et sans rival dans la science du cabinet; tel est le portrait que nous font de ce prince les historiens espagnols du temps. On a cependant ajouté qu'il avait plus de bigoterie que de religion, plus de cupidité que de grandeur dans son ambition, qu'il fit la guerre moins en paladin qu'en roi, moins pour la gloire que pour agrandir ses États, qu'enfin sa politique fut froide, intéressée, artificieuse. On l'appela en Espagne le sage et le prudent; en Italie, le pieux; en France et en Angleterre, l'ambitieux et le perfide (1). Il fut certainement l'un des plus habiles politiques, mais aussi l'un des plus parfaits égoïstes qui montèrent jamais sur le trône.

Il n'est pas déplacé de donner ici quelques détails sur la carrière d'un monarque, dont les actes eurent une si grande influence sur l'histoire de Colomb et les destinées du nouveau monde. Le succès couronna toutes les entreprises de Ferdinand; fils cadet du roi d'Aragon, il hérita ce royaume de son père, obtint la Castille par son mariage, Grenade et Naples par la conquête; il s'empara de la Navarre donnée à celui qui voudrait la prendre, lorsque le pape Jules II excommunia les souverains de ce pays, Jean et Catherine, et offrit leur couronne au premier qui la ramasserait (2). Il envoya une armée en Afrique, subjuguait ou réduisit à l'état de vas-

(1) Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chap. XIV.

(2) Pedro Salazar di Mendoza, *Monarqu. de España*, lib. III, cap. V (Madrid, 1770, t. I, p. 402). — Gonzalo de Illescas, *Hist. Pontifical*, lib. VI, cap. XXIII, § 3.

selage Tunis, Tripoli, Alger et la plupart des princes barbaresques. Colomb lui donna un nouveau monde, sans qu'il lui en coûtât rien, car tous les frais de l'expédition furent supportés par Isabelle. Il eut à cœur, dès le commencement de son règne, trois projets dont il poursuivit l'exécution, avec un zèle intolérant : la conquête de Grenade, l'expulsion des juifs d'Espagne et l'établissement de l'inquisition dans ses États ; il les accomplit tous les trois et reçut en récompense, du pape Innocent VIII, le nom de Majesté très catholique, que ses successeurs ont toujours tenu à porter.

Les écrivains contemporains ont fait un portrait enthousiaste d'Isabelle, mais le temps a sanctionné leurs éloges. C'est une des plus pures, des plus belles figures que nous offre l'histoire. Elle était bien faite, de taille moyenne, avec des manières gracieuses, pleines de dignité, un air à la fois doux et sérieux. Elle avait un beau teint, des cheveux brun doré, des yeux d'un bleu clair, une physionomie qui respirait la douceur, une singulière fermeté de résolution et une grande vivacité d'esprit. Quoique très attachée à son époux, dont la réputation lui était chère, elle maintint toujours ses propres droits de souveraine ; elle le dépassait en beauté, en dignité personnelle, en pénétration et en magnanimité (1). Joignant l'activité et la résolution de l'homme avec les vertus plus douces de la femme, elle prit part aux délibérations des conseils de guerre, aux expéditions de Ferdinand (2), et, dans certaines occasions, montra plus de fermeté, plus d'intrépidité que lui, tandis qu'inspirée d'un sentiment de gloire

(1) Garibay, *Hist. de Espana*, t. II, lib. XVIII, cap. I.

(2) Plusieurs armures complètes portées par Isabelle et conservées dans l'arsenal royal de Madrid, montrent qu'elle s'exposa à des dangers dans ses campagnes.

plus pur, elle donnait plus d'élévation et de générosité à sa politique froide et réfléchie.

C'est dans l'histoire intérieure de l'Espagne que le caractère de cette reine brille avec le plus d'éclat. Animée d'une sollicitude vive et vraiment maternelle, elle s'efforça constamment de réformer les lois et de guérir les maux produits par de longues années de guerre civile; elle aimait son peuple et, tout en cherchant à le rendre heureux, elle adoucissait, autant que possible, la sévérité des mesures prises par son époux dans le même but, mais dictées par un zèle aveugle. Ainsi, quoiqu'elle fût bien près d'être fanatique et qu'elle subit peut-être trop l'influence de ses conseillers spirituels, elle était ennemie de tous les moyens proposés pour propager la foi aux dépens de l'humanité. Elle s'opposa fortement à l'expulsion des juifs et à l'établissement de l'inquisition; malheureusement pour l'Espagne, ses confesseurs finirent par vaincre cette résistance. Elle recommanda toujours la clémence envers les Mores, quoiqu'elle eût été l'âme de la guerre contre Grenade; elle jugeait cette guerre nécessaire pour protéger le christianisme et délivrer ses sujets de farouches et redoutables ennemis. Admirable dans sa vie publique, elle se montrait simple, frugale et sans ostentation dans sa vie privée; dans les moments de loisir que lui laissaient les affaires d'État, elle appelait autour d'elle les hommes les plus marquants dans la littérature et dans la science, et se guidait d'après leurs conseils pour encourager les lettres et les arts. Sous sa protection, Salamanque s'éleva au premier rang parmi les universités de ce temps. Elle distribua des honneurs et des récompenses aux savants, protégea l'art d'imprimer récemment inventé et encouragea l'établissement d'imprimeries dans toutes les parties de son royaume; les livres furent reçus en franchise de droits et il y en eut

plus de publiés en Espagne, à cette époque, que dans ce siècle de lumières (1).

Il est merveilleux de voir combien les destinées d'un pays dépendent quelquefois des vertus d'un seul homme, et comment de grands esprits peuvent, en combinant, en stimulant et en dirigeant les forces latentes d'une nation, imprimer à celle-ci le sceau de leur propre grandeur. De pareils rois réalisent l'idée des anges gardiens, chargés par le ciel de veiller sur les empires; tel avait été pour le Portugal le prince Henri, et telle fut alors pour l'Espagne l'illustre Isabelle.

(1) Diego Clemencin, *Elogio de la Reina Catholica*. Madrid, 1821.

CHAPITRE II

CHRISTOPHE COLOMB A LA COUR D'ESPAGNE

A son arrivée à Cordoue, Colomb fut confié aux soins d'Alonzo de Quintanilla, contrôleur du trésor de Castille; mais il fut déçu dans son espoir d'obtenir une audience immédiate de la reine. Il trouva la ville toute remplie du bruit de préparatifs militaires. On était dans un moment critique : les rois rivaux de Grenade, Muley Boabdil et son neveu, Mohammed Boabdil, venaient de se coaliser; des mesures promptes et vigoureuses étaient nécessaires pour combattre cette ligue.

Toute la chevalerie espagnole avait été appelée au champ d'honneur; les rues de Cordoue retentissaient du pas des chevaux et du son des trompettes, car, chaque jour, arrivaient des nobles avec une suite nombreuse et bien équipée. La cour était transformée en un camp. Le roi et la reine étaient entourés des plus braves chevaliers de l'Espagne, de vaillants cavaliers qui s'étaient distingués dans mainte rencontre avec les infidèles, de prélats et de moines, qui pre-

naient part aux opérations et s'intéressaient profondément à cette croisade.

Le moment était mal choisi pour un projet comme celui de Colomb. Les souverains n'eurent pas, en effet, une heure de loisir dans cette année pleine d'événements. Dès les premiers jours de printemps, le roi partit pour aller faire le siège de Loya, la reine resta à Cordoue, constamment occupée d'envoyer des renforts et des provisions à l'armée et satisfaisant aux exigences multipliées du gouvernement. Le 12 juin, elle alla visiter le camp devant Moclin, alors assiégé, et les royaux *árabes* résidèrent, pendant quelque temps, dans la *vega* de Grenade, poursuivant les hostilités avec vigueur. Ils étaient à peine revenus à Cordoue pour y célébrer leurs victoires par des réjouissances publiques, lorsqu'ils durent se rendre dans la Galice, pour étouffer la révolte du comte de Lemos. Ils allèrent de là à Salamanque, pour y passer l'hiver.

Pendant l'été et l'automne de cette année, Colomb était resté à Cordoue, dans la maison d'Alonzo de Quintanilla, qui était devenu son partisan zélé. Par l'entremise du contrôleur, il fit la connaissance d'Antoine Geraldini, nonce du pape, et de son frère, Alexandre Geraldini, précepteur des jeunes enfants des souverains espagnols ; tous deux avaient beaucoup de crédit à la cour. Tandis qu'il se faisait ainsi écouter d'hommes intelligents, la dignité de ses manières, la sincérité de sa conviction, l'élévation de ses vues et l'habileté pratique de ses démonstrations, le faisaient respecter même de ceux qu'il ne réussissait pas à convaincre.

Comme il languissait dans l'incertitude à Cordoue, il s'attacha à une dame de cette ville, nommée Béatrix Enriquez, de famille noble mais déchue. Leur liaison ne fut pas sanctionnée par le mariage ; cependant, jusqu'à sa dernière heure, il lui voua des sentiments de respect et de tendresse.

Elle fut la mère de son second fils, Fernando, qui naquit l'année suivante, en 1487, qu'il traita toujours sur un pied d'égalité parfaite avec son fils légitime, Diego, et qui, après sa mort, se fit son historien.

Dans l'hiver, Colomb suivit la cour à Salamanque. Là, son ami zélé Alonzo de Quiutanilla, usa de toute son influence pour lui faire obtenir l'appui du célèbre Pedro Gonzalez de Mendoza, archevêque de Tolède et grand cardinal d'Espagne. C'était le personnage le plus important à la cour; Pierre Martyr l'appelait facétieusement le « troisième roi d'Espagne. » Il était toujours auprès des souverains, en temps de paix comme à la guerre; il les accompagnait dans leurs expéditions; et ils ne prenaient jamais aucune mesure de quelque gravité, sans lui avoir préalablement demandé son opinion. C'était un homme d'un jugement sain et d'une conception prompte, parlant avec éloquence et connaissant bien les affaires. Il avait l'air grand et vénérable, était simple dans ses goûts, quoiqu'il s'habillât avec élégance, et avait des manières aimables et gracieuses. Bien qu'il fût un érudit, cependant, comme la plupart des savants de ce temps, il n'était guère instruit en cosmographie; aussi, lorsqu'on lui parla pour la première fois du système de Colomb, il crut y découvrir des idées hétérodoxes, contrariant la description de la forme de la terre, telle que la donnent les Écritures. Des explications plus complètes firent de l'impression sur ce prélat, doué de bon sens et d'une intelligence vive; il réfléchit qu'il ne pouvait y avoir, en tous cas, d'impiété à tenter d'élargir les limites de la science et à rechercher les œuvres de la création. Ses scrupules écartés, il permit qu'on lui présentât Colomb et lui fit un gracieux accueil. Celui-ci savait qu'un entretien avec un personnage aussi important équivalait presque à une audience royale; il déploya donc toute son habileté pour expliquer et démon-

trer sa théorie. L'intelligent prélat l'écouta avec une profonde attention ; il fut frappé de l'air noble et convaincu de cet étranger, qu'il ne pouvait regarder comme un rêveur vulgaire ; il comprit la grandeur et, en même temps, la simplicité de ce plan, ainsi que la force de plusieurs arguments invoqués par l'orateur. Il pensa que la chose méritait d'être examinée par les souverains, et, grâce à lui, ceux-ci finirent par admettre Colomb en leur présence (1).

Nous n'avons que peu de détails sur cette audience et ne pouvons même dire si la reine y assistait ; il est plus probable qu'elle n'y parut pas. Colomb se présenta avec modestie mais de sangfroid, sans se laisser éblouir ou intimider ni par l'éclat de cette cour brillante, ni par l'imposante majesté du trône. Il exposa son projet avec une éloquence chaleureuse ; il se sentait, comme il le déclara plus tard, consumé par un feu venu du ciel et se considérait comme un instrument choisi par Dieu pour accomplir une grande mission (2).

Ferdinand était trop bon juge des hommes pour ne pas apprécier le caractère de Colomb ; il comprit que, malgré une imagination ardente et des vues exaltées, le plan de celui-ci avait une base scientifique et pratique. Son ambition excitée par l'espoir de faire des découvertes bien plus importantes que celles qui avaient jeté tant de gloire sur le Portugal, peut-être aussi une considération plus décisive se présenta-t-elle à l'esprit du rusé et cupide monarque ; peut-être pensa-t-il qu'en cas de succès il pourrait dépouiller cette nation rivale des fruits de ses longs et pénibles travaux, et, en ouvrant une route directe vers l'Inde, à

(1) Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. II, cap. IV. — Salazar, *Cron. G. Cardinal*, lib. I, cap. XLII.

(2) Lettre aux souverains en 1501.

travers l'Océan, lui enlever le monopole du commerce de l'Orient.

Cependant, comme toujours, le roi se montra prudent et ne voulut pas se fier à son propre jugement dans une affaire qui impliquait tant de principes de science; il résolut de consulter les plus grands savants du royaume et de se laisser guider par leur avis. Fernando de Talavera, prieur du couvent du Prado et confesseur de la reine, qui jouissait de la confiance des souverains et était l'un des hommes les plus instruits de l'Espagne, fut chargé de réunir les astronomes et les cosmographes les plus capables, pour s'entretenir avec Colomb et examiner les raisons sur lesquelles il fondait son système. Après avoir bien médité ce sujet, ils devaient se consulter entre eux et rapporter au roi leur opinion collective (1).

(1) *Hist. del Almirante*, cap. XI.

CHAPITRE III

CHRISTOPHE COLOMB DEVANT LE CONSEIL DE SALAMANQUE

L'intéressante conférence relative au projet de Christophe Colomb eut lieu, en 1486, à Salamanque, le principal foyer des lumières en Espagne; elle se tint dans le couvent des dominicains de Saint-Étienne, où le grand navigateur fut logé et traité de la manière la plus hospitalière, pendant tout le cours de l'examen (1).

La religion et la science étaient à cette époque, surtout dans ce pays, étroitement unies; les trésors de l'érudition étaient renfermés dans les monastères, et toutes les chaires étaient occupées par des professeurs sortis des cloîtres. Le clergé dominait dans l'État aussi bien que dans l'Église, et presque toutes les positions qui donnaient du crédit ou de l'influence à la cour étaient, sauf quelques-unes transmises héréditairement à des nobles, réservées exclusivement aux ecclésiastiques. Il n'était même pas rare de voir des cardi-

(1) Remesal, *Hist. de Chiapa*, lib. II, cap. XXVII.

naux, des évêques, portant le casque et la cuirasse, à la tête des armées : la crosse avait été souvent échangée contre la lance, dans la guerre sainte faite à l'infidèle. Ce siècle se distingue par la naissance des études, mais plus encore par la prédominance du zèle religieux, et l'Espagne surpassa en fanatisme toutes les autres nations chrétiennes ; l'inquisition venait d'y être établie, et toute opinion quelque peu entachée d'hérésie, en apparence, exposait celui qui la professait à des persécutions.

C'est en ce temps qu'une assemblée de clercs instruits se réunit dans le couvent de Saint-Étienne, pour examiner la théorie nouvelle qui lui était soumise; elle se composait de professeurs d'astronomie, de géographie, de mathématiques et d'autres branches de la science, ainsi que de plusieurs dignitaires de l'Église et de moines lettrés. C'est devant cette commission que Colomb se présenta pour exposer et défendre son système; il avait été raillé, traité de visionnaire par le peuple, par les ignorants, mais il avait le ferme espoir d'être écouté sans passion par ces hommes lettrés et ne doutait pas de son triomphe.

Il est très probable que la plupart de ses examinateurs étaient prévenus contre lui, comme les gens en place le sont d'ordinaire contre d'humbles solliciteurs; on n'est que trop porté à considérer un homme qu'on examine comme un coupable, un imposteur, dont il faut découvrir, condamner les fautes et les erreurs. Colomb d'ailleurs se présentait sous le jour le plus défavorable aux yeux de ce jury; obscur marin, n'appartenant à aucune institution scientifique, il n'avait pas ce prestige qui donne parfois une autorité à la sottise, il ne pouvait compter que sur son génie. Quelques-uns de ses auditeurs le prenaient, avec le vulgaire, pour un aventurier ou, au moins, pour un exalté, d'autres, étroitement attachés aux opinions établies, repoussaient toute innovation avec la

terreur naturelle à des hommes nourris de la fausse et pédantesque érudition des cloîtres.

Quel spectacle étrange dut offrir, dans cette circonstance mémorable, la salle du vieux couvent? Un simple marin défendant son système avec éloquence et plaçant la cause du nouveau monde, devant une imposante réunion de professeurs, de moines et de dignitaires de l'Église! Lorsque Colomb commença à exposer les raisons sur lesquelles il fondait sa croyance, on dit que les dominicains de Saint-Étienne, plus versés dans la science que leurs collègues, lui prêtèrent seuls attention (1); les autres, paraît-il, s'étaient retranchés derrière cet argument, que tant de profonds philosophes et cosmographes ayant étudié la forme de la terre, et tant d'habiles navigateurs ayant exploré les mers, depuis des siècles, c'était une excessive présomption pour un homme ordinaire que de supposer qu'il lui restait à faire une aussi grande découverte.

Parmi les objections présentées par ce jury scientifique, plusieurs nous ont été rapportées et ont souvent fait rire aux dépens de l'université de Salamanque; elles fournissent toutefois la preuve, moins de la faiblesse de cette institution même, que de l'imperfection des connaissances à cette époque et des obstacles mis par la bigoterie monastique aux progrès de la science, qui néanmoins se propageait rapidement. On considérerait encore toutes les questions à travers le milieu obscur de ces temps où, les lumières de l'antiquité ayant disparu, la foi avait pris la place de l'examen; égarée dans le dédale des controverses religieuses, l'humanité avait fait un pas en arrière, elle avait reculé loin des bornes anciennes de la science. C'est ainsi qu'au fort de la discussion, au lieu d'être combattu sur le terrain de la

(1) Remesal, *Hist. de Chiapa.*, lib. XI, cap. VII.

géographie, Colomb fut assailli de citations de la Bible et du Nouveau Testament : le livre de la Genèse, les psaumes de David, les prophètes, les épîtres, les Évangiles. On invoqua encore des saints, de vénérables commentateurs : saint Chrysostôme et saint Augustin, saint Jérôme et saint Grégoire, saint Basile et saint Ambroise, et un redoutable champion de la foi, Lactance. On mêla des points de doctrine à des propositions philosophiques ; nulle démonstration mathématique n'avait de la valeur, si elle ne paraissait s'accorder avec un texte des Écritures ou un commentaire d'un des Pères de l'Église. C'est ainsi que la possibilité des antipodes dans l'hémisphère méridional, opinion si généralement partagée par les plus grands savants de l'antiquité, qu'elle faisait l'objet de la grande discussion entre les ignorants et les gens instruits, devint une pierre d'achoppement pour les érudits de Salamanque. Plusieurs combattirent énergiquement ce principe fondamental de Colomb, au moyen de citations empruntées à Lactance et à saint Augustin, dont l'autorité dans ce temps était presque égale à celle de l'Évangile ; mais, quoique ces écrivains, d'une vaste érudition, fussent deux des plus grandes lumières de ce que l'on a nommé l'âge d'or de l'Église, leurs écrits furent propres à maintenir l'obscurité dans la science.

Le passage de Lactance, cité en cette occasion, est un tissu d'absurdités grossières, indigne de ce grave théologien. « Y a-t-il quelqu'un d'assez fou, » demanda Lactance, « pour croire qu'il y a des antipodes, des gens qui marchent les pieds en haut et la tête en bas ; qu'il y a une partie du monde où toutes choses sont sens dessus dessous, où les arbres croissent à l'envers et où il pleut, il grêle, il neige de bas en haut ? L'idée de la rotondité de la terre, » ajoute-t-il, « fut cause de l'invention de la fable des antipodes, qui ont les pieds en l'air ; car les philosophes, une fois, entrés dans

la voie de l'erreur, s'y engagent plus avant et soutiennent une sottise par une autre. »

D'autres objections plus sérieuses étaient tirées de saint Augustin, qui déclare la théorie des antipodes inconciliable avec les fondements historiques de la foi ; car, affirmer qu'il y a des terres habitées de l'autre côté du globe, c'est prétendre qu'il y a des nations qui ne descendent pas d'Adam ; celles-ci n'ayant pu franchir l'Océan ; c'est donc discréditer la Bible, laquelle déclare expressément que tous les hommes proviennent d'un père commun.

Telles étaient les objections imprévues que Colomb rencontra, au début même de la conférence, objections plus dignes d'un cloître que d'une université. Pour réfuter la sphéricité de la terre, on cita des expressions figurées des Écritures ; on fit observer qu'il était dit dans les psaumes que le ciel s'étend comme une peau (1), c'est à dire, d'après les commentateurs, comme un rideau ou une couverture, les tentes, chez les anciens peuples pasteurs, étant couvertes de peaux de bêtes ; on cita encore saint Paul qui, dans son épître aux Hébreux, compare le ciel à un tabernacle ou à un rideau étendu au dessus de la terre, qui d'après cela devait être plate.

Colomb, qui était très dévot, se vit en danger d'être convaincu, non plus seulement d'erreur, mais d'hérésie. Cependant d'autres examinateurs, plus versés dans la science, admettaient la sphéricité de la terre, ainsi que la possibilité d'un hémisphère opposé et habité, mais, reproduisant l'erreur des anciens, ils soutenaient qu'on ne pouvait arriver à celui-ci, à cause de l'insupportable chaleur de la zone torride ; supposé même qu'on y arrivât, ils faisaient observer que la circonférence de la terre était si grande qu'il fallait au

(1) *Extendens cælum sicut pellem. Psalm. CIII.*

moins trois ans pour le voyage, et, par conséquent, ceux qui l'entreprendraient devraient mourir en route de faim et de soif, ne pouvant emporter des provisions pour un aussi long terme. On disait encore, sur l'autorité d'Épicure, qu'en admettant que la terre fût ronde, elle n'était habitable que dans l'hémisphère septentrional, où seulement s'étendait le ciel, l'autre hémisphère étant un chaos, un golfe ou simplement un amas d'eaux. On avançait aussi, et ce n'était pas l'objection la moins absurbe, qu'un vaisseau parvint-il même à atteindre de cette manière l'extrémité de l'Inde, il ne pourrait jamais revenir, car, la terre étant ronde, il se trouverait devant une espèce de montagne, qu'il lui serait impossible de gravir, avec le vent le plus favorable (1).

Ce sont là, en général, les erreurs, les préjugés, le mélange d'érudition, d'ignorance et de pédantisme religieux, que Colomb dut combattre pendant tout le cours de son examen. Peut-on s'étonner des difficultés, des lenteurs qu'il éprouva dans les cours, lorsque des idées aussi vagues, aussi grossières étaient entretenues par de savants professeurs d'université? Et l'on ne doit pas supposer que les objections citées ici furent, parce qu'elles sont les seules dont on se souvienne, les seules qui furent faites; elles ont été préservées de l'oubli à cause de leur extrême absurdité. Elles étaient probablement l'œuvre de quelques examinateurs plongés dans l'étude de la théologie, au fond d'un cloître où l'expérience ne venait pas corriger les erreurs puisées dans les livres.

Il y eut, sans doute, des objections plus scientifiques, plus dignes de la célèbre université de Salamanque; pour être juste, il faut aussi ajouter que l'argumentation de Colomb fit beaucoup d'effet sur plusieurs membres de l'assemblée.

(1) *Hist. del Almirante*, cap. XI.

Répondant à ses contradicteurs, il exprima l'opinion que les auteurs inspirés des Écritures n'avaient pas parlé, en termes techniques, comme des cosmographes, mais par figures, dans un langage à la portée de toutes les intelligences; il traita avec déférence les commentaires des Pères de l'Église, les considérant comme de pieuses homélies, et non comme des propositions philosophiques, qu'il fallût nécessairement admettre ou rejeter. Quant aux philosophes anciens, il les combattit hardiment et habilement, car il avait fait une étude approfondie de la cosmographie; il prouva que les plus illustres d'entre ces savants croyaient les deux hémisphères habitables, tout en s'imaginant que la zone torride les empêchait de communiquer ensemble, et il réfuta d'une manière décisive cette dernière erreur; il avait, en effet, voyagé jusqu'à Saint-George de la Mina, en Guinée, presque sous l'équateur, et avait trouvé non seulement que cette région n'était pas infranchissable, mais qu'elle abondait en habitants, en fruits et en pâturages.

Lorsque Colomb s'était présenté devant la docte assemblée, il n'avait paru qu'un simple navigateur, un peu intimidé peut-être par la grandeur de sa tâche et par son auditoire; mais il était animé d'un sentiment religieux qui lui donnait confiance en lui-même; il se croyait appelé à remplir une grande mission, et un esprit ardent s'échauffait de lui-même dans la discussion. Las Casas et d'autres écrivains contemporains parlent de son maintien imposant, de ses manières nobles, de son air d'autorité, de ses yeux brillants et des intonations persuasives de sa voix. Quelle force et quelle majesté devaient avoir ses paroles, lorsque, repoussant ses cartes et ses plans loin de lui, laissant de côté, pour quelques instants, son argumentation pratique et scientifique, il prenait feu aux objections de ses dévots adversaires et, rencontrant ceux-ci sur leur propre terrain, il leur montrait ces

magnifiques passages des Écritures, ces mystérieuses prédictions des prophètes, où, dans ses moments d'enthousiasme, il voyait annoncée la sublime découverte qu'il projetait.

Parmi ceux qui furent convaincus par les raisonnements de Colomb et réduits par son éloquence, se trouvait Diego de Deza, digne et savant moine de l'ordre de Saint-Dominique, qui était, dans ce temps, professeur de théologie au couvent de Saint-Étienne, et occupa plus tard le siège archiepiscopal de Séville, la seconde dignité ecclésiastique de l'Espagne. C'était un homme qui ne se renfermait pas dans le cercle étroit de la bigoterie et qui savait apprécier le mérite d'une idée, même exprimée par un autre qu'un érudit; il ne se borna pas à être un auditeur passif, mais il s'intéressa généreusement à Colomb et, en le secondant de toutes ses forces, calma le zèle aveugle de ses frères, au point d'obtenir d'eux qu'ils l'écoutassent sans passion, sinon sans prévention. En unissant leurs efforts, Colomb et Deza réussirent à convertir à leur opinion les professeurs les plus instruits (1). Une des grandes difficultés qui se présentaient, était de concilier le plan du Génois avec la cosmographie de Ptolémée, admise par tous les savants; combien les plus éclairés d'entre ceux-ci auraient-ils été étonnés, si on leur eût dit qu'il existait, en ce moment, un astronome, Copernic, dont le système solaire renverserait la fameuse théorie de Ptolémée, laquelle plaçait la terre au centre de l'univers!

Malgré tout cependant, il y avait dans l'assemblée une grande majorité de bigots timides et d'orgueilleux lettrés, qui refusèrent d'écouter les démonstrations d'un obscur étranger, sans fortune et sans dignités académiques. « Il fallait, » dit Las Casas, « que Colomb, pour pouvoir faire

(1) Remesal, *Hist. de Chiapa*, lib. XI, cap. VII.

comprendre ses raisonnements et ses conclusions, ôtat de l'esprit de ses auditeurs les faux principes sur lesquels se fondaient leurs objections; tâche toujours plus difficile que celle d'enseigner la doctrine. » D'autres conférences eurent encore lieu, mais aucune décision ne fut prise. Les ignorants et ceux qui avaient des préjugés persistaient dans leur opposition, avec l'entêtement de la sottise; les plus intelligents prenaient peu d'intérêt à des discussions fatigantes, étrangères à leurs études ordinaires; ceux mêmes qui écoutaient Colomb avec une attention bienveillante regardaient son projet comme un rêve brillant, riche en probabilités et en promesses, mais destiné à ne jamais se réaliser. Fernando de Talavera, qui était particulièrement chargé de ce sujet, s'en souciait peu et fut trop occupé des affaires publiques pour presser une solution, et ainsi l'examen subit des lenteurs et des négligences continuelles.

CHAPITRE IV

NOUVELLES DÉMARCHES AUPRÈS DES SOUVERAINS ESPAGNOLS.
COLOMB SUIV LA COUR DANS SES CAMPAGNES.

La cour de Castille quitta Salamanque, dans les premiers jours du printemps de 1487, et se rendit à Cordoue, pour y faire les préparatifs de la mémorable campagne de Malaga. Fernando de Talavera, devenu évêque d'Avila, accompagna la reine, dont il était le confesseur et l'un des conseillers spirituels dans les affaires militaires. Les délibérations de l'assemblée de Salamanque furent interrompues par cet événement, avant que ce docte jury eût formulé son opinion, et, pendant longtemps, Colomb, tenu en suspens, attendit vainement le rapport qui devait décider du sort de sa demande.

On a généralement supposé que le grand navigateur passa ces longues années d'attente dans la lourde et froide atmosphère des antichambres royales, mais il paraît, au contraire, qu'il vécut souvent au milieu des dangers et des aventures, et qu'attaché à la poursuite de son projet, il assista parfois

aux scènes les plus émouvantes de cette sauvage guerre de montagnes. Il fut plusieurs fois invité à prendre part à des conférences, à proximité des souverains, qui assiégeaient des villes au cœur même du royaume de Grenade; mais le déplacement continu de la cour, changée en camp, mit obstacle à ces conférences; tout ce qui n'avait pas immédiatement rapport à la guerre était négligé. Dès que les royaux époux avaient un moment de loisir, ils se montraient de nouveau disposés à examiner les propositions de Colomb, mais les hostilités aussitôt reprises détournaient leur attention d'un autre côté.

La campagne de 1487, qui s'ouvrit peu de temps après la conférence de Salamanque, fut pleine d'incidents et de dangers. Le roi Ferdinand faillit être surpris et enlevé par le vieux Muley Boabdil, devant Velez Malaga, et la reine, ainsi que la cour, fut, pendant quelques jours, dans une cruelle incertitude au sujet de son sort.

Lorsque les royaux époux assiégèrent plus tard Malaga, ils invitèrent Colomb à se rendre auprès d'eux. Celui-ci trouva la cour logée dans des tentes de soie, sur une hauteur qui dominait la fertile vallée de Malaga; le camp, bien fortifié, de la belliqueuse noblesse d'Espagne s'étendait en demi-cercle, de chaque côté, jusqu'au bord de la mer, offrant un pompeux spectacle, digne de ce temps et de cette nation chevaleresque; la ville était étroitement bloquée.

Ce siège mémorable dura plusieurs mois, mais la vigoureuse défense des assiégés, leurs nombreux stratagèmes, leurs fréquentes et furieuses sorties laissèrent peu de loisirs aux assiégeants. Dans l'intervalle, les espérances de Colomb faillirent être violemment détruites. Un More fanatique tenta d'assassiner Ferdinand et Isabelle; prenant un des somptueux pavillons de la noblesse pour la tente royale, il se jeta sur don Alvaro de Portugal et sur dona Béatrix de

Bobadilla, marquise de Moya, qu'il supposait être le roi et la reine. Après avoir blessé dangereusement don Alvaro, il porta un coup mal dirigé à la marquise et fut aussitôt taillé en pièces par les gardes (1). La dame dont il est ici question était une femme d'un mérite extraordinaire et d'une rare force de caractère ; elle s'intéressa au projet de Colomb et le recommanda à la reine, dont elle était la favorite (2).

Malaga se rendit le 18 août 1487 ; il ne paraît pas que les souverains aient eu, pendant ce siège difficile, le temps de s'occuper de Colomb. Cependant l'évêque d'Avila, Fernando de Talavera, était présent, car il entra en triomphe dans la ville. La campagne finie, la cour retourna à Cordoue, d'où elle fut presque immédiatement chassée par la peste.

Pendant plus d'une année, la cour fut constamment en voyage, d'abord à Saragosse, puis dans le royaume de Grenade, où elle entra par Murcie, enfin à Valladolid et à Medina del Campo. Colomb la suivit partout, mais essaya vainement de se faire écouter attentivement et tranquillement, au milieu du fracas des armes et de ces migrations perpétuelles. Lassé de ces lenteurs et découragé, il pensa à chercher ailleurs une protection et ouvrit, paraît-il, des négociations avec Jean II, pour son retour en Portugal ; il écrivit à ce roi qui lui répondit, le 20 mars 1488, en le rappelant à sa cour et en le garantissant contre tout procès, civil ou criminel, qui pourrait lui être intenté. Il reçut également une lettre de Henri VII d'Angleterre, qui l'invitait à se rendre dans ce pays et lui faisait des promesses encourageantes.

Il fallait, pour décider Colomb à décliner ces invitations, qu'il nourrit de grandes espérances, autorisées, à cette époque, par la conduite des souverains espagnols ; ce qui

(1) Pulgar. *Cronica*, cap. LXXXVII. — Pierre Martyr.

(2) *Retrato del Buen Vasallo*, lib. II, cap. XVI.

peut légitimer cette supposition, c'est une note constatant le paiement d'une somme d'argent fait au grand navigateur par le trésorier Gonzalez, pour le mettre en état de se rendre à la cour, où il avait été appelé. La date de cette pièce montre que ce paiement dut lui être fait immédiatement après la réception de la lettre du roi de Portugal. Ferdinand voulait, semble-t-il, l'empêcher de s'adresser à un autre monarque, son rival, et tenir l'affaire en suspens, jusqu'à ce qu'il eût le temps de l'examiner et de mettre le projet à exécution, s'il le jugeait bon.

Au printemps de 1489, l'examen si longtemps ajourné paraissait toucher à sa fin. Colomb fut invité à comparaître devant un jury d'hommes instruits, qui devait siéger à Séville; l'ordre fut donné de lui préparer un logement dans cette cité, et il fut enjoint aux magistrats de toutes les villes où il passerait, de l'héberger gratuitement avec sa suite. Cette précaution était nécessaire dans un temps où les voyageurs connaissaient à peine, en Espagne, ces mauvaises hôtelleries que l'on nomme des *posadas*.

Séville obéit à l'ordre royal, mais, comme toujours, la conférence fut remise à un autre moment, à cause de l'ouverture de la campagne, « dans laquelle, » dit un vieux chroniqueur sévillan, « on vit Colomb combattre et donner des preuves de la rare valeur qui accompagnait sa sagesse et son ambition élevée (1). »

Cette campagne, à laquelle ce grand homme prit, dit-on, une part si glorieuse, fut une des plus brillantes de la guerre de Grenade. La reine y assista avec toute sa cour, y compris, comme d'ordinaire, une suite pompeuse de prélats et de moines, dans laquelle on remarquait l'arbitre des destinées de Colomb, Fernando de Talavera. On attribue, en

(1) Diego Ortiz de Zuniga, *Ann. de Sevilla*, lib. XII, anno 1489, p. 404.

grande partie, les succès obtenus à la présence et aux conseils d'Isabelle. La ville de Baza, qui avait été étroitement investie et avait vaillamment résisté pendant plus de six mois, se rendit peu de temps après l'arrivée de la reine, et, le 22 décembre, Muley Boabdil, le plus âgé des deux rois ennemis de Grenade, céda en personne aux souverains espagnols le reste de ses possessions et ses droits sur la couronne.

Pendant ce siège, survint un incident qui paraît avoir fait une profonde impression sur l'esprit dévot et enthousiaste de Colomb. Deux moines arrivèrent un jour au camp, demandant à faire aux souverains une communication de la plus haute importance ; c'étaient deux religieux du couvent préposé à la garde du saint-sépulcre, à Jérusalem. Ils apportaient un message du soudan d'Égypte, qui menaçait de mettre à mort tous les chrétiens établis dans ses États, de saccager leurs couvents, leurs églises, et de détruire le tombeau du Christ, si la guerre contre Grenade ne cessait pas. Ces menaces n'ébranlèrent pas la résolution des royaux époux. Isabelle accorda, à perpétuité, une rente annuelle de mille ducats d'or aux gardiens du saint-sépulcre (1), et leur envoya un voile, brodé de ses propres mains, pour être suspendu dans l'église (2).

Le récit fait par ces moines des souffrances et des outrages subis par les chrétiens dans la Terre-Sainte, ainsi que l'arrogance du soudan, excitèrent l'indignation des nobles espagnols, dont beaucoup, animés d'un zèle ardent, brûlèrent de recommencer les combats de la foi dans les plaines de la Palestine. Ce fut probablement à la suite d'un entretien avec ces religieux, que Colomb, témoin de la pieuse et chevaleresque

(1) Valant environ 22,000 francs de notre monnaie.

(2) Garibay, *Compend. Hist.*, lib. XVIII, cap. XXXVI.

ardeur excitée chez les guerriers qui l'entouraient, conçu pour la première fois un projet enthousiaste, ou plutôt fit secrètement un vœu, qui resta plus ou moins présent à son esprit, jusqu'au jour de sa mort : il résolut, si son entreprise était couronnée de succès, de consacrer les profits de ces futures découvertes aux frais d'une croisade pour arracher le saint-sépulcre aux mains des infidèles.

Si la conférence projetée ne put avoir lieu, pendant cette campagne, le grand navigateur n'eut pas un meilleur sort pendant les réjouissances qui la suivirent. Ferdinand et Isabelle firent une entrée triomphale à Séville, en février 1490 ; puis vinrent les préparatifs du mariage de leur fille aînée, la princesse Isabelle, avec le prince don Alonzo, héritier présomptif de la couronne de Portugal. Ce mariage fut célébré au mois d'avril, avec une pompe extraordinaire ; tout l'hiver et le printemps de 1490 se passèrent en fêtes, on ne voyait à Séville que divertissements, tournois, processions aux flambeaux. Colomb pouvait-il espérer qu'on entendrait sa voix au milieu des bruits de la guerre ou de la joie ?

Pendant tout ce temps, le patient solliciteur vécut du produit des cartes qu'il faisait pour les vendre et recourut quelquefois à la bourse de l'honnête Diego de Deza ; il faut dire aussi que les souverains, chaque fois qu'ils l'appelaient à la cour où l'invitaient à assister à une conférence, l'attachaient à leur suite, lui fournissaient un logement et couvraient ses frais de voyages. Dans le livre des comptes du trésorier royal, Francisco Gonzalez de Séville, livre qui a été trouvé dernièrement dans les archives de Simancas, on voit indiquées plusieurs sommes d'argent avancées à Colomb, et c'est à l'aide de ces annotations que nous pouvons, jusqu'à un certain point, suivre celui-ci dans ses pérégrinations avec cette cour guerrière et vagabonde.

Pendant tout ce temps aussi, le grand homme fut exposé

constamment à des sarcasmes et à des affronts ; les ignorants, les étourdis se moquaient de lui comme d'un songe-cieux, les malveillants le traitaient d'aventurier. Les enfants mêmes, habitués à le regarder comme un fou, portaient, dit-on, la main à leur front, lorsqu'il passait à côté d'eux.

L'été de 1490 se passa, sans que Colomb fût tiré d'une cruelle incertitude ; il ne fut pas plus heureux l'hiver suivant. Il languissait à Cordoue dans une anxiété fébrile, lorsqu'on lui apprit que Ferdinand et Isabelle se préparaient à partir pour une expédition dans la *vega* de Grenade, avec la résolution de ne pas lever leur camp devant cette capitale, avant d'avoir vu leurs bannières victorieuses flotter sur les tours de l'Alhambra.

Colomb savait que, la campagne une fois ouverte et les souverains en campagne, il attendrait vainement qu'on s'occupât de lui. Fatigué, sinon irrité, des retards continuels qu'il avait éprouvés, pendant tant d'années, il sollicita une réponse décisive à sa demande, avec une vivacité qui n'admettait plus de délai. Fernando de Talavera fut donc chargé de tenir une conférence définitive avec les savants auxquels la question avait été soumise, et de leur demander une décision. L'évêque obéit avec lenteur et déclara enfin aux souverains, comme l'opinion générale du jury, que le projet proposé était chimérique, impraticable, et qu'il ne convenait pas à d'aussi grands princes de s'engager dans une entreprise de cette nature, sur les faibles raisons qui étaient alléguées (1).

Malgré ce rapport défavorable, les royaux époux ne voulurent pas renoncer pour toujours à un projet qui pouvait leur être si avantageux et qui d'ailleurs avait trouvé de nombreux partisans parmi les membres éclairés du jury, entre

(2) *Hist. del Almirante*, cap. II.

autres Fra Diego de Deza, précepteur du prince Jean. Celui-ci, qui, par sa position et par sa robe, avait accès à la cour, combattit vigoureusement la sentence rendue par ses collègues. D'un autre côté, un grand nombre d'hommes de rang et de mérite s'étaient peu à peu convertis aux idées de Colomb. Fernando de Talavera reçut donc l'ordre d'informer Colomb, resté à Cordoue, que les embarras et les frais énormes de la guerre ne permettaient pas aux souverains de s'engager dans une nouvelle entreprise, mais qu'au retour de la paix, ils seraient disposés à traiter avec lui (1).

C'était une réponse bien peu satisfaisante après tant d'années d'ennuyeuse sollicitation, de pénible attente et de déceptions! Colomb se rendit à Séville, où se trouvait la cour, pour apprendre la vérité de la bouche même des royaux époux; ils lui répondirent dans les mêmes termes, refusant de rien faire pour le moment et promettant d'examiner ses propositions, à la fin de la guerre.

Colomb considéra cet ajournement indéfini comme un refus poli et supposa que les objections des bigots et des ignorants avaient changé les bonnes dispositions de Ferdinand et d'Isabelle à son égard. N'ajoutant plus foi à de vagues promesses, qui avaient si souvent été suivies de déceptions et renonçant à tout espoir de réussir en Espagne, il partit de Séville, plein d'indignation à la pensée d'avoir perdu tant de précieuses années de sa vie.

(1) *Hist. del Almirante*, cap. II.

CHAPITRE V

COLOMB AU COUVENT DE LA RABIDA

A une demi-lieu de la petite ville maritime de Palos de Moguer, en Andalousie, s'élevait alors et s'élève encore aujourd'hui un ancien couvent de franciscains, dédié à Santa Maria de Rabida. Un jour, un inconnu, voyageant à pied, humblement vêtu mais ayant des manières distinguées, s'arrêta à la porte du couvent et demanda au portier un morceau de pain et de l'eau pour un petit garçon dont il était accompagné. Sur ces entrefaites, le prieur, Juan Perez de Marchena, vint à passer; frappé de l'apparence de cet inconnu, et remarquant à son air, à son accent, qu'il était étranger, il entra en conversation avec lui et apprit bientôt les particularités de son histoire. Ce voyageur était Colomb(1),

(1) « Lo dicho Almirante Colon viniendo a La Rabida, que es un monasterio de frailes en esta villa, el qual demando a la porteria que le diesen para aquel nínico, que era nino, pan y agua que bebiese. » La déposition de Garcia Fernandez existe en manuscrit parmi les nombreuses pièces du *pleito* ou procès, conservées à Séville. Nous nous

qui se rendait à la ville voisine de Huelva, pour y trouver son beau-frère, qui avait épousé une sœur de sa défunte femme (1).

Le prieur était un homme très curieux, dont l'attention s'était portée, jusqu'à un certain point, sur les faits relatifs à la géographie et à l'art nautique, circonstance due probablement au voisinage de la ville de Palos, dont les habitants, connus parmi les marins les plus aventureux de l'Espagne, avaient fait de fréquents voyages dans les îles et dans les pays récemment découverts sur la côte d'Afrique. Il se plut beaucoup à s'entretenir avec l'étranger et fut surpris de la grandeur de ses vues ; c'était un événement extraordinaire dans la vie monotone du cloître que la vue d'un homme aussi remarquable, occupé d'un projet aussi grandiose, mendiant du pain et de l'eau à la porte d'un couvent !

Lorsqu'il apprit que son hôte était sur le point de quitter l'Espagne pour aller chercher un protecteur à la cour de France, le bon père s' alarma, en voyant qu'une entreprise aussi importante allait être à jamais perdue pour son pays. Il retint Colomb auprès de lui et, se défiant de ses propres lumières, fit chercher un de ses amis, homme instruit, pour s'entretenir avec lui ; cet ami était Garcia Fernandez, médecin à Palos, lequel a rapporté ces détails intéressants. Fernandez fut également frappé de l'air et du langage de l'étranger. Plusieurs conférences eurent lieu au couvent ; de vieux marins de Palos y assistèrent, entre autres Martin Alonzo Pinzon, chef d'une famille de riches et habiles navigateurs de cette ville, célèbres par leurs expéditions aventureuses.

sommes servi d'un extrait authentique, copié pour un historien récent, Juan Baut. Munoz.

(1) Probablement Pedro Correa, déjà cité, qui lui fit connaître des indices de terre à l'ouest, observés près de Puerto Santo.

Quelques-uns de ces hommes rapportèrent des faits à l'appui de la théorie du Génois ; en un mot, le projet de celui-ci fut traité dans le paisible couvent de la Rabida, par les hardis marins de Palos, avec plus de déférence qu'il ne l'avait été par les savants et les philosophes de la cour. Martin Alonzo Pinzon, particulièrement, fut si convaincu du succès de l'entreprise, qu'il offrit d'y prendre part en personne, à ses propres frais, et de payer le voyage de Colomb, si celui-ci voulait faire une nouvelle tentative à la cour.

Juan Perez fut confirmé dans ses sentiments par l'opinion de ces conseillers instruits et expérimentés. Il avait été autrefois confesseur de la reine et la savait toujours prête à recevoir les ministres de sa religion ; il résolut de lui écrire sur-le-champ à ce sujet et pria Colomb d'attendre qu'on lui eût répondu. Celui-ci se laissa facilement persuader, car il sentait qu'en quittant la Péninsule il abandonnait de nouveau sa demeure ; il craignait aussi de rencontrer dans une nouvelle cour les vexations et les déceptions qu'il avait subies en Espagne et en Portugal.

Le petit conseil, réuni au couvent de La Rabida, s'occupa alors de nommer un envoyé, capable de bien remplir son importante mission ; il jeta les yeux sur Sébastien Rodriguez, pilote de Lope, l'un des hommes les plus considérés et les plus adroits qu'il y eût aux environs. La reine était, en ce moment, à Santa Fé, la ville militaire qui avait été bâtie dans le *vega*, devant Grenade, après l'incendie du camp royal. L'honnête pilote s'acquitta promptement, fidèlement et heureusement de son ambassade ; il obtint une audience d'Isabelle et lui remit la lettre du prieur. La reine, qui avait toujours été favorable au projet de Colomb, répondit à Juan Perez en le remerciant de sa bonne volonté et en l'invitant à se rendre immédiatement auprès d'elle ; pour Colomb, il devait prendre confiance en attendant de nouvelles commu-

nications. Cette lettre, rapportée au bout de quatorze jours par le pilote, répandit la joie dans la petite assemblée du couvent. Le zélé prieur ne l'eut pas plutôt lue qu'il sella sa mule et parti secrètement, avant minuit, pour la cour; il traversa le territoire conquis sur les Mores et arriva bientôt à Santa Fé, où les royaux époux surveillaient le siège de Grenade.

Le caractère sacré de Juan Perez lui procura facilement l'entrée d'une cour, qui se faisait remarquer par son zèle religieux, et, une fois admis en présence de la reine, dont il avait été le confesseur, il reprit son ancienne liberté de langage avec elle. Il plaida chaleureusement la cause de Colomb, qu'il déclara un homme instruit, guidé par des motifs honorables, ayant les connaissances et l'expérience nécessaires, enfin parfaitement capable de se charger de l'entreprise; il exposa les raisons solides sur lesquelles celle-ci était fondée, les grands avantages qui résulteraient de sa réussite et la gloire qu'elle ferait rejaillir sur la couronne d'Espagne. Il est probable qu'Isabelle n'avait jamais entendu parler sur ce sujet avec tant d'ardeur et une éloquence aussi entraînante; plus impressionnable naturellement que le roi, plus susceptible d'élans généreux, elle subit l'influence de Juan Perez, vivement secondé par sa favorite, la marquise de Moya, qui embrassa le projet avec l'enthousiasme désintéressé de la femme (1). La reine invita Colomb à se rendre auprès d'elle et, avec sa délicatesse ordinaire, pensant à sa pauvreté, elle donna ordre de lui payer vingt mille maravedis en florins (2), pour qu'il pût couvrir ses frais de voyage, se procurer une mule et s'acheter des vêtements, afin de paraître décentement à la cour.

(1) *Retrato del Buen Vasallo*, lib. II, cap. XVI.

(2) Ou plus de 1,100 francs de notre monnaie.

Le digne prieur fit, sans perdre de temps, connaître l'heureux résultat de sa mission ; il fit envoyer l'argent, avec une lettre, par un habitant de Palos, au médecin Garcia Fernandez, qui les remit à Colomb. Celui-ci obéit à ses instructions ; il se fit habiller d'une manière convenable et, montant sur une mule, il se mit, plein d'espoir, en route pour le camp royal devant Grenade (1).

(1) La plupart des détails de cette visite de Colomb au couvent de La Rabida sont empruntés à la déposition faite par Garcia Fernandez, dans le procès entre Diego, fils de l'amiral, et la couronne.

CHAPITRE VI

CHRISTOPHE COLOMB A LA COUR. — CONQUÊTE DE GRENADE

Colomb, à son arrivée à la cour, fut bien reçu et se logea chez son ami, Alonzo de Quintinilla, le contrôleur-général. Le moment était mal choisi cependant; on n'avait guère le loisir de s'occuper immédiatement de lui. Il arriva à temps pour être témoin de la mémorable reddition de Grenade aux Espagnols; il vit le dernier des rois mores, Boabdil, sortir de l'Alhambra et offrir les clefs de ce séjour chéri des princes musulmans au roi et à la reine, qui, avec toute la chevalerie et la noblesse d'Espagne venaient, en procession solennelle, recevoir ce gage de soumission. C'était l'une des plus glorieuses époques de l'histoire de ce pays. Après une lutte acharnée, qui avait duré près de huit siècles, le croissant était enfin renversé, remplacé par la croix, et la bannière des souverains catholiques flottait sur les hautes tours de l'Alhambra. La cour, l'armée s'abandonnaient à la joie; l'air ne retentissait que de cris d'allégresse, de chants de triomphe, d'hymnes de reconnaissance; on ne voyait par-

tout que réjouissances militaires et cérémonies religieuses, car on ne célébrait pas seulement la victoire de l'Espagne, mais celle du christianisme. Ferdinand et Isabelle, entourés d'une pompe extraordinaire, n'étaient plus considérés comme de simples mortels, mais comme des envoyés de Dieu, veillant sur le salut et la grandeur de leur peuple (1). La cour était remplie des hommes les plus illustres de cette nation guerrière et de cette époque brillante : l'élite de l'aristocratie, les prélats les plus élevés, des poètes, des chanteurs, toute la génération d'un siècle romantique; on n'entendait que le cliquetis des armes, le frôlement des étoffes de soie et les sons de la musique.

Nous représentons-nous Colomb sur ce théâtre pompeux? Voici comment un écrivain espagnol parle de lui : « Un homme obscur, peu connu encore, suivait en ce temps la cour. Confondu dans la foule des solliciteurs importuns, nourrissant son imagination, dans les recoins des antichambres, du magnifique projet de découvrir un monde, triste et abattu au milieu des réjouissances générales, il voyait avec indifférence, presque avec dédain, une conquête qui faisait déborder de joie tous les cœurs et semblait avoir comblé tous les désirs. Cet homme était Christophe Colomb (2). »

Le moment était cependant venu d'examiner les demandes du grand navigateur. La guerre contre les Mores était finie, l'Espagne était délivrée de ses envahisseurs. Les souverains pouvaient maintenant s'occuper, sans crainte, d'entreprises étrangères; ils tinrent les promesses qu'ils avaient faites et chargèrent des agents de confiance de traiter avec Colomb; parmi ceux-ci se trouvait Fernando de Talavera, nommé archevêque de Grenade après la prise de cette ville. Cepen-

(1) Mariana, *Hist. de España*, lib. XXV, cap. XVIII.

(2) Clemencin, *Elogio de la Reina Católica*, p. 20.

dant des difficultés inattendues s'élevèrent au début même des négociations : Colomb pénétré de la grandeur de son entreprise, avait de hautes prétentions; il réclamait, comme stipulation principale, le titre et les privilèges d'amiral et de vice-roi des pays qu'il découvrirait, avec le dixième de tous les profits, soit du commerce, soit de la conquête. Les courtisans qui traitaient avec lui furent indignés d'une pareille demande; leur orgueil fut blessé de voir qu'un homme, qu'ils regardaient comme un pauvre aventurier, aspirât à un rang et à des dignités qui surpassaient les leurs. L'un d'eux fit observer ironiquement qu'il proposait là un arrangement tout à son avantage, puisqu'il était sûr, en tous cas, d'avoir le commandement et n'avait rien à perdre, en cas d'un échec. Colomb répondit aussitôt en offrant d'entrer pour un huitième dans les frais, à condition d'avoir le huitième des bénéfices; il comptait, sans doute, sur l'appui que lui avait promis Martin Alonzo Pinzon, le riche navigateur de Palos.

Ces conditions furent toutefois jugées inacceptables. Fernando de Talavera avait toujours considéré Colomb comme un visionnaire ou comme une espèce de mendiant; il fut surpris et indigné de voir cet homme qui avait été si longtemps un humble et misérable solliciteur dans son antichambre, prendre ce ton superbe et réclamer une position qui le rapprochait du trône. Il représenta à la reine qu'elle compromettrait la dignité de sa couronne en prodiguant de pareils honneurs à un étranger sans nom; de telles conditions, fit-il remarquer, seraient exorbitantes, même en cas de succès, mais, dans le cas contraire, on les citerait en raillant, comme une preuve de l'étrange crédulité des souverains espagnols.

Isabelle avait toujours eu égard à l'opinion de ses conseillers spirituels, et l'archevêque, qui était son confesseur,

exerçait surtout une grande influence sur elle. Les représentations de ce prélat changèrent ses dispositions d'abord favorables, et elle pensa qu'elle achèterait trop cher les avantages qu'on lui promettait. Elle fit offrir à Colomb des conditions plus modérées, honorables et avantageuses pour lui, mais en vain ; il ne voulut rien rabattre de ses prétentions, et les négociations furent rompues.

Il est impossible de ne pas admirer la fermeté de résolution et l'élévation d'esprit déployées par Colomb, depuis le jour où il conçut son sublime projet de découvertes. Il y avait plus de dix-huit années qu'il avait annoncé ce projet dans sa correspondance avec Paolo Toscanelli ; pendant tout ce temps passé en sollicitations auprès de différentes cours, il avait souffert la misère ; on l'avait négligé, raillé, insulté, il n'avait éprouvé que des déceptions, et cependant rien n'avait pu lasser sa persévérance ni le décider à se soumettre à des conditions qu'il jugeait au dessous de la grandeur de son entreprise. Dans ses négociations, il oublia sa condition obscure, il oublia sa pauvreté ; dans son imagination ardente, il voyait déjà réalisées ces magnifiques espérances et il croyait traiter au sujet d'un empire.

Quoiqu'il eût perdu une grande partie de sa vie dans une vaine attente et qu'il ne fût pas certain de ne pas devoir passer par les mêmes épreuves à une autre cour, il fut si irrité des déceptions continuelles dont il avait été le jouet en Espagne, qu'il résolut de quitter ce pays pour toujours, plutôt que de diminuer ses prétentions. Faisant donc ses adieux à ses amis, il monta sur sa mule et partit de Santa Fé, au commencement de février 1492, pour Cordoue, d'où il comptait se rendre immédiatement en France.

Lorsque les rares mais zélés partisans de Colomb le virent sur le point de partir, ils furent remplis de douleur, considérant ce départ comme une perte irréparable pour le

royaume. Parmi eux se trouvait Louis de Saint-Angel, receveur des revenus ecclésiastiques en Aragon ; décidé à empêcher autant que possible ce malheur, il se rendit sur-le-champ auprès de la reine, avec Alonzo de Quintanilla. La gravité du moment lui donna du courage et de l'éloquence ; il ne se borna pas à des prières, mais y mêla presque des reproches. Il se montra surpris qu'une souveraine, qui s'était engagée intrépidement dans de si grandes et si périlleuses entreprises, hésitât maintenant à en tenter une, où il y avait si peu à perdre et tant, au contraire, à gagner ; il lui représenta tout ce qu'elle pouvait faire pour la gloire de Dieu, le triomphe de l'Eglise, l'extension de sa puissance et de ses États. Quel sujet de regret pour elle-même, de joie pour ses ennemis, d'affliction pour ses amis, si l'entreprise qu'elle rejetait était accomplie par une autre puissance ! Il lui rappela la gloire, la puissance que d'autres princes avaient acquises par leurs découvertes ; l'occasion se présentait pour elle de les surpasser tous. Saint-Angel supplia la reine de ne pas croire, avec certains savants, que ce projet était le rêve d'un insensé ; il affirma que Colomb était un homme sensé, que son projet était bien réfléchi et praticable. D'ailleurs un insuccès n'aurait rien d'humiliant pour la couronne ; il valait la peine de faire les frais d'une expédition, même pour éclaircir un doute sur un sujet aussi important, car il convenait à des princes éclairés et magnanimes d'approfondir des questions de ce genre et de révéler les merveilles, les secrets de l'univers. Il revint sur la promesse faite par Colomb de supporter la huitième partie des dépenses et déclara que celui-ci n'avait besoin, pour cette grande entreprise, que de deux vaisseaux et d'environ trois mille couronnes.

Ces arguments et bien d'autres furent exposés avec cette éloquence persuasive que donne un zèle louable, et l'on dit

que la marquise de Moya, qui était présente, joignit ses efforts à ceux de l'orateur. Le cœur généreux d'Isabelle s'émut ; il sembla que, pour la première fois, l'entreprise lui apparût dans sa grandeur réelle, et elle se déclara résolue à la tenter.

Il y eut cependant encore un instant d'hésitation. Ferdinand voyait le projet avec froideur et la guerre avait vidé les coffres royaux ; il fallait quelque temps pour les remplir. La reine pouvait-elle recourir à un trésor épuisé pour une mesure à laquelle le roi était opposé ? Saint-Angel attendait dans une pénible anxiété, il fut bientôt rassuré. Avec un enthousiasme digne d'elle à la fois et de la cause, Isabelle s'écria : « J'entreprendrai la découverte pour ma propre couronne de Castille et je mettrai mes bijoux en gage pour me procurer l'argent nécessaire ! » Ce fut le plus beau moment de la vie de cette reine, à jamais glorieuse comme la patronne du nouveau monde.

Saint-Angel, prompt à saisir ces paroles, déclara à Isabelle qu'elle n'aurait pas besoin de faire ce sacrifice, attendu qu'il était prêt à avancer la somme nécessaire. L'offre fut acceptée avec empressement ; l'argent fut réellement pris dans les coffres de l'Aragon ; Saint-Angel avança dix-sept mille florins, prélevés sur le trésor du roi Ferdinand. Le prudent monarque prit soin de s'indemniser, quelques années plus tard, car en récompense de ce prêt, il consacra une partie de l'or rapporté du nouveau monde par Colomb, à faire dorer le plafond du salon royal dans son grand palais de Saragosse, anciennement l'*Aljaferia* ou demeure des rois mores (1).

Colomb avait poursuivi son voyage solitaire à travers la *vega* et était arrivé au pont de Pinos, à deux lieues environ

(1) Argensola, *Anales de Arragon*, lib. I, cap. X.

de Grenade, au pied du mont Elvira, passage fameux dans les guerres des Mores par plus d'une rencontre désespérée entre les chrétiens et les infidèles. Là, il fut rejoint par un courrier que la reine avait dépêché en toute hâte et qui l'invita à retourner à Santa Fé. Le grand homme hésita pendant un instant ; il craignait de subir de nouveau les lenteurs de la cour, mais, instruit de l'ardeur soudaine manifestée pour son entreprise et des promesses positives faites par Isabelle, il se rassura complètement, et tournant bride, rebroussa joyusement chemin, plein de confiance dans la loyauté de cette princesse.

CHAPITRE VII

CONVENTION AVEC LES SOUVERAINS ESPAGNOLS. — PRÉPARATIFS DE L'EXPÉDITION DANS LE PORT DE PALOS

A son arrivée à Santa Fé, Colomb fut reçu immédiatement en audience par la reine, qui lui fit un gracieux accueil propre à lui faire oublier le passé. Par respect pour le zèle dont elle se montrait animée, le roi finit par concourir à l'entreprise, dont Isabelle fut réellement l'âme; elle se laissait emporter par un enthousiasme élevé et généreux, tandis que Ferdinand restait froid et calculateur, comme toujours.

Une entente parfaite régnait désormais entre les royaux époux, ils firent rédiger par leur secrétaire, Juan de Coloma, une convention que voici :

1^o Colomb aura, pour lui-même durant sa vie, pour ses héritiers et successeurs à perpétuité, le titre d'amiral dans tous les pays et continents qu'il pourra découvrir ou acquérir dans l'Océan, avec des droits et des honneurs semblables à ceux dont le grand-amiral de Castille jouit dans son district.

2° Il sera vice-roi et gouverneur général de tous lesdits pays et continents, avec le droit de désigner, pour le gouvernement de chaque île ou province, trois candidats parmi lesquels les souverains feront leur choix.

3° Il pourra se réserver le dixième des perles, des pierres précieuses, de l'or, de l'argent, des épices, de tous les autres objets et marchandises, de quelque manière qu'ils soient trouvés, achetés, échangés ou obtenus dans les limites de son amirauté, les frais étant d'abord déduits.

4° Il sera, lui ou son lieutenant, seul juge dans toutes les causes et disputes résultant du commerce entre ces pays et l'Espagne, à condition que le grand-amiral de Castille ait une semblable juridiction dans son district.

5° Il pourra cette fois, et toutes les autres dorénavant, entrer pour un huitième dans les frais des expéditions et recevra le huitième des profits.

Cette dernière clause rappelait l'offre faite par Colomb, lorsqu'on lui avait reproché d'avoir de grandes exigences, tout en n'ayant pas de charges. Il tint cet engagement, avec l'aide de Pinzon de Palos, et équipa un troisième vaisseau. Ainsi un huitième des frais de cette grande expédition, entreprise par une nation puissante, fut supporté par l'homme qui en avait conçu le projet et qui, de plus, risqua sa vie pour la faire réussir.

La convention fut signée par Ferdinand et par Isabelle, à Santa Fé, dans la *vega* ou plaine de Grenade, le 17 avril 1492. Une lettre de privilège pour Colomb, conçue dans le même sens, fut rédigée en due forme et signée par les souverains, à Grenade, le 30 du même mois, elle portait que les dignités et prérogatives de vice-roi et de gouverneur se transmettraient héréditairement dans sa famille; il était, avec ses héritiers, autorisé à faire précéder son nom du titre de don,

titre exclusivement réservé, dans ce temps, aux personnages d'un rang élevé, mais qui a depuis perdu toute valeur, étant devenu d'un usage général en Espagne.

Tous les documents publiés en cette occasion portèrent la signature des royaux époux, mais ce fut Isabelle qui supporta les frais et, durant sa vie, on ne permit guère qu'aux Castellans de s'établir sur les territoires nouveaux (1).

Colomb avait voulu que sa petite flotte fût équipée dans le port de Palos de Moguer; il comptait, sans doute, sur la coopération de Martin Alonzo Pinzon, qui habitait cette ville, et sur l'aide de son zélé ami, le prieur du couvent de la Rabida. Avant d'entrer dans le détail des préparatifs de cette grande entreprise, il convient, pour mieux exposer le caractère de l'homme illustre qui la conçut et la dirigea, de faire ressortir les motifs élevés, malgré leur extravagance même, auxquels il obéissait. Un des principaux objets qu'il se proposa, fut certainement la propagation de la foi chrétienne; il espérait atteindre l'extrémité de l'Asie et ouvrir des communications directes et faciles avec le vaste et magnifique empire du grand khan; la conversion de ce potentat païen avait été, dans le temps, le projet favori de plusieurs pontifes et monarques dévots, et, plusieurs fois, des missionnaires avaient été envoyés dans ce but au fond de l'Orient. Colomb se regarda comme élu par le ciel pour accomplir cette glorieuse mission et pour porter jusqu'aux confins de la terre la lumière de la révélation; il était l'instrument choisi pour réaliser une des sublimes prédictions des Écritures. Ferdinand écouta avec complaisance ce langage enthousiaste; mais la religion servait ses intérêts et il avait trouvé, dans la récente conquête de Grenade, qu'étendre la domination de l'Église était pour lui un moyen louable

(1) Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, l. I, p. 79.

d'agrandir ses États. D'après les doctrines du temps, toute nation qui refusait de reconnaître les vérités du christianisme était livrée en proie aux puissances chrétiennes, et il est probable que le roi était plus stimulé par la description des richesses du Mangi, du Cathay et d'autres provinces du royaume du grand khan, que par le désir de convertir ce souverain avec ses sujets à demi barbares.

Isabelle avait des sentiments plus nobles; une pieuse ardeur l'animait à la pensée d'effectuer cette grande œuvre de salut. Les royaux époux se trouvèrent donc d'accord sur cette question, pour des motifs différents, et, lorsque l'illustre navigateur fut sur le point de partir, ils lui remirent des lettres pour le grand khan de Tartarie.

L'enthousiaste Colomb ne s'arrêta pas là dans ses projets. Comptant sur de fabuleuses richesses à découvrir, il émit l'idée qu'on employât dévotement celles-ci à faire les frais d'une croisade pour arracher le saint-sépulcre aux mains des infidèles. Les souverains accueillirent par un sourire cette proposition, mais s'en déclarèrent charmés et l'assurèrent que, n'eussent-ils même pas les trésors qu'il prévoyait, ils seraient disposés à s'engager dans cette sainte entreprise (1). Cependant ce projet, dans lequel Ferdinand et Isabelle ne voyaient peut-être qu'un accès passager d'enthousiasme, était profondément enraciné dans l'esprit de Colomb; c'est là un fait curieux et caractéristique, à peine signalé jusqu'ici, que la délivrance du tombeau du Christ fut l'un des grands objets de l'ambition de cet homme extraordinaire; il y pensa toute sa vie et s'en montra préoccupé dans

(1) *Protestè a vuestras Altezas que toda la ganancia desta mi empresa se gastase en la conquista de Jerusalem, y vuestras Altezas se rieron, y dijeron que les placia, y que sin este tenian aquella gana. — Primer Viage de Colon. Navarrete, COLLECC. DE VIAGES, t. I, p. 117.*

son testament; c'était, en effet, la haute mission qu'il se croyait appelé à remplir, et la Providence avait voulu lui fournir, par les grandes découvertes qu'il méditait, les moyens de l'accomplir.

Une faveur, où l'on reconnaissait la délicatesse de sentiments d'Isabelle, fut accordée à Colomb, peu de temps avant son départ de la cour; une *albala* ou lettre-patente de la reine, en date du 8 mai, nomma son fils Diego page du prince Jean, héritier présomptif de la couronne, en fixant une somme pour son entretien. Cet honneur n'était jamais accordé qu'aux enfants de personnages d'un rang distingué (1).

Au comble de ses vœux, Colomb, après des lenteurs et des déceptions qui eussent jeté tout autre que lui dans le désespoir, prit congé de la cour, le 12 mai, et partit pour Palos, le cœur léger. Que ceux qui sont prêts à se décourager dans la poursuite d'une grande et honorable entreprise, se rappellent que dix-huit années s'étaient écoulées depuis le jour où il conçut son projet; qu'il avait perdu la plus grande partie de ce temps en vaines sollicitations, pauvre, négligé, raillé; qu'il avait passé les plus belles années de sa vie à lutter contre mille difficultés; qu'enfin il avait près de cinquante-six ans, lorsque ses efforts persévérants furent couronnés de succès. Son exemple les engagera à ne jamais désespérer.

(1) Navarrete, *Collec. de Viages*, t. II, doc. 11.

CHAPITRE VIII .

COLOMB AU PORT DE PALOS. — PRÉPARATIFS DU VOYAGE DE DÉCOUVERTES

En arrivant à Palos, Colomb se rendit immédiatement au couvent de la Rabida, où il fut reçu à bras ouverts par le digne prieur, Juan Perez, dont il devint de nouveau l'hôte (1). La ville de Palos avait été condamnée par le conseil royal, pour quelque méfait, à fournir à la couronne, pendant une année, deux caravelles armées ; ces caravelles étaient destinées à faire partie de l'expédition de Colomb, qui était porteur de toutes les pièces nécessaires pour faire exécuter ses ordres et se procurer tout ce dont il avait besoin.

Le lendemain matin, 23 mai, le grand navigateur, accompagné de Juan Perez qui, par son caractère et sa position, jouissait d'une grande considération dans le voisinage, se rendit à l'église de Saint-George, à Palos, où l'alcade, les régidors et un grand nombre d'habitants de la ville avaient

(1) Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. II, cap. V.

été invités à se trouver. Là, sous le porche, un notaire public lut à haute voix une ordonnance royale, enjoignant aux autorités de Palos de tenir deux caravelles prêtes à prendre la mer, dans un délai de huit jours, et de les mettre avec leur équipage à la disposition de Colomb. Celui-ci était également autorisé à se procurer et à équiper un troisième vaisseau. Les matelots recevraient la paye ordinaire des marins servant sur les bâtiments de guerre et on leur payerait quatre mois d'avance; ils devaient suivre la direction que Colomb leur indiquerait et obéir à celui-ci en toutes choses, sauf que ni lui ni eux ne pouvaient aller à Saint-George la Mina, sur la côte d'Afrique, ni dans aucun des pays récemment découverts et occupés par les Portugais. Un certificat de bonne conduite, délivré par Colomb, attestait qu'ils avaient rempli leurs obligations envers la couronne (1).

On lut encore d'autres ordonnances, enjoignant aux autorités publiques et à tous les habitants des côtes de l'Andalousie, quels que fussent leur rang et leur condition, de fournir leurs services de tout genre, à des prix raisonnables, pour l'équipement des vaisseaux; des peines étaient prononcées contre quiconque mettrait obstacle aux travaux. Les objets destinés aux navires étaient affranchis de tous droits. Enfin, tout procès criminel, menaçant la personne ou les biens d'un individu quelconque, engagé dans l'expédition, devait être suspendu en son absence et pendant deux mois après son retour (2).

Les autorités promirent obéissance entière à ces ordres; mais lorsqu'on vint à connaître la nature de l'expédition projetée, tous se montrèrent surpris et effrayés. Les bâti-

(1) Navarrete, *Collec. de Viages*, t. II, doc. 6.

(2) *Ibid.*, t. II, doc. 8 et 9.

ments, les équipages, réclamés pour cette entreprise désespérée, furent regardés comme perdus. Les propriétaires des vaisseaux refusèrent de les fournir; les marins les plus hardis tremblaient à l'idée de cette course chimérique à travers l'immense océan. On mit en circulation toute espèce d'histoires effrayantes et de fables au sujet de ces régions inconnues. Rien ne peut mieux prouver la hardiesse d'une pareille tentative que la terreur répandue dans une ville, où demeuraient quelques-uns des plus aventureux navigateurs du temps.

Des semaines s'écoulèrent sans qu'un seul vaisseau fût fourni, sans que rien fût fait en exécution des ordres royaux. Les souverains renouvelèrent donc leurs injonctions, et les magistrats sur les côtes de l'Andalousie furent requis de prendre pour l'expédition des vaisseaux appartenant à des sujets espagnols et de forcer les maîtres, ainsi que les matelots, à s'embarquer avec Colomb, pour quelque direction qui fût indiquée à celui-ci par le gouvernement. Juan de Penalosa, officier de la maison royale, fut envoyé pour surveiller l'exécution de cet ordre; il devait toucher deux cents maravédis par jour, tant que sa mission ne serait pas terminée, et cette somme devait être exigée de tous ceux qui lui désobéiraient et qui étaient passibles d'autres peines encore. Cette lettre fut publiée à Palos et dans la ville voisine de Moguer, sans plus de succès que la précédente; les populations s'agitèrent, des troubles eurent lieu, mais rien ne se faisait. A la fin, Martin Alonzo Pinzon s'avança, avec son frère, Vicente Yanez Pinzon; tous deux navigateurs habiles et courageux, propriétaires de vaisseaux et ayant des matelots à leur service; ils étaient unis par des liens de famille à un grand nombre d'habitants de Palos et de Moguer, et avaient beaucoup d'influence dans le voisinage. Ils s'engagèrent à prendre part à l'expédition et fournirent un des

vaisseaux demandés; les deux autres, avec leurs chefs et leur équipage, furent pris par les magistrats. On voit quelle autorité despotique était exercée sur le commerce, dans ce temps, puisque des hommes respectables pouvaient être forcés de s'engager personnellement et avec leurs biens, dans une entreprise qui leur semblait folle et désespérée.

Pendant que l'on équipait les bâtiments, des désordres s'élevèrent parmi les matelots que l'on avait recrutés de force; ceux-ci étaient instigués par Gomez Rascon et par Christoval Quintero, propriétaires de la *Pinta*, un des navires saisis. Ces deux individus et leurs amis firent tout ce qu'ils purent pour retarder ou pour empêcher le voyage. Les calfats travaillaient avec négligence et se cachaient lorsqu'on leur ordonnait de recommencer leur ouvrage (1). Quelques-uns des matelots qui s'étaient engagés volontairement s'effrayèrent de leur hardiesse ou écoutèrent les conseils de leurs parents et songèrent à se retirer; d'autres désertèrent et ne se remontrèrent plus. Il fallut recourir constamment aux mesures les plus rigoureuses et les plus arbitraires, et lutter contre des préjugés, contre une opposition générale.

Les Pinzon, par leur exemple, par leur influence, contribuèrent beaucoup à calmer cette effervescence. On suppose qu'ils avaient fourni de l'argent à Colomb pour couvrir la huitième partie des frais, comme il s'y était engagé. On a dit aussi que Martin Alonzo Pinzon devait partager avec celui-ci sa part des profits; mais, comme on ne tira pas de profits immédiats de l'expédition, il n'y eut jamais de réclamation faite à ce sujet. Il est toutefois certain que l'assistance des Pinzon fut des plus importantes, sinon indispensable dans cette circonstance (2).

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. LXXVII. MS

(2) Les faits concernant les Pinzon sont pour la plupart puisés dans

En remarquant les difficultés faites par différentes cours pour tenter cette entreprise, on est surpris de voir le peu de frais qu'elle devait entraîner. Il est évident que Colomb avait réduit le plus possible ses exigences, de peur qu'on ne reculât devant de trop fortes dépenses. Il n'avait demandé que trois vaisseaux; deux étaient des caravelles, ne valant guère mieux que nos bâtiments de cabotage. On voit de pareils vaisseaux dans les vieux tableaux, où ils sont représentés découverts, sans pont au milieu, hauts de proue et de poupe, avec un gaillard d'avant et des cabines pour loger l'équipage. Pierre Martyr, le savant contemporain de Colomb, dit qu'un seul de ces bâtiments avait un pont. Le grand navigateur considérait de petits navires comme avantageux dans un voyage de découvertes, parce qu'il pouvait ainsi longer les côtes et entrer dans des rivières, dans des ports étroits. Dans son troisième voyage, en côtoyant le golfe de Paria, il se plaignit de la grandeur de son navire, qui était de près de cent tonneaux. Mais que des expéditions aussi longues, aussi périlleuses, à travers des mers inconnues, aient été entreprises dans des vaisseaux sans pont, et que ceux-ci aient résisté aux tempêtes furieuses qui les assaillirent fréquemment, ce seront là toujours des faits surprenants.

A la fin, au commencement d'août, toutes les difficultés avaient été surmontées et les vaisseaux étaient prêts à prendre la mer. Le plus grand des trois, qui avait été équipé exprès pour le voyage et avait un pont, était appelé la *Santa-Maria*; il portait Colomb. Le deuxième, la *Pinta*, était commandé par Martin Alonzo Pinzon, accompagné de son frère, Francisco Martin, qui remplissait les fonctions de pilote. Le troisième, la *Nina*, avait des voiles latines et était commandé

les dépositions faites, plusieurs années plus tard, dans un procès entre Diego, fils de Colomb, et la couronne.

par le troisième frère, Vicente Yanez Pinzon. Il y avait trois autres pilotes, Sancho Ruiz, Pedro Alonzo Nino et Bartolomeo Roldan. Roderigo Sanchez de Ségovie était inspecteur général de la flottille, et Diego de Arana, natif de Cordoue, chef algazil. Roderigo de Escobar était notaire royal, officier qui faisait toujours partie des expéditions de la couronne, pour écrire tout ce qui se passait. Il y avait encore un médecin et un chirurgien, avec différents particuliers courant la carrière des aventures, plusieurs serviteurs et quatre-vingt-dix matelots; ce qui faisait un total de cent vingt personnes (1).

Au moment du départ, Colomb, impressionné par la grandeur de son entreprise, se confessa au prieur Juan Perez, et communia, exemple qui fut suivi par ses officiers et ses matelots; ceux-ci s'engageaient avec terreur dans l'expédition et, au milieu des cérémonies les plus émouvantes, ils prièrent Dieu de les guider et de les protéger. Une tristesse profonde était peinte sur le visagé des habitants de Palos qui assistèrent à leur départ et qui avaient presque tous un parent ou un ami à bord des vaisseaux. Les marins, déjà remplis de craintes, tombèrent dans un abattement plus grand encore, en voyant l'affliction de leurs concitoyens, qui, pleurant, se lamentant et se livrant à de tristes prédictions, se séparaient d'eux comme de gens qu'ils ne devaient plus jamais revoir.

(1) Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, l. I. — Munoz, *Hist. del Nuevo Mundo*, lib. II.

LIVRE III

CHAPITRE I

DÉPART DE CHRISTOPHE COLOMB POUR SON PREMIER VOYAGE

En partant pour ce mémorable voyage, en 1492, Colomb commença un journal régulier destiné à passer sous les yeux des souverains espagnols; il se montra là, comme partout, profondément ému de la solennelle grandeur de son entreprise. Il se proposait de prendre pour modèle, comme il le déclara plus tard, les *Commentaires de César*, et ouvrit ce journal par un prologue pompeux, où il exposa, dans les termes suivants, les motifs et les vues qui le guidaient dans son entreprise.

« In nomine D. N. Jesu Christi. Comme les très chrétiens, très hauts, très excellents et très puissants princes, le roi et la reine des Espagnes et des îles de la mer, nos souverains, ont, dans la présente année, 1492, mis fin à la guerre contre les Mores qui régnaient en Europe, et cela dans la grande cité de Grenade, où, le 2 janvier de cette année, j'ai vu les bannières royales d'Espagne plantées sur les tours de l'Alhambra, la forteresse de cette ville, tandis que le roi des

Mores, sortant de sa capitale, venait baiser la main de Vos Majestés et du prince, mon maître; comme immédiatement après, dans le même mois, j'ai parlé à Vos Majestés des terres de l'Inde et d'un prince appelé le Grand Khan, c'est à dire, en notre langue, le roi des rois, et je leur ai représenté que celui-ci et ses prédécesseurs ont plusieurs fois fait demander à Rome des docteurs de notre sainte foi, pour les instruire dans celle-ci, que le saint père ne leur en avait jamais fournis et qu'ainsi tant de gens étaient perdus, croyant à des idoles et suçant des doctrines de perdition; pour ces motifs, Vos Majestés, comme catholiques et comme princes, partisans et protecteurs de la sainte foi chrétienne, et ennemis de la secte de Mahomet, ainsi que de toutes les idolâtries et hérésies, ont décidé de m'envoyer, moi, Christophe Colomb, dans lesdites régions de l'Inde, pour voir ce prince et ce peuple, étudier leur naturel, leur caractère, et découvrir les moyens à prendre pour les convertir à notre sainte religion; et vous m'avez ordonné de me rendre en Orient, non par terre, comme on en a l'habitude, mais par mer, en me dirigeant vers l'ouest, route où nous ne sachions pas positivement que personne ait passé, jusqu'à ce jour. Vos Majestés donc, après avoir banni tous les juifs de leur royaumes et territoires, m'ont ordonné, dans ce même mois de janvier, de me rendre avec des forces suffisantes dans l'Inde, et, dans ce but, m'ont accordé de grandes faveurs, m'ennoblissant afin que je porte désormais le titre de don, me nommant grand amiral de l'Océan, vice-roi et gouverneur perpétuel de toutes les îles et continents que je découvrirai et acquerrai, ou qui peuvent par la suite être découverts et acquis dans l'Océan, et voulant que mon fils aimé me succède, et ainsi de suite, de génération en génération, à perpétuité. Je suis donc parti de Grenade, le samedi, 12 mai 1492, pour Palos, port de mer, où j'ai armé trois vaisseaux propres

à ce service, et je suis sorti de ce port, bien pourvu de provisions et de matelots, le vendredi 3 août de cette année, une demi-heure avant le lever du soleil; j'ai pris la route des îles Canaries, pour prendre de là ma course et naviguer jusqu'à ce que j'arrive aux Indes, où je m'acquitterai de ma mission auprès de ces princes et exécuterai vos ordres. A cet effet, je me propose d'écrire, pendant ce voyage, très ponctuellement, chaque jour, tout ce que je ferai, verrai ou éprouverai, comme il apparaîtra ci-après; je me propose également, tout en consignait, la nuit, ce qui se sera passé dans la journée et, le jour, la navigation de la nuit, de dresser une carte sur laquelle je placerai les eaux et les terres de l'Océan, dans leur véritable situation; en outre, je composerai un livre et j'éclaircirai le tout par un tableau, avec la latitude à l'équateur et la longitude à l'ouest. Surtout il sera essentiel que j'oublie de dormir et que je sois toujours attentif à la navigation, pour accomplir ces choses, ce qui sera un grand travail (1). »

On voit ici formellement et expressément consignés par Colomb les objets de ce voyage extraordinaire; nous avons fait entrer dans notre ouvrage les faits matériels rapportés dans le journal (2).

(1) Navarrete, *Colec. de Viages*, tom. I, p. 1.

(2) Un abrégé de ce journal, fait par Las Casas, a été retrouvé récemment et publié dans le premier volume de la collection de M. Navarrete. Las Casas avait déjà inséré une grande partie de cet abrégé dans son *Histoire des Indes*, et Fernando Colomb avait fréquemment recouru au journal pour écrire l'histoire de son père. Nous nous sommes servis du journal renfermé dans l'ouvrage de M. Navarrete, de l'histoire manuscrite de Las Casas, de l'histoire des Indes de Herrera, de la Vie de l'amiral par son fils, de la Chronique des Indes par Oviedo, de l'histoire manuscrite de Ferdinand et d'Isabelle par André Bernaldès, curé de Los Palacios, des Lettres et des Décades de Pierre Martyr; tous écrivains

Le vendredi, 3 août 1492, au point du jour, Colomb franchit la barre de Saltes, petite île formée par les bras de l'Odiel, en avant de la ville d'Huelva; il cinglait au sud-ouest vers les Canaries, d'où il se proposait de s'enfoncer à l'ouest. Pour se guider en route, il avait dressé une carte sur le modèle de celle que lui avait envoyée Paulo Toscanelli; aucune de ces cartes ne nous a été conservée, mais le globe ou planisphère achevé par Martin Behem, l'année où l'amiral partit pour son premier voyage, existe encore et nous donne une idée de ce que pouvait être la carte de Colomb. On y voit les côtes de l'Europe et de l'Afrique, depuis le sud de l'Irlande jusqu'à la Guinée, et en face, de l'autre côté de l'Atlantique, l'extrémité de l'Asie ou l'Inde, comme on l'appelait. Entre ces deux parties du monde est placée l'île de Cipango ou Japon, située, d'après Marco Polo, à quinze cents milles de la côte d'Asie. Dans ses calculs, Colomb recula cette île, où il espérait arriver d'abord, d'environ mille lieues de trop vers l'est, la plaçant à peu près à l'endroit où se trouve la Floride (1).

La joie avec laquelle l'illustre navigateur se voyait, après tant d'années de déceptions, engagé définitivement dans sa grande entreprise, était refroidie par son peu de confiance dans la résolution et la persévérance de ses compagnons. Tant qu'il resta en vue des côtes de l'Europe, il ne cessa de craindre, car ceux-ci pouvaient, dans un moment de repentir ou d'alarme, renoncer à poursuivre leur voyage et le presser de retourner. Des symptômes parurent bientôt justifier ses appréhensions. Le troisième jour, la *Pinta* fit des signaux

qui, à l'exception de Herrera, furent les contemporains de Colomb et le connurent. Ce sont les principales autorités que nous avons consultées, bien que nous ayons parfois puisé à d'autres sources.

(1) Malte-Brun, *Géogr. univers.*, tom. II, p. 283.

de détresse; on avait découvert que son gouvernail était brisé et détaché. Colomb soupçonna les propriétaires de la caravelle, Gomez Rascon et Christoval Quintero, d'avoir recours à ce moyen, pour qu'on laissât en arrière leur vaisseau désarmé. Comme nous l'avons déjà dit, ces individus avaient été recrutés contre leur gré et leur caravelle avait été saisie, en exécution des ordres royaux.

Colomb fut très inquiet de cet accident; il prévoyait toutes les difficultés qui lui seraient suscitées par des gens, en partie amenés par la force et remplis de craintes; de légers obstacles pouvaient, dans cet instant critique, répandre une panique dans l'équipage et occasionner une révolte qui eût détruit tous ses projets.

Le vent, qui soufflait fortement, l'empêchait de venir au secours de la caravelle, sans s'exposer lui-même à des dangers. Heureusement Martin Alonzo Pinzon commandait la *Pinta*, et cet habile marin réussit à assujettir le gouvernail au moyen de cordes, de manière à pouvoir conduire le vaisseau. Ce n'était là cependant qu'un expédient temporaire et insuffisant; les cordes rompirent le lendemain, et les autres vaisseaux durent ralentir leur marche, en attendant qu'on eût rattaché le gouvernail.

Cet accident et le mauvais état de la *Pinta* engagèrent l'amiral à se diriger vers les îles Canaries, dans l'espoir d'y trouver un bâtiment pour la remplacer; il ne se croyait pas loin de là, quoique les pilotes de l'escadrille fussent d'une autre opinion; l'événement prouva sa supériorité sur eux, comme observateur, car on arriva en vue des Canaries, dans la matinée du 8.

Les Espagnols furent retenus plus de trois semaines dans ces îles, où ils cherchèrent vainement un autre vaisseau; ils furent donc obligés de faire un nouveau gouvernail et de faire réparer la *Pinta*. On remplaça également les voiles

latines de la *Nina* par des voiles carrées, pour que ce bâtiment eût une marche plus ferme et pût suivre les autres.

En passant près de ces îles, les matelots, prompts à s'effrayer de tout phénomène extraordinaire et à l'interpréter comme un funeste présage, s'épouvantèrent à la vue du gigantesque pic de Ténériffe, lançant des masses de flammes et de fumée; Colomb s'efforça de calmer leur frayeur, en leur expliquant les causes naturelles de ces feux volcaniques et en citant, à l'appui de ces démonstrations, le mont Etna et d'autres volcans bien connus.

Tandis que les Espagnols prenaient du bois, de l'eau et des provisions dans l'île de Gomère, un vaisseau arriva de Ferro, avec la nouvelle que trois caravelles portugaises avaient été vues croisant à la hauteur de cette dernière île, dans l'intention, disait-on, de capturer Colomb. L'amiral soupçonna le roi de Portugal d'avoir tramé un stratagème, pour le punir d'être entré au service de l'Espagne; il ne tarda donc pas à gagner le large, désireux de s'éloigner de ces îles et de toute route suivie par les navigateurs, car il craignait qu'un incident ne vint empêcher son expédition, commencée sous d'aussi fâcheux auspices.

•

CHAPITRE II

CONTINUATION DU VOYAGE. — PREMIÈRE CONSTATATION DE LA VARIATION DE L'AIGUILLE

Dans la matinée du 6 septembre, Colomb partit de Gomère, s'éloignant des bornes de l'ancien monde et cinglant à l'ouest vers les régions inconnues de l'Atlantique. Pendant trois jours, un calme plat retint les vaisseaux, dont les voiles n'étaient plus gonflées par le vent, à une faible distance des côtes; ce retard tourmenta vivement l'amiral, qui aspirait au moment où il ne verrait plus ni terre ni voile; dans l'atmosphère pure de ces latitudes, on distingue un vaisseau de très loin. Le dimanche suivant, 9 septembre, au point du jour, il aperçut Ferro, la dernière des îles Canaries, à environ neuf lieues de distance; c'était là qu'on avait vu les caravelles portugaises, il était donc près du danger. Heureusement une brise se leva avec le soleil, le vent gonfla de nouveau les voiles et, pendant cette journée, les hauteurs de Ferro s'effacèrent peu à peu à l'horizon.

En perdant de vue cette dernière terre, les matelots sentirent leurs cœurs défaillir; il leur semblait qu'ils avaient pour toujours dit adieu au monde. Ils avaient laissé derrière

eux tout ce qui est cher au cœur de l'homme : patrie, famille, amis, leur vie même ; tout devant eux était chaos, mystère, péril. Dans un moment de trouble, ils désespérèrent de revoir jamais leurs demeures ; plusieurs de ces rudes marins versèrent des larmes et quelques-uns se livrèrent à des lamentations bruyantes. L'amiral s'efforça de calmer cette douleur, en éveillant de brillantes espérances ; il décrivit à ses compagnons les magnifiques contrées où il les conduisait, les îles de l'Océan indien regorgeant d'or et de pierres précieuses, les royaumes du Mangi et du Cathay, avec leurs cités d'une opulence et d'une splendeur inouïes ; il leur promit des terres, des richesses, tout ce qui pouvait enflammer leur cupidité ou exciter leur imagination. En leur parlant ainsi, il ne voulait pas les tromper ; il croyait fermement qu'il pourrait tenir toutes ces promesses.

Colomb ordonna alors aux commandants des autres vaisseaux, en cas de séparation par quelque accident, de continuer à s'avancer, en ligne directe, vers l'ouest ; mais, après avoir fait sept cents lieues, ils devaient ralentir leur marche, depuis minuit jusqu'au point du jour, car il s'attendait à trouver une terre à cette distance. Cependant, comme il se pouvait qu'on n'en découvrit pas dans ces parages, prévoyant que les vagues terreurs éveillées chez les Espagnols augmenteraient, à mesure que ceux-ci s'éloigneraient de leur pays, il recourut à une ruse qu'il employa pendant tout le voyage. Il tint deux registres, l'un exact et secret, où il indiquait la marche exacte du vaisseau et qu'il gardait pour se guider ; dans l'autre, qui était soumis à l'inspection de tous, il ne marchait chaque jour qu'un certain nombre de lieues, de sorte que l'équipage ignorait la longueur réelle du chemin qu'il avait fait (1).

(1) On a cru à tort que Colomb avait tenu deux journaux ; c'est seule-

Le 11 septembre, à près de cent cinquante lieues à l'ouest de Ferro, on aperçut un débris de mât qui, par sa grandeur, paraissait avoir appartenu à un vaisseau d'environ cent vingt tonnes et qui avait évidemment séjourné longtemps dans l'eau. Les Espagnols, toujours prompts à saisir tout ce qui pouvait éveiller chez eux la crainte ou l'espoir, regardèrent avec terreur cette épave de funeste augure, qui semblait leur barrer l'entrée de ces mers inconnues.

Le 13 septembre, dans la soirée, à environ deux cents lieues de l'île de Ferro, Colomb observa pour la première fois la variation de l'aiguille, phénomène qui n'avait pas encore été remarqué jusque-là; il s'aperçut, à la tombée de la nuit, que l'aiguille, au lieu de se tourner vers l'étoile polaire, s'écartait de cinq à six degrés vers le nord-ouest; l'écart fut plus considérable encore, le lendemain matin. Frappé de ce fait, il l'examina attentivement, trois jours de suite, et trouva que la variation augmentait à mesure que l'on avançait. Il tint d'abord la chose secrète, sachant combien ses compagnons étaient prompts à s'alarmer, mais elle attira bientôt l'attention des pilotes et les plongea dans la consternation; il leur semblait que les lois mêmes de la nature changeaient et qu'ils entraient dans un monde nouveau, soumis à des influences inconnues (1). Ils craignirent que le compas ne perdît ses vertus mystérieuses, et, sans guide, que deviendraient-ils sur cet océan immense et inexploré?

Colomb trouva dans sa science et dans son esprit ingé-

ment dans son registre qu'il trompa ses compagnons. Son journal ne devait être vu que de lui-même et des souverains. Dans une lettre écrite de Grenade, en 1503, au pape Alexandre VII, il dit qu'il avait écrit, dans le style des *Commentaires de César*, une relation de ses voyages qu'il se proposait de soumettre à Sa Sainteté.

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. VI.

nieux des raisons pour calmer ces frayeurs; il fit observer que l'aiguille ne se tournait pas vers l'étoile polaire, mais vers un point fixe et invisible. La variation n'était donc pas causée par une erreur du compas, mais par le mouvement de l'étoile polaire elle-même, qui accomplissait sa révolution comme les autres corps célestes, et décrivait chaque jour un cercle autour du pôle. La haute opinion que les pilotes avaient de Colomb, qu'ils regardaient comme un profond astronome, donna du crédit à cette théorie, et leurs alarmes cessèrent. Comme le système solaire de Copernic n'était pas encore connu, l'explication donnée par le grand navigateur était aussi plausible qu'ingénieuse, et elle témoigne de la vivacité de son esprit, toujours prêt à surmonter les difficultés du moment; il ne la donna peut-être d'abord que pour rassurer les autres, mais il paraît qu'elle le satisfit complètement plus tard. Le phénomène nous est devenu aujourd'hui familier, mais nous continuons à en ignorer la cause; c'est un de ces mystères de la nature qui, pouvant être observés chaque jour, paraissent simples, mais qui prouvent à l'esprit humain combien il est borné, échappent aux recherches de l'expérience et humilient l'orgueil de la science.

CHAPITRE III

CONTINUATION DU VOYAGE. — TERREURS DIVERSES DE L'ÉQUIPAGE

Le 14 septembre, les Espagnols furent réjouis de voir planer au dessus des vaisseaux un héron et un oiseau des tropiques, appelé le Rabo de Juneo (1), qui, supposaient-ils, ne s'aventuraient jamais au loin sur la mer et qui, par conséquent, leur annonçaient l'existence d'une terre à proximité. La nuit suivante, ils furent saisis d'effroi à la vue d'un météore ou, comme il est dit dans le journal de Colomb, d'une grande flamme qui paraissait tomber du ciel dans la mer, à quatre ou cinq lieues de distance. Ces météores, communs dans les climats chauds et particulièrement sous les tropiques, se montrent toujours lorsque le ciel est clair et azuré, jamais quand il est couvert d'un nuage; dans l'atmosphère transparente d'une de ces belles nuits, où les étoiles brillent du plus grand éclat, ils laissent souvent sur leur passage une trace

(1) La bergeronnette de mer.

lumineuse qui dure douze ou quinze secondes et ressemble à une flamme.

Le vent avait jusque-là été favorable, malgré des nuages ou des ondées rares. On avait fait de grands progrès, mais Colomb, d'après son plan secret, avait réussi à supprimer plusieurs lieues, chaque jour, dans le registre ouvert à l'inspection de l'équipage.

On était arrivé dans les régions où l'on subit l'influence des vents alizés qui, suivant le soleil, soufflent avec force de l'est à l'ouest entre les tropiques. Avec cette brise propice en poupe, les vaisseaux furent poussés doucement, mais sans relâche, sur une mer tranquille, de sorte que, pendant plusieurs jours, on ne changea pas une seule voile. Colomb parle constamment de la sérénité de l'air qui, dans ces parages, est doux et frais, sans être froid; dans son langage simple et expressif, il compare ces pures et tièdes matinées à celles du mois d'avril en Andalousie; il ne manquait, fait-il observer, que le chant du rossignol pour compléter l'illusion. » Il avait bien raison de parler ainsi, » dit le vénérable Las Casas, « car la suavité qu'on éprouve à mi-chemin des Indes est merveilleuse; plus on approche de la terre, plus on remarque la douceur de l'air, la pureté du ciel, le parfum qui s'exhale des bosquets et des forêts, bien plus certainement qu'au mois d'avril en Andalousie (1). »

On commençait à voir de grands amas d'herbes, venant de l'ouest et grossissant à mesure que l'on avançait; ces herbes avaient dû croître, en partie sur des rochers, en partie dans des rivières; quelques-unes étaient jeunes et flétries, d'autres vertes comme si elles venaient d'être arrachées à la terre. Sur un de ces amas se trouvait un crabe vivant que Colomb conserva avec soin. On vit aussi un oiseau blanc des

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. XXXVI, MS.

tropiques, d'une espèce qui ne se repose jamais sur la mer. Des thons se jouaient autour des vaisseaux; l'un d'eux fut tué par l'équipage de la *Nina*. Colomb se rappela alors qu'Aristote avait parlé de certains vaisseaux de Cadix, qui, longeant la côte au delà du détroit de Gibraltar, furent poussés vers l'ouest par un impétueux vent d'est, jusqu'à une partie de l'océan, couverte au loin d'herbes qui semblaient des îles submergées et où l'on voyait beaucoup de thons; il supposa qu'il était arrivé dans cette mer herbue, comme on l'avait appelée, d'où ces anciens marins s'étaient éloignés avec effroi, mais qu'il regardait, plein d'espoir, comme un indice du voisinage de la terre. Il ne se croyait pourtant pas près d'atteindre au terme de son voyage, l'extrémité orientale de l'Asie, car, d'après ses calculs, il n'était qu'à trois cent soixante lieues des Canaries (1), et il plaçait le continent asiatique beaucoup plus loin.

Le même temps continua, le 18 septembre; une douce brise soufflant de l'est gonflait toutes les voiles, tandis que la mer était aussi calme que le Guadalquivir à Séville, selon l'expression de Colomb. Celui-ci s'imagina que l'eau de la mer se rafraîchissait, à mesure qu'il avançait, et il nota ce fait comme une preuve de la douceur et de la pureté extraordinaires de l'air (2).

Les matelots étaient tous surexcités; chaque vaisseau s'efforçait de prendre l'avance; chacun épiait attentivement l'horizon, car les souverains avaient promis une pension de dix mille maravedis à celui qui découvrirait le premier la terre. Martin Alonzo Pinzon, dont le bâtiment était un fin voilier, ouvrait d'ordinaire la marche; dans l'après-midi, il

(1) C'est la lieue de vingt au degré de latitude, l'unité de distance employée dans notre ouvrage.

(2) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. XXXVI.

héla l'amiral et l'informa que, d'après le vol d'un grand nombre d'oiseaux et l'apparence de l'horizon au nord, il croyait qu'il y avait une terre dans cette direction.

Il y avait, en effet, au nord, une masse obscure, qui, au coucher du soleil, prit une forme telle, que plusieurs s'imaginèrent voir une île; tous désirèrent donc vivement qu'on se dirigeât de ce côté; mais Colomb était persuadé qu'ils étaient le jouet d'une illusion. Tous ceux qui ont voyagé en mer ont été témoins des déceptions causées par des nuages, qui couvrent l'horizon, surtout au coucher et au lever du soleil, et que l'œil, aidé de l'imagination et du désir, prend facilement pour la terre; il en est particulièrement ainsi sous les tropiques, où les nuages prennent, au déclin du jour, les formes les plus étranges.

Le lendemain, une pluie légère tomba, sans vent, ce que Colomb regarda comme un signe favorable; il vit aussi voler au dessus des vaisseaux deux oiseaux, qui, fait-il observer, s'éloignent rarement de vingt lieues de la terre. Il fit donc sonder la mer à deux cents brasses, mais ne trouva pas de fond. Il pensa qu'il passait peut-être entre des îles, au nord et au midi, mais il ne voulut pas perdre, en allant à leur recherche, la brise qui le favorisait. D'ailleurs, il avait résolument affirmé qu'on découvrirait des terres, en naviguant constamment vers l'ouest; son expédition était tout entière fondée sur cette supposition; il risquait donc de perdre son autorité et son crédit, s'il paraissait douter, hésiter, et s'il allait aveuglément d'un point du compas à l'autre. Aussi résolut-il de poursuivre sa route vers l'ouest, jusqu'à ce qu'il eût atteint la côte de l'Inde; plus tard, à son retour, il irait à la recherche de ces îles, s'il le jugeait bon (1).

(1) *Hist. del Amirante*, cap. XX. — Extraits du journal de Colomb. Navarrete, tom. I, p. 16.

Malgré les précautions prises pour laisser les Espagnols dans l'ignorance, relativement au chemin qu'ils avaient fait, ceux-ci commençaient à s'impatienter de la longueur du voyage; ils s'étaient avancés à l'ouest bien plus loin qu'on ne l'avait jamais fait avant eux, et cependant, chaque jour, ils s'éloignaient davantage encore de leur pays et pénétraient de plus en plus dans cette mer, sans bornes en apparence. Ils avaient, il est vrai, cru toucher au but, mais les indices qui leur avaient annoncé une terre voisine les avaient déçus dans leur attente; ces signes trompeurs, qui les avaient remplis de joie, s'étaient évanouis l'un après l'autre, et ils ne voyaient autour d'eux que le ciel et l'eau. Cette douce brise même, qui gonflait leurs voiles, devint un sujet d'alarme pour leurs imaginations promptes à s'effrayer; ils s'imaginèrent que le vent soufflait toujours de l'est, dans ces régions, et qu'il s'opposerait, par conséquent, à leur retour en Espagne.

Colomb s'efforça de calmer ces terreurs, tantôt en recourant au raisonnement, tantôt en réveillant les espérances et en faisant remarquer de nouveaux indices d'une terre prochaine. Le 20 septembre, le vent changea et des brises légères se levèrent au sud-ouest; ce changement, quoiqu'il contrariât la marche de la flottille, eut pour effet de rassurer l'équipage, en lui prouvant que le vent ne soufflait pas toujours de l'est (1). Plusieurs oiseaux visitèrent aussi les vaisseaux; il y en eut trois d'une petite espèce, peuplant les bosquets et les vergers, qui arrivèrent le matin et s'envolèrent au soir; leur chant réjouit les matelots attristés, comme une voix venant de la terre; de grands oiseaux, fai-

(1) « Mucho me fue necesario este viento contrario, porque mi gente andaban muy estimulados, que pensaban que no ventaban estos mares vientos para volver à Espana. » *Primer viage de Colon*. Navarrete, t. I, p. 12.

saient-ils observer, avaient des ailes fortes et pouvaient s'aventurer au loin sur la mer, mais d'aussi petites bêtes ne pouvaient voler longtemps, et leur chant prouvaient qu'ils n'étaient pas fatigués.

Le lendemain, on eut ou un calme plat ou de légères brises du sud-ouest; la mer était, à perte de vue, couverte d'herbes, phénomène souvent observé dans cette partie de l'océan, à laquelle il donne quelquefois l'apparence d'une vaste plaine inondée. On a expliqué ce fait, en disant qu'au fond de la mer croît une immense quantité de plantes sous-marines, qui en sont détachées, à leur maturité, par le mouvement des vagues et des courants, qui les entraînent à la surface de l'eau (1). Ces herbes furent vues d'abord avec plaisir, mais, à la fin, elles devinrent, en bien des endroits, si épaisses, si serrées, qu'elles opposèrent un certain obstacle à la marche déjà lente des vaisseaux. Les matelots se rappelèrent l'histoire de navires qui, leur avait-on dit, étaient parfois retenus immobiles au milieu des glaces; ils s'efforcèrent donc d'éviter le plus possible ces masses flottantes, de peur qu'une semblable calamité ne les atteignît (2). D'autres regardaient ces herbes comme une preuve que la mer devenait moins profonde, et commencèrent à parler de rocs invisibles, de bancs de sable, du danger qu'ils couraient d'échouer au milieu de l'océan, où leurs vaisseaux pouvaient être mis en pièces, loin de tout secours humain, de tout rivage où ils pussent se réfugier. Ils avaient certainement un souvenir confus de la fable ancienne de l'Atlantide, et craignaient d'être arrivés dans cette partie de l'océan, où la navigation était, disait-on, empêchée par des terres submergées et les ruines de villes englouties dans la mer.

(1) Humboldt, *Relation privée*, liv. I, ch. I.

(2) *Hist. del Amirante*, cap. XVIII.

Pour détruire ces craintes, l'amiral eut plusieurs fois recours à la sonde, mais, quoiqu'on jetât celle-ci à une grande profondeur, on ne trouva pas de fond. Cependant les matelots perdaient peu à peu courage; pleins de vagues terreurs et d'idées superstitieuses, ils trouvaient dans toute chose un sujet d'alarmes et fatiguaient leur commandant de leurs murmures incessants.

Pendant trois jours, de légères brises d'été continuèrent de souffler du sud et de l'ouest; la mer était aussi unie qu'un miroir. On vit à quelque distance une baleine, ce que Colomb interpréta aussitôt comme un signe d'heureux augure, cet animal séjournant toujours, d'après lui, dans le voisinage des terres. Cependant ce calme inquiétait les matelots; ils observaient que les vents contraires qui soufflaient, depuis quelques jours, étaient très variables et si légers qu'ils ne ridaient même pas la surface de l'eau, qui restait calme, sans aucun mouvement; tout ce qu'ils voyaient dans ces étranges régions différait, disaient-ils, de ce qu'ils avaient l'habitude de voir. Les seuls vents qui fussent un peu forts et constants venaient de l'est et ne pouvaient troubler la tranquillité de la mer; ils avaient donc à craindre ou de périr au milieu de cet océan immobile et sans bornes, ou de ne pouvoir jamais retourner dans leur pays.

Colomb continua de discuter, avec une admirable patience, ces sujets de craintes; il fit observer que le calme de la mer devait, sans aucun doute, être causé par le voisinage de la terre, du côté d'où le vent soufflait; celui-ci n'avait pas un espace suffisant pour pouvoir agir sur la surface de l'eau et mouvoir de lourdes vagues. Mais la terreur multiplie les dangers chimériques et les fait paraître sous mille formes; la raison ne peut lutter contre elle. Plus l'amiral discutait, plus ses compagnons murmuraient; enfin, le dimanche, 25 septembre, la mer devint houleuse et le vent

tomba. Ce phénomène se voit souvent dans l'Océan, soit qu'il ait pour cause une bourrasque qui vient de finir ou le mouvement imprimé aux vagues par un courant éloigné; quoi qu'il en soit, il fut regardé avec étonnement par les matelots et dissipa les craintes imaginaires occasionnées par le calme.

L'amiral, qui se croyait toujours sous la protection du Ciel dans sa grande entreprise, consigna ce fait dans son journal, comme un acte de la Providence pour calmer les murmures de ses compagnons, et il le compara au miracle qui sauva Moïse conduisant hors d'Égypte les enfants d'Israël (1).

(1) « Como la mar estuviese mansa y llana murmuraba la gente diciendo que, pues por allí no había mar grande que nunca ventaria para voiva a Espana; pero despues alzose mucho la mar y sin viento, que los asombraba; por lo cual dice aquí el Amirante; *asi que muy necesario me fué la mar alta, que no parecia, salvo el tiempo de los Judios cuando salieron de Egipto contra Moyces que los sacaba de captiverio.* » *Journal de Colomb*, Navarrete, t. I, p. 12.

CHAPITRE IV

CONTINUATION DU VOYAGE. — DÉCOUVERTE DE LA TERRE

La position de Colomb devenait de jour en jour plus critique ; à mesure qu'il approchait des régions où il s'attendait à trouver la terre, l'impatience des Espagnols augmentait. Ils regardaient comme des illusions les signes favorables qui fortifiaient sa conviction, et il avait à craindre de les voir se révolter et l'obliger de revenir sur ses pas, au moment où il touchait au terme de ses travaux. Les matelots n'avançaient qu'avec terreur sur cette mer sans bornes, qui leur semblait un immense amas d'eaux entourant le monde habité. Que deviendraient-ils, si les provisions venaient à leur manquer ? Leurs vaisseaux étaient déjà trop faibles pour le grand voyage qu'ils avaient fait jusque-là ; mais, s'ils continuaient d'avancer, ajoutant constamment à la distance qu'ils avaient franchie, comment pourraient-ils jamais retourner dans leur pays, sans port où ils pussent se ravitailler ?

C'est ainsi que les mécontents s'excitaient les uns les autres, formant de petits groupes où ils soufflaient l'esprit de

la révolte. Si l'on considère que l'Espagnol est naturellement ardent, difficile à maîtriser, et qu'une grande partie de ces hommes avaient été contraints de s'embarquer, on comprend que les craintes de Colomb n'étaient que trop justifiées. Dans leurs conférences secrètes, les mutins déclamaient contre leur commandant; c'était un fou qui avait la manie de se rendre célèbre par une extravagance. Que faisaient leurs souffrances et leurs dangers à cet homme, qui était prêt à sacrifier sa vie pour acquérir de la gloire? Quelles obligations les retenaient auprès de lui? Quel engagement devaient-ils remplir? Ils avaient déjà pénétré dans des mers inconnues, inexplorées; nul n'avait jamais été aussi loin qu'eux. Ils avaient fait assez pour attester leur courage et leur audace, en tentant une pareille entreprise et en persévérant aussi longtemps. Jusqu'où devraient-ils encore aller à la recherche d'un pays simplement supposé? Devraient-ils avancer jusqu'à ce qu'ils périssent ou que le retour leur devint impossible? Dans ce cas-là, ils seraient eux-mêmes les auteurs de leur mort.

D'un autre côté, s'ils consultaient leur sûreté et rebroussaient chemin, avant qu'il fût trop tard, qui les blâmerait? Les plaintes faites par Colomb resteraient sans effet; il était étranger, sans amis, sans influence; ses projets avaient été condamnés par les savants et n'avaient reçu l'appui de personne. Sans partisans pour le soutenir, il avait une foule d'adversaires, dont l'amour-propre serait flatté de son échec. D'ailleurs, pour l'empêcher de se plaindre, ils pouvaient le jeter à la mer et déclarer qu'il était tombé dans l'eau, par dessus bord, tandis qu'il inspectait le ciel, rapport que nul n'aurait l'envie ou les moyens de réfuter (1).

(1) *Hist. del Almirante*, cap. XIX. — *Herrera, Hist. Ind.*, déc. I, lib. I, cap. X.

Colomb n'ignorait pas les mauvaises dispositions de l'équipage, mais il conserva son attitude ferme et calme; il cherchait à adoucir les uns par des paroles bienveillantes, à exciter l'orgueil ou la cupidité des autres, et menaçait ouvertement les mutins de les punir d'une manière exemplaire, s'ils faisaient aucune tentative pour s'opposer au voyage.

Le 25 septembre, le vent devint de nouveau favorable, et l'on put cingler de nouveau, en ligne directe, vers l'ouest. La bise étant faible et la mer calme, les vaisseaux purent marcher côte à côte, et Colomb s'entretint beaucoup avec Martin Alonzo Pinzon, au sujet d'une carte qu'il lui avait envoyée, trois jours auparavant. Pinzon croyait, d'après les indications de cette carte, que l'on devait être près de Cipango et des autres îles que l'amiral y avait fait figurer; Colomb penchait vers la même opinion, mais il se pouvait que les vaisseaux eussent dévié de leur route à cause du courant ou qu'ils ne fussent pas arrivés aussi loin que les pilotes l'avaient marqué. Il voulut donc revoir la carte, et Pinzon, l'attachant au bout d'une corde, la lui jeta. Tandis que l'amiral, son pilote et plusieurs marins expérimentés étudiaient la carte, tâchant de reconnaître leur position, ils entendirent un cri venant de la *Pinta*; ils levèrent les yeux et virent Martin Alonzo Pinzon qui, monté sur la poupe de son vaisseau, criait : « Terre! terre! Seigneur, je réclame ma récompense. » Il montrait en même temps, le sud-ouest, où il y avait, en effet, une apparence de terre à vingt-cinq lieues environ de distance. Là dessus Colomb s'agenouillant rendit grâces à Dieu, tandis que Pinzon entonnait le *Gloria in excelsis*, répété par son équipage et par celui de l'amiral (1).

Les matelots grimpèrent alors au grand mât ou dans les

(1) *Journal de Colomb. Primer viage, Navarrete, t. I.*

manœuvres, fixant les yeux dans la direction indiquée; tous, convaincus de l'existence d'une terre, de ce côté, s'abandonnèrent à la joie, et Colomb, ne pouvant plus les contenir, jugea nécessaire de s'écarter de sa route ordinaire et de gouverner toute la nuit vers le sud-ouest. Le jour naissant mit fin à toutes ces espérances comme à un rêve; ce pays imaginaire n'était qu'un nuage qui s'était dissipé pendant la nuit. Les Espagnols découragés reprirent donc de nouveau leur route, que Colomb n'eût pas quittée sans leurs clameurs bruyantes.

Pendant plusieurs jours, la même brise propice continua de souffler; la mer était paisible, le temps doux et agréable. L'eau était si tranquille, que les matelots s'amusaient à nager autour des vaisseaux; des dauphins commençaient à se montrer en grand nombre, et des poissons volants, s'élançant dans les airs, venaient tomber sur le pont. Ces nouveaux indices d'une terre voisine détournaient l'attention de l'équipage, qui avançait toujours,

Le 1^{er} octobre, d'après les calculs du pilote qui se trouvait à bord du vaisseau de l'amiral, on était arrivé à cinq cent quatre-vingt lieues à l'ouest des Canaries; le journal que Colomb montrait en portait cinq cent quatre-vingt-quatre, mais, dans celui qu'il tenait secret, il y en avait sept cent sept (1). Le lendemain, on vit les herbes flotter de l'est à l'ouest, et, le troisième jour, tous les oiseaux avaient disparu.

Les Espagnols commencèrent alors à craindre qu'ils n'eussent passé entre des îles, où s'abattaient ces oiseaux, volant de l'une à l'autre. L'amiral eut quelques doutes de ce genre, mais il refusa de dévier de l'ouest. Les matelots firent de nouveau entendre des murmures et des menaces; mais, le lendemain, ils furent visités par tant d'oiseaux, ils recueil-

(1) Navarrete, t. I, p. 16.

lirent tant d'indices d'une terre voisine, qu'ils passèrent du découragement à la confiance.

Dans leur empressement à obtenir la pension promise, les marins, à la moindre apparence, criaient « terre, » et ces fausses alarmes produisaient constamment des déceptions; pour y mettre un terme, Colomb déclara que celui qui pousserait encore ce cri, sans qu'une terre fût découverte dans les trois jours suivants, ne pourrait plus prétendre à la récompense.

Dans la soirée du 6 octobre, Martin Alonzo Pinzon commença à désespérer de rien trouver sur la route suivie et proposa d'appuyer plus vers le sud. Mais Colomb persista dans sa résolution (1). Observant cette différence d'opinion chez un homme aussi important dans sa flotte que Pinzon et craignant qu'un accident ou une manœuvre concertée ne séparât les vaisseaux, il ordonna que, si une caravelle s'écartait, elle gouvernât sur l'ouest et s'efforçât de le rejoindre; il voulut aussi que les vaisseaux se tinsent près de lui, au lever et au coucher du soleil, parce que, dans ces moments, l'état de l'atmosphère est le plus favorable à la découverte d'une terre éloignée.

Dans la matinée du 7 octobre, au point du jour, plusieurs matelots à bord du vaisseau de l'amiral crurent voir à l'ouest une terre, mais si indistinctement que nul n'osa pousser un cri, de peur de se tromper et de ne pouvoir plus aspirer à la récompense. Cependant la *Nina*, qui était bon voilier, prit les devants pour s'assurer du fait, un instant après, on hissa un pavillon à un grand mât et un coup de canon partit; c'était le signal convenu. La joie régna de nouveau parmi les Espagnols; tous avaient les yeux tournés vers l'ouest; mais, à mesure qu'ils avançaient, leur espoir diminuait et,

(1) *Journal de Colomb*, Navarrete, t. I, p. 17.

avant la nuit, le nuage qui les avait trompés s'était évanoui à l'horizon (1).

Les matelots tombèrent dans un abattement aussi profond que leur joie avait été excessive, mais des signes nouveaux ranimèrent leur courage. Colomb ayant vu de nombreuses bandes de petits oiseaux voler vers le sud-ouest, conclut de ce fait à l'existence d'une terre voisine, où ces animaux allaient se nourrir et se reposer; il savait l'importance attachée par les explorateurs portugais au vol des oiseaux, qui leur avait indiqué la plupart des îles qu'ils avaient découvertes. Il avait fait sept cent cinquante lieues, distance à laquelle il avait calculé qu'il trouverait l'île de Cipango; comme il n'y avait pas d'apparence qu'il fût près de celle-ci, il supposa qu'il avait commis quelque erreur dans la latitude. Il résolut donc, dans la soirée du 7 octobre, de cingler vers l'ouest-sud-ouest, en se laissant guider par le vol des oiseaux, et de suivre cette direction au moins pendant deux jours; après tout, il ne déviait pas beaucoup de sa route, et il satisfaisait ainsi aux désirs de Pinzon, en même temps qu'à ceux de son équipage en général,

On resta pendant trois jours dans cette direction, et à mesure qu'on avançait, des signes devenaient plus nombreux et plus encourageants. Des nuées de petits oiseaux au plumage varié, dont quelques-uns étaient de ces oiseaux chanteurs qui vivent dans les champs, volaient autour des vaisseaux, puis se dirigeaient vers le sud-ouest; d'autres arrivaient pendant la nuit. Des thons se jouaient à la surface de la mer paisible, et l'on vit un héron, un pélican et un duc, qui s'envolaient également vers le sud-ouest; les herbes qui flottaient étaient fraîches et vertes, comme si elles venaient d'être emportées par l'eau, et l'air, selon l'expression de

(1) *Hist. del Almirante*, cap. XX. — *Journal de Colomb*, Navarrete, t. I.

Colomb, était aussi doux, aussi parfumé qu'au mois d'avril, à Séville.

Les Espagnols regardaient toutefois ces signes comme autant d'illusions qui les entraînaient à leur perte, et quand, dans la soirée du troisième jour, ils virent le soleil descendre sur un horizon sans bornes, ils firent entendre des clameurs bruyantes. Ils s'irritaient de cette obstination à défier le sort, en s'aventurant toujours plus loin sur une mer sans bornes ; ils voulaient que l'on rebroussât chemin et qu'on renonçât à une entreprise désespérée. Colomb s'efforça de les calmer par de bonnes paroles et par la promesse de grandes récompenses ; mais, voyant que les clameurs ne faisaient qu'augmenter, il prit un ton décidé. Il dit aux mutins qu'il était inutile de murmurer, qu'il avait été envoyé par les souverains à la recherche des Indes, et que, quoi qu'il arrivât, il était résolu de persévérer, jusqu'à ce qu'avec la grâce de Dieu, il eût accompli sa mission (1).

(1) *Hist. del Almirante*, cap. XX. — Las Casas, lib. I. — *Journal de Colomb*, Navarrete, *Colec. de Viages*, t. I, p. 19.

Différents historiens ont affirmé que Colomb, un jour ou deux avant de venir en vue du nouveau monde, capitula avec son équipage révolté, promettant d'abandonner le voyage, si l'on ne découvrait pas la terre dans les trois jours. On ne trouve rien qui autorise cette assertion dans les récits, soit de Fernando Colomb, soit de l'évêque Las Casas, qui eurent l'un et l'autre sous les yeux les papiers de l'amiral ; ce fait n'est pas mentionné dans les extraits du journal de Colomb, faits par Las Casas et récemment mis au jour ; il n'est rapporté ni par Pierre Martyr, ni par le curé de Los Palacios, qui connurent tous deux le grand navigateur et n'auraient pas manqué de parler de cette capitulation, si elle avait été vraie. Le fait ne repose que sur l'autorité d'Oviedo, qui est moins croyable que les auteurs cités plus haut et tomba dans de grossières erreurs sur les particularités de ce voyage, s'étant fié aux renseignements d'un pilote, Hernan Perez Matheo, qui était l'ennemi de Colomb. Dans le compte rendu manuscrit du fameux procès, intenté à la couronne

Colomb se trouvait maintenant en lutte avec son équipage, et sa position devenait désespérée. Heureusement, le lendemain, les indices du voisinage de la terre furent tels, qu'aucun doute ne fut plus possible; outre une grande quantité d'herbes fraîches, semblables à celles qui croissent dans les rivières, on vit un poisson vert, d'une espèce qui se tient parmi les rochers, puis une branche d'épine en fleurs; enfin on ramassa un roseau, une petite planche et surtout un bâton taillé artificiellement. Le chagrin, le mécontentement firent aussitôt place à une attente anxieuse; pendant toute la jour-

par Diego, fils de l'amiral, on trouve la déposition d'un certain Pedro de Bilbao, lequel déclare qu'il avait vu plusieurs fois des pilotes, des matelots, exprimer le désir de retourner en Espagne, mais que l'amiral leur avait promis des présents et les avait priés de patienter encore, pendant deux ou trois jours, comptant qu'il découvrirait la terre avant ce temps. « Pedro de Bilbao oyo muchas veces que algunos pilotos y marineros querian voivarse sino fuera por el Almirante que les prometio donos, les rogo esperasen dos o tres dias i que antes del termino descubriera tierra. » Ce fait, s'il est vrai, n'implique pas un engagement d'abandonner l'entreprise.

D'un autre côté, il a été affirmé par quelques-uns des témoins entendus dans le procès dont il est question plus haut, que Colomb, après s'être avancé à quelques centaines de lieues, sans rien découvrir, avait perdu confiance et exprimé l'intention de rebrousser chemin; mais il s'était laissé persuader par les Pinzon. Cette assertion est évidemment fausse; elle est en contradiction complète avec l'ardeur persévérante et l'indomptable résolution, manifestées par Colomb, non seulement dans ce voyage, mais depuis le commencement jusqu'à la fin de sa difficile et dangereuse carrière. Cette déposition fut faite par quelques-uns des matelots mécontents, qui cherchaient à exalter le mérite des Pinzon et à déprécier celui de l'amiral. Heureusement les extraits du journal de celui-ci, écrits au jour le jour avec une simplicité qui porte les caractères de la vérité, démentent ces fables et montrent que, le jour même avant la découverte, il manifestait l'inébranlable résolution de persévérer dans son entreprise, malgré tous les dangers et tous les obstacles.

née, chacun épia avidement l'horizon, dans l'espoir d'être le premier à découvrir cette terre si longtemps cherchée.

Dans la soirée, lorsque les matelots eurent chanté le *Salve regina*, selon la coutume invariablement suivie à bord du vaisseau de l'amiral, il les harangua solennellement. Il leur représenta la bonté de Dieu qui les avait poussés, au moyen de brises douces et favorables, à travers une mer paisible, ranimant sans cesse leur espoir à la vue de nouveaux signes, qui se multipliaient à mesure que leurs craintes augmentaient, de Dieu qui les avait conduits, guidés vers la terre promise. Il leur rappela l'ordre qu'il avait donné, en partant des Canaries, de ne plus naviguer après minuit, lorsqu'ils se seraient avancés de sept cent lieues à l'ouest ; les apparences présentes justifiaient cette précaution. Il était probable qu'ils découvriraient la terre, cette nuit même ; il leur commandait donc de faire bonne garde sur le gaillard d'avant, et promettait à celui qui ferait la découverte un pourpoint de velours, outre la pension qu'il recevrait des souverains (1).

La brise avait été fraîche toute la journée et l'on avait fait de grands progrès. Au coucher du soleil, les vaisseaux avaient repris la direction de l'ouest, et ils marchaient rapidement, la *Pinta* en tête. La plus grande animation régnait à bord des vaisseaux, où nul ne ferma l'œil, de toute cette nuit. Comme la nuit approchait, Colomb monta sur la cabine placée à la poupe de son vaisseau, et ne cessa de tenir les yeux fixés sur l'horizon obscur. Vers dix heures, il crut voir une lumière brillant dans le lointain ; craignant d'être le jouet d'une illusion, il fit appeler Pedro Gutierrez, gentilhomme de la chambre royale et lui demanda s'il voyait une lumière ; celui-ci ayant répondu affirmativement, il ne fut pas encore satisfait ; il appela donc Rodrigo Sanchez de

(1) *Hist. del Almirante*, cap. XXI.

Ségovie et lui posa la même question. Sur ces entrefaites, la lumière disparut. Ils la virent reparaitre une ou deux fois, pour quelques secondes, comme si elle provenait d'une torche placée dans une barque de pêcheur, tour à tour visible ou invisible selon le mouvement des vagues; on eût pu croire aussi que cette torche était portée par un homme qui se rendait de maison en maison. Peu de matelots attachèrent de l'importance à ces lueurs fugitives et incertaines; Colomb les considéra toutefois comme des indices sûrs du voisinage de la terre et en conclut qu'ils arrivaient à un pays habité.

On continua d'avancer jusqu'à deux heures du matin; alors un coup de canon tiré par la *Pinta* donna le signal convenu. La découverte avait été faite par un matelot, nommé Rodrigo de Triana, mais la récompense fut plus tard adjugée à l'amiral, qui avait auparavant aperçu la lumière. On voyait distinctement la terre, à deux lieues environ de distance. On cargua les voiles et l'on attendit impatiemment le lever du jour.

Les pensées et les sentiments de Colomb, pendant ce petit espace de temps, durent être bien rapides, bien vifs. Il avait enfin accompli son entreprise, en dépit des dangers et des obstacles. Le grand mystère de l'océan était révélé; sa théorie, dont les sages s'étaient moqué, était triomphalement établie, et il avait acquis une gloire aussi durable que le monde lui-même.

Il est difficile de savoir ce que ce grand homme pouvait penser, dans un pareil moment, de deviner les conjectures qui se pressaient dans son esprit, au sujet de cette terre qui s'étendait devant lui, couverte de ténèbres. Elle était fertile, comme le prouvaient les plantes qui flottaient sur la mer, et l'amiral croyait sentir l'odeur d'herbes aromatiques. La lumière qu'il avait vue prouvait qu'elle était habitée, mais par quelle espèce de gens? Ces habitants ressemblaient-ils

à ceux des autres parties du globe, ou appartenaien-ils à une de ces races étranges, monstrueuses, dont l'imagination peuplait, en ces temps, les contrées lointaines et inconnues? Était-il arrivé à une île sauvage de l'océan Indien ou n'était ce pas la fameuse île de Cipango elle-même, son rêve constant? Mille questions de ce genre durent se succéder dans son esprit, pendant qu'avec ses compagnons anxieux il attendait la fin de la nuit, se demandant si le jour naissant lui révélerait des solitudes sauvages, ou des bosquets odorants, des temples brillants, des cités dorées et toute la splendeur de la civilisation orientale.

LIVRE IV

CHAPITRE I

ARRIVÉE DE CHRISTOPHE COLOMB DANS LE NOUVEAU MONDE

C'est le vendredi matin, 12 octobre 1492, que Colomb contempla pour la première fois le Nouveau Monde. Au point du jour, il se vit devant une île basse, ayant plusieurs lieues d'étendue et couverte d'arbres comme un grand verger; quoiqu'elle ne parût pas cultivée, elle était populeuse, car partout ses habitants sortaient des bois et accouraient vers la côte; ils étaient entièrement nus et, pendant qu'ils regardaient les vaisseaux, leur attitude, leurs gestes trahissaient l'étonnement le plus profond. Colomb donna l'ordre de jeter l'ancre et d'armer les chaloupes; il entra, richement vêtu d'écarlate et portant l'étendard royal, dans son propre bateau, tandis que Martin Alonzo Pinzon et Vincent Yanez, frère de celui-ci, prenaient place dans d'autres embarcations, chacun avec une bannière de l'expédition, brodée d'une croix verte entre les deux lettres F et Y, initiales des souverains, Fernando et Ysabel, surmontées de couronnes.

En approchant du rivage, Colomb, disposé à toute espèce

d'impressions agréables, fut charmé de la pureté et de la suavité de l'air, de la transparence cristalline de la mer et de la beauté extraordinaire de la végétation ; il vit aussi des fruits inconnus sur les arbres qui ombrageaient la côte. En débarquant, il se jeta à genoux, baisa la terre et remercia Dieu avec des larmes de joie. Son exemple fut suivi par tous ses compagnons, dont les cœurs débordaient de reconnaissance, comme le sien. Ensuite, se relevant, l'amiral tira son épée, déploya l'étendard royal et, réunissant autour de lui les deux capitaines, avec Rodrigo de Escobedo, notaire de la flotte, Rodrigo Sanchez et tous ceux qui l'avaient suivi à terre, il prit solennellement possession, au nom des souverains castillans, de cette île, à laquelle il donna le nom de San Salvador. Les formalités et les cérémonies prescrites ayant été observées, il invita tous les assistants à lui prêter serment d'obéissance, comme au vice-roi et au gouverneur, représentant la personne des souverains (1).

L'équipage s'abandonna alors aux transports de joie les plus extravagants ; ils s'étaient tout récemment considérés comme des victimes courant à une perte certaine ; ils se crurent dès ce moment les favoris de la fortune et se livrèrent à une allégresse sans bornes. Ils s'empressaient autour de l'amiral, les uns l'embrassant, les autres baisant ses mains. Ceux qui avaient été les plus mutins, les plus turbu-

(1) Dans les *Tablas chronologicas* du père Claudio Clemente, a été conservée une formule de prière dont Colomb se servit, dit-on, en cette occasion, et dont Balboa, Cortez, Pizarre se servirent plus tard, dans leurs découvertes, par ordre des souverains castillans. « Domine Deus æterne et omnipotens, sacro tuo verbo cælum, et terram, et mare creasti ; benedicetur et glorificetur nomen tuum, laudetur tua majestas, quæ dignita est, per humilem servum tuum, ut ejus sacrum nomen agnoscat, et prædicetur in hac altera mundi parte. » — *Tab. chron. de los descub.*, déc. I, Valencia, 1689.

lents, pendant la traversée, se montraient maintenant les plus dévoués, les plus enthousiastes; quelques-uns lui demandaient des faveurs, comme s'il avait déjà des richesses et des honneurs à leur distribuer. Beaucoup d'êtres abjects, qui l'avaient outragé dans leur insolence, se couchaient à ses pieds, mendiant leur pardon et lui promettant une obéissance aveugle pour l'avenir (1).

Quand les naturels de l'île avaient vu, au point du jour, des vaisseaux qui se dirigeaient vers eux, ils les avaient pris pour des monstres sortis de l'abîme pendant la nuit; ils étaient accourus en foule sur le rivage, surveillant avec une anxiété pleine de transes les mouvements des bâtiments; en voyant ceux-ci avancer, sans effort apparent, avec leurs voiles déployées, ressemblant à des ailes immenses, leur étonnement fut extrême; mais, lorsque les chaloupes furent mises à la mer et que des êtres étranges, couverts d'un acier étincelant et de vêtements aux couleurs variées, mirent le pied sur le rivage, ils s'enfuirent épouvantés dans les bois. Voyant cependant que l'on ne tentait pas de les poursuivre ou de les inquiéter, ils se remirent peu à peu de leur frayeur et s'approchèrent respectueusement des étrangers; ils se prosternaient à chaque instant et faisaient des signes d'adoration. Pendant les cérémonies de la prise de possession, ils restèrent immobiles, regardant timidement et remarquant le teint, la barbe, l'armure brillante et le magnifique costume des Espagnols. L'amiral surtout attira leur attention par sa haute taille, son air d'autorité, ses vêtements d'écarlate et la déférence que lui témoignaient ses compagnons; tout le leur désignait comme le chef (2). Lorsqu'ils se furent encore

(1) Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. I, cap. VI. — Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. XL.

(2) Las Casas, *Hist. Ind.*, cap. XL.

rassurés davantage, ils vinrent près des Espagnols, touchèrent leur barbe, examinèrent leurs mains et leur visage, dont ils admiraient la blancheur. Colomb fut charmé de la douceur et de la confiante simplicité de ces sauvages; il se prêta avec complaisance à leur examen et chercha à les gagner par la bonté. Ceux-ci supposèrent alors que les vaisseaux étaient sortis du ciel de cristal qui bordait l'horizon ou qu'ils s'étaient envolés d'en haut avec leurs larges du ciel (1).

eiles, et que ces êtres merveilleux étaient des habitants

Les naturels de l'île étaient également un objet de curiosité pour les Espagnols; ils n'appartenaient à aucune des races humaines que ceux-ci avaient jamais vues. Leur apparence n'annonçait ni la richesse ni la civilisation, car ils étaient entièrement nus et peints de différentes couleurs, les uns sur une partie du visage, le nez ou le bord des yeux, les autres sur tout le corps, ce qui leur donnait un air sauvage et fantastique. Ils avaient le teint basané ou cuivré, et manquaient complètement de barbe. Ils n'avaient pas les cheveux crépus, comme les tribus récemment découvertes de la côte d'Afrique, sous la même latitude, mais droits et épais, coupés courts sur le devant; ils laissaient sur le derrière de la tête quelques mèches longues, qui pendaient sur leurs épaules. Leurs traits, quoiqu'en partie cachés par la peinture, étaient agréables; ils avaient le front haut et des yeux extraordinairement beaux. Ils étaient de taille moyenne et bien conformés; la plupart paraissaient avoir une tren-

(1) L'idée que les blancs descendaient du ciel était généralement répandue parmi les habitants du nouveau monde. Lorsque, dans un voyage ultérieur, les Espagnols s'entretenirent avec le cacique Nicaragua, il leur demanda comment ils étaient venus du ciel, s'ils avaient volé ou étaient descendus sur des nuages. — *Herrera, Hist. Ind.*, déc. III, lib. IV, cap. V.

taine d'années. Il n'y avait parmi eux qu'une seule femme, très jeune, nue comme ses compagnons, et bien faite.

Comme l'amiral s'imaginait avoir débarqué dans une île, à l'extrémité de l'Inde, il donna aux naturels le nom générique d'Indiens, qui fut généralement adopté avant que la véritable nature de ses découvertes fût connue, et qui a été depuis étendu à tous les aborigènes du Nouveau Monde.

Les insulaires étaient d'un caractère amical et doux; ils n'avaient pour armes que des lances, durcies au feu par le bout, quelquefois munies d'un caillou à leur extrémité, d'une dent ou d'une arête de poisson. On ne voyait pas de fer chez eux, et ils ne paraissaient pas connaître les propriétés de ce métal, car, lorsqu'on leur présentait une épée, ils la prenaient étourdiment par le fil.

Colomb leur distribua des bonnets de couleur, des colliers de verre, des sonnettes et d'autres petits objets que les Portugais avaient l'habitude de vendre aux tribus de la côte d'Afrique: ils reçurent ces cadeaux avec joie, pendirent les colliers à leur cou, et se montrèrent émerveillés de leur beauté, ainsi que du tintement des sonnettes. Les Espagnols restèrent toute la journée à terre, se reposant des fatigues de leur voyage dans les délicieux bosquets de l'île; ils retournèrent à bord dans la soirée, charmés de tout ce qu'ils avaient vu.

Le lendemain matin, au point du jour, la côte se couvrit d'insulaires; quelques-uns gagnèrent les vaisseaux à la nage, d'autres vinrent dans des barques légères, qu'ils appelaient canots; ces embarcations, formées d'un seul arbre creusé à l'intérieur, pouvaient tenir jusqu'à quarante et cinquante personnes; ils les conduisaient adroitement à l'aide de pagaies, et, lorsqu'elles se renversaient, ils nageaient autour avec une parfaite insouciance, comme s'ils se trouvaient

dans leur élément naturel, relevant leurs canots avec une grande facilité et le lestant avec des calebasses (1).

Les naturels désiraient se procurer un plus grand nombre de petits objets, non évidemment à cause de la valeur intrinsèque de ceux-ci, mais parce que tout ce qui leur était donné par les étrangers avait à leurs yeux une vertu surnaturelle, comme venant du ciel ; ils ramassèrent même des morceaux de verre et de poterie, qu'ils considéraient comme précieux. Ils n'avaient presque rien à offrir en retour, excepté des perroquets domestiques et du coton qu'ils avaient en abondance ; ils échangeaient des balles de vingt-cinq livres contre la moindre bagatelle. Ils apportaient aussi des gâteaux d'une espèce de pain, appelé cassava, qui constituait leur principale nourriture et qui devint plus tard une partie importante de l'approvisionnement des Espagnols. Ils faisaient ce pain avec une grosse racine, l'yucca, qu'ils cultivaient ; ils coupaient cette racine en petits morceaux, qu'ils râpaient ou grattaient, puis pressaient, pour en faire une espèce de gâteau, large et léger, qui était cuit fortement, se conservait longtemps et devait être trempé dans l'eau, lorsqu'on le mangeait. C'était un aliment insipide, mais nourrissant, quoique l'eau restant après sa préparation fût un poison mortel. Il y avait une autre espèce d'yucca non vénéneuse, dont on mangeait la racine, bouillie ou rôtie (2).

La cupidité des Espagnols fut bientôt excitée à la vue de petits ornements d'or, que certains sauvages portaient au nez. Ceux-ci échangeaient volontiers ces anneaux contre de la verroterie et des sonnettes ; ils étaient, sans doute, aussi

(1) Les calebasses des Indiens, qui servaient à la fois de verre et de pot, et tenaient lieu de toute espèce d'ustensiles de ménage, provenaient d'arbres magnifiques, de la grandeur de l'orme.

(2) Acosta, *Hist. Ind.*, lib. IV, cap. XVII.

étonnés de la simplicité des étrangers, que ceux-ci l'étaient de la leur. Comme l'or était la propriété exclusive de la couronne, dans toutes les entreprises de découvertes, Colomb défendit tout trafic de ce genre, sans sa permission expresse, et il fit la même défense pour le coton, qu'il réservait aux souverains, partout où il se trouvait en certaine quantité.

L'amiral demanda aux insulaires où ils s'étaient procuré cet or; ils lui répondirent par signes, en lui indiquant le sud, où, à ce qu'il comprit, demeurait un roi si riche qu'on le servait dans des vases d'or ciselé; il comprit aussi qu'il y avait des terres au sud, au sud-ouest, au nord-ouest; que les habitants de ce dernier côté allaient souvent au sud-ouest chercher de l'or et des pierres précieuses; que, chemin faisant, ils descendaient dans ces îles et y faisaient des prisonniers. Plusieurs sauvages lui montrèrent des cicatrices de blessures reçues dans leurs combats contre ces envahisseurs. Il est évident que ces interprétations étaient forgées par Colomb; celui-ci était sous un charme qui donnait à tous les objets les formes et les couleurs rêvées par son imagination. Persuadé qu'il était arrivé dans les îles représentées par Marco Polo, comme situées en face du Cathay, dans la mer de Chine, il s'ingénia à faire accorder tout ce qu'il apprenait avec ce qu'il avait lu au sujet de ces riches régions; c'est ainsi que ces ennemis dont on lui parlait comme venant du nord-ouest, devaient être les habitants du continent asiatique, les sujets du grand Khan de Tartarie, qui, d'après le voyageur vénitien, avaient l'habitude de descendre dans ces îles, pour en réduire la population en esclavage. Le pays du sud, abondant en or, ne pouvait être que la fameuse île de Cipango, et le roi à la vaisselle d'or devait être ce monarque dont Marco Polo avait décrit, d'une manière si brillante, la magnifique capitale et le somptueux palais au toit d'or.

L'île où Colomb débarqua pour la première fois, dans le Nouveau Monde, était appelée Guanahan par les insulaires; elle porte encore aujourd'hui le nom de San Salvador qu'il lui donna, quoique les Anglais la nomment l'île des chats (Cat Island). La lumière qu'il avait vue, la veille de son débarquement, devait se trouver dans l'île Waking, située à quelques lieues de là, vers l'est. San Salvador appartient au groupe des îles Lucayes ou Bahama, qui s'étend du sud-est au nord-ouest, depuis la Floride jusqu'à Hispaniola, couvrant la côte septentrionale de Cuba.

Dans la matinée du 14 octobre, au point du jour, l'amiral partit avec les chaloupes, dans la direction du nord-est, pour aller reconnaître l'île. La côte était bordée de rochers, où s'ouvrait un port assez grand pour recevoir tous les vaisseaux de la chrétienté; l'entrée en était fort étroite; il y avait aussi plusieurs bancs de sable, mais la mer était aussi paisible qu'un étang (1).

L'île paraissait être couverte d'arbres partout, avec des cours d'eau et un grand lac au milieu. En avançant, les Espagnols passèrent près de deux ou trois villages, dont les habitants accoururent, hommes et femmes, sur le rivage, se prosternant, levant les mains et les yeux au ciel, comme s'ils invoquaient Dieu et adoraient les étrangers qui leur semblaient des êtres surnaturels. Ils suivaient les chaloupes, appelant les Espagnols, les invitant par signes à débarquer et leur offrant différentes espèces de fruits, ainsi que de l'eau. Voyant cependant qu'ils ne s'arrêtaient pas, plusieurs se jetèrent dans la mer et les rejoignirent à la nage, tandis que d'autres montaient dans des canots. L'amiral les accueillit tous avec bonté, leur distribuant des grains de verre et d'autres bagatelles, que les sauvages reçurent avec joie

(1) *Primer viaje de Colon*. Navarrete, t. I.

comme des présents célestes, car ils croyaient que les blancs étaient venus du ciel.

Les Espagnols continuèrent leur exploration jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à une petite péninsule qui, en deux ou trois jours de travail pouvait être détachée de la terre ferme, de manière à être entourée d'eau de tous côtés. Colomb la considéra donc comme un excellent emplacement pour y bâtir une forteresse. Il y avait là six cabanes indiennes, au milieu de jardins et de bosquets aussi beaux que ceux de la Castille. Les matelots étant fatigués de ramer et l'île ne paraissant pas assez importante pour recevoir une colonie, l'amiral retourna à bord, avec sept sauvages qu'il avait pris pour leur faire apprendre l'espagnol et les employer comme interprètes.

Après avoir pris du bois et de l'eau, les Espagnols partirent de San Salvador, dans la soirée; l'amiral était impatient d'arriver dans la riche contrée du sud, qu'il prenait pour la fameuse île de Cipango.

CHAPITRE II

CROISIÈRE DANS LES ILES BAHAMA

En quittant San Salvador, Colomb ne savait trop de quel côté se diriger; un grand nombre d'îles, verdoyantes, basses et fertiles, l'attiraient dans différentes directions. Les Indiens qui l'accompagnaient lui apprirent par signes qu'elles étaient innombrables, bien peuplées et en guerre les unes avec les autres; ils en nommèrent plus de cent. Colomb ne douta plus qu'il ne fût au milieu des îles décrites par Marco Polo comme émaillant la vaste mer de Chine et situées à une grande distance du continent; celles-ci, d'après le voyageur vénitien, étaient au nombre de sept à huit mille et abondaient en drogues, en épices, en arbustes odoriférants, ainsi qu'en or, en argent et en un grand nombre d'autres précieux objets de commerce (1).

Animé par l'idée d'explorer ce riche archipel, l'amiral se proposa de commencer par visiter la plus grande des îles en

(1) Marco Polo, liv. III, ch. IV.

vue; elle paraissait être éloignée d'environ cinq lieues et il comprit, aux signes des Indiens, que ses habitants étaient plus riches que ceux de San Salvador, qu'ils portaient des bracelets, des anneaux et d'autres ornements d'or massif.

A la nuit tombante, l'amiral ordonna de mettre en panne, car la navigation était difficile et dangereuse au milieu de ces îles inconnues et il craignait d'échouer dans l'obscurité sur une côte sauvage. Au lever du jour, on mit de nouveau à la voile, mais des courants s'opposèrent à la marche des vaisseaux et l'on ne jeta pas l'ancre avant le soir. Le lendemain matin, 16 octobre, les Espagnols débarquèrent et Colomb prit solennellement possession de l'île, à laquelle il donna le nom de Santa Maria de la Conception. Les habitants se montrèrent aussi surpris, aussi effrayés que ceux de San Salvador; ils étaient comme ceux-ci, doux, simples, nus et pauvres. Colomb chercha en vain parmi eux des bracelets, des anneaux d'or ou d'autres objets précieux : ces Indiens l'avaient trompé ou plutôt il les avait mal compris.

De retour à bord, il se préparait à repartir, lorsqu'un des captifs qui se trouvaient sur la *Nina* s'élança dans la mer et se mit à nager vers un grand canot rempli de sauvages. La chaloupe de la caravelle le poursuivit, mais les Indiens firent voler leur légère embarcation avec une telle rapidité qu'on ne put les atteindre, et, sautant sur le rivage, ils s'enfuirent dans les bois. Les Espagnols s'emparèrent du canot et revinrent avec cette prise. Peu de temps après, un petit canot, venant d'un autre côté de l'île, s'approcha des vaisseaux; il était monté par un seul Indien, qui voulait échanger une balle de coton contre des sonnettes; comme il se tenait arrêté près de la flottille et craignait de sortir de sa barque, plusieurs matelots se jetèrent à l'eau et le firent prisonnier.

Colomb qui, placé à la poupe de son vaisseau, avait vu ce

qui se passait, ordonna qu'on lui amenât l'Indien ; celui-ci arriva tout tremblant et lui offrit humblement sa balle de coton. L'amiral lui fit un accueil plein de bonté et, refusant son cadeau, mit un bonnet de couleur sur sa tête, des bracelets de verre à ses poignets et des sonnettes à ses oreilles, puis, lui faisant rendre sa balle et sa barque, le renvoya, surpris et joyeux. Il voulut aussi qu'on laissât aller à la dérive, pour le restituer à ses propriétaires, le canot qui avait été saisi et que l'on avait attaché à la *Nina*. Lorsque l'Indien eut regagné le rivage, ses compagnons accoururent auprès de lui, regardant, admirant les cadeaux qu'il avait reçus, et écoutant le récit qu'il leur faisait.

Telles étaient les douces et sages précautions prises constamment par Colomb pour produire une bonne impression sur l'esprit des naturels. Il donna un nouvel exemple de ce genre après son départ de l'île de la Conception, tandis qu'il cinglait vers une île plus grande, située à l'ouest, à plusieurs lieues de là. A mi-chemin, il rencontra un canot conduit par un seul Indien, qui avait un morceau de pain de cassava et unealebasse d'eau, pour toutes provisions, et un peu de couleur rouge, comme du sang de dragon, pour orner sa personne quand il serait à terre. Un collier de verroterie, semblable à ceux qui avaient été donnés aux habitants de San Salvador, montra qu'il était venu de là et passait probablement d'île en île, pour annoncer l'arrivée des Espagnols. L'amiral admira la hardiesse de ce simple navigateur qui faisait un long voyage dans une aussi frêle embarcation comme l'île était encore éloignée, il fit hisser à bord le cano avec l'Indien, qu'il traita le mieux possible, lui donnant du pain, du miel et du vin. A cause du calme de la mer, on n'arriva près de l'île que dans la nuit, et l'on n'osa jeter l'ancre de peur de rencontrer un rocher dans l'obscurité. La mer, dans ces parages, était si transparente qu'en plein jour

on en voyait le fond, et si profonde qu'on ne pouvait ancrer à deux portées de canon. Colomb fit donc rendre à l'Indien son canot et tout ce qu'il possédait, et le laissa partir joyeusement pour aller préparer les insulaires à son arrivée, tandis que les vaisseaux mettaient en panne.

Cette bonté eut l'effet désiré ; les naturels vinrent dans leurs canots, pendant la nuit, visiter les vaisseaux, ils apportaient des fruits, des racines et de l'eau de source. Colomb leur distribua de petits objets sans valeur, et fit servir du miel et du sucre à ceux qui vinrent à bord.

Débarquant le lendemain matin, il donna à cette île le nom de Fernandina, en l'honneur du roi Ferdinand ; on l'appelle aujourd'hui Exuma. Les habitants ressemblaient en tout point à ceux des îles précédentes, sauf qu'ils paraissaient plus ingénieux et plus intelligents. Quelques femmes portaient des manteaux et des pagnes de coton, mais la plupart étaient entièrement nues. Leurs habitations, en forme de pavillon ou de tente haute et ronde, étaient faites de branches d'arbres, de roseaux et de feuilles de palmier ; elles étaient très propres et abritées derrière des arbres. Pour lits on y voyait des toiles de coton suspendues à deux piquets et nommées hamacs, nom devenu depuis familier à tous les marins.

En cherchant à faire le tour de l'île, Colomb trouva, à deux lieues de l'extrémité nord-ouest, un magnifique port, qui pouvait contenir une centaine de vaisseaux et avait deux entrées formées par un flot placé devant. Là, tandis que les matelots allaient avec des tonneaux chercher de l'eau, il se reposa à l'ombre des plus beaux bosquets qu'il eût jamais vus, comme il le dit lui-même. « La nature était aussi fraîche, aussi verdoyante, qu'elle l'est en Andalousie, au mois d'avril ; les arbres, les fruits, les herbes, les fleurs, les pierres même, pour la plupart, diffèrent autant de ce qu'on

voit en Espagne, que le jour diffère de la nuit (1). » Les habitants montraient, comme ceux des autres îles, qu'ils voyaient pour la première fois, des êtres civilisés; ils regardaient les nouveaux venus avec une admiration mêlée de terreur, et n'approchaient d'eux qu'en leur offrant, pour se les rendre favorables, tout ce que leur pauvreté ou plutôt leur genre de vie simple et naturel leur permettait de donner : des fruits, du coton, l'objet qui avait le plus de valeur, et des perroquets domestiques. Ils conduisaient les matelots aux sources les plus fraîches, aux ruisseaux les plus limpides, remplissaient leurs tonneaux et les roulaient jusqu'auprès des chaloupes; enfin ils cherchaient tous les moyens de rendre service à leurs célestes visiteurs.

Quelque charme que pût avoir pour une imagination poétique cet état de pauvreté primitive, il était une cause de déceptions continuelles pour les Espagnols, dont la cupidité s'était enflammée à la vue de quelques morceaux d'or et par suite des renseignements donnés à chaque instant par les Indiens sur des îles où ce métal se trouvait en abondance.

Quittant Fernandina, le 19 octobre, la flottille se dirigea vers le sud-est, à la recherche d'une île appelée Saometo, où, à ce que l'amiral comprit aux signes de ses guides, il y avait une mine d'or et un roi, souverain de toutes les îles environnantes, qui résidait dans une grande ville, possédait d'immenses trésors, portait de riches vêtements et des bijoux en or. On trouva l'île, mais on ne trouva ni le monarque ni la mine, soit que Colomb eût mal interprété les gestes des Indiens, soit que ceux-ci, jugeant toutes choses d'après leur propre pauvreté, eussent exagéré l'opulence de

(1) *Primer viaje de Colon*. Navarrete, t. I.

quelque chef sauvage, misérablement vêtu. Colomb, toujours satisfait, déclara que cette île surpassait toutes celles qu'il avait vues; elle était couverte, comme les autres, d'arbres, d'arbustes et d'herbes inconnues. La température était également douce; l'air était léger et embaumé; le pays était plus haut, avec une belle colline verdoyante; la côte était recouverte d'un sable fin que venaient laver doucement des vagues transparentes.

A l'extrémité sud-ouest de l'île, Colomb trouva de beaux lacs d'eau fraîche, ombragés par des bosquets; il y fit remplir tous les tonneaux de la flotte. « Il y a ici de grands lacs, » dit-il dans son journal, « et les bosquets d'alentour sont merveilleux; ici et dans toute l'île, tout est vert comme en Andalousie, au mois d'avril. Le chant des oiseaux est si doux qu'on ne voudrait jamais quitter ces lieux. Il y a des bandes de perroquets qui obscurcissent l'air, et d'autres oiseaux, grands et petits, de tant d'espèces, toutes différentes des nôtres, qu'on en est émerveillé; et, en outre, il y a des milliers d'espèces d'arbres, ayant chacun ses fruits particuliers et dégageant de suaves parfums; je suis extrêmement peiné de ne pas les connaître, car je suis très certain qu'ils ont tous une grande valeur. Je rapporterai quelques échantillons de ces arbres, ainsi que des herbes. » Il donna à cette belle île le nom de sa royale protectrice, Isabella; on l'appelle aujourd'hui *Isla Larga* et *Exumeta*. Colomb espérait trouver les drogues et les épices de l'Orient; en approchant d'Isabella, il crut respirer dans l'air les odeurs aromatiques, qui, disait-on, s'exhalaient des îles de l'océan Indien. « Quand j'arrivai à ce cap, » écrivait-il, il se dégageait des fleurs ou des arbres de ce pays le parfum le plus doux, le plus suave qu'il y ait au monde. Je crois qu'il y a ici beaucoup d'arbres et d'arbustes qui seraient précieux en Espagne pour la teinture, la médecine, et comme épices,

mais je ne les connais pas du tout, ce qui me tourmente grandement (1). »

Les poissons, qui abondaient dans ces mers, avaient quelque chose d'étrange comme la plupart des objets dans ce monde nouveau ; ils rivalisaient d'éclat avec les oiseaux, et les écailles de quelques-uns brillaient comme des pierres précieuses. Ils se jouaient autour des vaisseaux, et l'on eût cru voir de l'argent ou de l'or resplendissant à travers les vagues transparentes, tandis que les dauphins, tirés hors de leur élément, charmaient l'œil par les changements de couleur attribués par la fable au caméléon.

On ne voyait pas d'animaux dans ces fles, excepté une espèce de chien qui n'aboyait pas, une espèce de lapin ou de lièvre, appelé *utia* par les insulaires, et des lézards, ainsi que des *guanans*, en grand nombre. Les Espagnols voyaient avec dégoût et avec crainte ces *guanans*, qu'ils prenaient pour des serpents venimeux ; mais ils trouvèrent plus tard qu'ils étaient parfaitement inoffensifs et que leur chair était recherchée par les Indiens pour sa délicatesse.

Colomb resta plusieurs jours à Saometo, cherchant en vain à trouver le monarque dont on lui avait parlé ou à établir des communications avec celui-ci ; à la fin, il dut reconnaître qu'il s'était trompé, mais cette illusion ne se fut pas plus tôt évanouie qu'une autre la remplaça. Toutes les fois que l'on demanda aux Indiens le pays où ils se procuraient l'or, ils étendaient le bras vers le sud. L'amiral commença alors à comprendre qu'il y avait dans cette direction une île appelée Cuba, mais tout ce que ses guides purent lui apprendre sur celle-ci par gestes, prit les couleurs de son imagination. Il comprit qu'elle était très étendue, qu'elle abondait en or, en perles, en épices, qu'elle faisait un

(1) *Primer viage de Colon*. Navarrete, t. I, chap. I.

énorme trafic de ces objets précieux et que de grands vaisseaux marchands venaient la visiter.

Examinant alors, avec ces illusions, la côte d'Asie, telle qu'elle figurait sur sa carte, d'après les descriptions de Marco Polo, Colomb conclut que cette île était Cipango et que les vaisseaux marchands dont il était question étaient ceux du grand khan de Tartarie, dont les sujets faisaient un grand commerce dans ces mers. Il résolut donc de se diriger immédiatement sur cette île et d'en examiner les ports, les villes, les productions, afin de nouer avec elle des relations commerciales. Il se proposait ensuite de rechercher une autre grande île, appelée Bohio, sur laquelle ses guides lui donnaient des renseignements également merveilleux. Son séjour dans ces îles dépendrait de la quantité d'or, d'épices, de pierres précieuses et d'autres objets de commerce qu'il y trouverait. Après cela, il gagnerait la terre ferme qui devait être à dix journées de là, chercherait la ville de Quinsau qui, d'après Marco Polo, était une des plus belles capitales du monde, remettrait en personne les lettres des souverains espagnols au grand khan de Tartarie, et, ayant reçu une réponse de ce potentat, retournerait triomphalement en Espagne, annoncer qu'il avait accompli sa grande entreprise (1). Tels étaient les rêves splendides que caressait Colomb, au moment de quitter les îles Bahama pour aller à la recherche de Cuba.

(1) *Journal de Colomb*. Navarrete, t. I.

CHAPITRE III

DÉCOUVERTE DE CUBA

Le départ de Colomb fut retardé de plusieurs jours par des vents contraires et par des calmes accompagnés d'averses, fréquentes depuis son arrivée dans ces îles. C'était la saison des pluies d'automne qui, dans cette zone torride, succèdent aux chaleurs brûlantes de l'été; elle commence vers la fin de la lune d'août et dure jusqu'au mois de novembre.

A la fin, le 24 octobre, à minuit, l'amiral partit d'Isabella, mais il n'avança presque pas, à cause du calme, jusqu'à midi, où se leva une douce brise qui, selon son expression, se mit à souffler amoureusement. Toutes voiles déployées, il cingla vers l'ouest-sud-ouest; c'était dans cette direction qu'il devait trouver Cuba. Après trois jours de navigation, pendant lesquels il toucha à un groupe de sept ou huit petites îles, qu'il appela *Islas de Arena*, — on suppose que ce sont les îles *Mucaras* d'aujourd'hui, — après avoir franchi la barre et le canal de Bahama, il arriva, dans la matinée du 28 octobre,

en vue de Cuba. On croit qu'il découvrit d'abord la côte de cette île, à l'ouest de Nuevitas del Principe.

En approchant de cette île magnifique, Colomb fut frappé de sa grandeur et de son aspect imposant; il admira ces hautes montagnes qui lui rappelaient celles de la Sicile, ces vallées fertiles, ces longues plaines baignées par de belles rivières, ces superbes forêts, ces promontoires, ces caps qui se perdaient à l'horizon. Il jeta l'ancre dans un large fleuve, à l'eau transparente, sans rocs ni écueils, et aux bords ombragés d'arbres. Là, débarquant et prenant possession de l'île, il donna à celle-ci le nom de Juana, en l'honneur du prince Jean, et au fleuve le nom de San Salvador.

A l'approche de la flottille, deux canots s'étaient détachés du rivage, mais, à la vue de la chaloupe qui venait sonder le fleuve, les Indiens qui les montaient s'enfuirent. L'amiral visita deux huttes abandonnées par les habitants; il y trouva quelques filets tressés avec des fibres de palmier, des crocs et des harpons en os, quelques autres objets de pêcheur et un de ces chiens muets qu'il avait déjà vus. Il défendit de prendre ou de déranger rien dans ces habitations.

Rentrant dans sa chaloupe, Colomb remonta pendant quelque temps le fleuve; il était de plus en plus charmé de la beauté du pays. Aux bords de l'eau s'élevaient de grands arbres, bien touffus, portant les uns des fruits, les autres des fleurs, d'autres encore des fleurs et des fruits, tous annonçant une terre féconde; il y avait, entre autres, beaucoup de palmiers, qui différaient de ceux d'Espagne et d'Afrique, et dont les naturels employaient les larges feuilles à couvrir leurs huttes.

Le paysage qui s'offrait aux yeux de Colomb était digne de ses éloges continuels. La végétation, sous ce climat brûlant et fécond, a un éclat, une variété, une vigueur qui étonnent. Les bosquets verdoyants, les fleurs aux vives couleurs

ressortent d'une manière plus tranchée dans cet air pur et transparent, sous un ciel azuré, dont rien n'altère la sérénité. Les forêts, peuplées d'oiseaux dont le plumage brille au loin, sont pleines de vie; des perroquets, des piverts, passent et repassent dans le feuillage, tandis que des colibris volent de fleur en fleur, resplendissants des couleurs de l'arc-en-ciel. On voit aussi quelquefois, par une éclaircie, les rouges flamands rangés dans une savane éloignée comme un bataillon de soldats, avec une avant-garde pour donner l'alerte à l'approche du danger. Et, dans cette nature animée où tout charme les yeux, ceux-ci ne s'arrêtent pas avec moins de ravissement sur ces tribus variées d'insectes, qui peuplent toutes les plantes et dont les carapaces brillantes ont l'éclat du diamant (1).

Telle est la splendeur de la création animale et végétale dans ces climats tropicaux, où un soleil ardent communique son éclat à tout objet et donne à la nature une fécondité extraordinaire. Les oiseaux, en général, ne sont pas remarquables par leur chant; on a observé que la beauté de la voix accompagne rarement celle du plumage. Colomb rapporte toutefois qu'il y avait différentes espèces d'oiseaux qui chantaient parfaitement dans les bois, et il crut souvent entendre la voix du rossignol, inconnu dans ces régions. Il était, en réalité, disposé à voir toute chose à travers son prisme favori; son cœur débordait de joie, car ses désirs étaient pleinement accomplis et il était enfin récompensé glorieusement de tant de fatigues et de dangers. Il regardait tout autour de lui avec des yeux complaisants et avec une admiration mêlée d'orgueil; on comprend difficilement ce qu'il

(1) Les dames de la Havane, aux jours de fêtes, portent dans leurs cheveux une foule de ces insectes, qui scintillent comme des rubis, des saphirs ou des diamants.

devait ressentir, dans la contemplation de ce monde nouveau, arraché à l'océan par son génie et son courage.

Les remarques continuelles de Colomb sur la beauté du paysage et le plaisir évident qu'il prenait au spectacle de la vie champêtre, montrent qu'il était très sensible aux heureuses influences que les grâces et les merveilles de la nature exercent sur certains esprits. Il donna un libre cours à ses sentiments, avec son enthousiasme ordinaire et, en même temps, avec la simplicité du langage de l'enfant. Parlant de quelque site riant parmi les bosquets ou sur les bords verdoyants de ces îles favorisées, il s'écria : « On voudrait vivre toujours là. » Cuba lui paraissait un élysée : « C'est, » disait-il, « la plus belle île que l'on ait jamais vue ; elle abonde en ports excellents et en rivières profondes. » Le climat y était plus tempéré que dans les autres îles ; les nuits n'étaient ni chaudes ni froides, et les oiseaux, ainsi que les grillons, ne cessaient de se faire entendre depuis le coucher jusqu'au lever du soleil. Elles sont belles, en effet, ces nuits tropicales, avec leur ciel bleu, leurs blanches étoiles, avec cette lueur aux clartés resplendissantes, qui répand sur ce magnifique paysage et sur les bosquets embaumés un charme qui fascine plus que la splendeur du soleil.

Colomb crut distinguer dans les douces émanations des arbres et des fleurs le parfum des épices de l'Orient ; il trouva aussi sur les côtes des écailles de l'espèce d'huître qui produit la perle. En voyant l'herbe croître au bord même de la mer, il supposa que celle-ci était paisible et ne venait jamais battre le rivage avec violence ; n'ayant eu, depuis son arrivée dans ces îles, qu'un temps doux et calme, il s'imagina qu'une paix éternelle régnait dans ces régions heureuses ; il ne se doutait pas de la furie que montre parfois cet océan. Charlevoix, rapportant ses observations personnelles, s'exprime ainsi à ce sujet : « La mer qui entoure ces îles est

généralement plus paisible que la nôtre, mais, comme certains hommes qui s'emportent difficilement et dont les accès de colère sont d'autant plus violents qu'ils sont plus rares, quand cette mer s'irrite, elle est terrible ; elle renverse tous les obstacles, inonde le pays, balaye devant elle tout ce qui lui fait résistance et signale son passage par d'effroyables dévastations. C'est après ces tempêtes connues sous le nom d'ouragans, qu'on voit le rivage couvert d'écailles marines qui surpassent de beaucoup en éclat et en beauté celles des mers européennes (1). » Un fait singulier, c'est que ces ouragans qui dévastent, presque tous les ans, les îles Bahama et d'autres îles dans le voisinage immédiat de Cuba, aient rarement visité celle-ci ; comme si les éléments eux-mêmes s'adoucissaient en approchant de cette terre fortunée.

Colomb, sous l'effet d'une espèce de charme, trouvait à chaque pas des indices confirmant les renseignements qu'il avait reçus ou croyait avoir reçus de ses guides. Il avait recueilli, à son avis, des preuves concluantes que Cuba possédait des mines d'or, des arbres à épices, et que ses côtes abondaient en perles ; il ne douta plus qu'il ne fût arrivé dans l'île de Cipango, et, levant l'ancre, il côtoya l'île à l'ouest, direction dans laquelle était située, d'après les Indiens, la magnifique capitale du roi de ce pays. Dans le cours de ce voyage, il descendit quelquefois à terre et visita plusieurs villages, entre autres, un placé aux bords d'une large rivière, à laquelle il donna le nom de Rio de las Mares (2). Les habitations, en forme de pavillons, étaient proprement faites en branches de palmiers ; elles ne formaient pas des rues régulières, mais étaient éparses çà et là, au milieu de bosquets ou à l'ombre d'arbres touffus,

(1) Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. I, p. 20. Paris, 1730.

(2) Aujourd'hui Savannah la Mer.

comme les tentes d'un camp ; disposition qui se remarque encore aujourd'hui dans un grand nombre d'établissements espagnols et dans les villages à l'intérieur de Cuba. Les habitants s'étaient enfuis dans les montagnes ou cachés dans les bois. Colomb examina soigneusement ces habitations, au dedans et au dehors ; elles étaient mieux bâties que celles qu'il avait vues jusqu'alors, et entretenues très proprement ; il y trouva des statues grossières et des masques de bois ingénieusement sculptés. Tout cela prouvait plus d'art et de civilisation qu'il n'en avait remarqué dans les îles précédentes, et il supposa que ces indices deviendraient plus nombreux, à mesure qu'il approcherait de la terre ferme. Trouvant dans toutes ces huttes un attirail de pêche, il conclut qu'elles étaient habitées par des pêcheurs, qui vendaient leur poisson dans les villes de l'intérieur. Il s'imagina aussi avoir trouvé des crânes de vaches, ce qui prouvait qu'il y avait du bétail ; on suppose que c'étaient des crânes de *manati* ou de veaux de mer jetés sur la plage.

Après s'être avancé vers le nord-ouest, pendant quelque temps, l'amiral arriva en vue d'un grand cap, qui forme l'entrée occidentale de la Laguna de Moron et auquel il donna le nom de cap des Palmiers, à cause des bosquets dont il était couvert. Là, trois Indiens de l'île de Guanahani, qui étaient à bord de la *Pinta*, informèrent le commandant de ce vaisseau, Martin Alonzo Pinzon, qu'il y avait derrière le cap une rivière, qui conduisait en quatre jours à Cubanacan, lieu abondant en or. Ils désignaient ainsi une province située au centre de l'île, *nacan*, dans leur idiome, signifiant milieu. Pinzon avait étudié attentivement la carte de Toscanelli et adopté toutes les idées de Colomb relativement à la côte de l'Asie ; il supposa donc que les Indiens parlaient de Cublai Khan, le souverain tartare, et de certaines parties de

ses États décrites par Marco Polo (1). Il crut comprendre que Cuba n'était pas une île, mais un continent s'étendant au loin vers le nord, et que le roi qui régnait dans le voisinage était en guerre avec le Grand Khan.

Pinzon communiqua aussitôt ce tissu d'erreurs et de fausses interprétations à Colomb; l'illusion dont celui-ci avait été le jouet jusqu'alors fut ainsi détruite, mais remplacée par une autre, non moins agréable. Il ne se crut plus dans l'île de Cipango, mais il supposa qu'il avait atteint le continent asiatique ou l'Inde, comme il l'appelait, et, dans ce cas, il ne pouvait être à une grande distance des royaumes du Mangi et du Cathay, terme de son voyage. Le prince en question, qui régnait sur le pays voisin, devait être un potentat oriental d'une certaine importance; il résolut donc de rechercher cette rivière au delà du cap des Palmiers et d'envoyer à ce monarque un présent, avec une des lettres de recommandation que lui avaient données les souverains castillans; puis, après avoir visité les États de ce roi, il se rendrait dans la capitale du Cathay, résidence du grand khan.

Cependant toutes les recherches au sujet de la rivière en question furent infructueuses. On ne trouva que des caps, l'un après l'autre, et il n'y avait pas de bon mouillage; le vent devint contraire et, le temps menaçant de changer, on revint au Rio de las Mares.

Le 1^{er} novembre, au lever du jour, Colomb envoya les chaloupes à terre pour visiter plusieurs huttes, mais les habitants s'enfuirent dans les bois. Il supposa qu'ils avaient pris les Espagnols pour des soldats du grand khan, qui venaient les réduire en esclavage; il renvoya la chaloupe, dans l'après-midi, avec un interprète indien, chargé de déclarer que les Espagnols avaient des intentions pacifiques et bien-

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. XLIV. MS.

veillantes, et n'avaient rien de commun avec le grand khan. Lorsque l'Indien eut, du haut de sa chaloupe, fait cette communication aux insulaires rassemblés sur le rivage et, sans doute, fort surpris, il se jeta dans la mer et gagna la côte à la nage. Il fut bien reçu par les naturels et réussit à calmer leurs frayeurs ; aussi, avant le soir, il y avait autour des vaisseaux plus de seize canots, apportant du coton et d'autres objets de commerce. Colomb défendit tout échange avec les sauvages, excepté contre de l'or ; il voulait les engager ainsi à montrer les richesses réelles de leur pays. Mais ils n'en avaient pas à offrir ; aucun ne portait des ornements en or, un seul avait les narines percées d'un anneau d'argent. L'amiral comprit, aux gestes de cet homme, que le roi vivait à environ quatre journées de marche à l'intérieur des terres ; que plusieurs messagers étaient partis pour aller lui annoncer l'arrivée des étrangers sur la côte et qu'on pouvait s'attendre à voir, en moins de trois jours, arriver des messagers expédiés par lui et des marchands de l'intérieur, venant pour trafiquer avec les blancs. Il est curieux de voir comment l'imagination de Colomb lui tendait constamment des pièges, et comment ce grand homme embrouillait tout dans un tissu de fausses conclusions. Examinant la carte de Toscanelli, consultant son journal de mer et torturant les paroles mal interprétées des Indiens, il supposa qu'il devait être sur les frontières du Cathay, à cent lieues environ de la capitale du grand khan. Pressé d'arriver et voulant rester le moins longtemps possible sur le territoire d'un prince inférieur, il résolut de ne pas attendre l'arrivée des messagers et des marchands, mais de charger deux envoyés de visiter le monarque voisin à sa cour.

Colomb choisit pour cette mission deux Espagnols, Rodrigo de Jerez et Louis de Torres ; ce dernier, juif converti, savait l'hébreu, le chaldéen et même un peu d'arabe ; l'une

ou l'autre de ces langues devait être connue de ce prince oriental. Deux Indiens devaient leur servir de guides; l'un était de Guanahani, l'autre était un habitant du hameau situé au bord de la rivière. Les ambassadeurs étaient munis de verroterie et d'autres bagatelles pour couvrir leurs frais de voyage; ils devaient informer le roi que Colomb avait été envoyé auprès de lui par les souverains castillans, avec des lettres et un présent qu'il lui remettrait en personne, à l'effet d'établir des relations amicales entre les deux puissances. Ils devaient aussi se procurer des renseignements exacts sur la situation et la distance de certaines provinces, sur les ports et les rivières de la contrée, que l'amiral croyait connaître de nom par les descriptions de la côte d'Asie. Ils emportaient enfin des drogues et des épices afin de s'assurer si le pays abondait en productions de ce genre. Les ambassadeurs partirent, ayant six jours pour aller et revenir. On rit peut-être de cette ambassade envoyée à un chef sauvage et nu, pris pour un monarque oriental; mais ce singulier voyage ne devait être qu'une suite de rêves dorés, enfantés par la lecture des décevantes relations de Marco Polo.

CHAPITRE IV

NOUVELLES EXPLORATIONS DANS L'ÎLE DE CUBA

En attendant le retour de ses ambassadeurs, l'amiral ordonna de radoub et de réparer les vaisseaux, et s'occupa lui-même de recueillir des renseignements sur le pays. Le lendemain du départ de ses envoyés, il remonta la rivière avec des chaloupes, et, à la distance de deux lieues, trouva de l'eau fraîche. S'arrêtant là, il descendit à terre et gravit une colline, pour jeter un coup d'œil sur l'intérieur de l'île; mais la vue était barrée par d'épaisses et hautes forêts, d'une végétation sauvage mais puissante. Beaucoup d'arbres étaient odoriférants et Colomb ne douta pas qu'ils étaient doués de précieuses vertus aromatiques. Dans leur impatience de découvrir les riches productions qui croissent dans les régions favorisées de l'Orient, les Espagnols se berçaient constamment d'illusions nées du désir.

Pendant deux ou trois jours, l'amiral espéra trouver de la cannelle, des noix muscades, de la rhubarbe; vérification faite, il reconnut qu'on l'avait trompé. Il montra aux naturels des échantillons de ces plantes, ainsi que d'autres épices

et de drogues ; il comprit à leurs signes que ces objets abondaient au sud-est. Il leur montra aussi de l'or et des perles, et plusieurs vieillards lui parlèrent d'un pays dont les habitants portaient des ornements en or au cou, aux poignets et aux jambes ; ils répétaient souvent le mot Bohio, que Colomb prit pour le nom de l'endroit en question, qui devait être une île ou un riche district. Cependant les sauvages mêlaient à ces détails incomplets d'autres qui étaient fort extravagants ; c'est ainsi qu'ils décrivaient des contrées lointaines, où les gens n'avaient qu'un œil ; ailleurs ils avaient des têtes de chiens, coupaient la gorge à leurs prisonniers et suçaient le sang qui s'échappait de la blessure (1).

Toutes ces histoires d'or, de perles, d'épices, probablement forgées, en grande partie, pour faire plaisir à l'amiral, tendaient à le confirmer dans l'opinion qu'il était arrivé dans l'Orient. En faisant du feu pour chauffer du goudron, les matelots occupés à radoubler les vaisseaux trouvèrent que le bois qu'ils brûlaient exhalait une forte odeur, et, après examen, ils déclarèrent que c'était du mastic. Ce bois abondait dans les forêts voisines ; aussi Colomb se flatta-t-il de l'espoir de recueillir annuellement un millier de quintaux de cette gomme précieuse, plus que n'en fournissaient Chio et d'autres îles de l'archipel. Dans le cours de leurs explorations, à la recherche d'objets de luxe, les Espagnols rencontrèrent la patate, humble racine, peu estimée alors, qui devait être une acquisition plus importante pour l'humanité que toutes les épices de l'Orient.

Le 6 novembre, les deux ambassadeurs revinrent, et tous se pressèrent autour d'eux pour apprendre des nouvelles de l'intérieur du pays et du prince dont ils avaient visité la capitale. Après avoir fait douze lieues de chemin, ils étaient

(1) *Primer viage de Colon*. Navarrete, LXXI, p. 48.

arrivés dans un village d'une cinquantaine de maisons, bâties comme celles de la côte, mais plus grandes ; la population entière était au moins de mille âmes. Les naturels les reçurent solennellement, les conduisirent à la meilleure habitation et les firent asseoir cérémonieusement sur des escabelles faites d'une seule pièce. Ils leur offrirent alors des fruits et des racines, puis, ayant satisfait aux lois de la politesse et de l'hospitalité chez les sauvages, ils s'assirent par terre autour de leurs visiteurs, attendant la communication que ceux-ci avaient à leur faire.

L'israélite, Louis de Torres, s'étant exprimé en hébreu, en chaldéen, en arabe, sans parvenir à se faire comprendre, l'interprète lucayen prit la parole ; il fit un discours régulier, à la manière indienne, dans lequel il vanta la puissance, la richesse et la munificence des blancs. Lorsqu'il eut fini de parler, les Indiens entourèrent les Espagnols qui leur semblaient des êtres surnaturels ; quelques-uns les touchaient, examinant leur teint et leurs vêtements ; d'autres leur baisaient les mains et les pieds, en signe de soumission ou d'admiration. Au bout de quelques instants, les hommes se retirèrent, ils furent remplacés par les femmes et les mêmes cérémonies recommencèrent. Quelques-unes de ces femmes avaient un pagne, mais, en général, elles étaient entièrement nues comme les hommes. Il paraissait y avoir, parmi ces Indiens, des rangs, des distinctions et un chef d'une certaine importance, tandis qu'une égalité complète semblait régner chez ceux que l'on avait visités auparavant.

On ne voyait ni or, ni autres objets précieux. Lorsqu'on montra aux sauvages de la cannelle, du poivre et d'autres épices, ils déclarèrent que ces productions ne se trouvaient pas aux environs, mais bien plus loin, au sud-ouest.

Les envoyés décidèrent donc de rebrousser chemin. Les Indiens auraient voulu les retenir quelques jours, et, les

voyant résolus de partir, ils demandèrent en foule à les accompagner, s'imaginant qu'ils allaient retourner au ciel. Les Espagnols n'emmenèrent toutefois qu'un des principaux sauvages, avec son fils et un serviteur.

En route, ils furent témoins, pour la première fois, d'un singulier usage que l'ingénieux caprice de l'homme a universalisé depuis, malgré l'opposition des sens. Ils virent se promener plusieurs naturels qui tenant à la main un tison et un paquet de feuilles sèches, faisant de celles-ci un rouleau, qu'ils allumaient par un bout, tandis qu'ils mettaient l'autre en bouche, aspirant et chassant alternativement la fumée. Ils appelaient un pareil rouleau tabac, nom transféré plus tard à la plante même qui donnait ces feuilles. Les Espagnols, si préparés qu'ils fussent à voir des merveilles, furent surpris de voir pratiqué, comme un plaisir, cet usage singulier et en apparence dégoûtant (1).

De retour à bord, les envoyés parlèrent favorablement de la beauté et de la fertilité du pays. Ils avaient rencontré beaucoup de hameaux de quatre ou cinq maisons, bien peuplés et cachés au milieu d'arbres, chargés de fruits inconnus aux couleurs séduisantes et au parfum exquis; tout autour s'étendaient des champs où étaient cultivés l'agi ou poivre

(1) *Primer viaje de Colon*. Navarrete, t. I, p. 51.

« Hallaron por el camino mucha gente que atravesaban a sus pueblos mugeres y hombres; siempre los hombres con un tison en las manos y ciertos yerbas para tomar sus sahumerios, que son unas yerbas secas metidas en una cierta hoja seca tambien a manera de mosquete hecho de papel de los que hacon los muchachos la Pascua del Espiritu Santo, y encondido por una parte de el, por la otra chupan ò sorban ò reciben con el resuello por adentro aquel humo; con el qual se adormecen las carnes y cuasi emborracho, y asi diz que no sienten el caasancio. Estos mosquetos, o como los llamaremas, llamen ellos tabaccos. » — Las Casas, *Hist. Gen. Ind.*, lib. I, c. XLVI.

doux, la patate, le maïs ou blé indien, une espèce de lupin, et l'yuca dont on faisait le pain de cassava ; c'était là, avec les fruits des arbres, la principale nourriture des habitants. Il y avait beaucoup de cotonniers, les uns plantés récemment, les autres en pleine croissance ; les Indiens avaient aussi chez eux une grande quantité de coton, en partie filé, dont ils faisaient leurs hamacs. Les envoyés avaient remarqué un grand nombre d'oiseaux inconnus, au plumage magnifique, beaucoup de ducs, de petites perdrix, et ils avaient entendu le chant d'un oiseau qu'ils avaient pris pour le rossignol. Tout ce qu'ils avaient vu cependant attestait un état de société, simple et primitif ; l'étonnement avec lequel on les avait regardés prouvait clairement qu'on ne connaissait pas du tout les peuples civilisés, et ils n'avaient pas entendu dire qu'il y eût à l'intérieur des terres une ville supérieure à celle qu'ils avaient visitée.

Ce rapport dissipa tous les rêves brillants de Colomb, au sujet du prince barbare et de sa capitale. Mais ce grand homme errait dans une région enchantée, où il rencontrait, à chaque pas, une chimère nouvelle et riante, qui s'emparait de son imagination. Pendant l'absence de ses envoyés, les Indiens lui avaient fait connaître par signes l'existence d'un endroit à l'ouest, où les habitants recueillaient, à la lueur de torches, sur les bords d'une rivière, de l'or qu'ils forgeaient ensuite en barres avec des marteaux ; en parlant de cet endroit, ils se servirent de nouveau des mots Babèque et Bohio, qu'il prit, comme toujours, pour des noms d'îles ou de pays. On a expliqué différemment le sens véritable de ces mots ; on a dit que les sauvages nommaient ainsi la côte de la terre ferme, appelée aussi par eux Caritaba (1). On a dit aussi que Bohio signifie maison et que les Indiens se

(1) Munoz, *Hist. del Nuevo Mundo*, cap. III.

servaient souvent de ce terme pour désigner une île peuplée; aussi l'appliquaient-ils fréquemment à Hispaniola, ainsi que le nom plus général de Haïti, qui veut dire hauteur, et quelquefois celui de Quisqueya, c'est à dire tout, marquant l'étendue.

La fausse interprétation de ces expressions et d'autres était une source perpétuelle d'erreurs pour Colomb; il supposait tantôt que Babèque et Bohio étaient la même île, tantôt que c'étaient des contrées ou des îles différentes, et il prenait Quisqueya pour Quisay ou Quinsay, c'est à dire la cité céleste, décrite par Marco Polo.

Colomb était pressé d'arriver dans un pays riche et civilisé de l'Orient, avec lequel il pût établir des relations commerciales et d'où il pût rapporter en Espagne, comme des trophées glorieux, une certaine quantité de marchandises nouvelles. La saison avançait; les nuits fraîches annonçaient l'approche de l'hiver. Il résolut donc de ne plus avancer au nord et de ne pas s'arrêter plus longtemps dans des contrées sauvages, qu'il ne pouvait coloniser en ce moment, mais de retourner vers l'est-sud-est, à la recherche de Babèque qu'il supposait devoir être une île opulente et civilisée sur la côte d'Asie.

Avant de sortir de la rivière qu'il avait nommée le Rio de los Mares, l'amiral prit à bord plusieurs Indiens qu'il se proposait de ramener avec lui, pour leur faire apprendre l'espagnol et les employer comme interprètes, dans ses futurs voyages; il les choisit dans les deux sexes, ayant appris des navigateurs portugais que les hommes étaient toujours plus satisfaits du voyage et plus complaisants à leur retour, lorsqu'ils étaient accompagnés de femmes. Avec le zèle religieux du temps, Colomb voyait dans la conversion de ces nations sauvages, opérée par l'entremise de ces Indiens instruits, un triomphe éclatant pour le christianisme

et un précieux titre de gloire pour la couronne. Il s'imaginait que les Indiens n'avaient aucune espèce de religion, mais étaient ouverts à toutes les impressions religieuses, parce qu'ils regardaient avec beaucoup de respect et d'attention les cérémonies des Espagnols, qu'ils retenaient facilement les prières qu'on leur apprenait et faisaient le signe de la croix avec la dévotion la plus édifiante. Ils avaient une idée, mais bornée et confuse, d'une vie future. « Ils croient que l'âme est immortelle, » dit Pierre Martyr, « et que, délivrée du corps, elle se rend dans les bois et dans les montagnes, où elle habite à perpétuité des cavernes; là elle mange et elle boit, car elle n'est pas exempte de ces besoins physiques. Ils supposent que les sons répercutés par les cavernes et appelés échos par les Latins sont produits par les âmes des trépassés, errant autour de ces lieux (1). »

Cette tendance naturelle à la dévotion, que Colomb croyait avoir reconnue chez les sauvages, la douceur de ceux-ci et leur ignorance de tous les arts guerriers, lui faisaient regarder comme facile d'en faire des fils pieux de l'Église et de fidèles sujets de la couronne. Après avoir fait ressortir tous les avantages que promet la colonisation de ces pays, il exprimait l'espoir de voir s'établir un grand commerce : l'or devait abonder dans l'intérieur; on lui avait souvent parlé de perles et de pierres précieuses, quoiqu'il n'en eût pas vues: il croyait avoir trouvé des indices certains de l'existence de gommés et d'épices; enfin il y avait un nombre considérable de cotonniers. Une grande quantité de ces objets, faisait-il observer, trouveront probablement un marché plus proche qu'en Espagne dans les États du Grand Khan, où il ne doutait pas qu'il n'arrivât bientôt (1).

(1) P. Martyr, dec. VIII, cap. IX.

(2) *Primer viage de Colon*. Navarrete, t. I.

CHAPITRE V

RECHERCHES APRÈS L'ÎLE SUPPOSÉE DE BABÈQUE. — DÉSERTION DE LA PINTA

Le 12 novembre, Colomb rebroussa chemin vers l'est-sud-est, en suivant la direction de la côte. Ce changement d'itinéraire influa singulièrement sur ses découvertes ultérieures. Il s'était déjà avancé très loin dans le vieux canal, entre Cuba et les îles de Bahama; encore deux ou trois jours, il eût reconnu l'erreur qu'il avait commise, en supposant que Cuba faisait partie de la terre ferme, erreur dans laquelle il resta jusqu'à sa mort. Il eût pu aussi être informé du voisinage du continent, et peut-être se fût-il dirigé vers la côte de la Floride, ou y eût-il été poussé par le courant; peut-être, continuant de longer Cuba au sud-ouest, eût-il gagné la côte opposée du Yucatan et réalisé ses plus brillantes espérances, en faisant la découverte du Mexique. Mais il suffisait à la gloire de Colomb d'avoir découvert ce nouveau monde, dont les régions dorées devaient jeter de l'éclat sur d'autres entreprises.

Les Espagnols longèrent la côte pendant deux ou trois jours, sans s'arrêter pour l'explorer, ne voyant pas de villes populeuses. Doublant un grand cap, auquel il donna le nom de cap Cuba, l'amiral cingla à l'est, à la recherche de Babèque, mais, le 14, un vent violent et la mer orageuse l'obligèrent de revenir sur ses pas et de jeter l'ancre dans une rade sûre et profonde, qu'il nomma Puerto del Principe. Il planta une croix sur une hauteur voisine, en signe de possession. Il passa quelques jours à explorer avec les chaloupes un groupe de petites mais superbes îles du voisinage, connu depuis sous le nom de *El Jardin del Rey* ou le jardin du roi. Il appela cet archipel la mer de *Nuestra Senora*; celui-ci est devenu plus tard un nid de pirates, à cause de ses canaux et des ports solitaires où l'on pouvait s'abriter et se cacher facilement. Ces îles étaient couvertes d'arbres magnifiques, parmi lesquels les Espagnols crurent distinguer le lentisque et l'aloès.

Le 10, Colomb repartit; pendant deux jours, luttant contre des vents violents, il s'efforça en vain d'atteindre une île située à l'est, à soixante milles environ de distance, et supposée être Babèque. Le vent continuant de lui être contraire et la mer de s'agiter, il rebroussa chemin dans la soirée du 20, faisant signe aux autres vaisseaux de le suivre. La *Pinta*, qui était loin à l'ouest, n'aperçut pas les signaux; l'amiral les répéta sans plus de succès. La nuit venant, il fit diminuer de voiles et mettre le fanal au grand mât, dans l'espoir que la caravelle le rejoindrait, ce qu'elle pouvait faire facilement, ayant le vent en poupe, mais, au point du jour, la *Pinta* n'était plus en vue (1).

Colomb fut très inquiet de cette circonstance. Pinzon était

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, t. I, cap. XXVII. — *Hist. del Almirante*, cap. XXIX. — *Journal de Colomb*, Navarrete, t. I.

un vieux navigateur, habitué à tenir un rang élevé parmi ses compagnons; c'était, en grande partie, grâce à son influence et à ses efforts, que la flotte avait été équipée; aussi supportait-il difficilement l'autorité de l'amiral, qu'il ne considérerait peut-être pas comme étant plus capable, plus instruit que lui, et qu'il avait aidé de sa bourse. Plusieurs fois, des mésintelligences, des discussions s'étaient élevées entre eux, pendant le voyage, et lorsque Colomb vit ce commandant se séparer de lui, sans aucun rendez-vous fixé, il soupçonna qu'il voulait ou se rendre indépendant et poursuivre l'entreprise en son propre nom, ou retourner au plus tôt en Espagne pour accaparer la gloire de la découverte. Il était cependant inutile d'aller à sa recherche; la *Pinta* était hors de vue, c'était un fin voilier et il était impossible de savoir la direction qu'elle avait prise. Colomb rebroussa donc chemin vers Cuba, pour achever d'explorer les côtes de l'île; mais il ne possédait plus sa sérénité d'esprit habituelle, sa fermeté de résolution, et il était tout troublé par ses doutes sur les projets de Pinzon.

Le 24 novembre, l'amiral était de retour au cap Cuba et jetait l'ancre dans un beau port formé par l'embouchure du fleuve. Ce port, auquel il donna le nom de Sainte-Catherine, était bordé de magnifiques prairies. Les montagnes voisines étaient bien boisées; on y voyait des pins de grande taille, dont on pouvait faire des mâts pour les plus forts navires, et de superbes chênes. On trouva dans le lit du fleuve des pierres veinées d'or.

Colomb explora pendant plusieurs jours le reste de la côte. Il admirait ce magnifique paysage, cette fraîche verdure, ces eaux limpides, ces ports nombreux et commodes. Parlant dans une lettre aux souverains espagnols d'un endroit qu'il nomma Puerto Santo, il dit dans son langage simple mais enthousiaste : « La tranquillité de cette rivière et la

pureté de l'eau, à travers laquelle on voit le sable au fond; mille palmiers de forme variée, les plus grands et les plus beaux que j'aie jamais vus, et tant d'autres arbres élevés et et verdoyants; le riche plumage des oiseaux et la verdure des plaines donnent à ce pays une si merveilleuse beauté, qu'il surpasse tous les autres en charmes et en grâces, autant que le jour surpasse la nuit en clarté. Aussi, je le dis souvent à mes compagnons, quelques efforts que je fasse pour rendre compte de tout à Vos Majestés, ma bouche ne peut exprimer toute la vérité, ni ma plume décrire ce spectacle. Je suis si accablé à la vue de tant de beauté, que je ne sais comment dépeindre ce que je vois (1). »

La transparence de l'eau, que Colomb attribuait à la pureté des rivières, est une propriété de l'Océan, sous ces latitudes. L'eau est si claire dans le voisinage de quelques-unes de ces îles, que, par un temps calme, on voit le fond de la mer, comme dans une carafe de cristal, et les habitants plongent à quatre et cinq brasses, pour recueillir des coquilles et des écailles qu'ils aperçoivent de la côte. L'air délicat et l'eau pure de ces îles en font peut-être le principal charme.

Pour donner une preuve de la végétation gigantesque de l'île, Colomb cite les dimensions énormes des canots faits d'un seul tronc d'arbre; il avait vu une de ces embarcations qui pouvait contenir cent cinquante personnes. Entre autres objets trouvés dans les habitations des Indiens, il y avait un gâteau de cire, qu'il envoya en présent aux souverains espagnols, « car où il y a de la cire, » dit-il, « il doit y avoir mille autres bonnes choses (2). » On a supposé depuis que ce gâteau avait été apporté du Yucatan, parce que les

(1) *Hist. del Almirante*, cap. XXIX.

(2) *Journal de Colomb*. Navarrete, t. I.

habitants de Cuba n'avaient pas l'habitude de recueillir la cire (1).

Le 5 décembre, l'amiral atteignit l'extrémité orientale de Cuba, qu'il supposait être l'extrémité orientale de l'Asie; il lui donna, pour ce motif, le nom d'Alpha et Omega, le commencement et la fin. Il se trouva alors dans une grande perplexité au sujet de la route qu'il devait prendre; en longeant la côte dans sa courbure vers le sud-ouest, il pouvait arriver dans les régions plus civilisées et plus riches de l'Inde, mais il devait, dans ce cas, renoncer à tout espoir de découvrir l'île de Babèque, que les Indiens plaçaient maintenant au nord-est et dont ils continuaient de faire les descriptions les plus séduisantes. C'était là un des embarras qui caractérisèrent ce voyage extraordinaire; ainsi un monde nouveau, inconnu était ouvert devant Colomb; partout des merveilles, des beautés l'attiraient, mais, de quelque côté qu'il se dirigeât, il pouvait tourner le dos au véritable pays où il devait trouver profit et satisfaction.

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, dec. I.

CHAPITRE VI

DÉCOUVERTE D'HISPANIOLA

Comme l'amiral cinglait en haute mer, au delà de l'extrémité orientale de Cuba, ne sachant où se diriger, il aperçut au sud-est une terre qui grandit peu à peu, tandis qu'il se rapprochait; de hautes montagnes, qui s'élevaient au dessus de l'horizon, annonçaient une île d'une grande étendue. Les Indiens, à cette vue, crièrent *Bohio*, nom que Colomb prenait pour celui d'un pays où l'or abondait. Lorsqu'ils le virent gouverner dans cette direction, ils manifestèrent une profonde terreur et le supplièrent de ne pas visiter cette île, lui faisant signe que les habitants étaient farouches et cruels, n'avaient qu'un œil et étaient des cannibales. A cause des vents contraires et de la longueur des nuits, pendant lesquelles on n'osait pas naviguer dans ces îles inconnues, il fallait près de deux jours pour arriver à cette terre.

Dans l'atmosphère transparente des tropiques, on distingue des objets à une grande distance, et la pureté de l'air, la sérénité du ciel bleu donnent au paysage une beauté ma-

rique. C'est dans ces conditions favorables, que la magnifique île de Haïti se révéla aux yeux de ses visiteurs. Les montagnes étaient plus hautes, plus rocheuses que celles des autres îles, mais les rochers surgissaient du milieu de superbes forêts. Au pied des montagnes en pente douce s'étendaient de riches plaines, de vertes savanes; des champs cultivés, des feux brillant la nuit, des colonnes de fumée montant pendant le jour, signalaient une population nombreuse. Elle se montrait dans tout l'éclat de la végétation tropicale, cette île, une des plus belles qu'il y ait au monde, destinée à en devenir une des plus malheureuses.

Dans la soirée du 6 décembre, Colomb entra, à l'extrémité ouest de Haïti, dans un port auquel il donna le nom de Saint-Nicolas, sous lequel il est encore connu aujourd'hui. La rade était spacieuse, profonde, entourée de grands arbres, dont plusieurs étaient chargés de fruits; en avant s'étendait une magnifique plaine, traversée par un beau cours d'eau. Les nombreux canots que l'on voyait de différents côtés prouvaient qu'il y avait de gros villages dans le voisinage; mais les habitants avaient fui avec terreur à la vue des vaisseaux.

Quittant le port Saint-Nicolas, le 7, les Espagnols côtoyèrent l'île au nord; elle était haute et montagneuse, mais offrait de vertes savanes et de longues plaines. A une place, ils aperçurent une riche et riante vallée, qui s'enfonçait dans l'intérieur, entre deux montagnes, et paraissait être bien cultivée.

Ils furent retenus plusieurs jours dans un port qu'ils appelèrent port Conception (1); un petit fleuve s'y jetait, après

(1) Aujourd'hui connu sous le nom de baie de Moustique.

L'auteur de cet ouvrage a reçu, en 1847, de M. T. S. Heneken, habitant depuis plusieurs années Saint-Domingue, des lettres très obligeantes et

de nombreux détours à travers des campagnes ravissantes. La côte était très poissonneuse; des poissons sautaient même dans les chaloupes. Les matelots recoururent donc à leurs filets et firent une pêche abondante; ils prirent, entre autres, plusieurs poissons ressemblant à ceux de l'Espagne; c'était la première fois que ce fait se produisait. Le chant de l'oiseau qu'ils prenaient pour le rossignol, et de plusieurs autres, dont la voix leur était familière, leur rappelait les bosquets lointains de l'Andalousie. Ils crurent trouver une ressemblance entre la physionomie de ce pays et celle des plus belles provinces de leur pays natal; c'est pourquoi l'amiral nomma cette île Hispaniola.

Désirant établir des relations avec les naturels, qui avaient abandonné la côte à son arrivée, Colomb envoya dans l'intérieur six hommes bien armés; ceux-ci virent plusieurs champs cultivés, des traces de routes, un endroit où l'on avait allumé des feux, mais les habitants s'étaient enfuis avec terreur dans les montagnes.

Quoique tout le pays fût désert, Colomb se consola à l'idée qu'il devait y avoir dans l'intérieur des villes populeuses, où les fuyards s'étaient réfugiés, et que les feux qu'il avait vus étaient des signaux, comme ceux qui brillaient sur les montagnes d'Espagne, pendant la guerre des Mores, signaux donnant l'alarme en cas d'une descente de l'ennemi sur le rivage.

Le 12 décembre, l'amiral planta solennellement une croix, en signe de prise de possession, sur une hauteur qui s'élevait à l'entrée du port. Comme trois matelots rôdaient dans le voisinage, ils virent une troupe de naturels qui, en les aper-

très intéressantes, qui indiquent des localités, donnent des noms, des détails relatifs au séjour de Colomb dans cette île. Il consignera ces renseignements dans des notes, chaque fois que l'occasion s'en présentera.

cevant, prirent immédiatement la fuite ; ils les poursuivirent et arrêterent une jeune femme qu'ils amenèrent à bord. Elle était toute nue, indice d'une civilisation peu avancée, mais elle avait un anneau d'or au nez, ce qui faisait espérer que ce métal précieux était recueilli dans l'île. Colomb eut bientôt calmé la frayeur de cette femme, qu'il traita avec bonté ; il lui donna de la verroterie, des anneaux de cuivre, des sonnettes d'oiseau, d'autres babioles encore, puis, l'ayant fait habiller, la renvoya, accompagnée de plusieurs matelots et de trois interprètes indiens. Elle était si charmée de sa toilette et de l'accueil qui lui avait été fait, qu'elle eut bien voulu rester avec les Indiennes qu'elle avait trouvées sur le vaisseau de Colomb. Ceux qui l'escortaient revinrent à bord, tard dans la nuit, sans avoir osé la suivre jusqu'à son village, qui était fort éloigné. Comptant sur l'impression favorable qu'avait dû faire le récit de cette femme, l'amiral envoya, le lendemain, neuf hommes déterminés et bien armés, avec un naturel de Cuba comme interprète, à la recherche du village ; ils le trouvèrent à quatre lieues et demie environ, au sud-est, dans une magnifique vallée, au bord d'une belle rivière (1). Il renfermait un millier de maisons, mais les habitants s'étaient enfuis à leur approche. L'interprète les rejoignit, les assura de la bonté de ces étrangers, qui étaient descendus du ciel et parcouraient le monde, en faisant de précieux et superbes présents. Les Indiens rassurés revinrent au nombre de deux mille ; ils approchèrent timidement des Espagnols, s'arrêtant souvent et mettant leurs mains sur leur têtes, en signe de respect et de soumission. Ils étaient bien faits et plus beaux que les habitants des autres îles (2).

(1) Ce village était connu auparavant sous le nom de Gros Morne ; il était situé au bord du fleuve, dit des « Trois rivières, » qui se jette dans la mer, à un demi-mille à l'ouest de Port de Paix. Navarrete, 1. 1.

(2) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. LIII. MS.

Tandis que les Espagnols conversaient avec eux au moyen de leur interprète, d'autres arrivèrent en foule, conduits par le mari de l'Indienne; ils portaient celle-ci en triomphe sur leurs épaules. Le mari se confondit en remerciements pour la bonté avec laquelle on l'avait traitée et les magnifiques cadeaux qu'on lui avait faits.

Les Indiens conduisirent alors les Espagnols dans leurs huttes, où ils leur offrirent du pain de cassava, du poisson, des racines et diverses espèces de fruits; ils leur apportèrent aussi un grand nombre de perroquets domestiques et mirent même à leur disposition tout ce qu'ils possédaient. La grande rivière qui traversait cette vallée était bordée de superbes forêts, où l'on remarquait des palmiers, des bananiers et beaucoup d'arbres couverts de fruits et de fleurs. L'air était doux comme en avril, les oiseaux chantaient toute la journée, et quelques-uns se faisaient même entendre la nuit. Les Espagnols qui n'avaient pas encore appris à se rendre compte de la différence des saisons dans cette partie opposée du globe, étaient étonnés d'entendre ce prétendu rossignol chanter au milieu de décembre, et voyaient dans ce fait la preuve que l'hiver était inconnu dans cet heureux climat. Ils retournèrent à bord, ravis de la beauté du pays, qui surpassait même, dirent-ils, celle des riantes plaines de Cordoue. Et ici nous ne pouvons nous empêcher d'arrêter un instant nos regards sur le tableau, fait par les premiers explorateurs, des mœurs des habitants de cette île, avant l'arrivée des blancs. D'après leurs récits, les indigènes de Haïti vivaient dans cet état de simplicité sauvage et primitive, que certains philosophes ont dépeint chaleureusement comme un idéal pour l'humanité; comblés des dons de la nature, ils ne connaissaient même pas les besoins factices. Une terre fertile produisait, presque sans culture, la plus grande partie de leurs aliments; leurs rivières et la côte

abondaient en poisson, et ils allaient à la chasse de l'utia, du guana et d'un grand nombre d'oiseaux. Pour des gens ayant des habitudes frugales et modérées, c'était la richesse. Ils partageaient volontiers avec tous venants ce que la nature leur fournissait si généreusement; l'hospitalité, nous dit-on, était chez eux une loi naturelle universellement observée. Il ne fallait pas être connu d'eux pour recevoir des secours; les portes étaient ouvertes à l'étranger, comme la sienne même (1). Colomb s'exprimait ainsi dans une lettre à Louis de Saint-Angel : « Il est vrai qu'après avoir pris confiance et perdu leurs frayeurs, ils furent si libéraux de ce qu'ils possédaient, qu'on ne peut le croire sans l'avoir vu. Si on leur demandait quelque chose, non seulement ils ne refusaient pas, mais ils le donnaient avec plaisir et de tout cœur. Que l'objet eût beaucoup ou peu de valeur, ils étaient satisfaits de tout ce qu'on leur offrait en retour..... Il me paraît que, dans toutes ces îles, les hommes se contentent d'une seule femme, mais en donnent une vingtaine à leur chef ou roi. Les femmes semblent travailler plus que les hommes. Je n'ai pas pu savoir si ces gens possèdent individuellement quelque chose; je penche à croire que chacun a sa part de tout, et spécialement des provisions (2). »

Un des plus ravissants portraits des habitants de cette île est celui qui a été fait par Pierre Martyr, lequel tenait ses renseignements de l'amiral lui-même, comme il le rapporte. « Il est certain, » dit-il, « que la terre est commune pour ces gens, comme la lumière et l'eau, et que la distinction du mien et du tien, origine de tous les crimes, n'existe pas chez eux. Ils sont contents de si peu, que, dans un aussi grand pays, ils ont plutôt trop de biens que trop peu, de sorte

(1) Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, liv. I.

(2) Lettre de Colomb à Louis de Saint-Angel, Navarrete, t. I, p. 167.

qu'ils paraissent habiter un monde doré, où la fatigue est inconnue, vivant dans des jardins ouverts, sans fossés, sans haies et sans murs. Ils agissent honnêtement, les uns envers les autres, sans lois, sans livres et sans juges. Ils regardent comme un homme méchant et pervers celui qui prend plaisir à maltraiter ses semblables. Quoiqu'ils n'aiment pas le superflu, ils s'approvisionnent des racines avec lesquelles ils font leur pain, et sont habitués à un régime simple, qui entretient la santé et préserve des maladies (1). »

Ce tableau peut avoir été coloré trop vivement par l'imagination, mais l'exactitude des faits rapportés est généralement confirmée par les historiens contemporains. Tous s'accordent à représenter la vie de ces insulaires comme se rapprochant de l'état de félicité de l'âge d'or des poètes ; soumis à l'autorité absolue, mais patriarcale et douce de leurs caciques, exempts d'orgueil et presque de besoins, au milieu d'une contrée fertile et sous un climat heureusement tempéré, ces gens avaient une disposition naturelle à l'indolence et à une insouciance gaieté.

(1) P. Martyr, dec. I, lib. III.

CHAPITRE VII

EXPLORATIONS DANS L'ILE D'HISPANIOLA

Le temps étant devenu favorable, Colomb fit, le 14 décembre, une nouvelle tentative pour découvrir l'île de Babèque, mais des vents contraires mirent de nouveau obstacle à ce projet. Dans le cours de ce voyage, il visita une île située en face du port Conception et abondante en tortues, ce qui lui fit donner par l'amiral le nom de Tortugas (île des tortues) (1). Les naturels s'étaient enfuis dans les rochers et les forêts, et avaient allumé des feux sur les hauteurs, pour donner l'alarme. Le pays était si beau, que Colomb donna à une des vallées le nom de Valle del Paraíso ou vallée du paradis, et à un superbe cours d'eau celui de Guadalquivir, en souvenir du fleuve renommé qui parcourt quelques-unes des plus belles provinces de l'Espagne (2).

L'amiral remit à la voile, le 16 décembre, à minuit, pour Hispaniola. Arrivé au milieu du golfe qui sépare les îles, il

(1) Cette île devint plus tard le quartier-général des fameux boucaniers.

(2) *Journal de Colomb*. Navarrete, *Colec. de Viages*, t. I, p. 91.

aperçut un canot monté par un seul Indien, et, comme dans une occasion précédente, il fut étonné de la hardiesse avec laquelle cet homme s'aventurait au loin dans une aussi frêle embarcation, et de l'adresse avec laquelle il maintenait celle-ci sur l'eau, quoique le vent fût assez fort et la mer agitée. Il fit prendre le sauvage à bord, dans son canot, et, ayant jeté l'ancre dans un village, appelé aujourd'hui Puerto de Paz, sur la côte d'Hispaniola, il le renvoya à terre, après l'avoir bien régalé et chargé de présents.

Dans les premières relations nouées avec ces gens, la bonté, paraît-il, ne manqua jamais d'avoir son effet naturel. Les récits favorables faits par cet Indien et par ceux avec qui les Espagnols avaient déjà communiqué auparavant, dissipèrent les craintes des insulaires. Des rapports amicaux s'établirent et les vaisseaux furent visités par un cacique du voisinage; ce chef et ses conseillers donnèrent à Colomb de nouvelles indications au sujet de l'île de Babèque, qu'ils décrivaient comme située à peu de distance. L'amiral ne fit plus mention par la suite, de cette île, qu'il ne tenta plus, paraît-il, de découvrir, et qui ne figure pas sur les cartes anciennes. Il est probable qu'il avait mal interprété les paroles des Indiens, erreur dans laquelle tombèrent souvent les premiers navigateurs et qui les entraîna dans tant de recherches inutiles. Les habitants d'Hispaniola parurent à Colomb plus beaux que ceux qu'il avait déjà vus; ils étaient doux et paisibles. Quelques-uns portaient des ornements d'or, qu'ils donnaient ou échangeaient volontiers contre la moindre bagatelle. Le pays était entrecoupé de hautes montagnes et de vallées verdoyantes, qui s'étendaient à perte de vue. La pente des montagnes était si douce, qu'on eût pu y faire monter des bœufs pour les labourer, et la luxuriante végétation des forêts trahissait la fertilité du sol. Les vallées étaient baignées par un grand nombre de beaux et limpides

cours d'eau ; elles paraissaient être cultivées en plusieurs places et convenir pour des champs de blé, des vergers et des pâturages.

Tandis qu'il était retenu à Puerto de Paz par des vents contraires, Colomb reçut la visite d'un jeune cacique, qui arriva porté par quatre hommes dans une espèce de litière et suivi de deux cents de ses sujets. L'amiral dînant dans ce moment, le cacique, laissant sa suite au dehors, entra dans la cabine et s'assit près du commandant, sans souffrir que celui-ci se levât ou fît aucune cérémonie ; il n'était accompagné que de deux vieillards, qui paraissaient être ses conseillers et qui se couchèrent à ses pieds. Lorsqu'on lui donnait quelque chose à boire ou à manger, il ne faisait que le goûter et l'envoyait à sa suite ; il avait un air de gravité et de dignité, qu'il garda constamment, et parlait peu ; ses deux conseillers, surveillant le mouvement de ses lèvres, saisissaient et communiquaient ses pensées. Après le dîner, il offrit à l'amiral un ceinturon d'un travail curieux et deux pièces d'or. Colomb lui donna un vêtement, plusieurs grains d'ambre, des souliers de couleur et une bouteille d'eau de fleurs d'oranger ; il lui montra une monnaie à l'effigie des souverains espagnols et essaya de lui expliquer la puissance et la grandeur de ces princes. Il lui montra aussi la bannière royale et l'étendard de la croix, mais il tenta en vain de se faire comprendre au moyen de ces symboles. Le cacique ne put jamais croire qu'il y eût sur la terre un pays qui produisait ces êtres et ces objets merveilleux ; il partagea l'opinion générale que les Espagnols étaient des créatures surhumaines et pensa que le pays et les souverains dont on lui parlait devaient exister quelque part dans le ciel.

Dans la soirée, le cacique fut reconduit à terre, en grande cérémonie, dans une chaloupe, et une salve d'artillerie fut tirée en son honneur. Il partit dans la même pompe avec

laquelle il était venu, en litière, avec une suite nombreuse; derrière lui, à quelque distance, on voyait son fils, porté et escorté de la même manière, et son frère à pied, soutenu par deux hommes. Les présents de l'amiral étaient portés triomphalement en tête du cortège.

Les Espagnols se procurèrent peu d'or en cet endroit, quoique les naturels fussent toujours prêts à donner tous les ornements qu'ils possédaient. La terre promise était située plus loin; un des vieux conseillers du cacique dit à Colomb qu'il arriverait bientôt dans des îles, où ce précieux métal abondait. Avant son départ, l'amiral fit ériger une grande croix au centre du village; et, voyant l'empressement avec lequel les Indiens l'aidèrent dans ce travail, et la manière dont ils imitaient les Espagnols dans leurs actes de dévotion, il conclut qu'il serait facile de les convertir tous au christianisme.

Le 19 décembre, Colomb partit avant le lever du jour, mais avec un vent contraire, et, dans la soirée du 20, il jeta l'ancre dans un beau port, auquel il donna le nom de Saint-Thomas et que l'on suppose être aujourd'hui la baie d'Acul. Le pays environnant était magnifique et bien peuplé. Les habitants arrivèrent, les uns dans des canots, les autres à la nage, apportant diverses espèces de fruits inconnus, au parfum et au goût exquis; ils les offraient libéralement, avec tout ce qu'ils possédaient et surtout leurs ornements d'or, qu'ils voyaient convoités particulièrement par les étrangers. Ces gens étaient d'un désintéressement, d'une générosité extraordinaire; ils n'avaient aucune pensée de trafic, mais se dépouillaient spontanément de tous leurs biens. Colomb défendit à ses compagnons de profiter de la simplicité de ces sauvages, et prescrivit qu'on donnât toujours à ceux-ci quelque chose en échange. Plusieurs caciques du voisinage visitèrent les vaisseaux, avec des présents, et

invitèrent les Espagnols à venir dans leurs villages, où ils les reçurent de la manière la plus hospitalière.

Le 22 décembre, arriva un grand canot rempli de sauvages, chargés d'une mission de la part d'un puissant cacique, nommé Guacanagari, qui gouvernait toute cette partie de l'île. Un des principaux serviteurs de ce chef présenta à l'amiral un large ceinturon, ingénieusement fait avec des grains de couleur et des os, et un masque de bois, dont les yeux, la bouche et le nez étaient en or; il le pria également, au nom de son maître, de conduire la flottille en face de la résidence de celui-ci, qui habitait la côte un peu plus à l'est. Le vent ne lui permettant pas de se rendre immédiatement à cette invitation, Colomb chargea le notaire de l'escadre de visiter le cacique, avec plusieurs hommes de l'équipage. Ce chef résidait dans une ville, la plus grande et la mieux bâtie que l'on eût vue jusqu'alors, située au bord d'une rivière, que les Espagnols appelèrent Punta Santa et qui porte aujourd'hui le nom de Grande Rivière. Il reçut les étrangers dans une espèce de place publique, qui avait été balayée et préparée en vue de cette visite, leur fit toutes sortes d'honneurs et donna à chacun un habillement complet en coton. Les habitants se pressaient autour d'eux, apportant des provisions et des rafraîchissements; ils introduisirent les matelots dans leurs huttes, comme des hôtes distingués, leur offrirent des vêtements de coton et tout ce qui paraissait avoir de la valeur aux yeux de ceux-ci; ils ne demandaient rien en retour, mais, si on leur donnait quelque chose, ils paraissaient l'accepter respectueusement comme une relique sacrée.

Le cacique eût voulu retenir ses hôtes toute la nuit, mais ils avaient reçu l'ordre de retourner. A leur départ, il leur remit des perroquets et des pièces d'or qu'il envoyait en présent à l'amiral; ils furent reconduits jusqu'à leurs cha-

loupes par une foule d'Indiens, qui portaient les cadeaux et s'ingéniaient à leur rendre service.

Pendant leur absence, la flottille avait été visitée par un grand nombre de canots et par plusieurs caciques d'un rang inférieur. Ceux-ci avaient assuré à l'amiral que l'île abondait en richesses; ils avaient surtout parlé de Cibao, région de l'intérieur, plus à l'est, dont le cacique, pour autant qu'on comprenait leur langage, avait des bannières en or ciselé. Colomb, se trompant comme toujours, s'imagina que ce mot Cibao était une corruption de Cipango, et que ce chef aux bannières d'or devait être le magnifique prince de cette île, cité par Marco Polo (1).

(1) *Journal de Colomb*. Navarrete, t. I. — *Hist. del Almirante*, cap. XXXII. — Herrera, dec. I, lib. I, cap. XV, XVI.

CHAPITRE VIII

NAUFRAGE

Le 21 décembre, avant le lever du jour, Colomb partit du port Saint-Thomas et cingla à l'est, dans l'intention de jeter l'ancre près du territoire du cacique Guacanagari. Le vent soufflait de terre, mais si faiblement qu'il enflait à peine les voiles, et les vaisseaux avançaient lentement; à onze heures du soir, veille de Noël, ils étaient à une lieue et demie de la résidence du cacique, et l'amiral, qui avait veillé jusqu'alors, voyant que la mer était calme, unie, et le navire presque sans mouvement, se retira pour aller se reposer, comme il n'avait pas dormi la nuit précédente. Il était, en général, très prudent, dans ses voyages sur les côtes; il passait des nuits entières sur le pont, dans tous les temps, et ne se fiait jamais à la vigilance des autres, lorsqu'on pouvait prévoir une difficulté ou un danger. Mais cette fois il n'éprouvait aucune inquiétude, non seulement à cause de ce calme profond, mais parce que, la veille, les matelots qui avaient visité le cacique avaient reconnu la côte et déclaré qu'il ne s'y trouvait ni rocs ni écueils.

L'amiral ne se fut pas plus tôt retiré dans sa cabine, que le pilote confia le gouvernail à un mousse et alla se coucher ; c'était enfreindre directement la défense faite par le commandant de confier jamais le gouvernail aux mousses. Les autres matelots de garde profitèrent également de l'absence de Colomb, et, quelques instants après, tout l'équipage dormait. Pendant ce temps, les perfides courants qui longeaient la côte entraînaient le vaisseau, doucement mais avec force, vers un banc de sable. Le mousse négligent n'avait pas remarqué les brisants, quoique les vagues fissent un bruit qu'on eût pu entendre à une lieue de là ; mais, en sentant tout à coup une secousse violente, il appela au secours. Colomb, toujours trop préoccupé pour avoir le sommeil profond, fut le premier sur le pont ; le pilote, que son devoir obligeait à veiller, parut ensuite avec d'autres matelots, à moitié endormis. L'amiral leur ordonna de prendre la chaloupe et de touer le vaisseau. Ils sautèrent dans la barque, mais tout troublés, comme le sont d'ordinaire des gens réveillés en sursaut par une alarme, au lieu d'obéir à l'ordre qu'on leur avait donné, ils ramèrent vers l'autre navire, qui marchait à une demi-lieue de là contre le vent.

Le pilote, ayant atteint la caravelle, fit connaître l'état critique dans lequel il avait laissé le vaisseau. Le commandant lui reprocha sa lâche désertion, prit la chaloupe et vola au secours de l'amiral, avec le pilote couvert de honte et de confusion.

Il était trop tard pour sauver le vaisseau, que le courant avait poussé plus avant sur le banc de sable. Colomb, voyant que la chaloupe était partie et que le bâtiment s'enfonçait, fit abattre le mât dans l'espoir de le remettre à flot, mais tous ses efforts furent vains. La quille était fortement engagée dans le sable ; elle s'était ouverte en plusieurs endroits par la violence du choc, et les vagues qui battaient

le navire l'ébranlaient de plus en plus. Il tomba enfin sur le flanc. Heureusement le temps était resté calme, sinon le vaisseau eût été brisé en mille pièces et tout l'équipage eût pu périr au milieu des courants et des brisants.

L'amiral et ses compagnons se réfugièrent à bord de la caravelle. Diego de Arana, juge de la flotte, et Pedro Gutierrez, le sommeiller royal, furent aussitôt envoyés à terre auprès de Guacanagari, pour l'informer de la visite projetée de Colomb et de ce désastreux naufrage. En attendant, comme une brise légère soufflait de terre, l'amiral, ignorant où il se trouvait et craignant d'être entouré de rocs et d'écueils, fit mettre en panne jusqu'au matin.

L'habitation du cacique était à une lieue et demie environ de l'endroit où s'était passée cette scène. En apprenant ce malheur, Guacanagari manifesta une profonde affliction et versa même des larmes. Il envoya immédiatement tous ses sujets, avec tous les canots, grands et petits, que l'on put réunir, et ces gens déployèrent une telle activité, qu'en peu de temps le vaisseau fut déchargé. Le cacique lui-même, avec ses frères et ses parents, paya de sa personne, veillant soigneusement à ce que les travaux fussent conduits avec ordre, et qu'on ne gâtât ni ne volât rien. De temps en temps, il envoyait un des membres de sa famille ou un de ces principaux serviteurs auprès de l'amiral, pour lui offrir des consolations et l'assurer qu'il mettait à sa disposition tout ce qu'il possédait.

Jamais les lois sacrées de l'hospitalité ne furent observées chez une nation civilisée aussi scrupuleusement que par ce sauvage ignorant. Tous les objets retirés des vaisseaux furent déposés près de sa demeure, et une troupe d'hommes armés fit la garde toute la nuit, jusqu'à ce qu'on eût préparé des huttes pour les y placer. Cependant les naturels ne semblaient nullement disposés à profiter du malheur de

l'étranger ; quoiqu'ils vissent jetés sur la côte et exposés au pillage des objets qui devaient avoir un prix inestimable à leurs yeux, il n'y eut aucune tentative de vol, et, dans le transport de ceux-ci à terre, ils respectèrent jusqu'aux bagatelles les plus insignifiantes. Au contraire, leur maintien, leurs actes, témoignaient de leur sympathie pour les naufragés, et, à voir leur chagrin, on eût pu croire que ce désastre les eût atteints eux-mêmes (1).

« Ces gens sont si aimants, si traitables, si paisibles, » dit Colomb dans son journal, « que, je le jure à Vos Majestés, il n'y a pas au monde de meilleure nation, ni de meilleur pays. Ils aiment leurs voisins comme eux-mêmes ; leur langage est toujours doux, aimable, et accompagné d'un sourire ; et quoiqu'il soit vrai qu'ils sont nus, leurs mœurs sont décentes et dignes d'éloges. »

(1) *Hist. del Almirante*, cap. XLII. — Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. IX.

CHAPITRE IX

RELATIONS AVEC LES INDIGÈNES

Le 26 décembre, Guacanagari se rendit à bord de la caravelle *Nina*, pour faire une visite à l'amiral ; en le voyant fort triste, il fut ému jusqu'aux larmes ; il répéta le message qu'il lui avait envoyé, le pria de ne pas se laisser abattre par son infortune et mit à sa disposition tout ce qu'il possédait. Il avait déjà donné trois habitations pour loger les Espagnols et renfermer les objets préservés du naufrage ; il offrit alors de lui en fournir un plus grand nombre, si cela était nécessaire.

Pendant cet entretien, un canot arriva d'une autre partie de l'île, avec des morceaux d'or qu'on voulait échanger contre des petites sonnettes ; il n'y avait rien qui eût autant de valeur aux yeux des naturels que ces jouets. Les Indiens aimaient passionnément la danse, qu'ils accompagnaient du chant, et ainsi que du son d'une espèce de tambour fait d'un tronc d'arbre et du cliquetis de petits morceaux de bois creux ; mais lorsqu'ils suspendaient à leurs oreilles ces sonnettes et

qu'ils entendaient ce tintement qui se mariait avec leurs mouvements, rien ne pouvait égaler leur ravissement ingénu.

Les matelots qui revenaient de la côte informèrent l'amiral que des quantités considérables d'or avaient été apportées et qu'on en échangeait de gros morceaux contre la moindre bagatelle. Cette nouvelle réjouit Colomb et le cacique attentif, observant le changement qui s'était opéré dans sa physionomie, demanda ce qu'on lui avait dit. L'ayant appris et voyant l'amiral très désireux de se procurer de l'or, il l'assura par signes qu'il y avait dans les montagnes, à peu de distance, un endroit où l'or abondait au point qu'il n'avait guère de valeur, et promit d'en faire venir de là autant qu'il en voudrait. L'endroit qu'il désignait ainsi et qu'il appelait Cibao était, en effet, une région montagneuse où l'on trouva plus tard des mines importantes, mais Colomb continua à confondre ce nom avec celui de Cipango (1).

Guacanagari dina à bord avec l'amiral, après quoi il l'invita à visiter sa résidence. Il y avait fait préparer un repas aussi exquis et aussi somptueux que le permettaient ses faibles ressources ; c'étaient des utias ou lapins, du poisson, des racines et diverses espèces de fruits. Il fit tout ce qui était en son pouvoir pour satisfaire son hôte et le consoler dans ses infortunes ; il lui témoigna une ardente sympathie et eut même pour lui des attentions délicates qu'on n'eût pas attendues d'un sauvage. Il y avait dans les manières de ce chef une dignité naturelle et un raffinement qui surprirent souvent les Espagnols ; il mangeait lentement, modérément, avec une propreté et une bienséance extraordinaires, se lavant les mains quand il avait fini et les frottant avec des herbes molles et parfumées, pour avoir la peau douce et délicate, comme le supposait du moins Colomb. Il était servi

(1) *Primer viage de Colon*. Navarrete, t. I, p. 114.

avec une grande déférence par ses sujets, et sa conduite envers ceux-ci était gracieuse et digne d'un prince. Tout en lui, aux yeux enthousiasmés de l'amiral, annonçait l'homme né dans un haut rang (1).

En effet, la souveraineté dans cette île était héréditaire, et il n'y avait qu'un moyen, simple mais judicieux, usité pour maintenir jusqu'à un certain point la réalité de la filiation. Quand un cacique mourait sans laisser d'enfants, son autorité passait aux fils de ses sœurs, de préférence à ceux de ses frères, les premiers étant considérés comme étant plus de son sang; car, faisait-on observer, les enfants supposés d'un frère peuvent par hasard ne pas avoir le sang de leur oncle, mais ceux de la sœur doivent l'avoir, étant certainement les fils de leur mère. La forme du gouvernement était le despotisme pur, les caciques ayant une autorité absolue sur la vie, les biens et même la religion de leurs sujets. Il y avait peu de lois, et les chefs gouvernaient selon leur bon plaisir, mais avec douceur, et étaient obéis avec empressement. L'histoire désastreuse de ces insulaires, après leur découverte par les Européens, est remplie d'exemples qui prouvent leur attachement, leur fidélité dévouée à leurs chefs.

Le repas terminé, Guacanagari mena Colomb aux magnifiques bosquets qui entouraient sa résidence. Ils furent suivis de plus de mille naturels, tous complètement nus, qui exécutèrent des danses et se livrèrent à des jeux, d'après l'ordre du cacique qui cherchait à dissiper la tristesse de son hôte.

Lorsque les Indiens eurent fini, Colomb leur donna à son tour un divertissement, propre à leur donner une formidable idée de la puissance militaire des Espagnols. Il fit chercher à bord de la caravelle un arc et un carquois de flèches, avec un Castillan qui avait servi dans les guerres de Grenade

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. LXX. MS. — *Primer Viage de Colon*. Navarrete, t. I, p. 111.

et était un habile archer. En voyant l'adresse de cet homme, le cacique, qui n'avait pas le caractère guerrier et avait peu l'habitude des armes, se montra très surpris ; il dit à l'amiral que les Caraïbes, qui faisaient souvent des descentes dans l'île et enlevaient ses sujets, étaient également munis d'arcs et de flèches. Colomb l'assura de la protection des souverains castillans, qui détruiraient les Caraïbes ; il avait, en effet, déclara-t-il, des armes bien plus terribles, contre lesquelles il n'y avait pas de résistance, et, pour le prouver, il fit décharger un lombard ou gros canon et une arquebuse.

Au bruit de la détonation, les Indiens furent renversés par terre, comme s'ils eussent été frappés de la foudre, et, lorsqu'ils virent que le boulet avait fendu et fracassé les arbres comme le feu du ciel, ils furent remplis d'épouvante. Mais, lorsqu'on leur dit que les Espagnols les défendraient avec ces armes contre leurs redoutables ennemis, les Caraïbes, leur terreur fit place à une folle joie ; ils se voyaient protégés par des êtres divins, qui étaient descendus du ciel, armés de la foudre et de l'éclair.

Le cacique offrit alors à l'amiral un masque de bois, dont les yeux, les oreilles et d'autres parties étaient en or ; il lui pendit au cou des plaques du même métal et plaça sur sa tête une espèce de couronne d'or. Il distribua aussi des cadeaux à la suite de son hôte, et fit preuve d'une munificence qui eût fait honneur à un prince civilisé.

Toutes les bagatelles que Colomb donna en retour furent reçues avec respect comme des dons célestes. Les Indiens, en admirant les produits des manufactures européennes, répétaient constamment le mot de *turey*, qui, dans leur langue, signifie ciel. Ils prétendaient reconnaître les différentes qualités d'or au goût ; de même, lorsqu'on leur offrait un objet en étain, en argent ou en un autre métal blanc qu'ils ne connaissaient pas, ils le goûtaient, le déclaraient

« turey, » d'excellente qualité, et donnaient en échange des morceaux d'or fin. Tout ce que leur présentaient les Espagnols, même un morceau de fer rouillé, un bout de corde, une tête de clou, avait à leurs yeux une vertu secrète, surnaturelle, et ils le portaient à leur bouche, en criant : « turey. » Les sonnettes surtout excitaient leur convoitise ; l'or n'était pas recherché plus avidement par les matelots ; ils ne pouvaient contenir leur joie quand ils les entendaient tinter, et faisaient mille sauts et gambades. Un Indien, qui avait échangé une demi-poignée d'or contre une sonnette, n'eut pas plus tôt conclu ce marché, qu'il s'enfuit à toutes jambes vers les bois, regardant à chaque instant derrière lui, pour voir s'il n'était pas poursuivi par l'étranger, qui pouvait se repentir de s'être dessaisi à si bas prix d'un joyau inestimable (1).

L'extrême bonté du cacique, la douceur de ses sujets, la grande quantité d'or que l'on achetait chaque jour pour des bagatelles, et les renseignements donnés continuellement sur les mines précieuses qui se trouvaient à l'intérieur de l'île, contribuèrent beaucoup à consoler l'amiral de son désastre.

Les naufragés aussi s'habituaient à leur vie oisive et facile. Pour ces insulaires, exempts par leur simplicité des fatigues et des soucis auxquels tant de besoins factices condamnent l'homme civilisé, la vie paraissait être un rêve heureux ; rien ne leur causait d'inquiétudes. Quelques champs, cultivés presque sans travail, fournissaient les racines et les légumes qui formaient leur principale nourriture. Les rivières et les côtes abondaient en poisson ; les arbres étaient chargés de fruits dorés ou rougissants, auxquels le soleil des tropiques donnait un parfum et un goût exquis. Amollis

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. LXX. MS.

par cette nature bienfaisante et par un climat voluptueux, ces gens passaient une grande partie de leur journée à se reposer indolemment, et, le soir, ils dansaient dans leurs bosquets odorants, en chantant leurs chansons nationales ou au son de leurs tambours rustiques.

Telle était la vie douce et joyeuse de ce peuple, qui, s'il ne connaissait pas les jouissances variées et les plaisirs raffinés des nations civilisées, ignorait certainement la plupart des maux artificiels que celles-ci se forgent. Le vénérable Las Casas, parlant de la nudité de ces sauvages, fait observer qu'ils semblaient presque vivre dans l'état d'innocence primitive de nos premiers parents, avant leur chute; il eût pu ajouter qu'ils paraissaient aussi exempts de la punition infligée aux enfants d'Adam, condamnés à manger leur pain à la sueur de leur front.

Quand les Espagnols réfléchissaient aux fatigues, aux peines qu'ils avaient déjà endurées, et à celles qu'ils devraient endurer encore, s'ils retournaient en Europe, il n'est pas étonnant qu'ils regardassent d'un œil d'envie la joyeuse et paisible existence de ces Indiens. Partout où ils allaient, ils étaient reçus de la manière la plus hospitalière. Les hommes étaient simples, francs, affectueux; les femmes aimantes, tendres et promptes à former ces liaisons qui fixent les cœurs les plus volages. Les Espagnols voyaient que l'or brillait autour d'eux, qu'ils pouvaient se le procurer, avec toutes les jouissances, sans aucune peine. Cédant à tant de séductions, beaucoup d'entre eux exposèrent à l'amiral les difficultés et les souffrances qui les attendaient à leur retour, dans une caravelle où ils seraient entassés les uns sur les autres, et lui demandèrent la permission de rester dans l'île (1).

(1) *Primer Viage de Colon*. Navarrete, t. I, p. 116.

CHAPITRE X

ÉRECTION DU FORT DE LA NAVIDAD

Le désir exprimé par plusieurs Espagnols de rester dans l'île, joint au caractère amical et pacifique des naturels, suggéra à Colomb l'idée de fonder à Hispaniola une petite colonie, qui pourrait grandir plus tard. Le vaisseau échoué fournirait des matériaux pour construire un fort qui serait défendu par ses canons et recevrait ses munitions ; il pouvait, d'un autre côté, laisser des provisions pour une année à une petite garnison. Celle-ci explorerait l'île, découvrirait les mines et les autres sources de richesses qu'elle renfermait. Ces hommes se procureraient par des échanges une grande quantité d'or, apprendraient la langue des naturels et s'instruiraient des mœurs, des habitudes de ceux-ci, de manière à être très utiles pour de futures relations. Pendant ce temps, l'amiral retournerait en Espagne, annoncerait le succès de son entreprise et ramènerait des renforts.

Cette idée ne se fut pas plus tôt présentée à l'esprit de Colomb, qu'avec sa vivacité et sa promptitude habituelles il

commença à l'exécuter. Le vaisseau échoué fut démoli et apporté pièce par pièce sur le rivage; un emplacement fut choisi et l'on se prépara à y élever une tour. En apprenant que son hôte se proposait de laisser une partie de ses compagnons dans l'île, pour la défendre contre les Caraïbes, tandis qu'il retournerait en Espagne pour prendre un plus grand nombre de guerriers, Guacanagari manifesta une vive joie. Ses sujets ne parurent pas moins ravis à l'idée de garder parmi eux ces êtres merveilleux, et à la perspective du retour de l'amiral, avec des vaisseaux chargés de sonnettes et d'autres objets précieux; ils s'empressèrent d'aider à construire le fort, ne soupçonnant guère qu'ils rivaient eux-mêmes à leur cou le joug d'un esclavage horrible et éternel.

Les travaux étaient à peine commencés que des Indiens, arrivant dans le port, annoncèrent qu'un grand vaisseau, semblable à ceux de l'amiral, avait jeté l'ancre dans un fleuve, à l'extrémité orientale de l'île. Cette nouvelle chassa de l'esprit de Colomb mille conjectures pénibles qui l'avaient harcelé; ce vaisseau ne pouvait être, en effet, que la *Pinta*. L'amiral se procura immédiatement un canot auprès de Guacanagari, avec plusieurs Indiens pour le conduire, et il chargea un Espagnol de remettre à Pinzon une lettre, conçue dans des termes fort doux, par laquelle il le pressait de le rejoindre sur-le-champ, sans faire aucune plainte sur sa désertion.

Après une absence de trois jours, le canot revint. L'Espagnol rapporta qu'il avait longé la côte, à la distance de vingt lieues, sans avoir rien vu ni entendu dire au sujet de la *Pinta*; il considérait donc comme fausse la nouvelle qui avait été donnée. Cependant d'autres bruits, annonçant l'apparition d'un grand navire à l'est, se répandirent presque aussitôt après dans le voisinage; mais, après examen, ils

parurent également peu fondés. Colomb se vit donc de nouveau en proie à des doutes et à des inquiétudes, à l'égard de Pinzon ; depuis le naufrage de son vaisseau, la désertion de ce commandant avait pris plus d'importance et l'avait obligé de changer ses plans. Si la *Pinta* était perdue, comme il était très possible dans un aussi long voyage, où elle courait tant de dangers extraordinaires, il ne restait plus des trois bâtiments partis de Palos qu'un seul, et encore un voilier médiocre. Du retour précaire de cette frêle embarcation à travers un immense océan, dépendait le succès final de l'expédition ; si elle périssait aussi, tout souvenir de cette grande découverte serait anéanti. On ne se souviendrait de Colomb que comme d'un insensé, qui, méprisant l'opinion des savants et les conseils des sages, s'était enfoncé, pour n'en jamais revenir, dans les solitudes de l'océan ; l'obscurité de son sort et les horreurs inventées par l'imagination, détourneraient chacun de la voie qu'il avait frayée, et ainsi le Nouveau Monde resterait inconnu des nations civilisées, comme il l'était auparavant. Ces considérations déterminèrent l'amiral à ne pas poursuivre son voyage, à laisser inexplorées les magnifiques régions qui l'appelaient de tous côtés ; renonçant même, pour le moment, à son projet favori d'arriver dans le pays du grand khan, il résolut de retourner, sans perdre de temps, en Espagne pour annoncer ses découvertes.

Tandis que le fort s'élevait, Colomb continuait de recevoir, chaque jour, de nouvelles preuves de l'amitié du bon Guacanagari ; toutes les fois qu'il descendait à terre pour surveiller les travaux, il était accueilli de la manière la plus hospitalière par le cacique. Celui-ci avait fait préparer pour le recevoir la plus grande habitation du village, garnie d'un tapis en feuilles de palmier et de chaises basses, d'un bois noir et luisant, qui ressemblait à du jais. A chaque visite de

l'amiral, il témoignait une générosité princière, lui pendait au cou un joyau d'or ou lui faisait un présent de semblable valeur.

Un jour, Guacanagari vint à la rencontre de Colomb sur la côte, suivi de cinq chefs inférieurs, portant tous une couronne d'or. Il le conduisit avec une grande déférence dans l'habitation déjà mentionnée; là, le cacique, faisant asseoir son hôte, plaça sa propre couronne d'or sur la tête de celui-ci. L'amiral en retour ôta un beau collier de verroterie qu'il avait au cou et le pendit à celui de Guacanagari; il lui mit son propre manteau de drap fin, lui donna une paire de bottes de couleur et lui passa au doigt un large anneau d'argent, métal auquel les Indiens attachaient une grande valeur, parce qu'il ne se trouvait pas dans leur île.

Le cacique fit tous ses efforts pour procurer une grande quantité d'or à l'amiral, avant son départ pour l'Espagne. Ce qu'il obtint de cette manière et les renseignements vagues qui lui furent fournis par signes et par des paroles imparfaitement comprises, donnèrent à Colomb une magnifique idée des richesses que renfermait l'intérieur de l'île. Les noms des caciques, des montagnes, des provinces se confondaient dans son esprit, et il les prit pour ceux d'autant d'endroits où existaient de grands trésors; il entendait surtout répéter constamment le nom de Cibao, la région montagneuse où les naturels se procuraient presque tout l'or dont ils ornaient leur personne. Dans le piment ou poivre rouge qui abondait à Hispaniola, il crut trouver un indice de l'existence des épices de l'Orient, et il s'imagina avoir trouvé des échantillons de rhubarbe.

Passant, avec son excitabilité ordinaire, du doute et de l'inquiétude à un état d'attente fiévreuse, Colomb considéra alors son naufrage comme un fait providentiel, mystérieusement préparé par le ciel en vue du succès de son entre-

prise. Sans ce désastre apparent, il ne serait pas resté dans l'île pour en découvrir les richesses secrètes; il n'eût fait que toucher, en passant, à divers points de la côte. Comme une preuve que la main de Dieu était visible, en cette circonstance, il rappelle qu'au moment où il échoua la mer était parfaitement calme et sans vent; il parle aussi de la désertion du pilote et des matelots qui, s'ils avaient exécuté ses ordres, eussent remis le vaisseau à flot : il eût donc poursuivi sa route et eût toujours ignoré ce qu'il avait appris dans les derniers jours. Maintenant il prévoyait tout le bien qui devait sortir d'un mal supposé; « il espérait, » disait-il, « trouver, à son retour d'Espagne, une tonne d'or recueilli, au moyen d'échanges, par ceux de ses compagnons qui restaient en arrière, des mines, des épices, découvertes en si grande quantité, qu'avant trois ans les souverains seraient en mesure d'entreprendre une croisade pour la délivrance du saint sépulcre, » l'objet auquel il leur avait proposé de consacrer les profits de ces découvertes.

Tels étaient les rêves extravagants, mais généreux, que Colomb caressait en ce moment où une brillante perspective s'offrait à ses yeux; ce qui, chez d'autres, eût éveillé une cupidité ardente et sordide, remplissait aussitôt son esprit de projets grandioses. Mais nous nous efforçons en vain de sonder les impénétrables décrets de la Providence. Ce naufrage, que Colomb considérait comme une faveur divine, entrava et renferma dans d'étroites limites ses découvertes ultérieures; il l'enchaîna, pour le reste de sa vie, à cette île qui devait lui causer tant de soucis et de peines, le jeter dans mille perplexités cruelles et assombrir sa vieillesse, condamnée aux humiliations et aux déceptions.

CHAPITRE XI

GARNISON DU FORT DE LA NAVIDAD. — DÉPART DE COLOMB POUR L'ESPAGNE

Grâce à l'activité déployée par les Espagnols et par les Indiens qui les aidaient avec empressement, le fort était achevé au bout de dix jours ; il consistait en une solide tour en bois, érigée sur une large voûte et entourée d'un fossé profond. Il reçut toutes les munitions qui avaient échappé au naufrage, avec celles qui n'étaient pas absolument nécessaires pour la dernière caravelle, et quand on y eut placé les canons, il eut un aspect formidable, suffisant pour intimider et faire reculer des Indiens nus et peu belliqueux. Colomb était même d'avis qu'il fallait peu de soldats pour subjuguier toute l'île ; dans son opinion, ce fort et la contrainte imposée à une garnison par les règlements militaires devaient plutôt servir à maintenir l'ordre parmi les Espagnols eux-mêmes, à les empêcher de mener une vie vagabonde et de se livrer à des excès.

Le fort achevé, l'amiral lui donna, ainsi qu'au village et

au port voisins, le nom de La Navidad ou de la Nativité, en commémoration du naufrage auquel il avait heureusement échappé, le jour de la Noël. Un grand nombre d'Espagnols demandaient à rester dans l'île; il en choisit trente-neuf, pris parmi ceux qui se faisaient remarquer par leurs talents et leur conduite exemplaire, entre autres un médecin, un charpentier, un calfat, un tonnelier, un tailleur et un canonnier, tous habiles dans leurs professions différentes. Il donna le commandement à Diego de Arana, natif de Cordoue, notaire et alguazil de la flotte, à qui il céda tous les pouvoirs dont il avait lui-même été investi par les rois catholiques. En cas de mort, Pedro Gutierrez devait le remplacer, et celui-ci, à son tour, avait pour successeur Rodrigo de Escobedo. On leur laissait la chaloupe du vaisseau échoué pour aller à la pêche, différentes espèces de semences pour la culture et une grande quantité d'objets à vendre, pour se procurer le plus d'or possible, en attendant le retour de l'amiral (1).

Le temps de son départ approchant, Colomb réunit tous ceux qui devaient rester à Hispaniola et leur fit une allocution chaleureuse. Il leur ordonna, au nom des souverains espagnols, d'obéir à l'officier auquel il avait confié le commandement, de témoigner le plus profond respect à Guacanagari et aux serviteurs de ce chef, qui avait tant de titres à leur reconnaissance et dont il leur importait tant de conserver l'amitié; il leur ordonna aussi d'être circonspects dans leurs rapports avec les naturels, évitant de se quereller aussi avec eux et les traitant toujours avec douceur et équité; ils devaient surtout se comporter honnêtement avec les femmes, l'inconduite étant la cause de presque tous les dif-

(1) *Primer Viage de Colon*. Navarrete, t. I. — *Hist. del Almirante*, cap. XXXIII.

féronds qui s'élevaient entre les Européens et les nations sauvages. Il leur recommanda enfin de ne pas se disséminer, mais de rester unis dans l'intérêt de leur défense commune, et de ne pas sortir du territoire ami de Guacanagari. Il enjoignit à Arana et aux autres commandants de se renseigner exactement sur les productions et sur les mines de l'île, de se procurer de l'or ainsi que des épices, et de chercher sur la côte un meilleur emplacement pour une colonie, le port de la Navidad ne convenant pas et étant dangereux, à cause des rochers et des écueils qui en barraient l'entrée.

Le 2 janvier 1493, Colomb, se disposant à partir le lendemain, descendit à terre pour faire ses adieux au généreux Guacanagari et aux caciques inférieurs. Il leur donna un banquet dans l'habitation qui lui avait été réservée et leur recommanda ceux de ses compagnons qui devaient rester à Hispaniola, spécialement Diego de Arana, Pedro Gutierrez et Rodrigo de Escobedo, ses lieutenants. Il promit au cacique de rapporter à son retour une masse de bijoux plus précieux que ceux que lui et ses sujets avaient jamais vus. Le bon Guacanagari se montra très affecté à la nouvelle de son prochain départ, et l'assura qu'il fournirait des vivres et rendrait tous les services en son pouvoir aux Espagnols de la garnison.

Pour donner aux Indiens une plus forte idée de la puissance militaire des blancs, Colomb fit exécuter par son équipage des combats simulés, avec l'épée, le bouclier, la lance, l'arbalète, l'arquebuse et le canon. Les sauvages furent surpris à la vue des effets produits par ces lames acérées, par ces arbalètes et ces arquebuses meurtrières, mais ils furent saisis d'épouvante quand ils entendirent les détonations de l'artillerie du fort, remplissant l'air de nuages de fumée, ébranlant les forêts et fracassant les arbres avec les lourds boulets de pierre, alors en usage. Cependant, comme

ces armes formidables ne devaient servir qu'à les protéger, ils se réjouirent, tout en tremblant, persuadés que les Caraïbes n'oseraient plus les attaquer désormais (1).

Les fêtes du jour étant finies, l'amiral embrassa le cacique et ses chefs, et leur fit ses adieux. Guacanagari versa des larmes, car, si l'attitude pleine de dignité de son hôte et l'idée que celui-ci était un être surhumain lui avaient imposé un respect extraordinaire pour lui, il avait été séduit par ses manières aimables. La scène d'adieux fut triste des deux côtés. L'arrivée des vaisseaux avait été un événement merveilleux pour les insulaires, qui n'avaient encore appris à connaître que les bonnes qualités des étrangers et avaient été comblés de leurs dons célestes, tandis que les rudes marins avaient été flattés de l'aveugle déférence qu'on leur témoignait, et captivés par la bonté, par l'excessive indulgence avec laquelle on les avait traités.

Mais la séparation fut surtout douloureuse entre les Espagnols qui s'embarquaient et ceux qui restaient à Hispaniola, à cause des fortes sympathies nées d'une vie commune de dangers et d'aventures. Cependant la petite garnison se montra disposée à attendre résolument le retour de l'amiral avec de puissants renforts, et elle promit de donner alors des renseignements complets sur l'île. La caravelle fut retenue un jour de plus par l'absence de quelques Indiens qu'elle devait conduire en Espagne. Enfin un coup de canon donna le signal du départ. L'équipage salua affectueusement, pour la dernière fois, les quelques hommes qu'il abandonnait dans les solitudes d'un monde inconnu, et ceux-ci, suivant des yeux le vaisseau qui s'éloignait, répondirent tristement aux acclamations de ces amis, dont ils ne devaient pas fêter le retour.

(1) *Primer Viage de Colon*. Navarrete, t. I, p. 121.

Note extraite de la lettre de M. T. S. Heneken et relatives aux localités citées dans ce chapitre.

La capitale de Guacanagari s'appelait Guarico. D'après les meilleurs renseignements que j'ai pu me procurer, elle était située à peu de distance de la côte, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le village de Petite Anse, c'est à dire à environ deux milles sud-est du Cap Haïtien.

Oviedo dit que Colomb prit de l'eau pour son voyage de retour à une petite rivière au nord-ouest de son mouillage; en supposant qu'il mouillât à la hauteur de Petite Anse, cette rivière se présente comme descendant du mont Picolet, traversant la ville actuelle du Cap Haïtien, et se jetant dans la mer près de l'arsenal.

La source qui fournit de l'eau à Colomb fut enfermée au pied de la montagne par les Français, lorsqu'ils étaient maîtres du pays, et alimente aujourd'hui un certain nombre de fontaines publiques.

Punta Santa ne peut être que le cap Picolet d'aujourd'hui.

Quand, partant du môle Saint-Nicolas et longeant une côte presque verticale et comme bordée de fer, on double ce cap, une perspective d'une beauté sans égale s'offre à la vue; la rade spacieuse, les vastes plaines et les croupes lointaines des monts Cibao, donnent à l'esprit une idée de grandeur, de fertilité et de splendeur.

Le fort de la Navidad doit avoir été construit près de Haut du Cap, puisqu'on pouvait y arriver en remontant la rivière avec des chaloupes, et il n'y a pas dans les environs d'autre rivière où des chaloupes puissent passer.

L'emplacement de la capitale de Guacanagari a toujours été connu sous le nom de Guarico. Les Français s'établirent d'abord à Petite Anse; plus tard ils se portèrent de l'autre côté de la baie et fondèrent la ville du Cap Français, aujourd'hui Cap Haïtien, mais le vieux nom indien de Guarico a continué à être en usage parmi les Espagnols du voisinage.

LIVRE V



CHAPITRE I

VOYAGE A L'EST D'HISPANIOLA. — RENCONTRE DE PINZON. — AFFAIRE AVEC LES NATURELS DANS LE GOLFE DE SAMANA

Le 4 janvier 1493, Colomb partit de la Navidad pour retourner en Espagne. Le vent était faible, il fallut touer la caravelle jusqu'à sa sortie du port. On cingla ensuite à l'est vers un haut promontoire, dégarni d'arbres mais couvert d'herbe. Ce promontoire, en forme de tente, ayant de loin l'apparence d'une tour, était rattaché à l'île par une étroite langue de terre; l'amiral lui donna le nom de Monte Christi, sous lequel il est encore connu aujourd'hui. Le pays tout auprès était plat, mais, plus à l'intérieur des terres, s'élevait une haute chaîne de montagnes bien boisées, avec de larges et fertiles vallées, baignées par de nombreux cours d'eau. Des vents contraires retinrent les Espagnols, pendant deux jours, dans une large baie à l'ouest du promontoire; le 6, ils remirent à la voile avec une brise de terre et, doublant le cap, firent dix lieues, jusqu'à ce que le vent se mit de nouveau à souffler fortement de l'est. Dans ce moment, un mate-

lot, posté sur le grand mât pour découvrir les rochers, s'écria qu'il voyait la *Pinta* au loin. La certitude du fait rejouit l'amiral et ranima le courage des marins, heureux de retrouver leurs compagnons pour égayer leur voyage à travers ces mers désertes.

La *Pinta* vint droit à la caravelle, le vent en poupe. Colomb désirait s'entretenir avec Martin Alonzo Pinzon; aussi, voyant que tous ses efforts étaient inutiles à cause de l'obstination du vent contraire et qu'il n'y avait pas de mouillage sûr aux environs, il retourna vers la baie un peu à l'ouest de Monte Christi; la *Pinta* le suivit. Dans leur première entrevue, Pinzon essaya d'excuser sa désertion, en alléguant qu'il avait été repoussé loin des autres vaisseaux par un gros temps et que depuis il avait toujours cherché à rejoindre l'amiral. Colomb l'écouta froidement, mais avec défiance, des renseignements ultérieurs parurent justifier les soupçons qu'il avait conçus. On lui apprit que Pinzon avait été séduit par les indications qu'un des Indiens à bord de son bâtiment lui avait données sur une région de l'est, où l'or abondait. Profitant donc de la célérité supérieure de la *Pinta*, il avait marché contre le vent, tandis que les autres vaisseaux étaient forcés de rebrousser chemin, et avait voulu être le premier à découvrir cette riche région. Après s'être séparé de ses compagnons, il s'était égaré, pendant plusieurs jours, dans un groupe de petites îles, que l'on suppose être les Caïcos, et avait fini par être conduit à Hispaniola, où il resta trois semaines, trafiquant avec les naturels dans la rivière déjà citée; il amassa ainsi une énorme quantité d'or, dont il retint la moitié pour lui, en sa qualité de capitaine, et distribua le reste à l'équipage, pour s'assurer de sa fidélité et de sa discrétion.

Tel est le rapport qui fut fait secrètement à Colomb. Celui-ci, voulant éviter des altercations avec Pinzon, qui comptait

beaucoup de parents et de concitoyens dans la flotte, réprima l'indignation qu'excitait en lui cette flagrante infraction au devoir; cependant sa confiance dans ses compagnons était ébranlée à un tel point, qu'il résolut de retourner malgré tout en Espagne, quoique, dans d'autres circonstances, il eût pu être tenté d'explorer les côtes, dans l'espoir d'y recueillir des trésors (1).

Il envoya donc les chaloupes dans une grande rivière du voisinage, à la recherche d'eau et de bois pour le voyage. Cette rivière, appelée Yaqui par les naturels, descend des montagnes de l'intérieur et se jette dans les bois, après avoir reçu plusieurs cours d'eau inférieurs. On voyait des paillettes d'or briller dans les sables à son embouchure, et l'on en trouva d'attachées au fond des tonneaux qu'on y remplit (2). L'amiral lui donna, pour ce motif, le nom de Rio del Oro ou rivière d'or; c'est aujourd'hui le Santiago.

Il y avait de grandes tortues aux environs. Colomb rapporte aussi dans son journal qu'il vit trois sirènes qui apparurent au dessus des flots de la mer, et il fait observer qu'il en avait déjà vues sur la côte d'Afrique, il ajoute qu'elles étaient loin d'être aussi belles qu'on les avait représentées, bien qu'elles eussent une certaine ressemblance avec l'homme. On a supposé que ces animaux étaient des veaux de mer, que Colomb avait aperçus de loin, peu distinctement, et qu'avec son imagination disposée au merveilleux, dans ce nouveau monde, il avait pris pour les sirènes de la fable.

Dans la soirée du 9 janvier, on remit à la voile et, le len-

(1) *Hist. del Almirante*, cap. XXXIV.

(2) Las Casas suppose que c'étaient des grains de marcassite, pierre qui abonde dans cette rivière et dans les autres cours d'eau qui descendent des monts Cibao. — Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. LXXVI.

demain, on arriva dans la rivière où Pinzon avait été trafiquer; l'amiral l'appela Rio de Gracia, mais elle prit et garda longtemps le nom de Martin Alonzo qui l'avait découverte (1). Les naturels de cet endroit se plaignirent de ce que Pinzon, dans sa précédente visite, avait enlevé de force quatre hommes et deux jeunes filles. Colomb, apprenant que ces prisonniers, retenus à bord de la *Pinta*, étaient destinés à être transportés en Espagne pour y être vendus comme esclaves, exigea qu'ils fussent immédiatement mis en liberté, comblés de présents et bien vêtus pour réparer le mal qu'on leur avait fait. Pinzon ne se soumit à cet ordre qu'avec une vive répugnance et une irritation qui se trahit dans ses paroles.

Le vent étant devenu favorable, car, dans ces régions, la mousson alterne souvent, pendant l'automne et l'hiver, avec des brises du nord-ouest, on continua de côtoyer l'île jusqu'à ce qu'on fût arrivé à un haut et beau promontoire, auquel l'amiral donna le nom de Capo del Enamorado ou cap de l'Amant, mais qui est connu aujourd'hui sous celui de cap Cabron. Un peu au delà, on jeta l'ancre dans une baie ou plutôt un golfe, large de trois lieues et si profondément enfoncé dans les terres, que Colomb le prit d'abord pour un bras de mer, séparant Hispaniola d'un autre pays. Les Espagnols, ayant débarqué, trouvèrent des sauvages bien différents des douces et pacifiques créatures qu'ils avaient vues jusque-là dans cette île. Ils avaient l'air féroce et étaient hideusement tatoués; ils portaient les cheveux longs, liés derrière la tête et ornés de plumes de perroquets et d'autres oiseaux de plumage éclatant. Quelques-uns étaient armés de massues; d'autres avaient de grands arcs, comme

(1) Elle porte aujourd'hui le nom de Porto Caballo, mais la plaine environnante s'appelle la savane de Martin Alonzo. — T. S. Heneken.

ceux dont se servaient les archers anglais, avec des flèches faites de minces roseaux et garnies au bout d'un bois dur, ou d'une arête, d'une dent de poisson. Leurs sabres, en bois de palmier, aussi dur et aussi pesant que le fer, n'avaient pas de tranchant, mais ils étaient larges, presque de l'épaisseur de deux doigts, et l'on pouvait, d'un seul coup de cette arme, fendre un casque en deux (1). Quoique prêts au combat, ces Indiens ne tentèrent pas d'inquiéter les Espagnols; au contraire, ils leur vendirent deux arcs et plusieurs flèches, et l'un d'eux se rendit même à bord du vaisseau de l'amiral.

En remarquant l'air farouche et l'attitude hardie de ce sauvage guerrier, Colomb ne douta pas qu'il n'appartînt, avec ses compagnons, à la race des Caraïbes si redoutée dans ces mers, et que le golfe où il avait jeté l'ancre ne fût un détroit, séparant le pays de ceux-ci d'Hispaniola. Cependant, aux questions qui lui furent faites, l'Indien répondit en indiquant l'est, comme le côté où se trouvaient les îles des Caraïbes, il parla aussi d'une île, appelée Mantinino, qui, à ce que comprit l'amiral, était habitée par des femmes, qui recevaient les Caraïbes chez elles, une fois tous les ans, pour perpétuer leur espèce. Tous les enfants mâles, résultant de ces liaisons passagères, étaient remis aux pères; les filles restaient auprès de leurs mères.

Cette île d'amazones, souvent mentionnée dans le cours des voyages de Colomb, est encore une de ces illusions que fit naître chez lui la lecture de Marco Polo. Ce voyageur avait décrit deux îles situées près de la côte d'Asie et habitées uniquement, l'une par des femmes, l'autre par des hommes, entre lesquels existaient de pareilles relations (2),

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. LXXVII. MS.

(2) Marco Polo, liv. III, ch. XXXIV.

et Colomb, se croyant près de là, interpréta les signes du sauvage comme se conciliant avec les paroles du Vénitien.

Ayant régala le guerrier, l'amiral le renvoya, avec divers présents, dans l'espoir d'acheter, par son entremise, de l'or à ses compagnons. Comme la chaloupe approchait de la côte, on vit plus de cinquante sauvages, armés d'arcs et de flèches, de massues, de javelines, s'embusquer entre les arbres; mais, sur un mot de l'Indien, ils mirent bas les armes et s'avancèrent à la rencontre des Espagnols. Ceux-ci, d'après les instructions qu'ils avaient reçues de l'amiral, offrirent de leur acheter plusieurs de ces instruments de guerre, pour les rapporter comme des curiosités en Espagne. Les sauvages leur vendirent deux arcs; mais, concevant tout à coup des soupçons ou croyant facile d'écraser cette poignée d'étrangers, ils coururent à l'endroit où ils avaient déposé leurs armes, les saisirent et revinrent avec des cordes comme s'ils voulaient garrotter les blancs. Ceux-ci les attaquèrent aussitôt, en blessèrent deux, mirent les autres en fuite et les auraient poursuivis, s'ils n'avaient été retenus par le pilote qui commandait la chaloupe. C'était la première fois que le sang des naturels du Nouveau Monde était versé par la main des Européens. Colomb vit avec douleur l'inutilité de tous ses efforts pour maintenir des relations amicales avec les sauvages; il se consola toutefois à l'idée que si ces agresseurs étaient des Caraïbes ou de belliqueux habitants des frontières, ils auraient appris à redouter les blancs et n'oseraient inquiéter la petite garnison du fort de La Navidad. Le fait est qu'ils appartenaient à une race, hardie et courageuse, habitant une région montagneuse appelée Ciguay, qui s'étendait à une distance de vingt-cinq lieues, le long de la côte, et de plusieurs lieues vers l'intérieur; ils différaient par la langue, par leur aspect et leurs manières, des autres naturels de l'île, et avaient le

caractère rude, mais indépendant et énergique des montagnards.

Ces sauvages donnèrent, le lendemain de l'escarmouche, une preuve de leur audace et de leur intrépidité ; comme ils étaient réunis en foule sur la plage, l'amiral envoya à terre, dans une chaloupe, une troupe d'hommes bien armés. Ils approchèrent avec autant d'assurance que si rien n'était arrivé, et, dans leurs relations ultérieures avec les étrangers, ils ne manifestèrent ni frayeur ni inimitié. Le cacique qui gouvernait le pays voisin était parmi eux ; il envoya aux marins dans la chaloupe un collier fait de petites pierres ou plutôt d'écailles, que les Espagnols considérèrent comme un gage d'amitié, mais ils ne comprenaient pas encore toute la signification de ce symbole de paix, sacré aux yeux des Indiens. Le chef arriva lui-même bientôt après, entra dans la chaloupe avec trois de ses sujets et fut conduit à bord de la caravelle.

Colomb apprécia bien cette conduite franche et confiante, indice d'un esprit brave et généreux ; il reçut cordialement son visiteur, lui fit servir une collation telle qu'en pouvait fournir le vaisseau, particulièrement des biscuits et du miel, grandes friandises pour les sauvages, et, après lui avoir montré toutes les merveilles que renfermait le bâtiment, il le fit reconduire à terre avec sa suite, tous très satisfaits et comblés de présents. Le cacique demeurait si loin qu'il ne put renouveler sa visite, mais, en signe d'estime, il envoya à l'amiral sa couronne d'or. En parlant de ces incidents, les historiens de Colomb ne donnent pas le nom de ce chef montagnard, c'était, sans doute, le même chef qui, quelques années plus, apparaîtra dans l'histoire de l'île sous le nom de Mayonabex, cacique des Ciguayens, et que l'on verra donner des preuves de valeur, de loyauté, de magnanimité, dans les circonstances les plus critiques.

Les Espagnols restèrent un jour ou deux encore dans la baie, et, pendant ce temps, ils eurent les relations les plus amicales avec les naturels, qui leur apportaient du coton et diverses espèces de fruits et de légumes, mais qui, maintenant leur caractère guerrier, se montraient toujours armés d'arcs et de flèches. Quatre jeunes Indiens donnèrent à Colomb des renseignements si intéressants sur les îles situées à l'est, qu'il résolut d'y toucher en chemin, et il les décida à lui servir de guides. Profitant donc d'un vent favorable, il partit, le 16 janvier, avant le jour, de cette baie à laquelle il donna, en souvenir de la rencontre avec les naturels, le nom de Golfe de las Flechas ou golfe des flèches, mais qui est connue aujourd'hui sous celui de golfe de la Samana.

Colomb cingla d'abord au nord-est, direction dans laquelle se trouvaient, d'après ses guides, l'île des Caraïbes et celle de Mantinino, où demeuraient les amazones; il désirait prendre plusieurs naturels de ces îles, pour les présenter aux souverains espagnols. Cependant, lorsqu'on eut fait environ seize lieues, les Indiens changèrent d'avis et indiquèrent le sud-est. L'amiral fût arrivé ainsi à Porto-Rico, qui, en effet, était considéré par les Indiens comme la demeure des Caraïbes. Il fit aussitôt virer de bord, mais il n'avait pas fait deux lieues qu'une brise favorable pour son retour en Espagne se leva. Il vit des nuages assombrir la physionomie des matelots, forcés de s'écarter de leur route; il réfléchit au peu d'empire qu'il possédait sur les sentiments et les affections de ces hommes, à l'esprit d'insubordination qu'ils avaient manifesté plusieurs fois, à la douteuse fidélité de Pinzon et au mauvais état de ses vaisseaux. Aussi longtemps qu'il différerait son retour, le sort de ses découvertes était à la merci de mille hasards, et un naufrage pouvait l'ensevelir dans l'océan, avec ses frères embarcations et tous

les souvenirs de son voyage. Réprimant donc son vif désir de faire de nouvelles découvertes et décidé à mettre celles qu'il avait déjà faites à l'abri de tout accident, il vira de nouveau de bord, à la grande joie de son équipage, et reprit la direction de l'Espagne (1).

(1) *Journal de Colomb*. Navarrete, t. I. — Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. LXXVII. — *Hist. del Almirante*, cap. XXXIV, XXV.

CHAPITRE II

VOYAGE DE RETOUR. — VIOLENTS ORAGES. — ARRIVÉE AUX ILES AÇORES

Les vents alisés qui avaient été si favorables à Colomb, à son départ, lui furent aussi contraires, à son retour. La brise qui s'était levée disparut bientôt, et, pendant tout le reste du mois de janvier, des vents légers soufflèrent presque constamment de l'est et entravèrent la marche des vaisseaux ; un autre obstacle était la mauvaise voilure de la *Pinta*, dont le mât de misaine était si faible, qu'il ne pouvait porter que peu de voiles. Le temps continuait à être doux et agréable, et la mer, si calme, que les Indiens qui se trouvaient à bord se jetaient fréquemment à l'eau et suivaient les bâtiments à la nage. On vit beaucoup de thons et on en tua un, ainsi qu'un grand requin ; ce fut un supplément temporaire de vivres, mais ceux-ci ne tardèrent pas à diminuer, et la ration des matelots fut réduite au pain, au vin et à l'agi, que l'on avait appris des Indiens à considérer comme un important objet d'approvisionnement.

Au commencement de février, comme on était arrivé au trente-huitième degré de latitude nord et sorti de la région des vents alisés, des brises plus favorables se levèrent, et l'on put cingler directement vers l'Espagne. A cause de ces fréquents changements de route, les pilotes commencèrent à ne plus savoir où ils étaient; ils différaient d'avis et s'écartaient tous de la vérité. Colomb, outre les annotations qu'il prenait soigneusement, épiait avec attention les indices fournis par la mer, l'air, le ciel; son sort et celui de ses compagnons, dans les parages inconnus où il naviguait, dépendaient souvent de ces observations, et la sagacité avec laquelle il interprétait ces signes semblait presque surnaturelle aux matelots. Dans cette occasion, il nota l'endroit où commençaient les grands amas d'herbes flottantes et celui où ils finissaient, et il conclut qu'il était presque au même degré de longitude où il les avait rencontrés à son arrivée, c'est à dire à deux cent soixante lieues environ à l'est de Ferro. Le 10 février, Vincent Yanez Pinzon et les pilotes Ruiz et Barthélemy Roldan, qui étaient à bord du vaisseau de l'amiral, examinèrent les cartes et comparèrent leurs calculs pour reconnaître leur situation, mais ils ne purent tomber d'accord. Ils se croyaient tous plus rapprochés au moins de cent cinquante lieues de l'Espagne, que ne le jugeait Colomb, et, à la latitude de Madère, lorsque celui-ci pensait être presque dans la direction des îles Açores. Il ne chercha pas toutefois à les détromper et ajouta même à leur perplexité, afin de ne leur laisser qu'une idée confuse du voyage et de posséder seul la connaissance exacte de la route conduisant aux régions nouvellement découvertes.

Le 12 février, comme les Espagnols se berçaient de l'espoir d'arriver bientôt en vue de la terre, le vent commença

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. LXX.

à souffler violemment, et la mer à s'agiter; ils continuèrent cependant de se diriger sur l'est, mais avec beaucoup de difficultés et de dangers. Le lendemain, après le coucher du soleil, le vent et la houle augmentèrent; au nord-nord-est brillèrent trois éclairs que Colomb considéra comme les signes d'une tempête prochaine, qui éclata bientôt avec fureur. Ces petits et frêles vaisseaux; découverts et sans pont, étaient peu faits pour résister aux terribles orages de l'Atlantique. On dut louvoyer toute la nuit. Le 14, vers l'aube, il y eut un instant de calme et l'on avança un peu; mais le vent se leva de nouveau, et souffla du sud, toute la journée, avec une violence qui redoubla encore la nuit; les vaisseaux étaient ballottés en tous sens sur une mer irritée, dont les vagues menaçaient à tout moment de les renverser ou de les mettre en pièces. Pendant trois heures, ils mirent en panne, avec assez de voiles seulement pour se maintenir au dessus de l'eau; mais, la tempête augmentant, ils durent de nouveau louvoyer. Bientôt on perdit la *Pinta* de vue dans l'obscurité de la nuit. L'amiral se tenait autant que possible au nord-est, pour se rapprocher des côtes d'Espagne, et il fit allumer un fanal pour guider la *Pinta* et l'attirer dans cette direction; mais la caravelle, à cause de la faiblesse de son mât de misaine, ne put résister au vent qui l'entraînait vers le nord. Pendant quelque temps, elle répondit aux signaux, mais elle s'éloignait toujours et devint enfin tout à fait invisible.

Colomb passa la nuit, au milieu d'inquiétudes pour son propre vaisseau et de craintes pour celui de Pinzon. Dès qu'il fit un peu clair, il jeta les yeux vers la mer, mais ne vit autour de lui que des vagues fouettées furieusement par le vent; il eut beau épier l'horizon, la *Pinta* avait disparu. Il ne chercha qu'à se maintenir au dessus de l'eau. Au lever du soleil, l'orage recommença, et le frêle bâtiment fut de nouveau ballotté par la tempête.

Voyant toute l'habileté humaine impuissante et confondue, Colomb voulut se rendre le ciel favorable par des vœux solennels et des actes de pénitence. Il fit mettre dans un bonnet autant de fèves qu'il y avait d'hommes à bord ; sur une avait été taillée une croix. Chacun promit, s'il tirait cette fève, de faire un pèlerinage à Sainte-Marie de Guadalupe. portant un cierge de cinq livres. L'amiral tira le premier et fut désigné par le sort ; dès ce moment, il se considéra comme un pèlerin obligé d'accomplir le vœu. On jeta une autre fève pour un pèlerinage à la chapelle de Notre-Dame de Lorette ; elle échut à un matelot nommé Pedro de Villa, dont l'amiral s'engagea à payer le voyage. On proposa un troisième pèlerinage à Santa Clara de Moguer, où l'on devait faire célébrer une messe solennelle et veiller toute la nuit dans la chapelle ; Colomb fut de nouveau désigné.

La tempête continuant avec la même violence, l'amiral et tout l'équipage promirent, s'ils étaient épargnés, d'aller en procession, nu-pieds et en chemise, dans la première église qu'ils rencontreraient, dédiée à la Vierge, offrir des prières et des actions de grâce. Outre ces vœux généraux, chacun en fit un en particulier, s'engageant à un pèlerinage, à une veille ou à un acte quelconque de pénitence dans la chapelle qu'il préférerait. Le ciel cependant semblait sourd à ces prières ; l'orage redoublait de furie et tous se considérèrent comme perdus. Le vaisseau manquait de lest, ne renfermant plus guère de provisions, et sa légèreté en faisait le jouet des vents ; l'amiral fit remplir d'eau de mer tous les tonneaux vides, ce qui remédia jusqu'à un certain point au mal.

Pendant cette longue et pénible lutte contre les éléments, Colomb se trouva en proie aux plus cruelles inquiétudes. Il craignait que la *Pinta* n'eût sombré ; dans ce cas, le sort de ses découvertes, les secrets du Nouveau Monde dépendaient d'un seul vaisseau, qui pouvait être englouti à jamais dans

l'Océan. On peut juger du désordre de ses pensées par sa lettre aux souverains espagnols. « J'aurais supporté la mauvaise fortune avec plus de résignation, » dit-il, « si ma personne seule avait été en jeu, car je dois ma vie au Créateur, et j'ai déjà été plus d'une fois à un pas de la mort. Mais c'était pour moi une cause de douleur et de tourments infinis, de penser qu'après avoir reçu d'en haut la foi et la fermeté pour tenter cette entreprise, et après avoir atteint victorieusement au but, sur le point de convaincre mes contradicteurs et de donner à Vos Majestés, avec une grande gloire, de nouveaux et vastes territoires, il pouvait plaire à Dieu de tout défaire par ma mort. Mon malheur eût également été plus supportable, si je n'avais eu des compagnons qui avaient été attirés par moi et qui, dans leur douleur, maudissaient non seulement le jour de leur arrivée, mais la crainte qu'ils avaient eue de me désobéir et qui les avait empêchés de rebrousser chemin, comme ils en avaient plusieurs fois manifesté l'intention. Surtout, mon chagrin redoublait à la pensée de mes deux fils, que j'avais laissés à l'école, à Cordoue, sans amis dans un pays étranger, sans aucun souvenir qui témoignât des services rendus par le père et qui eût disposé Vos Majestés à les protéger. Si, d'un côté, je me rassurais en disant que Dieu ne voudrait pas laisser imparfaite une œuvre si glorieuse pour son Église, et accomplie malgré tant d'obstacles et de peines, d'un autre côté, je pensais que mes péchés m'avaient peut-être mérité ce châtiment d'être privé de la gloire qui devait me revenir en ce monde (1). »

Au milieu de ces sinistres appréhensions, Colomb imagina tout à coup un expédient qui pouvait, s'il périssait avec ses compagnons, assurer à son nom la gloire de ses découvertes et aux souverains les avantages résultant de celles-ci. Il

(1) *Hist. del Almirante*, cap. XXXVI.

écrivit sur parchemin une courte relation de son voyage, avec l'indication des pays qu'il avait visités et dont il avait pris possession, au nom de Leurs Majestés Catholiques. Il scella le paquet et l'adressa au roi et à la reine, avec la promesse de mille ducats de récompense à celui qui le remettrait, sans l'ouvrir; il l'enveloppa ensuite dans une toile cirée, le plaça au milieu d'un gâteau de cire et enferma le tout dans un grand baril qu'il jeta dans la mer. Ses compagnons supposèrent qu'il accomplissait un vœu pieux. Craignant que ce baril ne fût jamais retrouvé, il en plaça un autre, avec le même contenu, sur la poupe, de façon qu'il pût flotter au dessus de l'eau, si la caravelle venait à sombrer.

Ces précautions calmèrent jusqu'à un certain point l'anxiété de Colomb, qui se sentit plus soulagé encore, lorsqu'après une forte averse il aperçut, au coucher du soleil, un coin de ciel bleu à l'ouest, qui faisait espérer un changement de vent, de ce côté. Cet espoir se confirma; une brise favorable se leva, mais la mer restait houleuse et l'on ne pouvait guère avancer pendant la nuit.

Le 13 février, au point du jour, un matelot, nommé Rui Garcia, placé en vigie sur le grand mât, annonça la terre. L'équipage, en revoyant l'ancien monde, s'abandonna aux mêmes transports de joie, auxquels il s'était livré en apercevant pour la première fois le nouveau. La terre s'étendait à l'est-nord-est, en face de la caravelle, et les pilotes exprimèrent de nouveau des opinions différentes; l'un déclarait que c'était l'île de Madère; l'autre, le rocher de Cintra, près de Lisbonne; la plupart, trompés par leurs désirs, se croyaient dans le voisinage de l'Espagne. Mais Colomb, d'après ses annotations secrètes, conclut qu'il était arrivé à une des îles Açores. En approchant davantage, on reconnut que c'était une île; elle n'était éloignée que de cinq lieues, et les

voyageurs se berçaient de l'espoir de toucher bientôt au port, lorsque le vent se porta de nouveau à l'est-nord-est, soufflant directement de terre, tandis que la mer devenait houleuse à l'ouest.

Pendant deux jours, les Espagnols restèrent en vue de l'île, s'efforçant vainement de l'atteindre ou de gagner une autre île qu'ils voyaient par intervalles au milieu de l'obscurité répandue par la tempête. Dans la soirée du 17, ils s'approchèrent de la première au point de pouvoir jeter l'ancre, mais le câble se rompit et ils durent reprendre le large jusqu'au lendemain matin, où ils trouvèrent un abri au nord de l'île. Pendant plusieurs jours, Colomb avait été dans un état d'agitation et d'anxiété tel, qu'il n'avait presque pas dormi ni mangé; quoique souffrant beaucoup de la goutte, à laquelle il était sujet, il avait constamment veillé sur le pont, exposé à un froid glacial, aux assauts de la tempête et des lames qui se brisaient contre le bâtiment. Ce ne fut que dans la nuit du 17 qu'il se reposa un peu, moins à cause du calme de son esprit que de l'épuisement de ses forces. Tels furent les dangers et les difficultés qui accompagnèrent son retour en Europe, s'il en avait éprouvé la dixième partie seulement à son départ, ses matelots timides et turbulents se seraient violemment opposés à la continuation du voyage, et il n'aurait jamais découvert le Nouveau Monde.

CHAPITRE III

ÉVÉNEMENTS DE L'ÎLE SAINTE-MARIE

Colomb, ayant envoyé la chaloupe à terre, s'assura que cette île était Sainte-Marie, la dernière des Açores au midi, appartenant à la couronne de Portugal. En voyant cette légère caravelle à l'ancre, les habitants se montrèrent surpris qu'elle eût résisté à la furieuse tempête qui avait régné durant quinze jours; mais, lorsqu'ils apprirent par les gens de l'équipage que ce vaisseau à demi désarmé apportait des nouvelles d'un pays étrange, découvert au delà de l'Océan, ils furent remplis de stupeur et de curiosité. Comme on leur demanda un endroit où l'on pouvait jeter l'ancre avec sécurité, ils indiquèrent un port du voisinage, mais ils décidèrent trois matelots à rester à terre, pour leur donner des détails plus complets sur ce voyage sans précédents.

Dans la soirée, trois habitants hélèrent la caravelle et, une chaloupe leur ayant été envoyée, ils apportèrent à bord de la volaille, du pain et différents rafraîchissements, de la part de Juan de Castaneda, gouverneur de l'île, qui demandait

une entrevue avec Colomb et lui envoyait des compliments et des félicitations. Il s'excusait de ne pas venir en personne, à cause de l'heure avancée et de la distance, mais il promettait de visiter la caravelle, le lendemain matin, avec une plus grande quantité de provisions et les trois Espagnols, qu'il gardait auprès de lui pour satisfaire sa vive curiosité. Comme il n'y avait pas de maisons sur la côte voisine, les messagers passèrent la nuit à bord.

Le lendemain, Colomb rappela à ses compagnons le vœu qu'ils avaient fait de se rendre en procession à la première église qu'ils trouveraient sur leur route. A une faible distance de la côte, s'élevait une petite chapelle consacrée à la Vierge. Des arrangements furent pris aussitôt pour la célébration d'un service religieux. Les trois messagers, de retour au village, envoyèrent un prêtre pour dire la messe, et la moitié de l'équipage, débarquant, s'achemina, nu-pieds et en chemise, vers la chapelle ; l'amiral attendait que ces hommes fussent de retour pour descendre à terre avec les autres.

Une réception brutale était réservée à ces pauvres marins, échappés à l'orage ; ils ne devaient pas trouver chez un peuple civilisé l'hospitalité avec laquelle ils avaient été reçus par les sauvages du Nouveau Monde. A peine avaient-ils commencé leurs prières et leurs actions de grâces, que la canaille du village, à pied et à cheval, le gouverneur en tête, entourait la chapelle et les fit tous prisonniers.

Comme une élévation de terrain dérobaient l'ermitage à la vue de la caravelle, l'amiral ignore ce qui se passait. A onze heures, ne voyant pas les pèlerins revenir, il commença à craindre qu'ils ne fussent retenus par les Portugais ou que la chaloupe n'eût échoué sur un des rocs qui bordaient l'île. Levant donc l'ancre, il se dirigea vers un endroit d'où il pouvait voir la chapelle et la côte voisiné ; il aperçut alors une troupe de cavaliers armés, qui, mettant pied à terre,

entrèrent dans la chaloupe et s'avancèrent vers le vaisseau. L'amiral se rappela aussitôt ses anciens soupçons sur l'hostilité des Portugais contre lui-même et ses entreprises, il ordonna à l'équipage de s'armer et de se cacher, prêt soit à défendre le vaisseau, soit à surprendre l'embarcation. Celle-ci approcha cependant d'un air pacifique; le gouverneur s'y trouvait et, arrivé à portée de voix, demanda qu'on lui garantît la liberté, s'il entrait dans la caravelle. La promesse faite, Castaneda continua de se tenir cependant à une distance prudente. Alors l'indignation de Colomb éclata; il reprocha au gouverneur sa perfidie et l'outrage qu'il faisait, non seulement aux souverains espagnols, mais à son propre roi, par une conduite aussi indigne. Il l'instruisit de son rang et de sa dignité, lui montra ses lettres patentes, revêtues du sceau royal de Castille, et le menaça de la vengeance de son gouvernement. Castaneda répondit d'un air de dédain et de défi, déclarant qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres du roi, son maître.

Après une altercation sans résultat, la chaloupe retourna à terre, laissant l'amiral très inquiet de cette hostilité inattendue et craignant qu'en son absence la guerre n'eût éclaté entre l'Espagne et le Portugal. Le lendemain, le temps devint si orageux que les Espagnols durent quitter leur mouillage et rester en mer vers l'île Saint-Michel. Pendant deux jours, le vaisseau courut de grands dangers; la moitié de l'équipage était prisonnière et ceux qui restaient à bord étaient, pour la plupart, des Indiens ou des gens inexpérimentés. Heureusement, si la mer était houleuse, elle n'était pas aussi dangereuse qu'elle l'avait été récemment; sinon, la caravelle n'eût guère pu, dans cet état, résister à la tempête.

Dans la soirée du 22 février, le temps s'étant calmé, Colomb entra dans le port de Sainte-Marie. Peu de temps après, il vit arriver une barque portant deux prêtres et un

notaire; après un échange de paroles, ceux-ci, ayant reçu l'assurance que leur personne serait respectée, montèrent à bord et demandèrent, de la part de Castaneda, la production des papiers du commandant; ils déclarèrent à Colomb que le gouverneur était disposé à lui rendre tous les services en son pouvoir, s'il tenait réellement sa commission des souverains espagnols. L'amiral supposa que le Portugais cherchait une excuse pour l'attitude hostile qu'il avait prise vis-à-vis de lui, mais, contenant son indignation et remerciant Castaneda de ses dispositions bienveillantes, il montra ses lettres patentes, qui satisfirent les trois envoyés. Le lendemain matin, la chaloupe et les matelots furent relâchés; ces derniers, pendant leur détention, avaient reçu des renseignements qui expliquaient la conduite du gouverneur.

Le roi de Portugal, craignant que l'expédition de Colomb n'entravât ses propres découvertes, avait envoyé à tous les gouverneurs des îles et des ports éloignés de son royaume, l'ordre d'arrêter et de retenir l'amiral prisonnier, partout où ils pourraient le saisir (1). Castaneda avait donc espéré surprendre celui-ci dans la chapelle, et, n'y ayant pas réussi, il avait cherché à l'arrêter au moyen de la ruse; mais il avait renoncé à ce projet, en le trouvant sur ses gardes. Telle fut la première réception faite à Colomb, à son retour du Nouveau Monde, présage des tourments qu'il devait éprouver toute sa vie, en récompense d'un des plus grands bienfaits que l'humanité ait jamais reçus de la main d'un mortel.

(2) *Hist. del Almirante*, cap. XXXIX. — Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. LXXII.

CHAPITRE IV

ARRIVÉE EN PORTUGAL. — VISITE A LA COUR

Colomb resta deux jours encore à l'île Sainte-Marie, cherchant à prendre du bois et du lest, mais n'y pouvant réussir à cause du ressac qui était très violent. Le vent ayant tourné au sud et étant devenu dangereux pour le vaisseau à l'ancre, mais favorable à son retour en Espagne, il partit, le 24 février, par un beau temps qui persista jusqu'au 27. Il était alors à cent vingt-cinq lieues du cap Saint-Vincent, lorsqu'il rencontra de nouveau des bourrasques et une mer houleuse. Son courage résistait avec peine à ces dangers, à ces retards, qui paraissaient se multiplier à mesure qu'il se rapprochait d'Espagne, et il ne put s'empêcher de se plaindre d'être toujours repoussé « loin de la porte même de sa maison. » Il comparait les violents orages déchaînés sur les côtes de l'ancien monde, aux douces brises, aux mers paisibles et à l'air embaumé, qu'il supposait éternels dans les pays qu'il avait découverts. « Les théologiens sacrés et les sages philosophes, » disait-il, « ont bien raison de placer le paradis

terrestre à l'extrémité la plus reculée de l'Orient, car c'est de toutes la région la plus tempérée. »

Après plusieurs jours de temps orageux et contraire, le samedi, 2 mars, vers minuit, une rafale déchira toutes les voiles de la caravelle et, continuant de souffler avec une force irrésistible, la chassa au loin et menaça à tout instant de la précipiter dans l'abîme. A cette heure sombre, l'équipage appela de nouveau le secours du ciel; on proposa un pèlerinage nu-pieds à la chässe de Santa Maria de la Cueva à Huelva, et, comme toujours, le sort désigna Colomb. Il y avait quelque chose de singulier dans la répétition de ce fait. D'après la pieuse explication de Las Casas, Dieu aurait voulu montrer ainsi à l'amiral que ces orages étaient tous déchaînés à son intention, pour humilier son orgueil et l'empêcher de s'arroger la gloire d'une découverte, œuvre de Dieu lui-même, qui l'avait simplement choisi comme son instrument (1).

Différents indices annonçaient le voisinage d'une terre, que l'on supposait être la côte de Portugal; cependant la tempête augmenta au point de faire craindre que nul n'atteignît au port. Tous les Espagnols firent alors vœu, s'ils survivaient, de se condamner au pain et à l'eau, le samedi suivant. Les dangers grandirent encore pendant la nuit. La mer était courroucée et, à chaque instant, la légère caravelle était soulevée par de hautes vagues, puis paraissait retomber dans un abîme. La pluie tombait à torrents par intervalles, et les éclairs brillaient, la foudre grondait de plusieurs côtés.

Au commencement de cette terrible nuit, des matelots signalèrent l'approche de la terre; mais ce cri, toujours entendu avec joie, ne fit en ce moment qu'augmenter la

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. LXXIII.

panique. Les Espagnols ne savaient ni où ils étaient, ni où ils devaient chercher un port ; ils craignaient d'être poussés contre la côte ou entraînés vers des écueils, et ainsi cette terre même, qu'ils avaient si vivement désirée, devenait un sujet de terreur pour eux. Ils s'efforcèrent donc de se tenir le plus possible au large et attendirent dans une cruelle anxiété le lever du jour.

Le 4 mars, à l'aube, ils se trouvèrent à la hauteur du rocher de Cintra, à l'embouchure du Tage. La tempête continuant, Colomb, malgré la défiance que lui inspirait le gouvernement portugais, dut chercher un abri ; il jeta donc l'ancre, vers trois heures, en face de Rastello, à la grande joie de l'équipage qui remerciait Dieu d'avoir échappé à tant de dangers.

Les habitants arrivèrent de divers points de la côte, pour féliciter les Espagnols d'avoir été préservés miraculeusement, comme ils le pensaient ; ils avaient eu les yeux fixés, toute la matinée, sur le vaisseau, priant dans la plus vive anxiété pour son salut. Les plus vieux marins de l'endroit déclarèrent qu'ils n'avaient jamais vu un hiver aussi orageux ; beaucoup de vaisseaux avaient été retenus dans le port, durant des mois, par le mauvais temps, et il y avait eu de nombreux naufrages.

Dès son arrivée, Colomb expédia un courrier aux souverains espagnols, avec la nouvelle de ses découvertes. Il écrivit également au roi de Portugal, qui se trouvait à Valparaiso, pour lui demander la permission de se rendre avec son vaisseau à Lisbonne, car on avait répandu le bruit que sa caravelle était chargée d'or, et il ne se croyait pas en sûreté à l'embouchure du Tage, dans le voisinage d'un bourg comme Rastello, dont les habitants étaient pauvres et d'un esprit aventureux. Pour prévenir toute méprise sur la nature de son voyage, il assurait qu'il n'avait été ni sur la côte de

Guinée, ni dans aucune colonie portugaise, mais qu'il venait de Cipango et de l'extrémité de l'Inde, dont il avait fait la découverte en naviguant vers l'ouest.

Le lendemain, don Alonzo de Acuna, capitaine d'un grand bâtiment de guerre portugais, stationnant à Rastello, invita Colomb à se rendre auprès de lui, pour fournir des explications sur sa personne et sur sa caravelle. Celui-ci revendiqua ses droits, comme amiral des souverains castillans et refusa de quitter son vaisseau ou d'envoyer quelqu'un à sa place. Mais le Portugais ne fut pas plus tôt instruit de son rang et de la nature extraordinaire de son voyage, qu'il vint le voir, avec une suite de tambours, de fifres et de trompettes ; il montra la courtoisie d'un esprit brave et généreux, et lui offrit ses services.

On comprendra, mieux qu'on ne peut le décrire, l'effet produit à Lisbonne par la nouvelle qu'un vaisseau, portant des habitants et des productions d'un monde récemment découvert, avait jeté l'ancre dans le Tage. Lisbonne, depuis plus d'un siècle, devait sa principale gloire à ses entreprises maritimes, mais celle-ci effaçait toutes les précédentes ; la curiosité n'eût pu guère être excitée davantage, si la caravelle avait été chargée des merveilles d'une autre planète. Pendant plusieurs jours, le Tage, couvert de toute espèce d'embarcations qui se dirigeaient vers son embouchure, offrit un spectacle joyeux et animé. Du matin au soir, le vaisseau était rempli de visiteurs, parmi lesquels il y avait des cavaliers de grande distinction et des officiers de la couronne, tous écoutaient dans le ravissement les détails que Colomb et ses compagnons leur donnaient sur les événements de leur voyage et sur le Nouveau Monde qu'ils avaient découvert ; ils regardaient avec une insatiable curiosité les plantes, les animaux inconnus, et surtout les Indiens, si différents de toutes les races qu'ils avaient vus jusqu'alors. Quelques-

uns se montraient animés d'un généreux enthousiasme à l'idée d'une découverte, si sublime et si heureuse pour l'humanité; d'autres sentaient leur cupidité s'enflammer à la description de ces régions sauvages et sans possesseurs, où abondaient l'or, les perles, les épices; d'autres encore reprochaient au roi et à ses conseillers une incrédulité qui avait fait perdre pour toujours au Portugal un territoire aussi immense.

Le 8 mars, un cavalier, nommé don Martin de Norona, arriva avec une lettre du roi Jean, qui félicitait Colomb de son arrivée et l'invitait à la cour, qui se trouvait alors à Valparaiso, à neuf lieues environ de Lisbonne. Ce monarque, avec sa magnificence ordinaire, avait ordonné de fournir promptement, largement et gratuitement à l'amiral tout ce qu'il demanderait pour lui-même, pour son équipage ou son vaisseau.

Colomb, qui doutait de la bonne foi de Jean II, eût bien voulu décliner cette invitation, mais l'orage l'avait mis au pouvoir de ce prince et il jugea prudent d'éviter toute apparence de défiance. Il partit donc, le soir même, pour Valparaiso, accompagné de son pilote. Il passa la première nuit à Sacamben, où on lui avait préparé un logement; à cause du temps pluvieux, il n'atteignit Valparaiso que dans la soirée. A son approche, les principaux cavaliers de la marine du roi s'avancèrent pour le recevoir et le conduisirent en grande cérémonie au palais. Jean II lui fit un accueil digne de ce prince éclairé; il lui commanda de s'asseoir en sa présence, honneur accordé seulement aux personnages de sang royal et, après l'avoir beaucoup félicité du succès de son expédition, il l'assura qu'il mettait à sa disposition tout ce qui pouvait être utile à lui-même et à ses souverains.

Colomb fit alors le récit de son voyage et la description des pays qu'il avait découverts. Le roi l'écouta avec beaucoup

de plaisir, en apparence, mais avec une secrète mortification ; il réfléchissait que cette magnifique entreprise lui avait été autrefois proposée et qu'il l'avait rejetée. Une observation qu'il fit tout à coup montra ce qui se passait dans son esprit : il exprima un doute sur la question de savoir si les terres découvertes n'appartenaient pas à la couronne de Portugal, en vertu des stipulations du traité de 1479 avec les souverains espagnols. L'amiral répondit qu'il n'avait jamais vu ces clauses et en ignorait la nature ; on lui avait défendu d'aller, soit à la Mina, soit sur la côte de Guinée, et il s'était scrupuleusement conformé à cette défense. Jean II fit une réponse gracieuse, se déclarant satisfait de sa conduite loyale et persuadé que les deux puissances pourraient régler cette affaire, sans devoir recourir à des arbitres. En congédiant Colomb pour la nuit, il le confia aux soins du prieur de Crato, le principal personnage présent, qui le traita honorablement et hospitalièrement.

Le lendemain, le roi fit mille questions minutieuses sur le sol, les productions et les habitants des pays nouvellement découverts, et sur la route suivie dans le voyage ; l'amiral répondit, chaque fois, de la manière la plus complète, s'efforçant de montrer clairement que ces régions n'étaient pas connues auparavant et n'appartenaient à aucune puissance chrétienne. Néanmoins le roi paraissait craindre que ces découvertes vastes et non définies ne comprissent dans une certaine mesure ses propres acquisitions récentes ; il se demandait si Colomb n'avait peut-être pas trouvé une voie courte pour atteindre les contrées qui étaient le but de ses propres expéditions et qui lui étaient données par la bulle papale, accordant à la couronne de Portugal toutes les terres qu'elle pourrait découvrir, depuis le cap Non jusqu'aux Indes.

Lorsqu'il eut exposé ses doutes à ses conseillers, ceux-ci s'empressèrent de les confirmer. Quelques-uns de ces per-

sonnages s'étaient moqués autrefois de cette entreprise et avaient traité de fou celui qui la proposait; pour eux, ce succès était une cause de confusion, et le retour de Colomb, couvert de gloire, une humiliation profonde; incapables de comprendre les hautes et généreuses pensées qui élevaient celui-ci, en ce moment, au dessus de toutes les considérations mesquines, ils lui attribuèrent des motifs bas et honteux. Ils transformèrent son exaltation rationnelle en une joie insultante, et l'accusèrent de prendre un ton superbe et fanfaron, en racontant au roi ce qu'il avait fait, comme s'il avait voulu faire repentir celui-ci d'avoir rejeté ses propositions (1). Ils s'efforcèrent donc, avec le plus grand zèle, de nourrir dans l'esprit de leur maître les soupçons qui s'y étaient fait jour. Quelques-uns d'entre eux, qui avaient vu les Indiens à bord de la caravelle, assurèrent que, par leur teint, leurs cheveux, leur air, ils ressemblaient parfaitement aux habitants de la partie de l'Inde, qui se trouvait sur la route des Portugais et leur avait été donnée par la bulle du pape. D'autres faisaient observer que les îles découvertes par Colomb étaient peu éloignées des îles Terceire et appartenaient, par conséquent, au Portugal. Voyant le roi très perplexe, quelques-uns allèrent même jusqu'à lui proposer l'assassinat de Colomb, comme un moyen d'empêcher la continuation de ces entreprises; l'amiral, disaient-ils, avait mérité la mort en cherchant à tromper et à brouiller les deux

(1) Vaseconcelos, *Vida del Rey Don Juan II*, lib. VI. Les historiens portugais, en général, accusent Colomb de s'être conduit avec hauteur et d'avoir pris un ton superbe en parlant au roi de ses découvertes; ils s'étaient évidemment renseignés auprès de courtisans prévenus contre l'amiral. Faria y Souza, dans son *Europa Portuguesa* (parte III, cap. IV), prétend même que Colomb n'entra dans le port de Rasteilo que pour faire sentir au Portugal, à la vue des trophées de ses découvertes, combien il avait perdu en n'acceptant pas ses propositions.

nations par ses prétendues découvertes. On pourrait d'ailleurs l'assassiner sans paraître criminel; on profiterait de ses manières hautaines pour humilier son orgueil, l'attirer dans une querelle et se débarrasser de lui, en publiant qu'il avait été tué en duel.

Il est difficile de croire qu'un conseil aussi lâche, aussi infâme, ait été donné à un prince d'un caractère aussi loyal que Jean II, mais le fait est affirmé par différents historiens, portugais et espagnols (1), et il s'accorde avec le conseil perfide donné précédemment au monarque, au sujet de Colomb. Il y a des courtisans dont le zèle outré ne recule pas devant l'avilissement, et les rois n'ont que trop souvent la faiblesse de pardonner les fautes les plus graves, lorsqu'elles leur paraissent avoir pour cause un excès de dévouement.

Heureusement le monarque avait trop de magnanimité pour approuver le moyen honteux qui lui était proposé; il appréciait le mérite de Colomb et honorait celui-ci comme un bienfaiteur de l'humanité; d'ailleurs il devait généreusement sa protection à tous les étrangers qu'une mauvaise fortune chassait dans ses ports. D'autres membres de son conseil proposèrent une conduite plus hardie et plus martiale; on permettrait à Colomb de retourner en Espagne, mais, avant qu'il eût entrepris une nouvelle expédition, une flotte imposante partirait sous la conduite de deux marins portugais, qui avaient accompagné l'amiral, et s'emparerait des pays nouvellement découverts, la possession étant, après tout, le meilleur titre de propriété, et un appel aux armes, le moyen le plus simple de trancher une question aussi douteuse.

(1) Vasconcelos, *Vida del Rey Don Juan II*, lib. VI. — Garcia de Resende, *Vida de Dom Joan II*. — Las Casas. *Hist. Ind.*, lib. I, cap. LXXIV. MS.

Ce projet, dans lequel il y avait un mélange de courage et de ruse, fut mieux goûté du roi, qui résolut secrètement, mais promptement, de le mettre à exécution, et choisit pour le commandement de l'expédition don Francisco de Almeida, un des capitaines les plus distingués de ce siècle (1).

Pendant ce temps, Colomb, après avoir été traité avec toute espèce d'égards, fut reconduit à son vaisseau par don Martin de Norona, avec une nombreuse escorte de cavaliers de la cour; il était monté sur une mule, ainsi que le pilote, auquel le roi avait fait don de vingt *espadinas* ou ducats d'or (2). En route, l'amiral s'arrêta au couvent de San Antonio, à Villa Franca, pour faire une visite à la reine, qui avait témoigné un vif désir de voir cet homme extraordinaire et entreprenant, dont le nom était dans toutes les bouches. Il la trouva entourée de quelques-unes de ses dames favorites et reçut l'accueil le plus flatteur; il lui fit, à sa demande, un récit des principaux événements de son voyage et décrivit les pays qu'il avait découverts. Elle l'écouta avidement, avec ses dames, et manifesta une extrême curiosité. Colomb passa cette nuit à Llandra et, le lendemain matin, au moment de partir, il vit arriver un officier du roi, chargé de l'accompagner jusqu'à la frontière, s'il voulait retourner en Espagne par la voie de terre, et de lui fournir gratuitement les chevaux, le logement et tout ce dont il pourrait avoir besoin. Le temps s'étant adouci, l'amiral préféra reprendre son vaisseau. Remettant donc à la voile, le 13 mars, il atteignit sain et sauf la barre de Saltes, le 15, au point du jour, et, à midi, il entra dans le port de Palos, d'où il était parti, le

(1) Vasconcelos, *Vida del Rey Don Juan II*, lib. VI.

(2) Vingt-huit dollars d'or de notre temps, équivalent à soixante-quatorze dollars, eu égard à la dépréciation de l'or.

3 août de l'année précédente; il lui avait fallu moins de sept mois et demi pour accomplir la plus importante de toutes les entreprises maritimes (1).

(1) Ouvrages généralement consultés dans ce chapitre : Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. XVII; *Hist. del Almirante*, cap. XXXIX, XL, XLI; *Journal de Colomb*, Navarrete, t. I.

CHAPITRE V

RÉCEPTION DE COLOMB A PALOS

Le retour triomphal de Colomb fut un événement prodigieux dans l'histoire de la petite ville de Palos, où chacun était plus ou moins intéressé au sort de son expédition. Les marins les plus importants et les plus riches de Palos s'étaient engagés dans celle-ci, et il n'y avait guère de famille qui n'eût un de ses membres ou un ami parmi les navigateurs. Le départ de la flottille pour une entreprise qui paraissait chimérique et désespérée, avait répandu partout la tristesse, et les orages qui s'étaient déchaînés tout l'hiver avaient encore augmenté le découragement général. Beaucoup regardèrent leurs amis comme perdus et, entourant leur sort de mystérieuses horreurs, se les représentèrent errant sur un océan sauvage et sans bornes, ou périssant au milieu des écueils, des bancs de sable et des gouffres, ou dévorés par les monstres dont une imagination crédule peuplait toutes les mers lointaines et inexplorées. Il y avait dans ce mystère

quelque chose de plus effrayant que la mort même, sous sa forme ordinaire et connue (1).

L'agitation fut donc grande parmi les habitants de Palos, lorsqu'ils virent un des vaisseaux remontant le fleuve; mais, en apprenant que celui-ci revenait d'un monde nouvellement découvert, tous s'abandonnèrent à des transports de joie. On sonna les cloches, les boutiques se fermèrent, tous les travaux furent suspendus; il y eut un instant de tumulte. Les uns demandaient des nouvelles d'un parent, les autres d'un ami; tous étaient impatients de connaître les détails d'un voyage aussi merveilleux. Lorsque l'amiral débarqua, tous accoururent pour le voir et lui souhaiter la bienvenue; puis on se rendit en procession solennelle dans la principale église, pour remercier Dieu d'une aussi glorieuse découverte faite par des enfants de cette ville, qui oubliaient, dans l'enivrement du triomphe, les mille difficultés qu'ils avaient suscitées à Colomb. Partout où celui-ci passait, il était salué par des acclamations. Quel contraste avec son départ, peu de mois auparavant, au milieu des murmures et des cris de haine, ou, mieux encore, avec son arrivée à Palos, lorsque, voyageant à pied, il mendiait du pain et de l'eau pour son enfant à la porte d'un monastère!

En apprenant que la cour était à Barcelone, Colomb eut l'idée de se rendre aussitôt dans cette ville avec sa caravelle, mais, ayant réfléchi aux dangers qu'il avait déjà courus sur mer, il décida de prendre la voie de terre. Il envoya une

(1) Sur les cartes de ce temps et même d'une époque bien plus rapprochée, on voit dépeints mille monstres hideux et formidables, qui prouvent les horreurs et les dangers dont l'imagination peuplait les parties reculées de l'Océan. On en peut dire autant des pays lointains et inconnus; on voit, sur ces cartes, placés au fond de l'Asie et de l'Afrique, des monstres dont il serait inutile de chercher la description dans l'histoire naturelle.

lettre au roi et à la reine, pour les informer de son arrivée, et alla bientôt après à Séville, pour y attendre leurs ordres; il emmena avec lui six des naturels du Nouveau Monde, qu'il avait à bord; l'un était mort en mer et trois restèrent à Palos, parce qu'ils étaient malades.

Par une coïncidence singulière, dans la soirée même du jour où Colomb était arrivé à Palos, tandis que les cloches de la ville sonnaient encore joyeusement, la *Pinta*, commandée par Martin Alonzo Pinzon, entraît également dans le fleuve. Après avoir été séparée du vaisseau de l'amiral par la tempête, elle avait été poussée par le vent jusque dans le golfe de Biscaye et était arrivée à Bayonne. Doutant que Colomb eût échappé à l'orage, Pinzon avait écrit immédiatement aux souverains, leur annonçant les découvertes qu'il avait faites et leur demandant la permission de se rendre à la cour, pour fournir en personne les détails sur l'expédition. Aussitôt que le temps le permit, il remit à la voile, s'attendant à être reçu en triomphe dans sa ville natale. Lorsqu'en approchant il vit le vaisseau de l'amiral à l'ancre dans le port et qu'il fut informé de l'accueil enthousiaste fait à celui-ci, il se sentit frappé au cœur. Il évita, dit-on, la rencontre de Colomb triomphant, de peur que celui-ci ne le fit arrêter pour sa désertion sur la côte de Cuba, mais c'était un homme d'un esprit trop ferme pour éprouver une pareille crainte. Il est plus probable que la conscience de sa faute l'empêcha de se montrer à cette foule enthousiaste de l'amiral, et peut-être ne supportait-il pas de voir les honneurs prodigués à un homme, dont il avait refusé de reconnaître la supériorité. Entrant donc dans sa chaloupe, il débarqua secrètement et se tint caché jusqu'au départ de Colomb; il rentra alors chez lui, malade et profondément abattu, considérant tous les éloges décernés à son rival comme autant d'insultes faites à lui-même. Il reçut à la fin une réponse

des souverains, qui lui faisaient des reproches sur sa conduite et lui défendaient de se présenter à la cour. Cette lettre mit le comble à son humiliation ; le désordre de son esprit augmenta la violence du mal dont il souffrait, et il succomba en quelques jours au chagrin (1).

Que l'on ne soit pas trop sévère cependant pour la mémoire de Pinzon. Son mérite, ses services lui donnent droit à l'indulgence pour ses fautes. Il fut un des premiers en Espagne à approuver le projet de Colomb, qu'il encouragea par son appui et auquel il ouvrit sa bourse, lorsque celui-ci était pauvre et inconnu à Palos. Il l'aida plus tard à se procurer et à équiper des vaisseaux, quand les ordres mêmes des souverains n'étaient pas obéis, et enfin il s'engagea dans l'expédition avec ses frères et ses amis, risquant tout, sa vie, ses biens. Il mérita ainsi une grande part de la gloire de cette immortelle entreprise ; malheureusement, il oublia, un moment, la grandeur de la cause et l'entière obéissance due à son chef, il céda aux suggestions de l'intérêt personnel et commit cet acte d'insubordination qui a laissé une tache sur son nom. Cependant, pour atténuer sa faute, on peut alléguer ses habitudes de commandement qui lui faisaient supporter avec peine un supérieur, et la conviction où il était d'avoir rendu de grands services à l'expédition, dont il avait fait, en partie, les frais. Qu'il fût un homme très habile dans sa profession, tous ses contemporains l'admettent ; qu'il eût naturellement des sentiments généreux et une ambition honnête, la preuve en est dans la vivacité avec laquelle il ressentit la disgrâce qu'il s'était attirée. Un homme de sentiments bas n'eût pas succombé à la douleur, pour avoir été convaincu d'une mauvaise action. On voit ici comment une seule déviation de la

(1) Munoz, *Hist. del Nuevo Mundo*, lib. IV, § 14. — Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, liv. II.

ligne du devoir peut effacer mille services, comment un seul instant de faiblesse peut ternir toute une vie, et combien il importe à l'homme de rester honnête, en toute circonstance (1).

(1) Après un certain nombre d'années, les descendants des Pinzon rappellèrent chaleureusement à la couronne le mérite et les services de leur famille, s'efforçant de prouver, entre autres choses, que, sans l'aide et les encouragements de Martin Alonzo et de ses frères, Colomb n'eût jamais fait ses découvertes. Quelques-unes des allégations faites en cette occasion et dans une autre, étaient assez extravagantes et absurdes, comme on le verra dans une autre partie de cet ouvrage. Cependant Charles-Quint, prenant en considération les services réels des frères, dans le premier voyage, ainsi que les expéditions, les découvertes faites ultérieurement par l'habile et intrépide Vicente Yanez Pinzon, accorda à la famille le rang et les privilèges bien mérités de l'*hidalguita*, degré de noblesse qui les constituait *hidalgos*, avec le droit de faire précéder leur nom du titre de don. Ils reçurent aussi des armoiries, avec des emblèmes de leurs services comme navigateurs. Ces armoiries et ces privilèges ont été soigneusement conservés par la famille jusqu'à ce jour.

Les Pinzon habitent principalement aujourd'hui la petite ville de Moguer, à une lieue environ de Palos, et possèdent des vignobles et des terres aux environs. Ils vivent dans l'aisance, s'il ne sont pas excessivement riches, et occupent les plus belles maisons de Moguer, où ils sont restés de génération en génération, depuis le temps de la découverte, occupant des positions honorables et de confiance, jouissant de l'estime et de l'amitié de leurs concitoyens, et florissant presque au même point qu'à l'arrivée de Colomb. Il est bien rare de voir une famille, au milieu des fluctuations du monde, aussi peu changée par les révolutions de près de trois siècles et demi.

Quoi que Palos pût être du temps de Colomb, c'est aujourd'hui un pauvre village d'environ quatre cents habitants, qui vivent principalement de leur travail dans les champs et dans les vignobles. Le couvent de La Rabida existe encore, mais n'est plus habité que par deux moines, avec un novice et un frère lai. Il est situé sur une hauteur, entourée d'un bois de pins clair-semés ; il a vue sur la côte basse, sablonneuse, et sur le fleuve aux capricieux détours, d'où Colomb sortit pour prendre la mer.

CHAPITRE VI

RÉCEPTION DE COLOMB A LA COUR D'ESPAGNE

La lettre de Colomb aux souverains espagnols avait produit la plus vive sensation à la cour. L'événement qu'elle annonçait fut jugé le plus extraordinaire de ce règne heureux, et, suivant de si près la conquête de Grenade, il fut considéré comme une marque signalée de la faveur divine, pour cette victoire remportée au profit de la vraie foi. Les souverains eux-mêmes furent, pendant quelque temps, étourdis de cette brusque et facile acquisition d'un nouvel empire, immense et riche, en apparence, au delà de toute expression; leur première idée fut de mettre celui-ci à l'abri de toute contestation. Peu de temps après son arrivée à Séville, Colomb reçut d'eux une lettre où ils lui exprimaient leur extrême satisfaction et l'invitaient à se rendre immédiatement à la cour, pour préparer le plan d'une seconde et plus vaste expédition; comme l'été, saison favorable pour un voyage, approchait, ils lui demandaient de prendre des arrangements à Séville ou ailleurs pour hâter cette expédi-

tion et de les informer, par retour du courrier, de ce qu'ils devaient faire, de leur côté. La lettre était adressée à « don Christophe Colomb, notre amiral dans l'Océan, vice-roi et gouverneur des îles découvertes dans les Indes; » elle renfermait la promesse de nouvelles récompenses. Colomb satisfit, sans perdre de temps, aux désirs des souverains; il leur envoya la note des vaisseaux, des hommes et des munitions nécessaires, et, ayant pris à Séville toutes les dispositions que les circonstances permettaient, il partit pour Barcelone, avec ses six Indiens et les différentes curiosités et productions qu'il avait rapportées du Nouveau Monde.

Le bruit des découvertes de Colomb s'était répandu partout, et, comme celui-ci devait traverser plusieurs des plus belles et des plus populeuses provinces d'Espagne, son voyage ressembla à celui d'un souverain. Sur tout son passage, les routes étaient encombrées de paysans; dans les rues, aux fenêtres, sur les balcons des villes se pressaient des milliers de spectateurs, qui faisaient retentir l'air de leurs acclamations. Il était, à chaque instant, arrêté par la foule, avide de voir le grand homme et les Indiens, lesquels n'étaient pas regardés avec moins d'étonnement que s'ils eussent été des habitants d'une autre planète. Il était impossible de satisfaire les curieux qui, à chaque pas, assaillaient l'amiral et sa suite de mille questions; la rumeur publique avait, comme toujours, exagéré la vérité et avait peuplé de toute espèce de merveilles les pays nouvellement découverts.

Vers le milieu d'avril, Colomb arriva à Barcelone, où on lui avait préparé une magnifique et solennelle réception. La beauté et la sérénité du temps, dans cette douce saison et ce climat favorisé, contribuèrent à rehausser l'éclat de cette mémorable cérémonie. Comme l'amiral approchait de la ville, un grand nombre de jeunes courtisans et hidalgos,

suivis d'une immense populace, vinrent à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue. On a comparé son entrée dans cette superbe cité à un de ces triomphes que les Romains avaient l'habitude de décerner aux conquérants. La marche était ouverte par les Indiens, peints d'après leur mode sauvage et portant leurs ornements d'or nationaux. Derrière eux, on voyait différentes espèces de perroquets vivants, ainsi que des oiseaux, des animaux inconnus et empaillés, et des plantes rares auxquelles on supposait des vertus précieuses; on voyait aussi étalés avec soin les couronnes, les bracelets et les autres ornements d'or, qui pouvaient donner une idée de la richesse des contrées découvertes. Enfin venait Colomb, à cheval, entouré d'une troupe brillante de chevaliers espagnols. Les rues étaient encombrées d'une foule immense; les fenêtres, les balcons étaient garnis de dames; les toits mêmes étaient couverts de spectateurs. On eût dit que les yeux ne pouvaient se rassasier de contempler ces trophées d'un monde inconnu ou l'homme remarquable qui avait découvert celui-ci. Il y avait dans cet événement une sublimité qui mêlait à l'allégresse publique un sentiment solennel; on le considérait comme une faveur signalée de la Providence, qui avait voulu récompenser la piété des souverains; et l'air majestueux, vénérable de l'illustre navigateur, que l'on s'était figuré jeune et ardent, semblait en harmonie avec la grandeur et la dignité de son entreprise.

Pour recevoir Colomb avec pompe, les souverains avaient fait placer leur trône, à la vue du public, sous un dais de brocart d'or, dans un vaste et splendide salon. Là, le roi et la reine l'attendaient, avec le prince Jean, assis à leurs côtés, les dignitaires de leur cour et les principaux nobles de la Castille, de Valence, de la Catalogne et de l'Aragon, tous impatients de voir l'homme à qui la nation devait un bienfait inouï. A la fin, Colomb entra dans la salle, entouré d'une

troupe de cavaliers, parmi lesquels on le reconnaissait, dit Las Casas, à sa taille élevée et majestueuse, qui, avec sa physionomie rendue vénérable par ses cheveux gris, lui donnait l'air auguste d'un sénateur romain; un sourire modeste illuminait ses traits et trahissait la satisfaction qu'il éprouvait (1). Et certainement rien ne pouvait émouvoir plus profondément un homme enflammé d'une noble ambition et convaincu d'avoir rendu de grands services, que ces témoignages de l'admiration et de la gratitude d'une nation ou, pour mieux dire, d'un monde. A l'approche de l'amiral, les souverains se levèrent comme pour recevoir un personnage du plus haut rang. Pliant le genou, il voulut leur baiser la main; mais ils hésitèrent un peu à permettre cet acte d'hommage. Le relevant gracieusement, ils lui commandèrent de s'asseoir devant eux, honneur rarement accordé dans cette cour fière et pointilleuse (2).

A leur demande, Colomb fit alors un récit des événements les plus saillants de son voyage et une description des îles découvertes. Il montra des oiseaux inconnus et d'autres animaux, des plantes médicinales et aromatiques, de l'or en poudre, en lingots bruts, ou façonné en ornements barbares, et surtout les naturels de ces pays, qui excitaient une ardente et insatiable curiosité. Ce n'étaient là, déclara-t-il, que des présages de découvertes plus grandes et à faire encore, qui ajouteraient des royaumes immensément riches aux États de Leurs Majestés et donneraient à la vraie foi des nations entières de prosélytes.

Lorsqu'il eut fini de parler, les souverains tombèrent à genoux et, levant leurs mains jointes vers le ciel, les yeux remplis de larmes de joie et de reconnaissance, ils remer-

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. LXXVIII. MS.

(2) *Ibid.* — *Hist. del Almirante*, cap. LXXXI.

cièrent Dieu d'un aussi grand bienfait. Tous les assistants suivirent leur exemple; un enthousiasme religieux gagna cette brillante assemblée et l'on n'entendit pas les cris ordinaires de triomphe. Le *Te Deum laudamus*, chanté par le chœur de la chapelle royale, avec accompagnement d'instruments, monta au ciel, par les pensées et les sentiments des assistants, « comme si ceux-ci, » dit le vénérable Las Casas, « eussent été ravis en ce moment dans les célestes demeures. » C'est de cette manière pieuse et solennelle que la cour d'Espagne célébra ce sublime événement, en chantant les louanges du Seigneur et en lui attribuant la gloire de la découverte d'un nouveau monde.

Lorsque l'amiral se retira, il fut reconduit jusqu'à l'hôtel où il logeait par tous les courtisans, au milieu des acclamations du peuple. Pendant plusieurs jours, il fut l'objet de la curiosité générale; partout où il se montrait, une foule enthousiaste se pressait autour de lui.

Au milieu des rêves glorieux qui remplissaient son imagination, Colomb n'oubliait pas son projet de délivrer le saint sépulcre. On a vu qu'il avait exposé ce projet aux souverains espagnols dès la première fois qu'il leur avait soumis ses propositions, le présentant comme la grande entreprise qui devait être effectuée au moyen des profits de ses découvertes. Se voyant alors déjà possesseur d'immenses trésors, il avait fait vœu de fournir, avant sept ans, une armée de quatre mille hommes de cavalerie et de cinquante mille d'infanterie pour la croisade, et une seconde armée aussi forte, dans les cinq années suivantes. Ce vœu fut consigné dans une de ses lettres aux souverains, lettre qu'il cite, mais qui n'existe plus; on ne sait s'il le fit après son premier voyage ou plus tard, lorsque la grandeur et l'importance de ses découvertes devinrent plus manifestes. Il y fait souvent de vagues allusions dans ses écrits, et le rapporte expressé-

ment dans une lettre au pape Alexandre VI, datée de 1502, où il explique pourquoi il ne l'avait pas accompli. Il est nécessaire, pour bien comprendre le caractère et les motifs de Colomb, de tenir compte de ce projet extravagant, qui se confondait dans son esprit avec son plan de découvertes; c'était pour cette guerre sainte qu'il avait été choisi comme un instrument par le ciel. On voit que, s'élevant au dessus des vues égoïstes et intéressées, il était préoccupé de ces projets héroïques et pieux, qui, au temps des croisades, avaient enflammé l'imagination et provoqué les entreprises des plus braves guerriers et des plus illustres princes.

CHAPITRE VII

SÉJOUR DE COLOMB A BARCELONE. — ATTENTIONS DONT IL EST L'OBJET DE LA PART DES SOUVERAINS ET DE LA COUR

La joie causée par les découvertes de Colomb ne fut pas bornée à l'Espagne; la nouvelle fut portée au loin par les communications des ambassadeurs, la correspondance des érudits, les négociations des marchands, les récits des voyageurs, et le monde civilisé tout entier fut rempli d'étonnement et d'admiration. Si la presse avait, à cette époque comme aujourd'hui, recueilli jour par jour tous les faits, en les commentant, avec quelle avidité nous chercherions à nous rendre compte des émotions du public, en apprenant cet événement sublime et inattendu. Même les premières mentions de ce fait chez les écrivains contemporains, si courtes qu'elles soient, offrent de l'intérêt parce qu'elles datent de cette époque et montrent comment une aussi grande nouvelle se propagea en Europe. Allegretto Allegretti, dans ses Annales de Sienne pour 1493, dit que celle-ci fut connue dans cette ville par des lettres de mar-

chands siennois qui étaient en Espagne et par différents voyageurs (1). Elle fut portée à Gênes par les ambassadeurs de cette république, Francisco Marchesi et Giovanni Antonio Grimaldi, et enregistrée parmi les événements glorieux de l'année (2); car si cette cité put regretter d'avoir perdu l'occasion de faire elle-même la découverte, elle a toujours revendiqué la gloire d'avoir donné le jour à Christophe Colomb. La nouvelle fut bientôt aussi connue en Angleterre, alors puissance maritime de second ordre; elle excita toutefois l'étonnement des habitants de Londres et l'admiration de la cour de Henri VII, où la découverte fut proclamée « une chose plus divine qu'humaine. » C'est ce que nous apprend Sébastien Cabot; celui-ci, qui devait découvrir plus tard l'Amérique septentrionale, était alors à Londres et fut animé en ce moment d'un généreux esprit d'émulation (3).

Chacun se réjouissait, en effet, du succès de Colomb comme d'une entreprise à laquelle il était plus ou moins intéressé; les uns voyaient s'ouvrir devant eux un champ immense de recherches; les autres, une carrière pleine d'aventures; tous attendaient avec la plus vive impatience une exploration plus complète de ce monde inconnu, encore entouré de mystère, où l'on n'avait fait qu'entrevoir des merveilles sans nombre. Nous avons une idée de l'émotion des savants par une lettre adressée, dans ce temps, par Pierre Martyr à son ami Pomponius Laetus. « Vous me dites, mon cher Pomponius, » écrit-il, « que vous avez sauté de joie et versé des larmes à la lecture de l'épître, dans laquelle je vous certifiais la découverte du monde jusqu'ici caché des

(1) Allegretto Allegretti, *Diarii Senesi*. — Muratori, *Ital. Script.*, t. XXIII.

(2) Foglieta, *Istoria de Genova*, lib. II.

(3) Hackluyt, *Collection de voyages*, t. III, p. 7.

antipodes. Vous avez eu les sentiments qui convenaient à un homme éminent dans la science, car je ne conçois pas d'aliment plus délicieux qu'une pareille nouvelle pour un esprit cultivé et délicat. Je me sens singulièrement exalté, lorsque je m'entretiens avec des hommes intelligents, revenant de ces régions; je suis comme un indigent qui devient tout à coup riche. Nos âmes, souillées, avilies par les affaires ordinaires de la vie et les vices de la société, s'élèvent et s'améliorent à la contemplation d'un spectacle aussi glorieux (1). »

Cependant, au milieu de cet enthousiasme universel, nul ne se doutait de l'importance réelle de la découverte, nul n'avait l'idée qu'on était parvenu à une partie tout à fait distincte du globe, séparée de l'ancien monde par l'océan. Tous croyaient avec Colomb que Cuba était l'extrémité du continent asiatique et que les îles voisines étaient situées dans l'océan Indien; cette opinion s'accordait avec celle des anciens, déjà citée, d'après laquelle il fallait peu de temps pour se rendre d'Espagne à l'extrémité de l'Inde, en cinglant à l'ouest. Les perroquets aussi paraissaient ressembler à ceux qui, selon Pline, abondaient dans les parties reculées de l'Asie. On appela donc les pays visités par Colomb Indes occidentales, et, comme ces contrées inexplorées, existant à l'état de nature, s'étendaient au loin, on les réunit sous le nom général de « Nouveau Monde. »

Pendant toute la durée de son séjour à Barcelone, Colomb reçut constamment des marques de la considération royale; il eut quelques entrevues avec les souverains, et la reine se plut à s'entretenir avec lui de ses entreprises. Le roi aussi se montra parfois en public, à cheval, entre le prince Jean d'un côté et l'amiral de l'autre. Pour perpétuer dans la famille de celui-ci la gloire de ses découvertes, on lui donna

(1) *Correspondance de P. Martyr*, lett. 153.

des armoiries, avec les armes royales, un château et un lion, et un groupe d'îles entourées d'eau. On y joignit plus tard la devise :

A Castilla y a Leon

Nuevo Mundo dio Colon.

« A la Castille et à Léon

Colomb a donné un Nouveau Monde. »

La pension promise par les souverains à celui qui, dans le premier voyage, découvrirait la terre, fut adjugée à Colomb pour avoir vu le premier la lumière qui brillait sur la côte. On dit que le matelot qui s'attendait à recevoir cette récompense, renonça de désespoir à son pays, à sa religion, et, passant en Afrique, se fit musulman ; cette anecdote repose sur la seule autorité d'Oviedo (1), qui est très inexact dans sa relation de ce voyage et y inséra beaucoup de calomnies débitées sur le compte de l'amiral par ses ennemis.

Il peut sembler à première vue que Colomb se départit de sa magnanimité ordinaire, en enlevant ce prix à un pauvre matelot ; mais toute son ambition était en jeu dans cette circonstance, et il tenait sans doute à l'honneur d'avoir découvert lui-même la terre, comme il avait projeté l'entreprise.

Après le roi et la reine, l'amiral avait pour protecteur Pedro Gonzalez de Mendoza, grand cardinal d'Espagne et le plus haut personnage du royaume, homme pieux, instruit, doué de qualités princières, qui rendaient ses faveurs plus précieuses. Il l'invita à un banquet où il lui assigna la place d'honneur et le fit servir avec le cérémonial usité, en ce temps d'étiquette, pour les souverains. C'est à ce dîner que se produisit, dit-on, un petit incident devenu fameux. Un sot courtisan, jaloux des honneurs prodigués à Colomb, un

(1) Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. II, cap. II.

étranger, lui demanda brusquement s'il croyait qu'au cas où il n'eût pas découvert les Indes, il n'y avait pas en Espagne des gens capables d'exécuter cette entreprise. L'amiral ne répondit pas immédiatement à cette question, mais prenant un œuf, il invita les assistants à le poser sur la table de manière à ce qu'il se tint debout. Chacun l'essaya, mais en vain. Alors Colomb cassa un bout de l'œuf et le plaça ainsi en équilibre; montrant ainsi simplement que maintenant qu'il avait ouvert la voie, il n'y avait rien de plus facile que de le suivre (1).

La faveur témoignée au grand homme par les souverains lui assura, pendant quelque temps, les égards de la noblesse; car, dans les cours, chacun rivalise d'attentions pour celui « que le roi se plaît à honorer. » Il reçut ces politesses avec une modestie convenable, quoiqu'il se sentît peut-être fier en pensant qu'il devait ces marques de distinction à son courage et à sa persévérance. On n'eût guère reconnu dans cet homme, devenu l'ami des princes et l'objet de l'admiration générale, l'obscur étranger qui, peu de temps auparavant, était le jouet de cette même cour, méprisé par les uns comme un aventurier, raillé par les autres comme un insensé. Ceux qui l'avaient traité d'une manière insultante, pendant ses longues années de sollicitations, cherchaient à effacer le souvenir du passé à force d'adulations; ceux qui lui avaient témoigné le moins de froideur ou l'avaient écouté poliment, revendiquaient la gloire de l'avoir protégé et d'avoir aidé à la découverte du Nouveau Monde. Il n'y avait pas un grand personnage à la cour qui n'ait été cité par

(1) Cette anecdote repose sur l'autorité de l'historien italien, Benzoni (liv. I, p. 12, Venetia, 1572). On lui a reproché d'être triviale; mais la simplicité de cette leçon en constituait la sévérité, et on reconnaît à ce trait la sagacité pratique de Colomb. La popularité universelle dont jouit cette anecdote en prouve le mérite.

l'historien ou le biographe de Colomb parmi les bienfaiteurs de celui-ci, quoique, s'il eût eu réellement la dixième partie de cette protection, il n'eût pas dû languir, pendant sept années, dans l'attente d'une flotte de trois caravelles. Colomb savait à quoi s'en tenir à cet égard, et les seuls amis qu'il cita plus tard, avec reconnaissance, dans ses lettres, comme lui ayant donné un appui efficace, étaient les deux dignes moines, Diego de Deza, qui devint par la suite évêque de Palencia et de Séville, et Juan Perez, le prieur du couvent de La Rabida.

Ainsi, honoré des souverains, courtisé par les grands, idolâtré par le peuple, Colomb jouit, pendant quelque temps, d'une popularité que ses ennemis et ses détracteurs devaient bientôt ébranler. Ses découvertes s'étaient produites tout à coup avec tant d'éclat, que l'envie même n'avait osé élever la voix au milieu des acclamations générales. Il est fâcheux pour l'honneur de la nature humaine que l'histoire ne puisse, comme le roman, finir avec l'accomplissement des vœux du héros; nous pourrions alors laisser Colomb jouissant pleinement d'un bonheur grand et mérité. Mais la vie de ce grand homme doit nous fournir une nouvelle preuve, si elle est nécessaire, de l'inconstance de la faveur publique, même acquise par d'éminents services. Nul n'en rendit jamais de plus grands, de plus signalés à ses semblables, et nul ne fut plus maltraité par l'envie, plus diffamé, soumis à des persécutions plus iniques. C'est le sort fatal du mérite; son éclat excite les passions d'esprits bas et rampants, qui ne réussissent que trop souvent à l'obscurcir passagèrement, comme le soleil radieux attire vers lui les vapeurs malsaines qui le dérobent momentanément à la vue.

CHAPITRE VIII

BULLE PAPALE DE PARTAGE. — PRÉPARATIFS DU DEUXIÈME VOYAGE DE COLOMB

Au milieu des réjouissances, les souverains espagnols prenaient, sans perdre de temps, toutes les mesures nécessaires pour garantir leurs nouvelles acquisitions. Quoiqu'ils supposassent que les pays nouvellement découverts faisaient partie des États du grand Kham et d'autres princes orientaux, très civilisés, il ne paraît pas qu'ils eussent le moindre doute sur leur droit à en prendre possession. Pendant les croisades, une doctrine, extrêmement favorable à leurs projets ambitieux, s'était établie parmi les monarques chrétiens; ainsi il leur était permis d'envahir, de ravager et d'occuper les territoires des nations infidèles, sous prétexte de détruire les ennemis du Christ et d'étendre la domination de l'Église sur la terre. Conformément à cette doctrine, le pape, à cause de son autorité suprême sur toutes choses temporelles, était considéré comme ayant le droit de donner ces pays aux princes qui s'engageraient à les placer sous le

sceptre de l'Église et à propager la vraie foi parmi leurs habitants païens. C'est en vertu de ce pouvoir que le pape Martin V et ses successeurs avaient accordé à la couronne de Portugal toutes les terres qu'elle découvrirait depuis le cap Bojador jusqu'aux Indes, et les souverains catholiques, par un traité conclu en 1489 avec le monarque portugais, avaient promis de respecter cette décision des pontifes. Jean II, dans son entrevue avec Colomb, avait fait allusion à ce traité, en laissant percer ses prétentions sur les contrées découvertes.

Dès qu'ils furent instruits par l'amiral du succès de son expédition, les souverains espagnols prirent soin de solliciter la sanction papale. Alexandre VI venait d'être élevé au siège pontifical ; ce pape, que certains historiens ont chargé de tous les vices et de tous les crimes qui peuvent dégrader la nature humaine, mais que tous représentent comme un politique habile, était natif de Valence, et l'on pouvait supposer qu'Aragonais de naissance il serait bien disposé en faveur de Ferdinand ; mais, dans certaines questions portées devant lui, il s'était déjà montré peu bienveillant pour ce prince. Dans tous les cas, celui-ci connaissait bien son caractère intéressé et perfide, et il chercha à le gagner. Il envoya donc des ambassadeurs à la cour de Rome, les chargeant d'annoncer les nouvelles découvertes comme un triomphe extraordinaire pour la foi, et de faire ressortir la gloire et le profit que l'Église retirerait de la propagation du christianisme sur cet immense territoire ; ils devaient aussi établir avec soin que l'on n'avait pas touché aux possessions cédées par le saint siège au Portugal, que l'on avait scrupuleusement évité de léser. Ferdinand, qui était au moins aussi politique que pieux, faisait entendre en même temps au pape qu'il était fermement résolu, à tout hasard, de maintenir ses importantes acquisitions. Ses envoyés devaient exposer que,

dans l'opinion de beaucoup d'hommes éclairés, les souverains catholiques, ayant pris possession de ces pays, pouvaient se dispenser pour faire valider leurs titres de la sanction papale, mais, en princes pieux, soumis au saint siège, ils suppliaient Sa Sainteté de publier une bulle accordant à la couronne de Castille ces terres et toutes celles qui pourraient être découvertes.

La nouvelle du succès de l'expédition de Colomb fut reçue avec surprise et avec joie par la cour de Rome. Les souverains espagnols s'étaient déjà signalés aux yeux des fidèles par leur guerre contre les Mores, qui avait été considérée comme une croisade, et, quoiqu'ils eussent été bien récompensés de leurs efforts par l'acquisition du royaume de Grenade, il semblait qu'ils eussent des droits à la reconnaissance de la chrétienté tout entière. Mais cette découverte était un plus grand exploit encore ; c'était l'accomplissement d'une des sublimes promesses faites à l'Église ; elle donnait à celle-ci « les païens pour héritage et les extrémités de la terre pour possession ». Le pape ne fit donc aucune difficulté pour accorder ce qui semblait une faible récompense pour un service aussi important ; il est toutefois probable que les insinuations du politique monarque ne furent pas sans effet sur l'esprit du pontife.

Une bulle du 2 mai 1493 donna aux souverains espagnols, relativement aux contrées nouvellement découvertes, les mêmes droits, privilèges et faveurs, qui avaient été accordés aux Portugais, pour leurs possessions en Afrique, à la même condition d'implanter et de propager la foi catholique dans ces pays. Cependant, pour prévenir toute contestation entre les deux puissances, une autre bulle fut publiée le lendemain, contenant la fameuse ligne de marcation, par laquelle on croyait avoir fixé clairement et durablement les limites de leurs territoires. Cette ligne imaginaire était tirée de l'un à

l'autre pôle, à cent lieues à l'ouest des Açores et des îles du cap Vert. Toute terre découverte par les navigateurs espagnols, à l'ouest de cette ligne, et non occupée par une autre puissance chrétienne, avant la Noël de l'année précédente, devait appartenir à l'Espagne ; les Portugais avaient les mêmes droits de l'autre côté. Il ne semble pas que le pontife ait réfléchi un instant qu'en poursuivant leurs carrières opposées, les deux nations pouvaient, un jour ou l'autre, se trouver en contact et réveiller, aux antipodes, la question de leurs droits territoriaux.

Pendant ce temps et sans attendre la sanction de la cour de Rome, les souverains préparaient avec la plus grande activité une nouvelle expédition. Pour assurer la régularité et la célérité dans les affaires relatives au Nouveau Monde, celles-ci furent placées sous la surveillance de Juan Rodriguez de Fonseca, archidiacre de Séville, qui fut successivement promu au siège de Bajadoz, de Palencia, de Burgos, et enfin nommé patriarche des Indes. C'était un homme qui avait de la famille et de l'influence ; ses frères, Alonzo et Antonio, étaient seigneurs de Coca et d'Alaejos, et le dernier était contrôleur général de Castille. Las Casas dépeint Fonseca comme un homme mondain, plus apte aux affaires temporelles qu'aux spirituelles et bien propre au travail actif d'équiper des flottes. Malgré les hautes dignités ecclésiastiques auxquelles il parvint, il ne paraît pas que ses emplois civils aient jamais été jugés incompatibles avec ses fonctions sacrées. Il jouit constamment de la faveur imméritée des souverains et conserva, pendant près de trente années, la direction des affaires de l'Inde. Il fallait, sans doute, qu'il eût du talent pour occuper si longtemps cette position, mais il était malveillant, vindicatif, et, pour satisfaire des ressentiments privés, non seulement il persécuta les plus illustres d'entre les premiers explorateurs, mais il entrava souvent

leurs entreprises, au grand détriment de la couronne; sa position officielle lui donnait les moyens de faire secrètement et impunément ce mal. Des écrivains contemporains, dont les paroles ont du poids et de l'autorité, tels que le curé de Los Palacios et l'évêque Las Casas, font souvent allusion, mais en termes couverts, à sa conduite perfide; on voit qu'ils craignaient de manifester ouvertement leurs sentiments. Plus tard des historiens espagnols, toujours plus ou moins retenus par la crainte du clergé, ont également traité avec trop de ménagement cette âme basse. Fonseca mérite d'être offert en exemple comme un de ces vils personnages haut placés, qui ne font que trop souvent obstacle aux grandes entreprises, empêchant par leur influence secrète le succes de glorieux efforts et trompant l'espoir des nations.

Pour aider Fonseca dans sa charge, on lui adjoignit Francisco Pinelo comme trésorier, et Juan de Soria comme *contador* ou contrôleur. Le bureau des affaires de l'Inde fut fixé à Séville, d'où il étendait sa surveillance sur le port de Cadix, où une douane fut établie pour cette nouvelle branche de navigation. Ce fut l'origine du conseil royal des Indes, qui devint par la suite si puissant et si important. Un bureau correspondant devait être établi à Hispaniola, sous la direction de l'amiral; il devait, ainsi que celui de Séville, tenir note de la cargaison, de l'équipage, des munitions de chaque vaisseau, d'après les renseignements du comptable qui se trouvait à bord. Tous les employés dépendaient des deux contrôleurs généraux, chargés d'administrer les revenus royaux, car la couronne supportait tous les frais d'établissement de la colonie, dont elle retirait tous les profits.

On devait rendre compte, de la manière la plus minutieuse et la plus rigoureuse, de toutes les dépenses et de tous les actes posés, et surveiller, avec la plus grande prudence, les personnes qui s'occupaient des affaires des pays

récemment découverts. Nul ne pouvait, sans encourir les peines les plus sévères, se rendre dans ces pays, soit pour y trafiquer, soit pour y former un établissement, sans la permission expresse des souverains, de Colomb ou de Fonseca. L'ignorance du temps par rapport aux principes du commerce et l'exemple donné par les Portugais, dans leurs possessions en Afrique, ont été invoqués pour excuser l'esprit d'étroite jalousie, qui se manifeste dans cette disposition ; mais cet esprit a toujours influé plus ou moins sur la politique coloniale de l'Espagne.

On voit encore l'autorité despotique exercée par la couronne sur le commerce, dans un ordre royal, d'après lequel tous les vaisseaux qui se trouvaient dans les ports de l'Andalousie, avec les capitaines, les pilotes et les matelots, devaient être prêts à servir dans l'expédition. Colomb et Fonseca étaient autorisés à fréter ou à acheter les bâtiments qui leur convenaient, et, en cas de refus, à s'en emparer violemment, fussent-ils même frétés par d'autres individus, en payant à ceux-ci un prix qu'ils jugeraient raisonnable. Ils étaient, en outre, autorisés à prendre les provisions, les armes et les munitions dont ils pourraient avoir besoin, en tout endroit et à bord de tout vaisseau, en indemnisant convenablement les propriétaires, et ils avaient plein pouvoir d'enrôler de vive force, en les payant, non seulement les matelots, mais les officiers de tout rang et de tout grade, s'il leur semblait nécessaire. Les fonctionnaires civils et tous les gens haut placés devaient les aider à équiper la flotte et s'interdire de leur créer des obstacles, sous peine d'être privés de leurs emplois et de leurs biens.

Le revenu royal fourni par les deux tiers des dîmes ecclésiastiques fut mis à la disposition de Pinelo, pour couvrir les frais de l'expédition, avec l'argent provenant de la vente des bijoux, des autres objets précieux et des biens des mal-

heureux juifs, bannis du royaume, l'année précédente, par un fanatique édit. Ces ressources étant insuffisantes, Pinelo fut autorisé à combler le déficit par un emprunt. Des réquisitions furent également faites pour des provisions de toute espèce, ainsi que pour l'artillerie, la poudre, les mousquets, les lances, les cuirasses et les arbalètes. Malgré l'introduction des armes à feu, l'arbalète était encore considérée par beaucoup de gens comme plus redoutable, plus meurtrière que l'arquebuse, et préférée à celle-ci qui exigeait une mèche toujours allumée et, à cause de sa pesanteur, une fourchette pour la soutenir. Les magasins militaires, qui s'étaient remplis pendant la guerre de Grenade, fournirent, en grande partie, ces munitions. Presque tous les ordres dont nous avons parlé avaient été publiés le 23 mai, tandis que l'amiral était encore à Barcelone; rarement on avait vu une pareille activité dans la lente bureaucratie d'Espagne.

Comme la conversion des païens était proclamée le grand but de cette expédition, douze prêtres zélés et capables furent choisis pour faire partie de celle-ci. Parmi eux se trouvait Bernard Buyl ou Boyle, moine bénédictin, cet homme, qui avait une réputation de talent et de sainteté, était un de ces subtils politiques de cloître, qui, à cette époque, s'immiscaient dans toutes les affaires temporelles. Il avait mené récemment à bonne issue des négociations avec la France, relativement à la restitution du Roussillon; avant le départ de la flotte, il fut nommé par le pape vicaire apostolique pour le Nouveau Monde et placé à la tête de ses frères. Cette pieuse mission fut pourvue de tout ce qui était nécessaire pour remplir dignement ses fonctions; la reine prit, dans sa propre chapelle, les ornements et les vêtements à employer dans toutes les cérémonies solennelles. Isabelle s'était vivement et charitablement intéressée aux Indiens, dès le premier moment; touchée de ce que Colomb lui avait

dit de leur douceur, de leur simplicité, et les regardant comme placés par le ciel sous sa protection spéciale, elle s'affligeait de leur état d'abandon et d'ignorance. Elle ordonna qu'on prît grand soin de leur instruction religieuse, qu'on les traitât avec une extrême bienveillance, et enjoignit à Colomb de punir exemplairement quiconque se rendrait coupable d'un outrage ou d'une injustice envers eux.

Dans le but d'offrir à Dieu, comme on le disait, les prémices de ces nations païennes, les six Indiens, conduits par l'amiral à Barcelone, furent baptisés avec pompe; la reine, le roi et le prince Jean leur servirent de marraine et de parrains. On espérait qu'à leur retour dans leur pays natal, ils faciliteraient considérablement l'introduction du christianisme parmi leurs compatriotes. L'un d'eux, à la demande du prince Jean, entra dans la maison de celui-ci, mais mourut peu de temps après; comme le fait remarquer un historien espagnol, on put espérer pieusement qu'il fut le premier de sa nation qui fut reçu au ciel (1).

Avant son départ de Barcelone, Colomb vit confirmer la convention provisoire faite à Santa Fé, qui lui donnait les titres, émoluments et prérogatives d'amiral, vice-roi et gouverneur de tous les pays qu'il avait découverts ou découvrirait par la suite. On lui confia aussi le sceau royal, avec plein pouvoir d'accorder, au nom de Leurs Majestés, des lettres patentes et des commissions dans les limites de sa juridiction, avec le droit aussi de se donner un remplaçant, en cas d'absence, et de déléguer momentanément son autorité à celui-ci.

Il avait été stipulé dans la convention que, pour toutes les places vacantes dans le gouvernement des îles et de la terre ferme, l'amiral désignerait trois candidats parmi lesquels

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, dec. I, lib. II, cap. V.

les souverains feraient leur choix. Pour épargner du temps et montrer leur confiance dans Colomb, ceux-ci l'autorisèrent alors à nommer directement les personnes qu'il jugerait convenables, lesquelles resteraient en fonction selon le bon plaisir des souverains. Ils lui donnèrent également, avec le titre de capitaine général, le commandement de la flotte, avec des pouvoirs discrétionnaires sur l'équipage, les établissements à former dans le Nouveau Monde et les découvertes à entreprendre ultérieurement.

Ce fut la lune de miel de la faveur royale, pendant laquelle Colomb jouit de la confiance illimitée et bien méritée des souverains, avant que l'envie eût osé semer dans leur esprit des doutes sur sa loyauté. Comblé d'honneurs et de marques d'estime, il prit congé du roi et de la reine, le 28 mai. Toute la cour le conduisit du palais à sa demeure et vint également lui faire ses adieux, à son départ de Barcelone pour Séville.

CHAPITRE IX

NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES ENTRE LES COURS D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL, RELATIVEMENT AUX NOUVELLES DÉCOUVERTES

L'impatience avec laquelle les souverains espagnols attendaient le départ de l'expédition, avait été augmentée par la conduite de la cour de Portugal. Jean II avait malheureusement parmi ses conseillers certains de ces politiques à courte vue, qui prennent la ruse pour la sagesse ; il avait perdu par leur faute l'occasion d'acquérir honorablement le Nouveau Monde, et, cédant à leurs suggestions perfides, il voulut alors s'emparer de celui-ci par un stratagème. Il fit donc équiper une grande flotte, destinée, en apparence, à se rendre sur les côtes d'Afrique, mais, en réalité, à faire la conquête des pays nouvellement découverts. Pour détourner les soupçons, il envoya don Ruy de Sande, comme ambassadeur, à la cour d'Espagne. Celui-ci venait demander la permission de se procurer dans ce pays, pour ce voyage en Afrique, certains objets dont l'exportation était interdite, et prier les souverains de défendre à leurs sujets de pêcher au delà du cap Bojador, jusqu'à ce que les limites des possessions des deux royaumes eussent été clairement défi-

nies. Il devait toucher incidemment aux découvertes de Colomb, rappeler l'arrivée et la réception de celui-ci en Portugal, les félicitations que Jean II lui avait faites sur le succès de son entreprise, la satisfaction que le roi avait ressentie, en apprenant qu'il avait été enjoint à l'amiral de gouverner à l'ouest des îles Canaries. Jean II espérait que les souverains castillans continueraient à tracer la même route à leurs navigateurs, toutes les terres au sud de ces îles ayant été accordées à sa couronne par la bulle papale; il ne doutait nullement que si un des pays récemment découverts lui appartenait légitimement, l'affaire ne fût réglée dans cet esprit d'amitié qui existait entre les deux gouvernements.

Ferdinand était un trop fin politique pour se laisser facilement tromper. Instruit de bonne heure des projets réels de Jean II, il avait, avant l'arrivée de Sande, envoyé lui-même, en Portugal, don Lope de Herrera, avec des instructions doubles et deux lettres d'une teneur bien opposée. Dans la première, il remerciait affectueusement ce monarque de la généreuse hospitalité donnée à Colomb, exposait la nature des découvertes de celui-ci, et demandait qu'il fût interdit aux navigateurs portugais de visiter les nouvelles acquisitions de l'Espagne, comme il avait été défendu aux Espagnols d'aller dans les possessions portugaises en Afrique.

Au cas cependant que Jean II aurait envoyé ou serait sur le point d'envoyer des vaisseaux dans le Nouveau Monde, l'ambassadeur devait garder cette lettre amicale et remettre l'autre, défendant, d'une manière péremptoire, toute entreprise de ce genre (1). Alors s'engagea entre les deux monar-

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, dec. I, lib. II. — Zurita, *Anales de Aragon*, lib. I, cap. XXV.

ques une lutte d'habileté, inconnue des spectateurs qui ne possédaient pas la clef de l'intrigue. Resende, dans son *Histoire du roi Jean II*, nous apprend que ce prince gagna, au moyen de présents magnifiques, ou plutôt acheta certains membres du cabinet castillan, qui lui communiquèrent les projets les plus secrets de leur cour; on ne voyait sur toutes les routes que des courriers; à peine Ferdinand avait-il exprimé une intention à ses ministres, que son rival en était instruit. On eût dit que les souverains espagnols étaient sous l'influence d'un charme; Jean II prévenait tous leurs mouvements et paraissait lire dans leur pensée même. Leurs ambassadeurs se croisaient en chemin avec des ambassadeurs portugais, autorisés à régler les difficultés au sujet desquelles ils allaient faire des représentations. Souvent, lorsque Ferdinand posait brusquement aux envoyés portugais une question embarrassante, s'attendant à leur voir demander de nouvelles instructions, il était étonné de recevoir presque aussitôt une réponse, la plupart des questions qui devaient probablement se produire ayant été prévues, grâce à des informations secrètes. Comme on pouvait naturellement soupçonner une trahison, le roi de Portugal, tandis qu'il payait clandestinement ses agents, cherchait à détourner les soupçons sur d'autres individus, en faisant de riches présents au duc de l'Infantado et à d'autres grands d'Espagne, d'une incorruptible intégrité (1).

Tel est le perfide manège qui passe trop souvent pour une politique raffinée et pour la science du cabinet; mais les moyens de corruption et la fourberie sont indignes d'un homme d'État éclairé et d'un prince magnanime. Les grands principes du juste et de l'injuste existent pour les nations

(1) Resende, *Vida del Rey Dom Joam II*, cap. CLVII. — Faria y Souza, *Europa Portuguesa*, t. II, cap. IV, p. 3.

comme pour les individus; une conduite franche, ouverte, et une constante loyauté, quoiqu'elles puissent paraître maladroites pour le moment, sont la seule politique qui assure à la fin un succès honorable.

Le roi de Portugal, ayant reçu avis, de la manière que nous avons dite, des doubles instructions remises à don Lope de Herrera, fit à celui-ci un bon accueil pour l'empêcher de présenter sa seconde lettre. Il avait déjà dépêché un envoyé extraordinaire à la cour d'Espagne, pour l'amuser, et il nomma alors le docteur Pero Diaz et don Ruiz de Pena, ambassadeurs auprès des souverains espagnols, à l'effet de régler toutes les questions relatives aux nouvelles découvertes; il promettait de ne laisser partir aucun vaisseau pour un voyage d'explorations avant soixante jours à compter de l'arrivée de ses envoyés à Barcelone.

Ceux-ci devaient proposer, comme un moyen de concilier toutes les prétentions, qu'une ligne fût tirée des Canaries vers l'ouest; les terres et les mers au nord de cette ligne auraient appartenu à l'Espagne; celles au sud au Portugal, à l'exception des îles déjà possédées par d'autres puissances (1).

Ferdinand avait maintenant le dessus; il ne voulait que donner à Colomb le temps de faire ses préparatifs et de partir, en prolongeant ses négociations avec Jean II (2). En réponse aux propositions du roi, il envoya don Pedro de Ayala et don Garcia de Caravajal en ambassade solennelle, avec une grande pompe et force protestations d'amitié; ceux-ci devaient uniquement demander que les différends qui s'étaient élevés fussent soumis à des arbitres ou à la

(1) Zurita, *Anales de Aragon*, lib. I, cap. XXV. — Herrera, *Hist. Ind.*, dec. I, lib. II, cap. V.

(2) Vasconcelos, *Vida del Rey Don Juan II*, lib. VI.

décision de la cour de Rome. Cette fastueuse ambassade s'avança avec une lenteur convenable, mais un envoyé spécial prit les devants pour annoncer son arrivée et tenir le monarque portugais dans l'attente des communications qu'elle était chargée de lui faire.

Jean II devina la nature et l'objet de cette ambassade; il comprit que Ferdinand se jouait de lui. Les ambassadeurs arrivèrent à la fin et remirent en grande cérémonie leurs lettres de créance; quand ils se retirèrent, le roi les regarda d'un air méprisant : « L'ambassade de notre cousin, dit-il, « n'a ni pieds ni tête. » Il faisait à la fois allusion aux envoyés et à leur mission; don Garcia de Caravajal était vain et frivole, et don Pedro de Ayala boitait d'une jambe (1).

Dans son dépit, le roi de Portugal parut même, dit-on, nourrir des intentions hostiles; les deux Castillans purent le voir passant sa cavalerie en revue et surprendre des paroles à double sens, qui semblaient renfermer des menaces (2). Les ambassadeurs retournèrent en Castille, le laissant dans un état de perplexité et d'irritation; mais, quel que fût son ressentiment, sa prudence l'empêcha d'en venir à une rupture ouverte. Il avait quelque espoir de gagner à ses intérêts le pape, auquel il avait envoyé une ambassade pour se plaindre des prétendues découvertes de l'Espagne, comme empiétant sur le territoire accordé au Portugal par la bulle papale, et il l'avait vivement sollicité d'intervenir en sa faveur. Mais, comme on l'a vu, son rusé adversaire l'avait prévenu, et le monarque portugais devait être de nouveau vaincu; pour toute réponse, on renvoya son ambassa-

(1) Vasconcelos, *Vida del Rey Don Juan II*, lib. VI^e — Barros, *Asia*, dec. 1, lib. III, cap. II.

(2) *Ibid.*, lib. VI.

deur à la ligne de partage, tirée si sagement par Sa Sainteté d'un pôle à l'autre (1). Telle fut cette partie où les deux souverains jouèrent le sort du Nouveau Monde ; Jean II se montra habile, intelligent, et fut bien secondé par de rusés conseillers, mais Ferdinand avait toujours le dessus, quand une politique profonde et subtile était nécessaire.

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, dec. I, lib. II, cap. V.

CHAPITRE X

PRÉPARATIFS DU SECOND VOYAGE DE COLOMB. — CARACTÈRE D'ALONSO DE OJEDA. — DIFFÉRENTS DE COLOMB AVEC SORIA ET FONSECA

Craignant quelque tentative de la part du Portugal pour entraver leurs découvertes, les souverains espagnols, dans le cours de ces négociations, avaient écrit plusieurs fois à Colomb de hâter son départ. L'ardeur de celui-ci n'avait pas cependant besoin d'être excitée; dès son arrivée à Séville, au commencement de juin, il s'était occupé activement de former sa flotte, en usant du pouvoir qui lui avait été donné de mettre en réquisition tous les vaisseaux et tous les matelots qui se trouvaient dans les ports de l'Andalousie. Il fut rejoint bientôt par Fonseca et Soria, qui étaient restés quelque temps à Barcelone, et, par leurs efforts réunis, une flotte de dix-sept vaisseaux, grands et petits, ne tarda pas à être prête. On choisit les meilleurs pilotes, et les matelots furent examinés en présence du contrôleur Soria. On engagea pour la colonie projetée un certain nombre de cultivateurs, de mineurs, de charpentiers et d'artisans habiles. On embarqua des chevaux, pour la guerre et pour propager l'espèce dans le pays, du bétail et toute espèce d'animaux domestiques, ainsi que du grain, des semences de différentes

plantes, des vignes, des cannes à sucre, des greffes de plusieurs arbres; on n'oublia pas de prendre une grande quantité de marchandises, consistant en colifichets, grains de verre, sonnettes d'oiseau, miroirs et autres objets, destinés à être vendus aux Indiens. Rien ne manquait, ni provisions de toute sorte, ni munitions de guerre, ni médecines et potions pour les malades.

L'expédition qui se préparait avait produit partout une surexcitation extraordinaire. On se faisait l'idée la plus extravagante du Nouveau Monde; les récits faits par les voyageurs qui l'avaient visité étaient pleins d'exagération; ces hommes n'avaient, en effet, que des notions vagues et confuses, comme le souvenir d'un rêve, et nous avons vu que Colomb lui-même avait vu toutes choses à travers un prisme trompeur. L'éclat de ces descriptions et les magnifiques espérances dont se berçait son esprit ardent, avaient, en éveillant un prodigieux enthousiasme dans le public, préparé d'amères déceptions. La cupidité des uns s'était enflammée à la perspective de ces vastes régions où le lit des rivières était rempli de paillettes d'or et où les montagnes abondaient en diamants et en métaux précieux, tandis que les bosquets produisaient des épices, des parfums, et que les bords de l'Océan étaient semés de perles. D'autres avaient des projets plus élevés; c'était un siècle chevaleresque, et, la guerre de Grenade ayant fini, les hostilités contre la France étant suspendues, les esprits turbulents et hardis, fatigués de la monotonie d'une vie paisible, aspiraient aux combats. Le Nouveau Monde leur présentait un immense champ d'aventures extraordinaires, avidement recherchées par l'Espagnol, à cette époque brillante de son histoire. Un grand nombre d'hidalgos de haut rang, d'officiers de la maison du roi, de cavaliers andalous, façonnés au métier des armes et animés de la passion des combats par

les romanesques guerres contre les Mores, s'étaient engagés dans l'expédition, les uns s'enrôlant, les autres servant à leurs propres frais. Pour eux, c'était le commencement d'une nouvelle série de croisades, surpassant en grandeur et en éclat celles de la Palestine. Ils se voyaient déjà parcourant et conquérant les vastes et belles fies de l'Océan, explorant les merveilles qu'elles renfermaient et plantant la bannière de la croix sur les murs des cités qu'ils s'attendaient à y trouver ; de là, ils passaient dans l'Inde ou plutôt dans l'Asie, pénétraient dans le Mangi et le Cathay, convertissaient ou, ce qui revenait au même, subjuguèrent le Grand Khan, et se frayaient une voie glorieuse à travers les splendides contrées et les nations à demi barbares de l'Orient. Ainsi, nul n'avait une idée exacte de l'objet, de la nature de l'expédition dans laquelle il s'engageait, ni de la situation, ni de l'aspect des pays qu'il allait visiter. Si même la froide et simple réalité se fût montrée à ces imaginations fiévreuses, elle eût été repoussée avec dédain, car il n'y a rien que les hommes souffrent moins que d'être réveillés au milieu des rêves brillants où ils se complaisent.

Parmi les personnages connus qui prirent du service, était un jeune cavalier, don Alonso de Ojeda, qui s'était rendu célèbre par ses talents extraordinaires, par son audace, et qui s'illustra, entre les premiers explorateurs, par mille entreprises périlleuses et mille exploits singuliers. Il était de bonne famille, cousin germain du vénérable Alonso de Ojeda, inquisiteur d'Espagne, avait été élevé sous les auspices du duc de Medina Celi et avait servi dans les guerres contre les Mores. Il était de petite taille, mais vigoureux, bien fait, avec un teint foncé, des traits beaux et pleins d'animation, une force et une agilité incroyables. Habile dans toutes les armes, accompli dans tous les exercices virils et guerriers, admirable cavalier et soldat de premier

ordre; hardi, sincère, généreux, brave dans les combats, prompt à s'emporter, mais aussi à pardonner, à oublier une injure, il fut, pendant longtemps, l'idole des jeunes et bouillants aventuriers, qui prirent part aux premières expéditions dans le Nouveau Monde, et devint le héros de mainte histoire merveilleuse. En le présentant pour la première fois à ses lecteurs, Las Casas rapporte une anecdote qui est peut-être indigne d'être rappelée, mais qui dépeint le singulier caractère de cet homme.

Un jour que la reine Isabelle était dans la Giralda ou tour de la cathédrale de Séville, Ojeda, pour amuser Sa Majesté, en même temps que pour montrer son courage et son agilité, monta sur une poutre, longue de vingt pieds, qui sortait de la tour, à une telle hauteur que les gens sur la place paraissaient comme des nains, et il suffisait de cette vue pour donner le vertige aux plus braves. Ojeda s'avança légèrement le long de cette poutre, marchant d'un pas aussi assuré que s'il eût été dans sa chambre. Arrivé au bout, il se tint sur une jambe, levant l'autre en l'air, puis, tournant rapidement sur lui-même, revint vers la tour, sans s'émouvoir de cette hauteur vertigineuse, d'où le moindre faux pas l'eût précipité sur le sol. Il avança ensuite un pied sur la poutre et, posant l'autre contre le mur de l'édifice, il jeta une orange au sommet de la Giralda, preuve, dit Las Casas, d'une immense force musculaire. Tel était Alonso de Ojeda, qui se fit bientôt remarquer parmi les compagnons de Colomb et s'engagea toujours le premier dans toute entreprise d'un caractère aventureux, qui recherchait le danger par passion et paraissait se battre plus par plaisir que pour se faire distinguer (1).

Le nombre des individus faisant partie de l'expédition

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I. MS. — Pizarro, *Varones Ilustres*. — Herrera, *Hist. Ind.*, dec. I, lib. II, cap. V.

avait été fixé à mille; on l'éleva à douze cents, à cause des instances faites par les volontaires qui demandaient à s'enrôler sans paie; on en refusa un grand nombre, faute de place pour les loger, mais beaucoup réussirent à se cacher à bord des vaisseaux, de sorte que près de quinze cents personnes partirent sur la flotte. Comme l'amiral, dans un zèle louable pour le succès de l'entreprise, s'était pourvu de tout ce qui pouvait être nécessaire dans différentes éventualités possibles, les frais dépassèrent les prévisions. Le contrôleur, Juan de Soria, s'en plaignit, refusa quelquefois de signer les mandats de Colomb et parut même oublier, dans certains moments, la déférence à laquelle celui-ci avait droit par son caractère et par sa position; il fut à ce sujet réprimandé sévèrement, plus d'une fois, par les souverains, qui lui ordonnèrent de traiter l'amiral avec le plus grand respect et de faire tout pour faciliter sa tâche et le satisfaire. Des ordres de même genre renfermés dans les lettres royales à l'archidiacre de Séville, Fonseca, font supposer que ce fonctionnaire aussi abusa parfois de son autorité; il tarda, paraît-il, de répondre à plusieurs demandes de Colomb, et particulièrement de lui accorder des laquais et d'autres domestiques, qui devaient composer la maison de l'amiral vice-roi; le prélat alléguait qu'une pareille suite était superflue, puisque celui-ci avait tout l'équipage à ses ordres. Les souverains firent donner à Colomb dix *escuderos de à pie* ou valets de pied, avec vingt autres serviteurs, et rappelèrent à Fonseca l'injonction qu'ils lui avaient faite de chercher, dans toutes ses relations avec l'amiral, à le contenter, faisant observer que toute la flotte étant sous le commandement de celui-ci, il était raisonnable qu'on déférât à ses désirs et qu'on lui épargnât toute espèce de tracasseries (1).

(1) Navarrete, *Colec. de viages*, t. II. *Documentos*, n° 62-66.

Ces démêlés puérils sont dignes d'être mentionnés, à cause de l'effet qu'ils paraissent avoir eu sur l'esprit de Fonseca; c'est de là que date cette singulière animosité qu'il manifesta constamment par la suite contre Colomb, qui augmenta d'année en année et qui le porta à multiplier secrètement les obstacles et les contrariétés sous les pas du grand navigateur.

Tandis que la flotte était encore dans le port, on reçut avis qu'une caravelle portugaise était partie de Madère, dans la direction de l'ouest. On soupçonna aussitôt qu'elle allait explorer les terres nouvellement découvertes; Colomb écrivit aux souverains et proposa d'envoyer une partie de la flotte à la poursuite de ce bâtiment. Sa proposition fut acceptée, mais non mise à exécution. Sur les remontrances qui lui furent faites, Jean II déclara que ce vaisseau était parti sans sa permission et qu'il allait envoyer trois caravelles pour le ramener. Il ne fit qu'augmenter ainsi l'inquiétude des souverains espagnols, qui, soupçonnant une ruse habilement ourdie, crurent que ces vaisseaux allaient opérer leur jonction pour faire route ensemble vers le Nouveau Monde; ils ordonnèrent donc à l'amiral de mettre à la voile, sans une heure de retard, lui recommandant de se tenir loin du cap Saint-Vincent et d'éviter les côtes et les îles possédées par les Portugais, pour prévenir tout accident. S'il rencontrait des vaisseaux dans les mers qu'il avait explorées, il devait s'en emparer et infliger une punition sévère à l'équipage; Fonseca devait aussi être sur ses gardes et prêt, si une flotte partait du Portugal, à envoyer des forces doubles à sa poursuite. Ces précautions toutefois ne furent pas nécessaires; on ne sait si ces caravelles furent envoyées ni si le gouvernement portugais avait tramé une perfidie; Colomb ne les rencontra pas et n'en entendit pas parler dans son voyage.

Il convient peut-être, pour plus de clarté, de devancer ici la marche régulière de l'histoire, pour dire comment le différend soulevé entre les monarques rivaux fut enfin réglé. Jean II ne pouvait cacher l'inquiétude avec laquelle il voyait les entreprises des souverains espagnols; il ignorait jusqu'où elles s'étendraient et si elles ne lui enlèveraient pas les pays qu'il espérait découvrir lui-même dans l'Inde. Comprenant donc l'inutilité de ses efforts pour l'emporter, par un stratagème, sur son habile et rusé adversaire, et désespérant d'être secouru par la cour de Rome, il finit par recourir à la voie des négociations loyales et amicales; il reconnut alors, comme il arrive le plus souvent aux partisans des chemins tortueux et détournés, qu'en suivant une politique franche et droite, il se fût épargné mille tourments et fût parvenu plus tôt à son but. Il offrit de laisser les Espagnols poursuivre librement leurs découvertes à l'ouest et de respecter la ligne de démarcation tracée, mais il fit observer que celle-ci n'avait pas été tirée assez loin à l'ouest; l'océan était donc ouvert aux Espagnols, tandis que ses navigateurs ne pouvaient s'aventurer à plus de cent lieues à l'ouest de ses possessions et n'avaient pas de champ pour leurs voyages au sud.

Après bien des difficultés et des discussions, cette importante question fut résolue par des envoyés, qui se réunirent à Tordesillas, dans la Vieille Castille, l'année suivante, et, le 7 juin 1494, signèrent un traité par lequel la ligne de partage fut portée à trois cent soixante-dix lieues à l'ouest des îles du cap Vert. Il fut convenu que, dans les six mois suivants, des caravelles et des marins, envoyés en nombre égal par les deux puissances, se rencontreraient à la grande Canarie, où ils seraient accompagnés d'hommes versés dans l'astronomie et la navigation. Ils se rendraient de là aux îles du cap Vert, puis à trois cent soixante-dix lieues à l'ouest, et

tireraient la ligne proposée d'un pôle à l'autre, en partageant l'Océan entre les deux nations (1). Chacune des deux puissances s'engageait solennellement à rester dans les bornes qui lui seraient ainsi fixées et à ne tenter aucune entreprise en dehors de ses limites ; cependant, les navigateurs espagnols pourraient traverser les parties orientales de l'Océan, en poursuivant leurs légitimes découvertes. Diverses circonstances empêchèrent l'expédition projetée pour le tracé de la ligne, mais le traité resta en force et prévint toutes discussions ultérieures.

C'est ainsi, dit Vasconcelos, que cette grande question, la plus grande question qui fut jamais agitée entre les deux couronnes, car il s'agissait du partage d'un nouveau monde, fut vidée à l'amiable, grâce à la prudence et à l'adresse de deux des plus habiles monarques qui portèrent jamais le sceptre. Elle fut résolue à la satisfaction des deux parties, chacune se considérant comme légitime maîtresse des vastes contrées qui pourraient être découvertes dans ses limites, sans aucun égard aux droits des habitants de ces pays.

(1) Zurita, *Hist. del Rey Fernando*, lib. I, cap. XXIX. — Vasconcelos, *Vida del Rey Don Juan II*, lib. VI.

LIVRE VI

CHAPITRE I

DÉPART DE COLOMB POUR SON DEUXIÈME VOYAGE. -- DÉCOUVERTES DES ILES CARAIBES

Le départ de Colomb, pour son deuxième voyage de découvertes, offrit un contraste éclatant avec son triste embarquement à Palos, l'année précédente. Le 25 septembre 1493, au point du jour, la baie de Cadix présentait un spectacle animé; trois grands vaisseaux d'un fort tonnage (1) et quatorze caravelles, qui se balançaient paresseusement sur l'eau, attendaient le signal du départ; l'air résonnait du cri bien connu du matelot, tendant les voiles ou levant l'ancre, tandis qu'une foule variée se pressait à bord et faisait ses adieux, dans l'espoir d'un heureux voyage et d'un retour triomphal. On voyait là l'intrépide cavalier

(1) Pierre Martyr dit que c'étaient des caraques (espèce de grand vaisseau marchand servant principalement au cabotage), du port de cent tonneaux, et que deux caravelles étaient beaucoup plus grandes que les autres et mieux faites pour porter des ponts, à cause de la grandeur de leurs mâts. — Dec. I, lib. I.

révant des entreprises romanesques, le hardi navigateur brûlant de s'illustrer dans ces mers inconnues, l'aventurier vagabond cherchant des émotions nouvelles, le cupide spéculateur prompt à profiter de l'ignorance des sauvages, et le pâle missionnaire aspirant à étendre la domination de l'Église ou enflammé d'un zèle pieux pour la propagation de la foi. Tous étaient pleins d'ardeur et de confiance; au lieu de les plaindre comme des malheureux voués à une sombre destinée, on les regardait avec envie comme des mortels favorisés, allant dans des régions dorées et dans d'heureux climats, où les attendaient des trésors, des merveilles et des délices de tout genre. Colomb, reconnaissable à sa haute taille et à son air imposant, était accompagné de ses deux fils, Diego et Fernando, dont l'aîné était encore un enfant; fiers de la gloire de leur père, ils étaient venus assister à son départ (1). Partout où l'amiral passait, tous les yeux se fixaient sur lui avec admiration, toutes les bouches s'ouvraient pour le glorifier et le bénir. Avant le lever du jour, toute la flotte appareilla, le temps était doux et propice, et, en voyant les voiles s'effacer à l'horizon, les spectateurs se dispersèrent avec l'espoir de voir ces vaisseaux revenir, chargés des trésors du Nouveau Monde.

Conformément aux instructions qu'il avait reçues, Colomb, se tenant à une grande distance des côtes et des îles du Portugal, cingla au sud-ouest des Canaries, où il arriva le 1^{er} octobre. Après avoir touché à la plus grande de ces îles, il jeta l'ancre, le 5, à Gomère, pour prendre du bois et de l'eau; il y acheta aussi des veaux, des chèvres et des moutons, qu'il voulait introduire à Hispaniola, et huit cochons d'où provinrent, d'après Las Casas, ces porcs que l'on trouva plus tard par milliers dans les colonies espagnoles. Il se

(1) *Hist. del Almirante*, cap. XLIV.

procura également un certain nombre d'oiseaux de basse-cour, les premiers que posséda le Nouveau Monde; on peut en dire autant des oranges, des limons, des bergamotes, des melons et d'autres fruits (1), qui, des îles Hespérides ou Fortunées des anciens, passèrent dans les îles de l'Ouest (2).

Le 7, au moment de mettre à la voile, l'amiral remit au commandant de chaque vaisseau une lettre cachetée d'instructions, indiquant la route à suivre pour arriver au port de Navidad, résidence du cacique Guacanagari; cette lettre ne devait être ouverte qu'en cas de séparation des vaisseaux par un accident. Colomb voulait garder le plus longtemps possible le secret de cette route, pour empêcher des aventuriers d'autres nations et particulièrement les Portugais de suivre ses traces et de s'immiscer dans ses entreprises (3).

Après leur départ de Gomère, les Espagnols furent retenus par le calme, pendant quelques jours, au milieu des Canaries; mais, le 13 octobre, une brise favorable se leva à l'est et ils perdirent bientôt de vue l'île de Ferro. Colomb se dirigeait vers le sud-ouest, penchant beaucoup plus qu'il ne l'avait fait dans son premier voyage vers le sud, dans l'espoir de rencontrer les îles des Caraïbes, au sujet desquelles il avait reçu des Indiens des renseignements si vagues et si merveilleux (4). Il était entré dans la région des vents alizés, la brise continuait de souffler fortement, la mer était calme et le temps doux. Le 24, les Espagnols étaient à quatre cent

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. LXXXIII.

(2) Humboldt est d'avis qu'il y avait des oranges sauvages, petites et amères, ainsi que des limons sauvages, dans le Nouveau Monde, avant la découverte. Caldeleugh rapporte aussi que les Brésiliens regardent la petite orange, amère et sauvage, comme originaire dans leur pays. — Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, t. I, p. 68.

(3) Las Casas, *ubi sup.*

(4) Lettre du docteur Chanca.

cinquante lieues à l'ouest de Gomère, et ils n'avaient pas encore aperçu ces amas d'herbes flottantes, qu'ils avaient rencontrés à une bien moindre distance, dans leur premier voyage; alors l'apparition de ces flots de verdure était importante et presque providentielle, ranimant sans cesse leurs espérances et les attirant toujours plus loin. Maintenant ils n'avaient plus besoin de ces signes, ils étaient pleins de confiance, et en voyant une hirondelle voler autour des vaisseaux, en recevant quelquefois de la pluie, ils commencèrent à se croire près d'une terre.

Vers la fin d'octobre, une averse tomba une nuit, au milieu des éclairs et du bruit de la foudre; elle dura quatre heures et ils se crurent en grand danger, jusqu'au moment où ils virent briller au haut des mâts et courir le long des manœuvres ces flammes brillantes, qui ont toujours éveillé des idées superstitieuses chez les marins. Fernando Colomb fait au sujet de ce phénomène des observations qui caractérisent bien le temps où il vivait: « Le même samedi, dans la nuit, on vit, au sommet du mât de perroquet, saint Elme avec sept cierges allumés; il pleuvait et tonnait fort. Je veux dire que l'on vit ces feux, que des marins affirment être le corps de saint Elme; à cette vue, ils récitent des litanies et des oraisons, tenant pour certain que nul ne court un danger dans la tempête où ce saint apparaît. Qu'il en soit comme ils le prétendent, je ne m'en occupe pas, mais, si nous en croyons Pline, et Sénèque mentionne également ce fait, les anciens Romains ont aperçu quelquefois, dans des orages sur mer, des feux semblables qu'ils prenaient pour Castor et Pollux (1). »

(1) *Hist. del Almirante*, cap. XLV. Cette superstition est également mentionnée dans le voyage de Magellan. « Pendant ces grands orages, on dit que saint Elme apparaissait au haut du mât avec un clerc

Dans la soirée du samedi, 2 novembre, Colomb en observant la couleur de la mer, les vagues, les vents variables et les pluies fréquentes, jugea que la terre ne devait plus être éloignée; il donna donc l'ordre de mettre en panne et de veiller attentivement pendant toute la nuit. Sa sagacité habituelle ne lui avait pas fait défaut. Le matin, on signala à l'ouest une île élevée; à cette vue, des acclamations joyeuses s'élevèrent de tous les côtés. L'amiral donna à cette île le nom de Dominica, parce qu'il l'avait découverte un dimanche. En avançant, on vit surgir à l'horizon d'autres îles, couvertes de forêts; des bandes de perroquets et d'autres oiseaux des tropiques volaient de l'une à l'autre.

Les matelots se réunirent alors sur le pont des vaisseaux, pour remercier Dieu de leur heureuse traversée et de l'heureuse découverte de cette terre; ils chantèrent le *Salve, Regina* et d'autres hymnes. C'est ainsi que Colomb célébrait solennellement ses succès, comme le faisaient généralement d'ailleurs les navigateurs espagnols et portugais.

allumé, et quelquefois avec deux; les marins alors versaient des larmes de joie, se sentaient grandement soulagés et saluaient le saint à leur manière. Il restait visible pendant un quart d'heure et disparaissait ensuite en traçant un sillon de feu qui les éblouissait. » — Herrera, *Hist. Ind.*, déc. II, lib. IV, cap. X.

CHAPITRE II

ÉVÉNEMENTS DANS L'ÎLE DE LA GUADELOUPE

Les îles au milieu desquelles Colomb était arrivé faisaient partie de ce magnifique groupe, appelé par quelques-uns les Antilles, qui s'étend presque en demi-cercle de l'extrémité orientale de Porto-Rico à la côte de Paria, au sud, formant une espèce de barrière entre l'Océan et la mer des Caraïbes.

Le premier jour de son entrée dans cet archipel, l'amiral ne vit pas moins de six îles de grandeur différente; elles étaient tapissées de la riche végétation des tropiques, et les douces émanations de leurs forêts se mêlaient à la brise de de terre.

Après avoir cherché en vain un bon mouillage à la Dominique, Colomb se dirigea vers une autre île, à laquelle il donna le nom de son vaisseau, *Marigalante*. Il y débarqua, déploya la bannière royale et prit possession de l'archipel pour ses souverains. L'île paraissait être inhabitée; elle était couverte d'une épaisse et magnifique forêt; quelques arbres étaient en fleurs, d'autres portaient des fruits incon-

nus, d'autres encore répandaient des odeurs aromatiques; parmi ces derniers il y en avait un qui avait la feuille du laurier et l'odeur du giroflier.

De là les Espagnols se dirigèrent vers une île plus grande, où se trouvait une montagne remarquable; un pic, que l'on reconnut plus tard être le cratère d'un volcan, s'élançait à une grande hauteur, et l'on en voyait jaillir des torrents. Lorsqu'ils n'en étaient plus qu'à trois lieues, ils aperçurent une cataracte si haute que, pour emprunter les paroles du narrateur, elle semblait tomber du ciel; comme l'eau se couvrait d'écume dans sa chute, plusieurs la prirent d'abord pour un rocher blanc (1). Cette île était appelée par les Indiens Turuqueira (2); l'amiral voulut qu'on l'appelât Guadalupe, ayant promis aux moines de Notre-Dame de Guadalupe, en Estramadure, de donner le nom de leur couvent à un des pays qu'il découvrirait.

Les Espagnols y débarquèrent, le 4 novembre, et visitèrent près de la côte un village, dont les habitants s'enfuirent, quelques-uns même oubliant, dans leur terreur et leur trouble, d'emporter leurs enfants. Ils firent à ceux-ci des caresses et leur attachèrent au bras des sonnettes et d'autres petits objets. Le village, comme la plupart de ceux que renfermait l'île, consistait en vingt ou trente huttes, bâties autour d'une place publique. Ces huttes étaient faites avec des troncs d'arbres, entrelacés de roseaux et de branches, et couvertes de feuilles de palmier; elles étaient carrées, et non pas rondes, comme celles des autres îles (3), et chacune avait un portique ou galerie qui l'abritait du soleil. Un de ces

(1) Lettre du docteur Chanca.

(2) Lettre du docteur Chanca. Pierre Martyr l'appelle Carucueira ou Queraquiera. Dec. I, lib. II.

(3) *Hist. del Almirante*, cap. LXII.

portiques était orné de figures de serpent, taillées avec assez de talent dans le bois. Pour mobilier, il y avait des hamacs en coton et des ustensiles faits avec des calebasses ou en poterie, et valant les meilleurs de ceux qu'on avait vus, à Hispaniola. Il y avait beaucoup de coton, brut, filé ou tissé avec une certaine habileté, beaucoup d'arcs et de flèches; celles-ci étaient garnies au bout d'os pointus. Les provisions paraissaient abonder. On voyait un grand nombre d'oies domestiques semblables à celles d'Europe, et des perroquets gros comme des poulets, au plumage bleu, vert, blanc et écarlate; c'est la magnifique espèce que l'on appelle guacamayos. Les Espagnols rencontrèrent là aussi, pour la première fois, l'ananas, dont la saveur et le parfum les étonnèrent et leur plurent beaucoup. Ils furent surpris de trouver dans une de ces huttes un poêle ou un autre ustensile en fer; n'ayant pas encore vu ce métal dans le Nouveau Monde. Fernando Colomb suppose que c'était une espèce de pierre lourde qui prenait au feu l'apparence du fer, ou que l'ustensile avait été apporté d'Hispaniola par les Indiens; il est certain que l'on ne trouva jamais parmi les sauvages du fer provenant de ces îles.

On aperçut dans une autre hutte l'étambot d'un vaisseau. Comment avait-il été jeté sur ces bords qui paraissaient n'avoir jamais été visités par des hommes civilisés? Était-ce un débris d'un navire venu du continent asiatique, que l'on supposait situé quelque part dans cette direction, ou de la caravelle que Colomb avait perdue à Hispaniola, dans son premier voyage, ou d'un bâtiment européen égaré dans l'Atlantique? Cette dernière supposition était la plus vraisemblable. Le courant qui règne constamment sur les côtes d'Afrique et qui est produit par la prédominance des vents alizés, pouvait avoir porté quelquefois dans le Nouveau Monde des épaves de l'ancien, et, longtemps peut-être avant

les découvertes de Colomb, les sauvages de ces îles contemplèrent avec étonnement des débris de vaisseaux européens jetés sur leurs rivages.

Mais les Espagnols furent saisis d'horreur à la vue d'ossements humains, indices révélateurs, comme ils le supposaient, de goûts abominables, et de crânes qui servaient, en apparence, de vases et d'autres ustensiles; ces funèbres objets leur donnèrent la conviction qu'ils étaient, en ce moment, dans le pays des cannibales ou des Caraïbes, qui, par leurs incursions dévastatrices et leur caractère farouche, étaient devenus la terreur de ces mers.

La chaloupe étant revenue, Colomb s'avança encore à la distance de plus de deux lieues, et, au commencement de la nuit, jeta l'ancre dans un port convenable. L'île de ce côté s'étendait sur un espace de vingt-cinq lieues, entrecoupé de hautes montagnes et de larges plaines; sur les côtes se trouvaient de petits villages et des hameaux, dont les habitants avaient fui épouvantés. Le lendemain, les chaloupes furent envoyées à terre et les Espagnols parvinrent à s'emparer d'un petit garçon et de plusieurs femmes, qu'ils emmenèrent à bord. Les renseignements qu'il se procura auprès de ces prisonniers confirmèrent l'amiral dans l'opinion qu'il était arrivé à une des îles des Caraïbes; il apprit que les habitants étaient alliés avec ceux des deux îles voisines, mais en guerre avec les naturels de toutes les autres. Ils s'avançaient même en mer, jusqu'à une distance de cent cinquante lieues, dans des canots faits avec des troncs d'arbres creux. Ils étaient armés d'arcs et de flèches, garnies avec des arêtes de poisson ou des écailles de tortue, qu'ils trempaient dans le jus d'une herbe vénéneuse. Ils faisaient des descentes dans les îles, dévastaient les villages, choisissaient parmi les femmes les plus jeunes et les plus belles qu'ils enlevaient, pour en faire leurs servantes ou leurs

compagnes, et s'empàraient des hommes qu'ils tuaient et mangeaient.

Ayant recueilli ces renseignements auprès de ses captifs, Colomb fut très inquiet de voir, dans la soirée, que Diego Marque, capitaine d'une des caravelles, et huit hommes manquaient à l'appel; ils avaient débarqué le matin, de bonne heure, sans permission, et s'étaient enfoncés dans les bois; on n'en avait plus eu de nouvelles depuis. La nuit s'écoula sans qu'on les vît revenir. Le lendemain, on envoya de petits détachements d'Espagnols à leur recherche, dans différentes directions, chacun avec un trompette pour sonner des rappels; on tira des coups de canon, on déchargea des arquebuses sur le rivage, mais en vain, et les Espagnols revinrent dans la soirée, fatigués de leur longue marche. Ils avaient trouvé dans plusieurs hameaux des preuves du cannibalisme des habitants; des membres humains, pendus comme des provisions au plafond des huttes; la tête, encore saignante, d'un jeune homme récemment tué, dont une partie du corps rôtissait devant le feu, tandis qu'une autre était bouillie avec des oies et des perroquets (1).

On avait vu, dans la journée, plusieurs naturels qui, du rivage, regardaient avec étonnement les vaisseaux, mais, à l'approche des chaloupes, ils s'étaient enfuis dans les bois et dans les montagnes. Plusieurs femmes, enlevées dans d'autres îles, vinrent se réfugier auprès des Espagnols; Colomb les fit orner de sonnettes, de colliers de verre et de jais, puis les renvoya, dans l'espoir d'attirer des hommes; elles revinrent bientôt, dépouillées de leurs ornements, et le supplièrent de les recevoir à bord. L'amiral apprit par elles que

(1) Pierre Martyr, Lettre 147, à Pomponius Lætus. — *Ibid.*, dec. I, lib. II.

la plupart des naturels étaient absents, leur roi étant parti, il y avait quelque temps, avec dix canots et trois cents guerriers, en quête de prisonniers et de butin. Quand les hommes se livraient à ces expéditions, les femmes restaient pour défendre l'île contre une invasion ; elles étaient d'habiles archers, belliqueuses comme leurs maris et presque aussi fortes, aussi intrépides que ceux-ci (1).

L'absence prolongée des neuf Espagnols avait plongé Colomb dans une cruelle anxiété ; il était impatient d'arriver à Hispaniola, mais ne voulait pas mettre à la voile, avant qu'il eût perdu tout espoir de revoir ses compagnons vivants. Alors Alonzo de Ojeda, le jeune cavalier dont nous avons rapporté un trait d'audace, offrit de battre l'île en tous sens avec quarante hommes ; il partit donc, et, pendant son absence, les vaisseaux prirent du bois et de l'eau, tandis qu'une partie de l'équipage descendait à terre, pour laver ses vêtements et se divertir.

Ojeda et ses soldats s'enfoncèrent dans l'intérieur de l'île, déchargeant des arquebuses et sonnant de la trompette, dans les vallées et les rochers, mais l'écho seul leur répondit. La riche végétation des tropiques, dans les forêts épaisses, rendait celles-ci presque impénétrables, et ils durent passer à gué plusieurs rivières, ou probablement ils traversèrent plusieurs fois la même rivière, qui faisait de nombreux détours. L'île paraissait être naturellement très fertile, les forêts abondaient en arbres et en arbrisseaux aromatiques, et Ojeda s'imagina respirer l'odeur de gommés et d'épices précieuses. Il y avait du miel dans le creux des arbres et des rochers ; il y avait également beaucoup de fruits, car, d'après Pierre Martyr, les caraïbes avaient l'habitude de rapporter chez eux des semences et des racines de

(1) Pierre Martyr, dec. III, lib. IX.

toute espèce de plantes, croissant dans les pays éloignés qu'ils allaient dévaster.

Ojeda retourna sans pouvoir donner de nouvelles des traîneurs. Il y avait plusieurs jours déjà que ceux-ci avaient disparu, on les crut morts et la flotte allait partir, quand, à la joie de tous, on les vit apparaître sur la côte. Lorsqu'ils montèrent à bord, leur air hagard et fatigué révélait les souffrances qu'ils avaient endurées; pendant plusieurs jours, ils avaient erré à l'aventure dans des forêts si épaisses, que le jour y pénétrait à peine; ils avaient gravi des rochers, franchi des rivières, et s'étaient frayé passage à travers des ronces et des buissons. Quelques-uns d'entre eux, qui étaient d'excellents marins, grimpaient sur les arbres pour inspecter le ciel et se diriger d'après les étoiles; mais les cimes touffues et le feuillage épais interceptaient la vue. Ils tremblaient que l'amiral, les croyant morts, ne mit à la voile et ne les abandonnât dans ces solitudes, loin de leur pays qu'ils n'auraient plus jamais revu. A la fin, au moment où ils commençaient à perdre tout espoir, ils étaient arrivés aux bords de la mer et, les ayant suivis pendant quelque temps, avaient aperçu, avec une indicible joie, la flotte paisiblement ancrée dans la rade. Ils emmenaient avec eux plusieurs femmes et des petits garçons, mais ils n'avaient rencontré nulle part un homme, les guerriers étant, heureusement pour eux, absents en ce moment.

Malgré les souffrances que ces hommes avaient subies et la satisfaction que lui faisait éprouver leur retour, l'amiral mit le capitaine aux arrêts et retrancha à ses compagnons une partie de leur ration, parce qu'ils s'étaient éloignés sans sa permission; dans un service d'une nature aussi critique, il était nécessaire de punir toute infraction à la discipline (1).

(1) Lettre du docteur Chanca. — *Hist. del Almirante*, XLVI.

CHAPITRE III

CROISIÈRE DANS LES ILES DES CARAIBES

Levant l'ancre, le 10 novembre 1493, Colomb se dirigea vers le nord-ouest, à travers ce magnifique archipel; il donna en passant aux îles qu'il distinguait les noms de Montserrat, Santa Maria la Redonda, Santa Maria la Antigua et San Martino. Plusieurs autres îles, élevées et bien boisées, se montraient au nord, au sud-ouest et au sud-est, mais il négligea de les visiter. Le temps devenant orageux, il s'arrêta, le 14, à une île appelée Ayay par les Indiens; il l'appela Santa Cruz. Une chaloupe remplie d'Espagnols fut envoyée à terre, pour prendre de l'eau et recueillir des renseignements; ils trouvèrent un village abandonné par les hommes, mais s'emparèrent de quelques femmes et de quelques enfants, la plupart enlevés dans d'autres pays. Ils eurent bientôt un exemple du courage et de la hardiesse des Caraïbes. Tandis qu'ils étaient dans le village, ils aperçurent un canot qui venait d'une partie éloignée de l'île et qui, doublant un cap, arriva en vue de la flotte. Les Indiens qui se

trouvaient dans le canot, — il y avait deux femmes parmi eux, — regardèrent les vaisseaux avec stupeur, si profondément absorbés dans cette contemplation, qu'ils ne virent la chaloupe que lorsqu'elle était tout près d'eux. Saisissant leurs rames, ils tentèrent de fuir, mais la chaloupe, qui se trouvait entre eux et le rivage, leur coupait la retraite. Ils saisirent alors leurs arcs et les plièrent avec une vigueur et une rapidité étonnantes ; les Espagnols se couvrirent de leurs boucliers, mais deux d'entre eux furent bientôt blessés. Les femmes combattaient aussi bravement que les hommes, et l'une d'elles lança une flèche avec tant de force qu'elle traversa de part en part un bouclier.

Les Espagnols poussèrent leur chaloupe contre le canot et le firent chavirer. Quelques-uns des sauvages escadèrent des rochers à demi submergés, d'autres décochèrent des flèches tout en nageant, avec autant d'adresse que s'ils eussent été sur la terre ferme. On eut les plus grandes peines à les prendre ; un d'eux, qui avait été percé d'une lance, mourut peu d'instants après avoir été porté à bord. Une des deux femmes, par l'obéissance et le respect que ses compagnons lui témoignaient, paraissait être leur reine ; elle était accompagnée de son fils, jeune homme robuste, à l'air farouche et à la figure de lion ; il avait été blessé dans la lutte. Ces sauvages avaient les cheveux longs et gros, le bord des yeux peint, de manière à donner à leurs traits une expression hideuse, et des bandes de coton étaient fortement attachées au dessus et au dessous des parties musculuses de leurs bras et de leurs jambes, qui gonflaient ainsi démesurément ; cet usage existait dans différentes tribus du Nouveau Monde. Quoique chargés de chaînes et au pouvoir de leurs ennemis, ils avaient encore l'air de les mépriser et de les défier. Pierre Martyr, qui les vit souvent en Espagne, déclare qu'à son avis et à celui d'autres personnes qui l'ac-

compagnaient, on ne pouvait les regarder sans éprouver un frémissement d'horreur, tant ils avaient un aspect menaçant et terrible; ce frisson était, sans doute, causé, en grande partie, par l'idée qu'ils étaient anthropophages. D'après le même écrivain, les Indiens s'étaient servis dans cette rencontre de flèches empoisonnées, et un Espagnol mourut, au bout de quelques jours, des suites d'une blessure que lui avait faite une des femmes (1).

Poursuivant son voyage, Colomb arriva bientôt en vue d'un groupe d'îles, dont quelques-unes étaient verdoyantes et couvertes de forêts, mais dont la plupart étaient nues, stériles, hérissées de montagnes abruptes ou de rochers d'un bleu clair et quelquefois d'un blanc éclatant. Avec sa vivacité d'imagination habituelle, il supposa que ces montagnes renfermaient des mines de riches métaux et de pierres précieuses. Les îles étant presque contiguës et la mer s'agitant impétueusement dans les étroits canaux qui les séparaient, il était dangereux de s'en approcher avec de forts vaisseaux; l'amiral les fit donc reconnaître par une caravelle, à voiles latines, qui lui rapporta qu'elles étaient au nombre de plus de cinquante et, en apparence, inhabitées. Colomb donna à la plus grande de ces îles le nom de Santa-Ursula, et au groupe tout entier celui des Onze mille vierges (2).

Les Espagnols arrivèrent, un soir, devant une grande île, couverte de magnifiques forêts et garnie de beaux ports. Les naturels l'appelaient Boriquen, mais Colomb lui donna le nom de San Juan Bautista; elle est connue aujourd'hui sous celui de Porto Rico. C'était la patrie de la plupart des cap-

(1) P. Martyr, dec. I, lib. II. — *Hist. del Almirante*, cap. XLVII. — Las Casas, *Hist. Ind.*, cap. LXXXV. MS. — Lettre du docteur Chanca.

(2) P. Martyr, dec. I, lib. II. — Lettre du docteur Chanca.

tifs qui s'étaient réfugiés à bord de la flotte, pour échapper aux Caraïbes ; ils disaient qu'elle était fertile, bien peuplée et obéissait à un seul cacique. Les habitants ne voyageaient pas et n'avaient que peu de canots ; attaqués fréquemment par les Caraïbes, leurs implacables ennemis, ils étaient devenus guerriers dans l'intérêt de leur défense, se servaient d'arcs, de flèches, de massues, et, pour se venger des cannibales, mangeaient les prisonniers qu'ils faisaient dans leurs rencontres avec ceux-ci.

Après avoir longé, toute une journée, les côtes ravissantes de cette île, les Espagnols jetèrent l'ancre, à l'extrémité ouest, dans une baie abondant en poisson. Ayant débarqué, ils virent un village indien, disposé, comme d'ordinaire, autour d'une place commune, avec une grande hutte, bien bâtie ; une large route, bordée de haies de roseaux, enfermant des jardins fertiles, conduisait de là au rivage ; au bout de cette route s'élevait une espèce de terrasse, construite en roseaux, et dominant la mer. Tout ce village avait un air de propreté et, jusqu'à un certain point, d'élégance, que l'on ne trouvait pas dans les endroits habités ordinairement par les sauvages, et paraissait être la résidence de quelque chef important ; tout cependant était silencieux et désert. Les Espagnols ne virent pas un être humain, pendant tout le temps qu'ils restèrent dans ces lieux ; les habitants s'étaient cachés à la vue de la flotte. Après s'être arrêté deux jours à Porto Rico, Colomb remit à la voile et cingla vers Hispaniola ; ainsi finit sa croisière dans les îles des Caraïbes. Les renseignements qu'il donna sur ces farouches sauvages furent reçus avec une ardente curiosité par les lettrés d'Europe, et considérés comme résolvant, au désavantage de l'humanité, une question obscure et incertaine ; Pierre Martyr, dans sa lettre à Pomponius Lætus, annonce le fait avec une effrayante solennité : « On ne peut plus révoquer en doute les histoires

des Lestrigons et de Polyphème, qui se nourrissaient de chair humaine. Écoutez, mais prenez garde que vos cheveux ne se hérissent d'horreur ! »

Que la peinture de cette race extraordinaire d'hommes ait été, en grande partie, chargée de fausses couleurs par l'imagination effrayée des Indiens et les préventions des Espagnols, la chose est très probable. Les Caraïbes furent constamment la terreur des premiers et les adversaires obstinés des seconds; les preuves données de leur cannibalisme doivent être accueillies avec réserve : les marins sont souvent des observateurs inexacts et négligents, et il ne faut pas oublier que les Espagnols avaient, dès le premier moment, regardé ces ennemis comme des anthropophages. Les naturels de beaucoup d'îles et d'autres parties du Nouveau Monde avaient l'habitude de conserver les restes de leurs parents et de leurs amis décédés, tantôt le corps entier, tantôt la tête seulement, ou un des membres desséchés au feu, tantôt simplement les os. Quand on voyait ces restes dans les huttes des habitants d'Hispaniola, contre lesquels il n'y avait point de préventions, on les considérait, avec raison, comme des reliques, conservées par affection ou par respect; mais, quand on les trouvait chez les Caraïbes, c'étaient des preuves irrécusables de cannibalisme.

Le caractère belliqueux, inflexible de ce peuple, si différent des nations pusillanimes dont il était entouré, et sa vie errante, aventureuse, comme celle des hordes nomades de l'ancien monde, le recommandent à notre attention. Les Caraïbes étaient élevés, dès l'enfance, dans le métier de la guerre; aussitôt qu'ils savaient marcher, leurs intrépides mères leur mettaient un arc dans les mains et les préparaient à prendre part, de bonne heure, aux entreprises hardies de leurs pères. Leurs lointaines pérégrinations sur mer les rendaient observateurs et intelligents; tandis que les

naturels des autres îles ne savaient diviser le temps qu'au moyen du jour et de la nuit, du soleil et de la lune, ils avaient appris à connaître assez les étoiles, pour pouvoir calculer les époques et les saisons (1).

Les traditions relatives à l'origine de ce peuple, quoique naturellement fort vagues, peuvent être, en grande partie, vérifiées par des faits géographiques et ouvrent au savant un de ces vastes champs de recherches curieuses, qui sont nombreux dans le Nouveau Monde. On dit que les Caraïbes émigrèrent des vallées reculées que renferment les monts Apalachiens; les renseignements les plus anciens les représentent les armes à la main, engagés constamment dans des guerres, avançant et changeant toujours de demeure, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'extrémité de la Floride. De là, quittant le continent septentrional, ils passèrent dans les Lucayes, puis successivement, et avec le temps, dans les différentes parties de ce vaste groupe d'îles verdoyantes, qui relie l'extrémité de la Floride à la côte de Paria, dans le continent méridional. L'archipel qui s'étend de Porto Rico à Tabago était leur quartier général, et la Guadeloupe, en quelque sorte, leur citadelle. Ils partaient de là pour leurs expéditions et répandaient la terreur de leur nom dans les pays environnants. Ils débarquèrent par milliers dans l'Amérique du Sud et conquièrent une partie de la terre ferme; on a découvert des traces de leur passage bien avant dans l'intérieur de la vaste contrée que traverse l'Orénoque. Les Hollandais trouvèrent des colonies de Caraïbes sur les bords de l'Ikouteka, qui se jette dans le Surinam, le long de l'Esquibi, du Maroni et d'autres rivières de la Guyane, et dans les plaines où serpente le Cayenne. Il paraîtrait même que ces sauvages vagabonds atteignirent les bords de l'Océan méri-

(1) *Hist. del Almirante*, cap. LXII.

dional; parmi les aborigènes du Brésil, il y en avait qui s'appelaient Caraïbes et se faisaient remarquer au milieu des autres Indiens par leur hardiesse, leur subtilité et leur esprit entreprenant (1).

Un des chapitres les plus curieux de l'histoire primitive du Nouveau Monde serait celui qui retracerait les étapes successives faites par cette tribu errante, dans ses pérégrinations lointaines, depuis les monts Apalachiens, dans l'Amérique du Nord, en suivant les îles semées dans le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes vers les côtes de Paria, et à travers les vastes régions de la Guyane et de l'Amazone, jusqu'aux frontières reculées du Brésil; un pareil travail jetterait beaucoup de lumière sur la mystérieuse question de la population du Nouveau Monde.

(1) Rochefort, *Hist. nat. des îles Antilles*. Rotterdam, 1665.

CHAPITRE IV

ARRIVÉE AU PORT DE LA NAVIDAD. — DÉSASTRES DU FORT

Le 22 novembre, la flotte arriva à l'extrémité orientale d'Haïti ou d'Hispaniola, comme l'amiral l'avait nommé. La plus grande agitation régnait parmi les Espagnols, qui touchaient au terme de leur voyage; ceux qui avaient fait partie de la première expédition se rappelaient les jours heureux qu'ils avaient passés dans les bosquets de cette île, et les autres brûlaient d'impatience de voir cet âge d'or qu'on leur avait dépeint sous des couleurs si séduisantes.

Tandis que la flotte longeait paisiblement les côtes verdoyantes d'Hispaniola, une chaloupe fut envoyée à terre pour inhumér le matelot biscayen qui avait été tué d'un coup de flèche, dans la récente escarmouche. Deux légères caravelles stationnèrent près du rivage, pour protéger les marins qui accomplirent la cérémonie funèbre et enterrèrent leur compagnon sur la plage, sous des arbres. Plusieurs Indiens s'approchèrent du vaisseau amiral; ils étaient chargés par un cacique du voisinage d'inviter Colomb à débarquer. Le chef

promettait une grande quantité d'or, mais Colomb, pressé de se trouver à la Navidad, les renvoya avec des présents et continua sa route. Arrivé au golfe de Las Flechas ou de Samana, comme l'on l'appelle aujourd'hui, la place où un combat avait eu lieu avec les naturels, l'année précédente, il envoya à terre un jeune Indien de l'endroit, qui l'avait accompagné en Espagne et s'était converti au christianisme; il lui avait fait donner de beaux vêtements et l'avait comblé de cadeaux, dans l'espoir que celui-ci, en rapportant les merveilles qu'il avait vues et la bonté avec laquelle il avait été traité, ferait aimer les Espagnols et ses compatriotes. L'Indien fit les plus belles promesses, mais soit qu'il les oubliât en recouvrant sa liberté, ou qu'il pérît victime de l'envie excitée par son riche costume, on n'entendit plus parler de lui (1). De tous les sauvages qui avaient été conduits en Espagne, il n'en restait plus qu'un à bord de la flotte; c'était un jeune Lucayen, natif de l'île de Guanahani, qui avait été baptisé à Barcelone et avait reçu le nom du frère de l'amiral, Diego Colomb; il se montra toujours fidèle et dévoué aux Espagnols.

Le 25 novembre, Colomb jeta l'ancre dans le port de Monte-Christi; il cherchait un emplacement pour une colonie, près de la rivière à laquelle, dans son premier voyage, il avait donné le nom de Rio del Oro ou rivière d'or. Comme plusieurs matelots parcouraient la côte, ils trouvèrent sur les bords humides et verdoyants d'un ruisseau, le corps d'un homme et d'un petit garçon; le premier avait un collier de verre autour du cou, et les bras étendus, liés par le poignet à un poteau en forme de croix. Ces deux cadavres étaient dans un état de décomposition si avancée, qu'il fut impossible de s'assurer si c'étaient des Indiens ou des

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, dec. I, lib. II, cap. IX.

Européens. Cependant des soupçons sinistres s'éveillèrent et furent confirmés le lendemain, car, en visitant de nouveau la côte, on trouva, à quelque distance des premiers cadavres, deux autres corps, dont l'un, ayant de la barbe, était évidemment celui d'un blanc.

De sombres pressentiments remplacèrent alors les rêves riants dont l'amiral se berçait en approchant de la Navidad. Les preuves qu'il avait eues récemment de la férocité de quelques-uns des habitants de ces îles, lui faisaient douter de l'amitié des autres, et il commença à craindre qu'un désastre n'eût atteint Arana et ses compagnons.

Cependant l'air de franchise et d'assurance, avec lequel un grand nombre de naturels se rendaient à bord des vaisseaux, et leur contenance qui ne trahissait aucun embarras, calmèrent jusqu'à un certain point ses soupçons ; il n'était pas probable que ces hommes s'aventureraient au milieu des blancs, avec la conscience d'avoir récemment versé du sang chrétien.

Dans la soirée du 27, Colomb arriva en face du port de la Navidad et jeta l'ancre à une lieue environ de la côte, n'osant pas avancer davantage, de peur de rencontrer des écueils. Il était trop tard pour distinguer les objets ; mais l'amiral, pressé de vérifier ses doutes, fit tirer deux coups de canon. L'écho seul répondit au bruit des détonations. Tous les yeux étaient fixés sur l'horizon pour guetter la lueur d'un fanal, toutes les oreilles, tendues pour saisir un cri, mais il n'y avait ni lumière, ni cri, ni aucun signe de vie ; partout les ténèbres et un silence de mort (1).

Plusieurs heures s'écoulèrent dans une cruelle anxiété, chacun attendant le lever du jour, qui devait mettre fin à l'incertitude. Vers minuit, un canot approcha de la flotte ;

(1) Lettre du docteur Chanca. — Navarrete, *Colec. de Viâges*, t. I.

arrivé à une certaine distance, il s'arrêta, et les Indiens qui le montaient, hélant un des bâtiments, demandèrent l'amiral. On leur indiqua le vaisseau de celui-ci et ils se dirigèrent de ce côté, mais ils refusèrent de monter à bord, avant d'avoir vu Colomb; celui-ci se montra et, une lumière ayant été apportée, les Indiens le reconnurent à sa haute taille et à son air imposant. Ils montèrent alors, sans hésitation, sur le vaisseau. L'un d'eux était un cousin du cacique Guacanagari et apportait, de la part de celui-ci, deux masques ornés d'or. Colomb s'informa du sort des Espagnols qui étaient restés dans l'île; les renseignements qu'il obtint étaient un peu confus ou peut-être furent imparfaitement compris, le seul interprète qu'il eût encore étant le jeune Lucayen, Diego Colomb, qui parlait un idiome différent de celui d'Haïti. L'amiral apprit que plusieurs Espagnols étaient morts de maladie; d'autres avaient été tués dans une querelle qui s'était engagée entre eux, d'autres encore s'étaient retirés dans une autre partie de l'île, où ils avaient épousé des femmes indiennes. Guacanagari avait été attaqué par Caonabo, le farouche cacique des montagnes d'or de Cibao, lequel l'avait blessé dans le combat et avait brûlé son village; il était retenu par sa blessure dans un hameau voisin, sinon il se fût empressé de venir souhaiter la bienvenue à l'amiral (1).

Si affligeantes que fussent ces nouvelles, elles ôtaient à Colomb de sombres et pénibles soupçons. Quelques malheurs qui eussent accablé la garnison, elle n'avait pas été victime de la perfidie des naturels; la bonne opinion qu'il avait de la douceur, de la bonté de ces gens, avait été justifiée, et le cacique n'avait rien perdu de l'estime qu'il s'était

(1) Lettre du docteur Chanca. — *Hist. del Almirante*, cap. XLVIII. — Herrera, *Hist. Ind.*, dec. I, lib. I, cap. IX.

acquise par sa généreuse hospitalité. Ainsi les doutes qui le rongeaient avaient été détruits, et il n'y a rien qui tourmente plus un homme de cœur que de découvrir une trahison chez ceux en qui il a placé sa confiance et son amitié. Il paraissait aussi que des Espagnols vivaient encore, quoique disséminés; ils apprendraient bientôt, sans doute, l'arrivée de la flotte, s'empresseraient d'arriver et pourraient donner des renseignements sur l'intérieur de l'île.

Satisfait des dispositions amicales des naturels, l'équipage recouvra, en grande partie, sa gaieté. On régala bien les Indiens qui étaient venus à bord, on les chargea de cadeaux, et ils partirent dans la nuit, en promettant de revenir, le lendemain matin, avec Guacanagari. Les matelots attendirent avec plus de tranquillité le lever du jour, espérant revoir les scènes joyeuses auxquelles ils avaient assisté, dans leur premier voyage.

La matinée se passa, puis l'après-midi, sans qu'on vît arriver le cacique; on commença alors à craindre que les Indiens de la veille ne se fussent noyés dans l'obscurité; ils avaient bu beaucoup de vin et leur petit canot aurait pu facilement chavirer. Il y avait partout un silence et un air d'abandon fort suspects; l'année précédente, le port avait offert constamment un spectacle plein d'animation; c'étaient des canots glissant sur l'onde limpide, des groupes de sauvages errant sur la plage, sous les arbres ou nageant vers la Caravelle. Maintenant on ne voyait pas un seul canot, on n'entendait pas un seul cri, aucune fumée ne s'élevait du milieu des bosquets pour annoncer la présence d'êtres vivants.

Après avoir longtemps attendu en vain, Colomb envoya une chaloupe à terre pour faire une reconnaissance. A peine débarqués, les matelots se mirent à la recherche du fort. Il n'y avait plus que des ruines; les palissades avaient été

arrachées ; tout avait été saccagé, brûlé, détruit. Ça et là on voyait des caisses brisées, des provisions éparpillées et des lambeaux de vêtements européens. Aucun Indien n'approcha ; on en aperçut deux ou trois qui se cachaient à quelque distance entre les arbres et qui paraissaient surveiller les étrangers ; mais, voyant qu'on les observait, ils disparurent dans les bois. Ne trouvant personne pour leur expliquer le triste spectacle qu'ils avaient sous les yeux, les Espagnols retournèrent tout abattus et firent leur rapport à l'amiral.

Colomb ne cacha pas son trouble en recevant cette nouvelle, et, la flotte ayant jeté l'ancre dans le port, il descendit lui-même à terre, le lendemain matin. Se rendant aux ruines du fort, il trouva toutes choses dans l'état où on les lui avait décrites et chercha en vain des cadavres ; il n'y avait que des ustensiles brisés et des vêtements déchirés, épars dans l'herbe. Un grand nombre de conjectures se présentaient à l'esprit ; si le fort avait été saccagé, quelques-uns de ses défenseurs avaient pu survivre, soit qu'ils se fussent enfuis, soit qu'ils eussent été emmenés en captivité. On déchargea des canons et des arquebuses, dans l'espoir que si des Espagnols se tenaient cachés dans les rochers et dans les fourrés, ils entendraient le bruit et se hâteraient d'accourir, mais personne ne se montra. Un morne silence régnait partout. Le soupçon d'une trahison de Guacanagari fut de nouveau réveillé, mais Colomb ne voulut pas l'accueillir. En cherchant plus loin, on trouva le village du cacique ; ce n'était plus qu'un amas de ruines, prouvant que ce chef avait été enveloppé dans la catastrophe de la garnison.

L'amiral avait ordonné à Arana et aux autres officiers d'enterrer tous les trésors qu'ils se procureraient ou, en cas de danger subit, de les jeter dans le puits du fort ; il fit donc pratiquer des fouilles dans les décombres et curer le puits.

Tandis qu'on se livrait à ces perquisitions, il partit avec les chaloupes pour explorer les environs, en partie dans l'espoir de retrouver des Espagnols échappés au massacre, en partie dans le but de chercher un meilleur emplacement pour une forteresse. A une lieue environ de distance, il visita un hameau, dont les habitants avaient fui, à son approche, emportant tout ce qu'ils pouvaient et cachant le reste en terre; il remarqua dans les huttes des objets européens qui n'avaient pas évidemment été vendus, tels que des bas, des vêtements, une ancre de la caravelle échouée et une belle robe moresque, encore pliée comme elle l'était, quand elle avait été apportée d'Espagne (1).

Après avoir contemplé, pendant quelque temps, ces documents épars d'une histoire désastreuse, Colomb retourna aux ruines du fort. Les fouilles que l'on avait pratiquées n'avaient pas fait découvrir le moindre trésor, mais, non loin de là, on avait trouvé onze cadavres, enterrés à des places différentes. Ces corps, qui étaient ceux d'Européens, comme le prouvaient les vêtements qu'ils portaient, reposaient évidemment là, depuis quelque temps, car l'herbe avait poussé sur les tombes.

Un certain nombre d'Indiens parurent dans la journée, se tenant timidement à distance; leurs inquiétudes se dissipèrent peu à peu, et ils finirent par devenir très communicatifs. Quelques-uns d'entre eux savaient un peu d'espagnol et connaissaient les noms de tous ceux qui étaient restés avec Arana; par ce moyen et avec l'aide de l'interprète, l'histoire de la garnison fut jusqu'à un certain point éclaircie.

Il est curieux d'observer le premier pas fait par la civilisation dans le Nouveau Monde. Ceux que Colomb avait laissés à Hispaniola, dit Oviedo, n'étaient guère capables,

(1) Lettre du docteur Chanca. — *Cura de los Palacios*, cap. CXX.

sauf le commandant, don Diego Arana, et un ou deux autres, de suivre les recommandations d'un homme aussi prudent ni de remplir les devoirs difficiles qui leur étaient imposés ; c'étaient, en grande partie, des gens de basse classe ou des matelots qui ne savaient pas vivre d'une manière réservée à terre (1). L'amiral ne fut pas plus tôt parti, que tous ses conseils et ses instructions s'effacèrent de leur esprit. Quoiqu'ils ne fussent qu'une poignée d'hommes, entourés de tribus sauvages, et que leur sort dépendit de leur prudence, de leur sagesse et de la loyauté des naturels, ils commencèrent bientôt à commettre les excès les plus criminels. Les uns, excités par une honteuse cupidité, cherchèrent à s'emparer, par toute espèce de moyens iniques, des ornements d'or et des autres objets de valeur que possédaient les sauvages ; d'autres, grossièrement sensuels, non contents des deux ou trois Indiennes que Guacanagari avait accordées à chacun d'eux, séduisirent les femmes et les filles de leurs hôtes.

De violentes querelles s'engagèrent entre les blancs, qui se disputaient des biens injustement acquis ou les faveurs des Indiennes, et les sujets du cacique virent avec surprise ces êtres qu'ils avaient adorés, comme des fils du ciel, se livrer aux passions les plus abjectes et se porter l'un sur l'autre aux violences les plus brutales.

Néanmoins ces dissensions n'eussent pas encore offert un très grand danger, si les Espagnols, observant une des recommandations de Colomb, étaient restés dans le fort, maintenant une active vigilance ; mais bientôt ils négligèrent toutes les précautions. En vain, don Diego de Arana voulut intervenir, en vain il rappela toutes les raisons qui commandaient à ses compagnons de rester unis au milieu d'un

(1) Oviedo, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. XII.

pays étranger. Ordre, subordination, union, rien n'existait plus. Plusieurs désertèrent pour aller mener aux environs une vie dissipée et aventureuse ; chacun ne pensait qu'à soi ou se liguaît avec quelques-uns de ses camarades, pour maltraiter et dépouiller les autres. Ainsi des factions se formèrent jusqu'au moment où l'ambition s'éveilla et vint compléter la destruction de ce royaume en miniature. Pedro Gutierrez et Rodrigo de Escobedo, que l'amiral avait donnés comme lieutenants à Arana, pour le remplacer en cas d'accident, profitèrent de ces désordres et aspirèrent à partager l'autorité avec celui-ci, sinon à le supplanter (1). Il s'ensuivit des luttes furieuses, dans lesquelles un certain Iacomo fut tué. Ayant échoué dans leur tentative, Gutierrez et Escobedo se retirèrent avec neuf de leurs partisans et un certain nombre de femmes. Ils méditaient une entreprise au loin, et, ayant reçu des renseignements merveilleux sur les mines du pays de Cibao, où les torrents des montagnes roulaient sur un lit de sable d'or, ils partirent, rêvant d'immenses trésors ; ils enfreignaient ainsi une autre recommandation de Colomb, qui leur avait défendu de sortir du territoire de Guacanagari. La région vers laquelle ils se dirigeaient était située à l'intérieur de l'île, dans la province de Maguana, où régnait le fameux Caonabo, appelé par les Espagnols le seigneur de la maison dorée. Ce chef renommé était Caraïbe de naissance et doué de l'esprit fougueux et entreprenant de sa nation ; il était venu en aventurier à Hispaniola, et par son courage, son adresse, ses exploits militaires, était devenu le cacique le plus puissant de l'île. Tous les naturels le redoutaient à cause de son origine, et il était le héros d'Haïti, quand les vaisseaux européens apparurent tout à coup. Le bruit de la valeur et de la puissance des blancs

(1) Oviedo, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. XII.

était parvenu jusqu'à lui, au milieu de ses montagnes, et il prévint avec sagacité que son importance allait s'évanouir devant d'aussi formidables envahisseurs. Le départ de Colomb lui donna l'espoir que le séjour de ceux-ci serait de courte durée; les divisions, les excès de ceux qui étaient restés, tout en excitant sa haine, avaient augmenté sa confiance. Gutierrez et Escobedo, avec leurs partisans, n'eurent pas plus tôt mis le pied sur son territoire, qu'il les massacra. Il s'unit ensuite avec le cacique de Marien, dont le pays touchait à celui de Guacanagari, à l'ouest, et résolut d'attaquer le fort à l'improviste. Sortant avec ses guerriers des profondeurs des montagnes et traversant de longues forêts, dans le plus profond secret, il arriva près du village, sans avoir été aperçu. Les Espagnols, confiants dans le caractère doux et paisible des Indiens, avaient négligé toutes les précautions militaires; dix hommes restaient avec Arana dans le fort, et il ne paraît pas qu'ils fissent aucune garde; les autres logeaient dans des huttes, aux environs. Au milieu de la nuit, lorsqu'ils étaient tous profondément endormis, Caonabo et ses guerriers s'élancèrent de leur cachette avec des cris effroyables, s'emparèrent du fort avant que ses défenseurs se fussent mis en état de leur résister, et mirent le feu aux huttes habitées par les autres blancs. Huit Espagnols s'enfuirent jusqu'au rivage, poursuivis par leurs ennemis, et se noyèrent dans la mer; le reste fut massacré. Guacanagari et ses sujets combattirent loyalement, pour défendre leurs hôtes, mais, n'étant pas d'un caractère guerrier, ils furent facilement mis en déroute; le cacique fut blessé de la main de Caonabo, et son village fut brûlé jusqu'à terre (1).

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, dec. I, lib. II, cap. IX. — Lettre du docteur Chanca. — Pierre Martyr, dec. I, lib. II. — *Hist. del Almirante*, cap. XLIX. — Cura de los Palacios, cap. CXX, MS. — Muñoz, *Hist. del Nuevo Mundo*, lib. IV.

Telle est l'histoire du premier établissement fondé par les Européens dans le Nouveau Monde; elle présente en petit l'exemple des vices grossiers qui souillent la civilisation, et des grandes fautes politiques qui renversent quelquefois les empires les plus puissants. La corruption et la licence ayant détruit toute loi, tout ordre, le bien public fut sacrifié à l'intérêt privé et à la passion; la communauté fut déchirée par des factions et des dissensions; enfin elle fut divisée et perdue par deux démagogues ambitieux, jaloux du commandement d'une petite forteresse dans des solitudes lointaines et de la domination suprême sur trente-huit hommes!

CHAPITRE V

RAPPORTS AVEC LES NATURELS. — CONDUITE SUSPECTE DE GUACANAGARI

Les détails fournis par les naturels du port sur la tragique destruction du fort, reçurent d'ailleurs une confirmation. Un des capitaines, Melchior Maldonado, côtoyant l'île à l'est, avec sa caravelle, à la recherche d'un meilleur emplacement pour une colonie, fut abordé par un canot dans lequel se trouvaient deux Indiens; l'un, qui était le frère de Guacanagari, le pria, au nom du cacique, de visiter celui-ci dans le village où il était retenu par sa blessure. Maldonado se rendit immédiatement à terre, avec deux ou trois de ses compagnons; ils trouvèrent Guacanagari, couché dans son hamac et entouré de sept de ses femmes. Le cacique exprima le grand regret qu'il éprouvait de ne pouvoir faire une visite à l'amiral; il rapporta différentes particularités relatives au désastre de la garnison, parla de la part qu'il avait prise, avec ses sujets, à la défense du fort, et, à l'appui de ses paroles, montra sa jambe blessée, entourée d'un bandage.

Son récit s'accordait avec celui que l'on connaît déjà. Après avoir traité les Espagnols avec son hospitalité accoutumée, il offrit à chacun d'eux un ornement d'or, à leur départ.

Le lendemain matin, Colomb vint, en personne, voir le cacique. Pour lui donner une idée imposante de sa puissance et de son importance présentes, il arriva avec une nombreuse suite d'officiers, tous richement vêtus ou couverts d'une armure brillante. Guacanagari était, comme la veille, couché dans son hamac; il se montra très ému à la vue de l'amiral et parla immédiatement de la mort des Espagnols. En faisant ce récit, il versa beaucoup de larmes; il s'étendit particulièrement sur les efforts qu'il avait faits pour sauver ses hôtes, et montra plusieurs de ses sujets qui avaient été blessés dans le combat. Il était évident, d'après la nature des cicatrices, que les blessures avaient été faites par des armes indiennes.

Colomb fut facilement persuadé de la bonne foi du cacique; quand il réfléchissait à tant de preuves d'un caractère ouvert et généreux, données par celui-ci, lors du naufrage de la caravelle, il ne pouvait le croire capable d'un acte de perfidie aussi noire. Un échange de présents eut alors lieu; Guacanagari donna à l'amiral huit cents grains d'une certaine pierre, appelée *ciba*, à laquelle on attribuait une grande valeur, et cent grains d'or, une couronne du même métal et trois petites calebasses remplies de poudre d'or; mais il se crut surpassé en générosité par son hôte, quand celui-ci lui offrit en retour un grand nombre de grains de verre, de sonnettes d'oiseau, de couteaux, d'épingles, d'aiguilles, de petits miroirs et d'ornements de cuivre, métal que l'Indien paraissait préférer à l'or (1).

Le cacique avait eu la jambe fortement meurtrie d'un coup

(1) Lettre du docteur Chanca. — Navarrete, *Colec. de Viages*, t. I.

de pierre ; à la demande de l'amiral, il la laissa examiner par un chirurgien qui était présent. Le bandage ôté, on ne vit aucune trace de blessure, bien que le malade poussât des cris de douleur, quand on le touchait (1). Comme il s'était écoulé quelque temps depuis le combat, il se pouvait que toute marque extérieure eût disparu, mais que la partie blessée fût encore endolorie. Cependant plusieurs Espagnols présents, qui n'avaient pas été du premier voyage et n'avaient pas vu la conduite généreuse de ce chef, regardèrent sa blessure comme feinte et tout son récit comme fabriqué pour cacher sa perfidie. Le père Boyle surtout, qui avait le caractère vindicatif, conseilla de faire immédiatement un exemple du cacique ; mais Colomb n'était pas de son avis, il estimait son hôte sauvage et refusait de le croire coupable. Malgré la conviction de son innocence, il se pouvait que Guacanagari, redoutant les soupçons des blancs, eût exagéré son propre mal, mais les blessures faites à ses sujets par des armes indiennes et la destruction de son village étaient de fortes preuves à l'appui de ses assertions. Cependant, pour satisfaire ses compagnons plus soupçonneux et pour apaiser le moine, sans favoriser son amour de la persécution, l'amiral fit observer qu'il était d'une sage politique de traiter amicalement Guacanagari, au moins jusqu'à ce qu'on se fût assuré de sa culpabilité. Les Espagnols étaient trop puissants pour avoir à craindre l'hostilité de ce chef, mais des mesures violentes, au début même de leurs relations avec les naturels, répandraient une panique générale et entraveraient leurs opérations dans l'île. La plupart des officiers se rangèrent de cette opinion, et il fut décidé, malgré les recommandations du père Boyle, que l'on accepterait l'histoire des Indiens comme vraie et que l'on continuerait de leur témoigner de l'amitié.

(1) Lettre du docteur Chanca. — Cura de los Palacios, cap. CXX.

Sur l'invitation de Colomb, le cacique, quoique souffrant encore en apparence (1), l'accompagna dans la soirée jusqu'à la flotte. Il avait été émerveillé de la puissance et de la grandeur des blancs, lorsqu'ils étaient apparus pour la première fois sur ses rivages, avec deux caravelles; il le fut bien davantage en voyant toute une flotte mouillant dans le port et en montant à bord du vaisseau amiral, qui était d'un fort tonnage. Il aperçut alors les Caraïbes prisonniers; les timides habitants d'Haïti avaient une telle terreur de ceux-ci, qu'ils ne purent s'empêcher de frissonner, même en les voyant couverts de chaînes (2). Que les Espagnols eussent osé attaquer ces redoutables ennemis dans leur île même et les eussent arrachés de leur repaire, c'était, à leurs yeux, une des preuves les plus éclatantes de l'irrésistible valeur des blancs.

Colomb conduisit le cacique partout. Les différentes œuvres d'art, les plantes et les fruits de l'ancien monde, les oiseaux domestiques de toute espèce, le bétail, les moutons, les porcs et d'autres animaux, destinés à être introduits dans l'île, frappèrent le chef sauvage d'étonnement, mais ce furent les chevaux qui excitèrent surtout sa surprise; il n'avait jamais vu que de très petits quadrupèdes et admira la grandeur, la force, l'aspect effrayant et la parfaite docilité de ceux-ci (3). Il regardait tous ces objets extraordinaires, comme autant de merveilles apportées du ciel, qu'il continuait à supposer la patrie des étrangers.

Il y avait à bord du vaisseau dix femmes délivrées des mains des Caraïbes; elles étaient, pour la plupart, natives de l'île de Boriquen ou Porto Rico, et attirèrent bientôt l'attention du cacique, qui avait un penchant à l'amour. Il entra en

(1) *Hist. del Almirante*, cap. LXXXIX.

(2) Pierre Martyr, lettre 133 à Pomponius Lætus.

(3) *Hist. del Almirante*, cap. LXXXIX. — Lettre du docteur Chanca.

conversation avec elles, car si les insulaires parlaient des idiomes différents ou plutôt, comme il est plus probable, des dialectes différents de la même langue, ils se faisaient, en général, comprendre l'un de l'autre. Parmi ces femmes il y en avait une qui se faisait distinguer, au dessus de ses compagnes, par une certaine hauteur dans la physionomie et les manières; elle avait été fort remarquée et admirée par les Espagnols, qui lui avaient donné le nom de Catalina. Guacanagari lui adressa plusieurs fois la parole, avec beaucoup de douceur; la pitié se mêlait, sans doute, à l'admiration chez lui, car, si ces femmes avaient échappé au pouvoir des Caraïbes, elles étaient en quelque sorte captives à bord du vaisseau.

Une collation fut ensuite servie, et Colomb chercha tous les moyens de renouer ses anciennes et cordiales relations avec le cacique; il manifesta une entière confiance dans celui-ci et parla de son projet de venir vivre auprès de lui, dans sa résidence présente, et de construire des habitations dans le voisinage. Le chef se montra très satisfait de cette idée, mais fit observer que l'emplacement était insalubre, ce qui était vrai. Cependant, malgré toutes ces démonstrations d'amitié, Guacanagari était évidemment mal à l'aise; le charme d'une confiance mutuelle n'existait plus; la licence brutale de la garnison du fort avait visiblement diminué beaucoup la vénération des Indiens pour leurs célestes visiteurs. Le respect même que Colomb s'était efforcé de leur inspirer pour le symbole de la foi chrétienne, avait disparu au spectacle des excès commis par les catholiques. Malgré sa passion des ornements, le cacique ne consentit qu'avec la plus grande peine à se laisser attacher au cou par l'amiral une image de la Vierge, qu'il comprenait être un objet d'adoration pour les étrangers (1).

(1) *Hist. del Almirante*, cap. XLIX.

Un grand nombre d'Espagnols recommencèrent à soupçonner Guacanagari; le père Boyle surtout regardait celui-ci d'un mauvais œil et il recommanda secrètement à Colomb de le retenir à bord. L'amiral repoussa le conseil de l'astucieux moine, comme contraire à une saine politique et à l'honneur; mais il est difficile de déguiser la malveillance. Guacanagari, habitué jusque-là, dans ses rapports avec les Espagnols, à ne voir autour de lui que des yeux où se peignaient la reconnaissance et l'amitié, s'aperçut que les physionomies s'étaient assombries; aussi, malgré l'accueil franc et cordial de son hôte, il prit bientôt congé de celui-ci (1).

Le lendemain matin, on remarqua un mouvement mystérieux parmi les naturels, sur la côte. Un messenger envoyé par le cacique vint demander à l'amiral combien de temps il comptait rester dans le port, et celui-ci l'informa qu'il partirait le lendemain. Dans la soirée, le frère du chef se rendit à bord, sous prétexte d'échanger une certaine quantité d'or; on remarqua qu'il s'entretint secrètement avec les femmes indiennes, et particulièrement avec Catalina, celle dont l'air de distinction avait attiré l'attention de Guacanagari. Après être resté quelque temps sur le vaisseau, il retourna à terre. Il paraît, d'après ce qui se passa plus tard, que le cacique avait été ému du sort de cette belle Indienne ou captivé par ses charmes, et avait résolu de la délivrer.

A minuit, lorsque l'équipage goûtait les douceurs du premier sommeil, Catalina éveilla ses compagnes. Le vaisseau mouillait à trois milles de la côte, et la mer était houleuse; néanmoins, les Indiennes se laissèrent glisser le long du bâtiment et se mirent bravement à nager. Malgré toutes les précautions qu'elles avaient prises, elles furent entendues par le matelot de quart et l'alarme fut donnée. Les Espagnols

(1) Pierre Martyr, dec. I, lib. II.

eurent bientôt sauté dans les chaloupes et poursuivirent les fugitives, en se dirigeant vers une lumière allumée sur le rivage, pour guider évidemment celles-ci. Telle était la vigueur de ces naïades, qu'elles abordèrent heureusement; quatre furent reprises sur la plage, mais l'héroïque Catalina se réfugia dans la forêt, avec les autres.

Au point du jour, Colomb envoya des Espagnols pour inviter Guacanagari à rendre les fugitives ou, si elles n'étaient pas en sa possession, à les faire rechercher. La résidence du chef était silencieuse et déserte; on ne voyait pas un seul Indien. Soit qu'il se fût aperçu des soupçons des blancs et qu'il craignit leur hostilité, soit qu'il voulût jouir sans trouble de son succès de la nuit, le cacique était parti avec tout ce qu'il possédait, avec sa famille, ses sujets, et s'était réfugié à l'intérieur de l'île. Cette fuite soudaine et mystérieuse augmenta les soupçons déjà répandus, et Guacanagari fut généralement flétri comme un traître et comme le perfide destructeur de la garnison (1).

(1) Pierre Martyr, dec. I, lib. II. — Lettre du docteur Chanca. — *Cura de los Palacios*, cap. CXX, MS.

CHAPITRE VI

FONDATION DE LA VILLE D'ISABELLA. — MALADIES PARMI LES ESPAGNOLS

Les malheurs qui avaient frappé les Espagnols, par mer et par terre, dans le voisinage de ce port, avaient répandu un air de tristesse sur tout le paysage. Les compagnons de Colomb avaient constamment devant les yeux les ruines du fort et les tombes de leurs compatriotes assassinés; les forêts ne leur paraissaient plus belles, depuis qu'elles leur semblaient recéler la trahison dans leurs sombres profondeurs. Le morne silence qui régnait dans ces lieux abandonnés contribuait aussi à leur donner un air sinistre, et les marins superstitieux commencèrent à se croire sous une influence funeste ou sous une étoile maligne. C'étaient là des motifs suffisants pour renoncer à s'établir dans cet endroit; mais il y en avait d'autres plus sérieux : le pays environnant était plat, humide, malsain, et on n'y trouvait pas de pierres pour bâtir. Colomb résolut donc de s'éloigner et de fonder ailleurs la colonie qu'il projetait. Il n'y avait pas de temps à perdre ;

les animaux qui étaient à bord de la flotte souffraient de leur longue reclusion, et ceux des Espagnols qui n'avaient pas l'habitude de la mer aspiraient à un débarquement. L'amiral fit donc explorer la côte, dans toutes les directions, par de légères caravelles, qui entrèrent dans les rades et les rivières, à la recherche d'un emplacement favorable; elles devaient aussi prendre des informations sur Guacanagari, dont Colomb, malgré sa conduite suspecte, conservait une bonne opinion. Les caravelles revinrent, après avoir côtoyé l'île au loin, sans succès; il y avait de belles rivières et des ports sûrs, mais la côte était basse, marécageuse, et les pierres manquaient partout; le pays était généralement désert, ou si l'on apercevait des naturels, ils s'enfuyaient aussitôt dans les bois. Melchior Maldonado s'était avancé vers l'est, jusqu'au territoire d'un cacique, qui d'abord apparut, d'un air menaçant, à la tête de ses guerriers, mais qu'il adoucit facilement; celui-ci lui apprit que Guacanagari s'était retiré dans les montagnes. Un autre détachement découvrit, caché près d'un hameau, un Indien, qui avait reçu un coup de lance en se battant contre Caonabo; cet homme raconta de la même manière que les habitants du port la destruction de la forteresse. C'était justifier le cacique de l'accusation de trahison, et ainsi les Espagnols restèrent dans le doute sur les auteurs réels de cette sombre et horrible tragédie.

Ayant acquis la conviction qu'il n'y avait pas dans cette partie de l'île un emplacement favorable pour une colonie, l'amiral leva l'ancre, le 7 décembre 1493, dans l'intention de chercher le port de la Plata. Mais le mauvais temps le força d'entrer dans une rade, à dix lieues est de Monte Christi, et, en examinant cet endroit, il fut frappé des avantages qu'il présentait.

La rade était spacieuse et dominée par une langue de terre qui, protégée d'une côté par un rempart naturel de rocs et,

de l'autre, par une forêt impénétrable, offrait une excellente position pour une forteresse. Il y avait deux rivières, l'une petite, l'autre grande, qui arrosaient une verte et magnifique plaine, et convenaient à l'établissement de moulins. A une portée d'arbalète de la mer, un village s'élevait sur les bords d'une de ces rivières. Le sol paraissait fertile ; les eaux abondaient en excellent poisson et le climat était doux et chaud, car les arbres étaient couverts de feuilles, les buissons étaient en fleurs et les oiseaux chantaient, quoiqu'on fût au milieu de décembre. Les Espagnols ne s'étaient pas encore familiarisés avec la température de cette Ile favorisée, où les rigueurs de l'hiver sont inconnues, où les fruits et les fleurs se succèdent sans intervalle, quand ils n'apparaissent pas en même temps, et où une riante verdure règne toute l'année.

Ce qui contribua beaucoup à faire choisir cet endroit par Colomb, ce fut qu'il apprit des habitants du village que les montagnes de Cibao, où étaient situées les mines d'or, n'étaient pas fort éloignées de là et s'étendaient presque parallèlement au port ; il pensa donc qu'on ne pouvait trouver un meilleur emplacement pour une colonie.

La côte offrit alors un spectacle plein d'animation. Les troupes et un grand nombre d'individus recrutés pour le service de terre, débarquèrent avec les différents ouvriers et artisans qui devaient s'occuper des travaux de construction. On transporta sur le rivage les provisions, les marchandises, les canons, les munitions de guerre, les outils et instruments, ainsi que le bétail et les chevaux, qui avaient beaucoup souffert, surtout ces derniers, de leur longue détention. Tous étaient joyeux de sortir des vaisseaux où ils avaient été emprisonnés, de fouler aux pieds la terre ferme et de respirer l'air des champs. On établit un campement à l'extrémité de la plaine, autour d'une pièce d'eau, et, au bout de quelques instants, la plus grande activité régnait partout. Ainsi fut

fondée la première ville chrétienne du Nouveau Monde, appelée par Colomb Isabella, en l'honneur de sa royale protectrice.

On dressa un plan, on projeta des rues et des places. On s'occupa tout d'abord de bâtir rapidement une église, un magasin public et une résidence pour l'amiral; ces bâtiments furent construits en pierres; les maisons particulières furent faites en bois, en plâtre, en roseaux, enfin avec les matériaux qu'on pouvait se procurer immédiatement, et, pendant quelque temps, chacun travailla avec le plus grand zèle.

Mais bientôt des maladies éclatèrent. Un grand nombre d'Espagnols, habitués à vivre sur terre, avaient beaucoup souffert du manque d'exercice, du mal de mer et d'une mauvaise alimentation; ils s'étaient longtemps nourris de provisions avariées et de biscuit moisi. Ils furent soumis également à de rudes épreuves dans l'île, avant que l'on eût préparé des habitations pour les recevoir; car les exhalaisons d'une terre chaude et humide, les vapeurs qui s'élevaient des rivières, et l'air stagnant d'épaisses forêts, étaient dangereux pour des hommes qui habitaient de vieilles terres, bien cultivées; en outre, ces gens qui, ballottés pendant des mois sur l'océan, avaient besoin de repos, devaient bâtir des maisons, nettoyer des champs, tracer des vergers, planter des jardins, et tout cela en hâte, malgré l'épuisement de leurs forces.

Les maladies de l'esprit se joignaient à celles du corps. Bien des Espagnols, comme nous l'avons vu, avaient été attirés dans l'expédition par des espérances extravagantes et romanesques; les uns rêvant les régions dorées de Cipango et du Cathay, où ils allaient amasser des trésors, sans peine et sans travail; les autres, un royaume asiatique, où les attendaient toute espèce de délices; d'autres encore, un vaste champ d'aventures et d'entreprises chevaleresques. Quel était donc leur désappointement de se trouver emprisonnés au

bord d'une île, entourés de forêts impraticables, condamnés à lutter contre les rigueurs du désert, à travailler péniblement pour subsister et à se procurer les moindres jouissances, au prix des plus grands efforts! Pour l'or, on en apportait de différents côtés, mais en petite quantité, et on ne l'obtenait évidemment que par un travail patient et assidu. Toutes ces déceptions étaient douloureusement ressenties; les Espagnols perdaient tout courage en voyant s'évanouir leurs rêves dorés, et leurs tourments d'esprit hâtaient les progrès du mal physique.

Colomb n'échappa pas lui-même aux maladies régnantes. Les difficultés de son entreprise, la responsabilité qu'il avait assumée, non seulement vis-à-vis de ses compagnons et des souverains, mais vis-à-vis du monde tout entier, l'avaient tenu dans un état d'agitation perpétuelle. La conduite d'une aussi grande flotte, l'incessante vigilance nécessitée, non moins par les secrets dangers de ces mers inconnues, que par les passions et les folies des hommes qui l'accompagnaient, la douleur avec laquelle il avait appris le sort de sa garnison massacrée, ses doutes sur les dispositions des tribus barbares dont il était entouré, toutes ces causes réunies avaient harassé son esprit et troublé son sommeil à bord du vaisseau. Depuis sa descente à terre, de nouvelles fatigues, de nouveaux soucis lui avaient été imposés, et, joints aux inconvénients du climat, avaient complètement épuisé ses forces. Cependant, quoique retenu dans son lit, pendant plusieurs semaines, par une cruelle maladie, il dompta ses souffrances par son énergie et continua de donner ses ordres pour la construction de la ville et de veiller aux intérêts généraux de l'expédition (1).

(1) *Hist. del Almirante*, cap. L. — *Herrera, Hist. Ind.*, dec. I, lib. II, cap. X. — *Pierre Martyr*, dec. I, lib. II. — *Lettre du docteur Chanca*, etc.

CHAPITRE VII

EXPÉDITIONS ET EXPLORATIONS D'ALONSO DE OJEDA A L'INTÉRIEUR DE L'ÎLE. — RENVOI DES VAISSEAUX EN ESPAGNE.

Les vaisseaux étant déchargés, le moment était venu d'en renvoyer la plupart en Espagne. Colomb n'était pas au bout de ses tourments ; il avait compté trouver dans l'île des amas d'or et d'objets précieux, recueillis par les compagnons qu'il y avait laissés ; ceux-ci devaient au moins connaître les endroits où il pourrait se procurer ces richesses, pour en remplir promptement ses vaisseaux. La destruction du fort avait anéanti toutes ses espérances. Il savait les rêves extravagants dont se berçaient la nation et les souverains ; quelle déception cruelle quand on verrait revenir les Espagnols, n'apportant que la nouvelle d'un désastre ! Colomb devait donc tenter un effort avant le départ de la flotte, pour soutenir la gloire de ses démarches et justifier ses magnifiques promesses.

On ne savait encore rien sur l'intérieur de l'île ; si c'était réellement l'île de Cipango, elle devait renfermer des cités

populeuses, situées probablement dans une région plus cultivée, au delà des hautes montagnes dont le pays était entrecoupé. Tous les Indiens s'accordaient à désigner Cibao comme l'endroit où ils se procuraient leur or. Le nom même de « seigneur de la maison dorée, » donné à Caonabo, le cacique régnant dans cette contrée, paraissait indiquer la richesse de celle-ci. On arrivait à l'endroit où, disait-on, les mines abondaient, en trois ou quatre journées de marche, dans l'intérieur des terres; Colomb résolut donc de le faire explorer avant le départ de la flotte; si le résultat confirmait son espoir, il pourrait alors renvoyer sans inquiétude celle-ci, avec la nouvelle de la découverte des montagnes d'or de Cibao (1).

L'amiral choisit pour cette entreprise Alonso de Ojeda, dont nous avons déjà fait connaître l'audace, la grande force et l'agilité extraordinaire. Toujours prêt à s'offrir pour tout service d'une nature hasardeuse et aventureux, Ojeda fut encore stimulé, dans cette circonstance, par la réputation du redoutable cacique des montagnes, Caonabo, sur le territoire duquel il devait pénétrer. Il partit, au commencement de janvier 1494, accompagné d'une petite troupe d'hommes déterminés et bien armés, la plupart de jeunes et bouillants cavaliers comme lui. Il s'enfonça directement dans l'intérieur de l'île, en se dirigeant vers le sud. Les deux premiers jours, la marche fut pénible et difficile à travers un pays déserté par les habitants, car la terreur des blancs s'était répandue sur toute la côte. Dans la soirée du deuxième jour, les Espagnols arrivèrent au pied d'une haute chaîne de montagnes, qu'ils gravirent en suivant un sentier tracé par les Indiens, le long d'un défilé raide et étroit. Ils passèrent la nuit sur la cime de la montagne, où, le lendemain

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, dec. I, lib. II, cap. X.

matin, ils virent le soleil se lever radieusement sur une vaste et délicieuse plaine, couverte de magnifiques forêts, émaillée de villages et de hameaux, et arrosée par les eaux limpides du Yagui.

Ojeda et ses compagnons descendirent dans la plaine et entrèrent hardiment dans les villages indiens. Les habitants, loin de témoigner la moindre hostilité, les accueillirent de la manière la plus hospitalière et, en réalité, les arrêtrèrent en route par leurs prévenances. Les Espagnols durent aussi passer à gué plusieurs rivières en traversant cette plaine, de sorte qu'il leur fallut cinq ou six jours pour atteindre la chaîne de montagnes qui formait la frontière du pays de Cibao. Ils pénétrèrent sur ce territoire, sans rencontrer d'autres obstacles que ceux que présentait la nature sauvage du col; Caonabo, si redouté à cause de son courage et de sa férocité, était, sans doute, dans quelque partie éloignée de son royaume, car il n'apparut pas une seule fois pour barrer le passage aux envahisseurs. Les naturels reçurent ceux-ci avec bonté; ils étaient nus, étrangers à toute civilisation, comme les autres habitants de l'île, et rien n'annonçait les magnifiques cités que l'on avait rêvées. Les Espagnols remarquèrent toutefois de nombreux indices de richesses naturelles, des paillettes d'or brillaient dans le sable au fond des ruisseaux; les sauvages les recueillirent adroitement et les offrirent à leurs hôtes, sans attendre une récompense. A quelques places, ils ramassèrent dans le lit des torrents de grands morceaux d'or vierge et des pierres richement incrustées de ce métal. Pierre Martyr affirme avoir vu un lingot d'or grossier, pesant neuf onces, que Ojeda lui-même avait trouvé dans un ruisseau (1).

Les Espagnols ne considérèrent ces échantillons que

(1) Pierre Martyr, dec. I, lib. II.

comme des balayures superficielles du sol, trahissant les trésors qui se cachaient dans des veines profondes, sous le roc, et n'attendaient que la main de l'homme pour paraître au jour. Comme le but de l'expédition était uniquement de faire connaître la nature du pays, Ojeda retourna avec ses compagnons et fit un rapport enthousiaste de ce qu'il avait vu. Un jeune cavalier, nommé Gorvalan, qui avait été chargé, en même temps, d'une mission semblable et avait exploré une autre région, revint également satisfait de son excursion. Ces récits flatteurs ranimèrent pendant quelque temps l'ardeur et la confiance des colons découragés, et firent croire à l'amiral qu'il suffisait d'explorer les mines de Cibao, pour découvrir d'inépuisables sources de richesses; il résolut donc de visiter en personne les montagnes, aussitôt que l'état de sa santé le lui permettrait, et de chercher une situation favorable pour une minière (1).

Le temps était, en ce moment, favorable au retour de la flotte, et Colomb s'empressa de renvoyer douze vaisseaux, sous le commandement d'Antonio de Torres; il n'en garda que cinq pour le service de la colonie.

L'amiral envoya en Espagne, par cette occasion, des échantillons de l'or trouvé dans les montagnes et les rivières du pays de Cibao, ainsi que des plantes et des fruits rares ou paraissant avoir de la valeur. Il rapporta, dans les termes les plus magnifiques, les expéditions d'Ojeda et de Gorvalan; ce dernier retournait en Espagne. Il espérait pouvoir bientôt recueillir en grande quantité l'or, les drogues précieuses, les épices, qu'il ne pouvait chercher pour le moment, étant malade avec beaucoup de ses compagnons et accablé de soucis ainsi que de travail, à cause de la fondation d'Isabella. Il décrivait la beauté et la fertilité de l'île, ses nobles

(1) *Hist. del Almirante*, cap. L.

montagnes, ses larges et fertiles plaines, baignées par de nombreux cours d'eau, enfin l'extraordinaire fécondité de son sol, attestée par la prompte croissance de la canne à sucre, et des différentes espèces de grains et de légumes apportés d'Europe.

Cependant, comme il fallait aux colons, qui étaient au nombre de mille environ et ne pouvaient s'habituer à la nourriture des indigènes, quelque temps pour trouver des moyens de subsistance dans le produit de leurs champs, de leurs jardins, et l'accroissement de leur bétail, Colomb demandait qu'on lui envoyât des provisions. Les vivres commençaient à manquer; beaucoup de vin s'était perdu, ayant coulé hors des tonneaux, et les malades souffraient considérablement de la privation de leur boisson ordinaire. On avait un urgent besoin de médecines, de vêtements, et d'armes, ainsi que de chevaux de trait et de guerre; les animaux inspiraient la plus grande terreur aux naturels. L'amiral réclamait aussi des ouvriers, des artisans, et des hommes sachant extraire, essayer et purifier l'or. Il recommandait aux faveurs des souverains plusieurs individus, entre autres, Pedro Margarite, cavalier aragonais de l'ordre de Saint-Jacques; il demandait pour celui-ci, qui était marié et avait des enfants à élever, un commandement dans l'ordre dont il était membre. Il recommanda de la même manière Juan Aguado, qui devait retourner en Espagne. Ces deux hommes devaient payer sa bonté de la plus noire ingratitude.

Colomb fit encore embarquer les hommes, les femmes et les enfants, pris dans les îles Caraïbes; il demanda qu'on prît soin de leur apprendre l'espagnol et de les instruire dans la foi chrétienne. Le caractère nomade et aventureux de ces gens, leur connaissance générale des différents idiomes de ce grand archipel, lui faisaient espérer qu'une fois corrigés de leur sauvagerie et de leur cannibalisme par

l'influence de la religion et de la civilisation, ils rendraient les plus grands services comme interprètes et comme intermédiaires pour la propagation du christianisme.

Parmi les sages et salutaires recommandations dont cette lettre est remplie, il y en a une qui, née de l'ignorance, alors générale, des droits naturels de l'homme, fut déplorablement féconde en maux et en misères de toute sorte pour l'humanité. Considérant que plus on transporterait en Espagne de ces païens anthropophages, plus on sauverait d'âmes, Colomb proposa de les échanger comme esclaves contre du bétail, qui serait fourni à la colonie. Les vaisseaux qui apporteraient ce bétail ne pourraient aborder qu'à l'île d'Isabella, où l'on livrerait les Caraïbes; une taxe serait levée sur chaque esclave, au profit de la couronne. Ainsi la colonie recevrait sans frais toute espèce d'animaux domestiques; les paisibles habitants d'Hispaniola seraient débarrassés de leurs belliqueux et barbares voisins, le trésor royal serait considérablement enrichi, et un grand nombre d'âmes, préservées de la perte, seraient introduites, pour ainsi dire, de vive force dans le ciel. Tels sont les étranges sophismes à l'aide desquels des hommes d'un esprit droit peuvent quelquefois se tromper eux-mêmes. Colomb craignait le mécontentement des souverains, à la vue du médiocre résultat de son entreprise, et cherchait un moyen d'alléger le fardeau que celle-ci leur imposait, en attendant qu'il eût trouvé une plus abondante source de profits. La conversion des infidèles, par des voies honnêtes ou criminelles, par la persuasion ou par la force, était une des idées populaires du temps, et Colomb, en recommandant de réduire les Caraïbes en esclavage, croyait obéir à la voix de la conscience, tandis qu'il écoutait réellement celle de l'intérêt. Il est juste d'ajouter que les souverains n'adoptèrent pas son opinion et ordonnèrent que les Caraïbes seraient convertis comme les autres

insulaire; cet ordre fut donné par la douce et charitable Isabelle, qui se montra toujours la généreuse protectrice des Indiens.

La flotte mit à la mer, le 2 février 1494. Bien qu'elle ne rapportât pas de trésors en Espagne, les espérances dans ce pays furent entretenues par la lettre de Colomb et par les spécimens d'or qu'il envoyait. Les renseignements favorables de l'amiral furent confirmés par des lettres du père Boyle, du docteur Chanca, d'autres individus dignes de croyance, et par des rapports de Gorvalan. Les calculs mesquins des petits esprits n'avaient pas encore refroidi l'enthousiasme des cœurs généreux, que séduisait le caractère élevé de ces entreprises; et il y avait quelque chose de merveilleusement grand dans l'idée d'introduire de nouvelles espèces d'animaux, de plantes, de bâtir des villes, de fonder des colonies, de porter la civilisation et les lumières dans ce monde magnifique mais sauvage. Les savants, les érudits, frappés d'admiration, avaient l'imagination remplie de rêves rians; il leur semblait voir se réaliser les peintures poétiques de l'âge d'or. « Colomb, » écrivait Pierre Martyr, « a commencé à bâtir une ville, comme il me l'a dernièrement écrit, et à propager nos plantes et nos animaux. Qui de nous désormais parlera avec extase de Saturne, de Cerès et de Triptolème, voyageant par toute la terre pour répandre les inventions nouvelles parmi les hommes? ou des Vénitiens qui fondèrent Tyr et Sidon? ou des Tyriens eux-mêmes, qui, poussés par leur esprit aventureux, émigrèrent au loin, pour bâtir de nouvelles cités et former de nouveaux États (1)? »

Ainsi pensaient des hommes généreux, éclairés, qui saluaient avec enthousiasme la découverte du Nouveau Monde, non à cause des richesses qui allaient affluer en

(1) Pierre Martyr, lettre 153, à Pomponius Lætus.

Europe, mais parce qu'un vaste champ s'ouvrait à des entreprises glorieuses et dignes d'éloges, qui combleraient des bienfaits de la civilisation des nations ignorantes et barbares (1).

(1) L'emplacement d'Isabella est aujourd'hui recouvert d'une forêt, au milieu de laquelle on voit encore, en partie debout, les piliers de l'église, quelques débris du magasin et de la maison de Colomb, édifices construits tous les trois en pierres de taille. La petite forteresse est également en ruines ; au nord de celle-ci est un pilier rond, presque entier, de maçonnerie solide, ayant dix pieds de haut et autant de diamètre. Ce pilier supportait, paraît-il, une galerie de bois qui entourait le faite de l'édifice pour ouvrir une circulation et au centre de laquelle était placé le drapeau. Ayant découvert un reste de crampon, scellé dans la pierre et servant autrefois à fixer la hampe du drapeau, je l'ai arraché et vous envoie, après qu'elle a été exposée à la fureur des éléments, durant près de trois siècles et demi, cette relique curieuse, qui porte l'empreinte du premier pas fait par la civilisation dans le Nouveau Monde. — *Extrait de la lettre de M. T. S. Heneken.*

CHAPITRE VIII

MÉCONTENTEMENT A ISABELLA. — MUTINERIE DE BERNAL DIAZ DE PISA

La ville naissante d'Isabella s'élevait rapidement. Un mur de pierre l'entourait déjà, pour la protéger contre une attaque soudaine des naturels; cependant les dispositions les plus amicales étaient témoignées par les Indiens du voisinage, qui venaient échanger les simples productions de leur sol contre des objets européens, sans valeur réelle. Le 6 février, jour de l'Épiphanie, l'église étant suffisamment achevée, une grand'messe y fut pompeusement et solennellement célébrée par le père Boyle et les douze prêtres qui l'assistaient. Les affaires de la colonie paraissaient devoir suivre une marche régulière, et Colomb, encore retenu dans sa chambre par la maladie, commençait à faire les préparatifs de son expédition dans les montagnes de Cibao, lorsque des troubles imprévus éclatèrent dans la petite cité et absorbèrent, pendant quelque temps, son attention.

Le départ de la flotte pour l'Espagne avait plongé dans la

tristesse un grand nombre d'Espagnols que le terme de leur engagement forçait de rester dans l'île. Décus dans leur espoir de s'enrichir immédiatement, mécontents du travail qui leur était imposé et effrayés des maladies régnantes, ils commencèrent à regarder avec horreur les solitudes dont ils étaient entourés et où ils voyaient la tombe s'ouvrir pour eux, après la perte de toutes leurs espérances. Lorsque la dernière voile s'effaça à l'horizon, ils se sentirent complètement retranchés de leur pays, et l'image de la patrie absente, chassée quelque temps de leur esprit par un spectacle nouveau, s'y représenta brusquement. Ils n'eurent plus dès lors qu'une idée, celle du retour, et, avec la même irréflexion qui les avait poussés dans une entreprise dont ils ne s'étaient pas demandé la nature réelle, ils résolurent de recourir même à des moyens désespérés, pour sortir de la position où ils s'étaient eux-mêmes placés.

Quand un mouvement populaire se produit, il se trouve toujours un esprit audacieux, prêt à lui imprimer une direction dangereuse. Il y avait parmi les Espagnols un certain Bernal Diaz de Pisa, personnage de quelque importance, qui avait rempli une charge à la cour et avait accompagné l'expédition en qualité de contrôleur. Cet homme, enorgueilli de son autorité, avait, paraît-il, eu bientôt des différends avec l'amiral; fatigué de l'emploi qu'il occupait dans la colonie, il il se créa des partisans parmi les mécontents, et leur proposa de profiter de la maladie de Colomb, pour s'emparer des cinq vaisseaux qui mouillaient dans le port et retourner en Espagne. Il serait facile de justifier ce départ clandestin, en se plaignant de l'amiral, de ses entreprises fallacieuses, et en l'accusant d'avoir voulu tromper les souverains, par de monstrueuses exagérations dans ses rapports sur les pays qu'il avait découverts. Il est probable qu'un certain nombre de colons ajoutaient réellement foi aux accusations

portées contre leur chef, car, déçus dans leur attente cupide, ils méconnaissaient la valeur de ces îles fertiles, qui devaient enrichir l'Europe des produits de leur sol. Toute terre, qui ne regorgeait pas immédiatement d'or, était stérile à leurs yeux, et, malgré l'or apporté, chaque jour, en échange par les naturels, malgré les rapports d'Ojeda et de Gorvalan, déclarant que ce précieux métal abondait dans les rivières et les montagnes de l'intérieur, leur incrédulité ne pouvait être vaincue. Un certain Firmin Cedo, homme d'un esprit borné et obstiné, qui était venu comme essayeur et purificateur de métaux, nourrissait les mêmes préventions que Bernal Diaz contre l'île et soutenait opiniâtrément qu'elle ne renfermait pas d'or ou du moins qu'elle en renfermait en si petite quantité, qu'il ne valait pas la peine de faire des recherches. Il affirmait que les gros grains d'or vierge apportés par les naturels avaient été fondus, qu'ils étaient le produit lent d'un grand nombre d'années, étant restés pendant longtemps dans les familles indiennes et ayant été légués de génération en génération, ce qui était probablement vrai, dans bien des cas. Il déclarait que d'autres spécimens, d'une certaine grandeur, étaient de qualité très inférieure, et avaient subi un alliage. Les assertions de cet homme l'emportèrent sur l'évidence des faits, et beaucoup d'Espagnols crurent avec lui qu'il n'y avait pas d'or à Hispaniola; ce ne fut que plus tard que l'on apprit à bien connaître ce Firmin Cedo, dont l'ignorance était au moins égale à l'entêtement et à la présomption, défauts propres à entrer, pour un large part, dans la composition du caractère brouillon et mauvais (1).

Encouragés par l'appui qu'ils rencontraient, un grand nombre de colons turbulents tramèrent de s'emparer immé-

(1) Cura de los Palacios, cap. CXX, CXXII. MS.

diatement des vaisseaux et de retourner en Espagne. Ils espéraient, grâce à l'influence de Bernal Diaz de Pisa à la cour, se faire écouter des souverains et, par leurs dénonciations unanimes, perdre Colomb dans l'opinion du peuple, toujours inconstant et prêt à briser capricieusement l'idole qu'il a le plus adorée.

Heureusement le complot fut découvert avant aucun commencement d'exécution. Colomb fit aussitôt arrêter les principaux meneurs. Des perquisitions faites à bord d'un des vaisseaux amenèrent la découverte d'un mémoire ou d'une dénonciation contre l'amiral, pleine de calomnies et de faussetés; cette pièce était de la main de Bernal Diaz. Colomb se conduisit avec une grande modération; par respect pour le rang et la position de Diaz, il ne voulut pas lui infliger une punition, mais le fit placer sur un des bâtiments pour être transporté en Espagne et y être jugé, avec les pièces du procès et le mémoire séditieux. Plusieurs mutins de moindre importance furent punis selon leur degré de culpabilité, mais non avec la sévérité que méritait leur faute. Pour empêcher le retour de semblables tentatives, l'amiral ordonna d'ôter de quatre vaisseaux les canons et les munitions, et les fit transférer dans le principal bâtiment, dont il donna la garde à des personnes en qui il pouvait placer une entière confiance (1).

C'était la première fois que Colomb exerçait son droit de punir des coupables dans son nouveau gouvernement, et il s'attira aussitôt les plus vives inimitiés. Ses mesures, quoique nécessaires pour la sûreté de tous et caractérisées par une extrême douceur, furent taxées d'arbitraires et de violentes. Déjà l'inconvénient d'être un étranger pour les gens qu'il

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, dec. I, lib. II, cap. XI. — *Hist. del Almirante*, cap. L.

devait gouverner, s'était clairement manifesté; il avait à vaincre ces préjugés nationaux, toujours plus répandus et plus étroits que les autres. Il n'avait pas d'amis autour de lui, tandis que les mutins avaient des parents en Espagne, des amis dans la colonie et trouvaient des sympathies chez tous les mécontents. Ainsi commença une hostilité qui augmenta constamment contre Colomb, et furent semés les germes de tant de factions et de mutineries, qui déchirèrent plus tard l'île.

FIN DU TOME PREMIER.

64430



TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

CHAPITRE	I. — Naissance, famille et premières années de Colomb.	11
•	II. — Premier voyage de Christophe Colomb. . .	17
•	III. — Progrès des découvertes sous le prince Henri de Portugal.	23
•	IV. — Séjour de Colomb à Lisbonne. — Opinions sur les îles de l'Océan.	30
•	V. — Fondements de la croyance de Colomb dans l'existence de terres inconnues à l'Ouest. . .	37
•	VI. — Correspondance de Colomb avec Toscanelli. — Événements en Portugal relatifs aux découvertes. — Propositions de Colomb à la cour de Portugal. — Son départ de ce royaume. . .	45

LIVRE II.

CHAPITRE	I. — Actes de Colomb après son départ de Portugal. — Ses démarches en Espagne. — Caractère de Ferdinand et d'Isabelle	61
•	II. — Christophe Colomb à la cour d'Espagne . .	69

CHAPITRE	III. — Christophe Colomb devant le conseil de Salamance	74
"	IV. — Nouvelles démarches auprès des souverains espagnols. — Colomb suit la cour dans ses campagnes	83
"	V. — Colomb au couvent de la Rabida	91
"	VI. — Christophe Colomb à la cour. — Conquête de Grenade	96
"	VII. — Convention avec les souverains espagnols. — Préparatifs de l'expédition dans le port de Palos	103
"	VIII. — Colomb au port de Palos. — Préparatifs du voyage de découvertes	108

LIVRE III

CHAPITRE	I. — Départ de Christophe Colomb pour son premier voyage.	117
"	II. — Continuation du voyage. — Première constatation de la variation de l'aiguille	123
"	III. — Continuation du voyage. — Terreurs diverses de l'équipage	127
"	IV. — Continuation du voyage. — Découverte de la terre	135

LIVRE IV

CHAPITRE	I. — Arrivée de Christophe Colomb dans le Nouveau Monde.	149
"	II. — Croisière dans les îles Bahama	158
"	III. — Découverte de Cuba	166
"	IV. — Nouvelles explorations dans l'île de Cuba.	175
"	V. — Recherches après l'île supposée de Babèque. — Désertion de la Pinta	182

CHAPITRE VI. — Découverte d'Hispaniola	187
" VII. — Explorations dans l'île d'Hispaniola	194
" VIII. — Naufrage	200
" IX. — Relations avec les indigènes	204
" X. — Érection du fort de La Navidad	210
" XI. — Garnison du fort de La Navidad. — Départ de Colomb pour l'Espagne	215

LIVRE V

CHAPITRE I. — Voyage à l'est d'Hispaniola. — Rencontre de Pinzon. — Affaire avec les naturels dans le golfe de Samana.	223
" II. — Voyage de retour. — Violents orages. — Arrivée aux îles Açores	232
" III. — Événements de l'île Sainte-Marie	239
" IV. — Arrivée en Portugal. — Visite à la cour	243
" V. — Réception de Colomb à Palos	253
" VI. — Réception de Colomb à la cour d'Espagne.	253
" VII. — Séjour de Colomb à Barcelone. — Attentions dont il est l'objet de la part des souverains et de la cour	264
" VIII. — Bulle papale de partage. — Préparatifs du deuxième voyage de Colomb:	270
" IX. — Négociations diplomatiques entre les cours d'Espagne et de Portugal, relativement aux nouvelles découvertes.	279
" X. — Préparatifs du second voyage de Colomb. — Caractère d'Alonso de Ojeda. — Différents de Colomb avec Soria et Fonseca	285

LIVRE VI

CHAPITRE I. — Départ de Colomb pour son deuxième voyage. — Découvertes des îles Caraïbes	295
" II. — Événements dans l'île de la Guadeloupe	300

CHAPITRE	III. — Croisières dans les îles des Caraïbes . . .	307
"	IV. — Arrivée au port de La Navidad. — Désastres du fort	314
"	V. — Rapports avec les naturels. — Conduite sus- pecte de Guacanagari	325
"	VI. — Fondation de la ville d'Isabella. — Maladies parmi les Espagnols	332
"	VII. — Expéditions et explorations d'Alonso de Ojeda à l'intérieur de l'île. — Renvoi des vais- seaux en Espagne	337
"	VIII. — Mécontentement à Isabella. — Mntinerie de Bernal Diaz de Pisa . , . . .	345



